ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ
ΠΕΡΙ
ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.
OU
TRAITÉ D'HIPPOCRATE
DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

TOME SECOND.

Se trouve chez les Libraires

A PARIS,
J. J. FUCHS, rue des Mathurins, n° 334.
CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n° 398.
THÉOPHILE BARROIS jeune, rue Hautefeuille, n° 22.
DESENNE, au Palais du Tribunat, n° 2.

A PARIS ET A STRASBOURG,
AMAND KŒNIG, à Paris, quai des Augustins, n° 18, & à Strasbourg, rue du Dôme.
TREUTTEL & WURTZ, à Paris, quai Voltaire, n° 2, & à Strasbourg, Grand'rue.

A LONDRES, MURRAY, Fleet Street.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

ΠΕΡΙ

ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

TRAITÉ D'HIPPOCRATE

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX;

TRADUCTION NOUVELLE,

Avec le texte grec collationné sur deux manuscrits, des notes critiques, historiques & médicales, un discours préliminaire, un tableau comparatif des vents anciens & modernes, une carte géographique, & les index nécessaires.

PAR CORAY,

Docteur en Médecine de la ci-devant Faculté de Montpellier.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BAUDELOT ET EBERHART.

L'AN IX. (1800).

NOTES

SUR

LE TRAITÉ D'HIPPOCRATE

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

PARAGRAPHE III, ligne 3. *εὐώδεσι*, *ſans odeur.* J'ai ſubſtitué ce mot au mot *ἐλώδεσι*, *marécageuſes*, non ſeulement parce que l'auteur joint également (§ XXII, l. 12) *εὐώδεα καὶ μαλακὰ*, mais plutôt parce que les eaux marécageuſes ne peuvent pas être des eaux molles. Cette contradiction parut ſi abſurde à Paſienus, qu'il aima mieux s'écarter de ſon texte, en traduiſant : *leneſque ac tenues.* Quant à la ſignification *ſans odeur*, que je donne au mot *εὐώδεσι* (qui ſignifie proprement *de bonne odeur*), on verra dans la ſuite que, dans tout ce traité, Hippocrate l'emploie dans ce ſens, lorſqu'il l'applique aux eaux ; de même qu'il les appelle *douces*, *γλυκέα*, toutes les fois qu'il veut dire qu'elles ne doivent avoir *aucune ſaveur.* Au reſte, je doute fort que ce ſoit la ſeule erreur que les copiſtes aient commiſe dans ce §. Si l'on fait bien attention à toutes les qualités par leſquelles il diſtingue dans la ſuite, les bonnes eaux des mauvaiſes, on ne tardera pas à convenir que ce § doit être lu à peu près dans cet ordre..... *καὶ κότερον εὐώδεσι χρέονται καὶ μαλακοῖσι, καὶ ἐκ μετεώρων, ἢ ἐκ πετρωδέων, καὶ σκληροῖσί τε, καὶ ἁλυκοῖσι καὶ ἀτεράμνοισι*, *ſi elles ſont ſans odeur, molles, & qu'elles viennent de lieux élevés* (qualités

des bonnes eaux, § XXII, XXXVI, XLI, auxquelles il oppoſe), *ou ſi elles viennent de lieux pierreux & de rochers, & qu'elles ſoient dures, ſaumâtres & crues* (qualités des mauvaiſes eaux, § IX, XX, XXVIII, XXXV, XXXVII, XL, XLI, LII). Ajoutez à cela, que Calvus ne s'éloigne pas trop de cet ordre; car il traduit poſitivement comme s'il y avoit : ἢ (& non pas καὶ) ἐκ πετρωδέων, & place l'ἀτεράμενοισι immédiatement après σκληροῖσι.

§ V, l. 1. *Il doit enfin examiner le genre de vie*, &c. Les Médecins ne ſauroient faire trop d'attention à ce précepte d'Hippocrate. L'influence du régime ſur le phyſique & le moral de l'homme eſt telle, qu'elle ſurpaſſe ſouvent celle de toutes les autres cauſes, telles que l'air qu'on reſpire, le ſol qu'on habite, en un mot, qu'elle maſque les caracteres du climat. Proſper Alpin [1] obſerve qu'en Égypte, ceux qui vivent dans l'aiſance, forment une claſſe d'hommes dont le tempérament eſt ſanguin, bien diſtinguée des laboureurs, qui expoſés ſans ceſſe aux ardeurs du ſoleil, ont contracté une complexion atrabilaire, & des Arabes vivant ſous des tentes, qui ſont bilieux. Il prétend, que c'eſt encore en partie le genre de vie des Égyptiens modernes qui fait qu'en général leur tempérament eſt moins bilieux que celui de leurs ancêtres. Raymond [2] a de même obſervé qu'à Marſeille, les caracteres du climat ſont maſqués chez les gens qui vivent dans la molleſſe & à l'ombre; ils ont de la corpulence, & ſont moins bruns que les autres. Une nourriture groſſiere, mal-ſaine, ou mal préparée peut faire dégénérer l'eſpece humaine; & cette dégénération eſt quelquefois portée juſqu'à la ſubſtance

1 *De Medic. Ægypt.* L. II, cap. II, pag. 41, ſq.

2 *Mémoir. de la Soc. Royal. de Médec.* année 1777, 1778, Part. 2, p. 105.

même du corps, qui s'assimile en quelque maniere à la nature des alimens dont on fait un usage habituel. Sans citer l'exemple, peut-être exagéré *, des Africains Acridophages, qui ne vivent que de sauterelles, & qui meurent avant leur quarantieme année rongés d'un nombre infini d'insectes aîlés qui s'engendrent dans leurs chairs, personne n'ignore que les paysans, qui vivent misérablement, sont ordinairement mal-faits & plus laids que les habitans des villes. On attribue communément la lepre connue en Norvege sous le nom de *spitaelska* aux saumons lépreux pêchés dans plusieurs lacs de cette province, & dont les habitans se nourrissent [1]. Gmelin rapporte [2], que chez les Tatars adonnés à la boisson de l'esprit de vin, on observe quelquefois peu avant ou après leur mort, une flamme bleuâtre qui leur échappe de la bouche. Il y a plus : l'abus des liqueurs spiritueuses impregne, pour ainsi dire, les solides & les fluides du corps humain d'une matiere inflammable, qui peut s'allumer spontanément & incendier tout le corps ; ce qui a été confirmé par plusieurs exemples de combustions humaines spontanées [3]. A ces observations on peut ajouter

* Si je doute de ce fait extraordinaire, qui ne paroît point incroyable à Buffon, c'est que le récit qu'en fait ce célebre Naturaliste (*Histoir. natur. génér. variétés dans l'espece humaine*, T. V, p. 94, édit. de Deux-ponts 1785) d'après la relation du voyage autour du monde de l'amiral Drack, a l'air d'être copié d'Agatharchide, qui avoit, bien des siecles auparavant, rapporté absolument la même chose sur les Acridophages, comme on peut s'en convaincre en comparant les deux récits. *Voy. Phot. Biblioth.* cod. 250.

1 *Comment. de rebus in Scient. natur. & Medic. gestis.* Vol XI, p. 211, sq.

2 *Ibid.* Vol. II, p. 491.

3 *Magas. Encyclopéd.* V^e ann. T. III, p. 117 - 120.

celles qu'on a faites sur les animaux. Les cochons qui vivent sur le bord de la mer, & qui se nourrissent habituellement de coquillages, ont une chair dont le goût approche beaucoup de celui du poisson. On sait que les brebis nourries par des chevres donnent une laine plus rude, comme au contraire, les chevres nourries par des brebis en donnent une plus molle. Et ce n'est pas seulement l'usage habituel de certains alimens ou boissons, qui peut modifier l'état de nos solides & de nos fluides, notre tempérament, nos maladies, nos passions & par conséquent nos mœurs; il y a en outre des substances, qui, introduites dans nos humeurs par l'estomac ou par la peau, produisent dans l'homme des changemens aussi soudains qu'étonnans. Sans parler des effets du vin que tout le monde connoît, ce qui se passe chez plusieurs hydrophobes suffit pour nous convaincre de ce que peuvent sur l'homme certaines substances : on les a vu aboyer & marcher à quatre pattes, comme s'ils avoient reçu avec la salive venimeuse, la maniere d'être & d'agir de l'animal qui les avoit mordus. Aussi Platon avoit-il grande raison de recommander le choix de la nourriture, comme un moyen qui pouvoit conjointement avec les moyens moraux, corriger les hommes de leurs folies & de leurs vices [1]. Cette idée philosophique a été renouvellée de nos jours dans l'école de Besançon, où l'on a soutenu la these suivante : *Quantum in avertendis sceleribus prosint præcepta medica* [2]. On ne peut qu'applaudir au zele des médecins éclairés qui agitent de pareilles questions.

§ V, l. 2. *ἀριστηταί*. J'ai rendu ce mot par *grands mangeurs*. Il signifie à la lettre : *dîneurs*. Comme le principal &

1 *In Timæo*, T. IX. p 425, & *in Timæo Locr.* T. X, p. 26.
2 *Journ. de Médec.* vol. LXVI, p. 386.

ſouvent preſque l'unique repas des anciens étoit le ſouper, ceux qui ajoutoient à ce dernier le dîner devoient par conſéquent paſſer pour de grands mangeurs, & être même regardés par le peuple famélique comme des gens heureux qui poſſédoient les moyens de ſe donner deux repas par jour. De là, le mot *ἀριστητὴς* eſt devenu ſynonyme d'*ἐδωδὸς* ou *πολυφάγος*. Cette coûtume explique parfaitement une plaiſanterie d'Ariſtophane à laquelle ſon ſcholiaſte n'a rien compris. Ce poëte en parlant des grands ſervices que Thémiſtocle avoit rendus à la république d'Athenes, dit (*Equit.* 811):

Ὅς ἐποίησε τὴν πόλιν ἡμῶν μεστὴν, εὑρὼν ἐπιχειλῆ,

Καὶ πρὸς τούτοις ἈΡΙΣΤΏΣΗι *τὸν Πειραιᾶ προσέμαξεν.*

Le ſcholiaſte explique l'*ἀριστώσῃ* par *ἄριστα ἐχούσῃ*, expreſſion équivoque, à moins que ce ne ſoit une erreur de copiſte pour *ἄριστον ἐχούσῃ*, *ayant de quoi dîner.* Mais quand même cette derniere conjecture ſeroit vraie, il eſt aiſé de s'appercevoir que le ſcholiaſte n'a pas ſaiſi l'eſprit de cette facétie. Le véritable ſens eſt, que *Thémiſtocle, non content de tous les biens dont il avoit comblé ſa patrie, voulut, outre le dîner* (c'eſt-à-dire les moyens qu'elle avoit déja de faire deux repas par jour), *lui accommoder encore, comme un plat ſurnuméraire, le Pirée* (en faiſant conſtruire la longue muraille).

§ V, l. 4. *οὐκ ἐδωδοί.* La négation que j'ajoute d'après mes variantes eſt d'autant plus néceſſaire, que l'auteur oppoſe évidemment cette expreſſion à l'*ἀριστηταὶ*, comme il oppoſe l'*ἄποτοι* au *φιλοπόται*, & le *φιλόπονοι* à l'*ἀταλαίπωροι.*

§ VI, l. 6. *Il ne ſera ni embarraſſé*, &c. Parce qu'il connoîtra non-ſeulement les maladies qui regnent particulierement dans chaque pays, mais encore la maniere dont elles ſe jugent, & par conſéquent celle dont il faut

les traiter. Chaque contrée a une constitution particuliere, qui favorise certaines especes de crises. En Italie & dans les pays chauds, les maladies se jugent ordinairement par les sueurs; en Hollande & en Angleterre, les dépots sont assez communs; à Paris, les crises sont mixtes; en Normandie, les pustules miliaires surviennent à la fin de plusieurs maladies[1]. Ces différentes crises indiquent les différentes méthodes de traitement qu'il faut employer. *Neque enim loca omnia eadem ferunt auxilia*, *quod ex aëre ambiente similia non sint omnia* : c'étoit le précepte qu'Hippocrate donnoit à son fils Thessalus, lorsqu'il lui enseignoit la médecine[2]. Celse qui ne fait souvent que copier Hippocrate, dit[3] : *Differre quoque pro natura locorum genera medicinæ*, & *aliud genus esse Romæ*, *aliud in Ægypto, aliud in Gallia*. Ces préceptes sont fondés sur l'expérience des médecins anciens & modernes. Asclépiade & Galien avoient observé que la saignée étoit nuisible dans les pleurésies de Rome & d'Athenes, parce que ces villes étoient plus exposées aux vents du Midi, tandis qu'elle convenoit au contraire à celles de l'Hellespont où régnoient les vents du Nord. Houllier a de même observé que la saignée convenoit à Paris, & que les habitans de Narbonne & de Lyon, & principalement ceux qui sont plus près des côtes de la Méditerranée, & plus exposés aux vents méridionaux, la supportoient beaucoup moins. Baglivi dit que les émétiques & les purgatifs forts ne conviennent point à Rome, au lieu que les Allemands s'en trouvent fort bien. En général, les maladies des pays froids & humides indiquent les diaphorétiques; celles des pays froids & secs, la saignée; celles des pays chauds & humides les évacuans, les toniques

1 *Journ. de Médec.* vol. LXIX, p. 454.

2 *Thessali oratio*, in oper. Hippocrat. T. II, p. 945.

3 L. I, *præfat.*

& les antiseptiques; & celles des pays chauds & secs, les acides & les rafraîchissans [1].

§ VI, l. 8. *προφροντίσῃ*. La sagacité du critique qui m'avoit devancé dans cette correction, m'a déterminé à la recevoir dans mon texte. *Voy. les variantes.*

§ VII, l. 3. *En été ou en hiver.* La raison pour laquelle Hippocrate ne fait ici mention que de deux saisons, c'est qu'outre les quatre constitutions nosologiques correspondantes aux quatre saisons de l'année, il reconnoissoit encore dans les maladies un caractere *sémestral*, ainsi que je l'ai déja observé (*Disc. Prélim.* § 78 & 79), de maniere que les maladies *æstives* ou de la saison chaude, renfermoient une partie des maladies du printemps, toutes celles de l'été, & une partie de celles de l'automne, tout le reste étant désigné par le nom de maladies *hyémales* ou de la saison froide. De là cet aphorisme : *Æstivos morbos hyems succedens solvit, & hyemales æstas succedens transmutat* [2]. C'est par la même raison que dans les Aphorismes il ne fait mention que de deux constitutions, qui sont, la boréale où le vent du Nord domine, & l'australe formée par le vent du Midi; & qu'il regarde les autres vents comme appartenant à l'une ou à l'autre, & faisant avec eux les vents froids & les vents chauds [3]. Cette division bimembre de l'année peut tenir à l'ascension du soleil, & ensuite à sa déclinaison (*Disc. Prélim.* § 79.); elle peut encore être l'effet de la température particuliere de la Grece. On a de même observé [4] qu'en Alsace l'hiver & l'été ont chacun un

1 V. Arbuthnot, *Specim. effect. Aër.* p. 325 & 328.

2 *Epidem.* L. III, sect. 3, T. I, p. 728; & *de natur. human.* § 17, T. I, p. 272.

3 V. Aristot. *Meteorol.* L. 2, cap. 5.

4 *Journal de Médec.* vol. XLI, p. 116.

caractere dominant, non-ſeulement remarquable dans les maladies propres à ces deux ſaiſons, mais qui influe encore ſur celles du printemps & de l'automne. Cette diſtinction eſt très-importante dans la pratique, du moins pour les pays où elle a lieu, & ſert en même temps de commentaire à pluſieurs aphoriſmes d'Hippocrate.

§ VII, l. 5. *A cauſe de quelque changement dans le régime.* Pour entendre ceci, il faut ſe rappeller, qu'Hippocrate oppoſe les maladies occaſionnées par des erreurs diététiques, aux maladies épidémiques, c'eſt-à-dire aux maladies dépendantes de la conſtitution de l'air, & qui attaquent indiſtinctement pluſieurs hommes à la fois, malgré la différence du régime qu'ils obſervent: *Quum unus morbus popularis exiſtit, manifeſtum eſt victus rationem non eſſe in culpa* [1]. Cependant, il n'eſt pas moins vrai qu'une épidémie eſſentiellement la même peut être modifiée d'après le régime habituel de chaque individu, & que l'homme ſobre & modéré dans ſes plaiſirs aura toujours moins à craindre que celui qui ſe laiſſe entraîner par ſes paſſions. Platon [2], qui fait la même diſtinction qu'Hippocrate entre les maladies épidémiques & celles qui dépendent des erreurs dans le régime, dit qu'il eſt honteux pour un homme d'avoir beſoin de médecins pour ces dernieres, pouvant lui-même les prévenir par un régime oppoſé.

§ VII, l. 7. *Le lever & le coucher des aſtres.* Ces aſtres ſont, la Canicule, l'Arcturus, & les Pléïades, ainſi qu'il le dit dans la ſuite (§ LXIX). Il ne faut pas croire qu'Hippocrate penſoit de l'influence de ces aſtres comme les aſtrologues. Il ne recommande d'obſerver leur lever &

1 *De natur. human.* § 18 & 19, pag. 273, ſq. *de humorib.* § 6, p. 322, & *de flatib.* § 7, 8, 9, p. 403, ſq.

2 *De Republic.* L. 3, T. VI, p. 301.

leur

leur coucher, que parce que ces astres servoient chez les Anciens à marquer la division de leurs saisons, ainsi que j'aurai lieu de l'observer dans la suite (*not.* § LXIX), & que le soleil, dont personne ne s'est encore avisé de nier l'influence physique sur nos corps, modifie cette influence, suivant qu'il est dans un des deux équinoxes, ou des deux solstices; quatre époques, qui constituent nos quatre saisons, & qui coïncident à quelque chose près, avec les saisons des Anciens. Quant à la lune, les Anciens ayant connu son influence sur les marées [1], il étoit naturel qu'ils conclussent de là qu'elle influoit sur nos corps; car il seroit absurde de supposer qu'elle puisse agir sur le vaste élément de l'eau, sans modifier celui de l'air, qu'elle doit nécessairement traverser pour arriver à ce dernier. Or, les changemens de l'atmosphere ne sont pas moins sensibles à notre corps que ne seroient pour les poissons ceux de l'élément dans lequel ils nagent. Aussi des médecins illustres parmi les Modernes [2] ont-ils défendu dans leurs écrits l'influence de cet astre sur notre corps. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette influence paroît plus sensible dans les pays qui sont près de l'équateur, c'est-à-dire, précisément dans les pays où les marées sont les plus grandes. Balfour [3] s'est assuré au Bengale que la lune agissoit physiquement sur la marche de différentes maladies, & particuliérement des fievres intermittentes. Bruce [4] assure avoir observé plus d'une fois dans Sennaar l'influence de

1 Plutarch. *de Placitis Philosoph.* L. 3, cap. 17, cf. & *Magasin Encyclopéd.* T. V, p. 344-353.

2 Sauvages, Mead, & d'autres.

3 *Journal de Médec.* vol. LXVII, p. 139, & *Mercure de France*, année 1786, N° 48, p. 17 du *Journal politique.*

4 *Voyage aux sources du Nil*, vol. 4, p. 556.

la lune sur les épileptiques d'une maniere si réguliere, que c'est toujours le troisieme jour de la pleine lune que le paroxysme de la maladie se termine par une fievre intermittente. On sait que c'étoit une opinion générale chez les Orientaux que les épileptiques étoient agités par la lune, & que ce fut d'après cette opinion qu'on leur donna le nom de *lunatiques*, *σεληνιαζόμενοι*. Les observations de Fontana [1] relatives au même sujet, sont également faites dans des pays chauds. Mais le fait le plus curieux & le plus concluant, à mon avis, en faveur de l'influence de la lune, est celui qu'on trouve consigné dans le premier tome des *Mémoires de l'Académie Royale* de Madrid, au sujet d'une difficulté de respirer périodique qui éprouvoit cette influence pendant plusieurs années consécutives, à la nouvelle & à la pleine lune [2]. C'est vraisemblablement au petit nombre d'observations semblables dans les climats froids, qu'il faut attribuer l'opinion de ceux qui nient absolument l'influence de la lune [3]. Cette différence peut tenir à l'état de l'atmosphere, qui est le milieu par lequel cette influence s'exerce, & à la constitution physique des habitans des pays froids, qui sont ordinairement pourvus d'un systême nerveux moins irritable.

§ VIII, l. 1. *μετεωρολόγα*. J'ai rendu ce mot par *rêveries météorologiques*, pour exprimer à la fois sa double signification. Il ne signifioit au commencement que cette partie de la physique que nous désignons encore aujourd'hui par le nom de *Météorologie*. Mais d'un côté la superstition du peuple, qui n'aime pas qu'on lui donne des explications physiques pour des phénomenes qu'il regarde comme surnaturels [4],

1 *Journ. de Médec.* vol. XCIII, p. 335.
2 Voyez *Magasin Encyclopédique*, IVe année, T. I, p. 10, sq.
3 *Journal de Médec.* vol. LXXVI, p. 312.
4 Plutarch. *in Nicia*, T. III, p. 393, edit. Reisk.

& de l'autre côté le charlatanisme de quelques Météorologistes qui vouloient tout expliquer, discréditerent tellement cette science (de même que l'*Astrologie*, dont le nom dans son origine étoit synonyme d'*Astronomie*), qu'on ne pouvoit plus s'en occuper sans passer pour fou ou pour imposteur, & même sans s'exposer à être persécuté comme athée. De là vient qu'on trouve le mot μετεωρολόγος (Météorologiste) ou μετεωρολέσχης joint souvent aux mots ἀδολέσχης & σοφιστὴς (*nugator* & *sophista* [1]). Aristophane se moquoit des médecins de son temps en les appellant : σοφιστὰς, ἰατροτέχνας, μετεωροφένακας (*Nub.* 330.); & pour rendre Socrate ridicule, il le produit sur la scène, comme un *Météorologiste* (*Ibid.* 225.). Socrate lui-même ne put s'empêcher de se plaindre de ce qu'on l'accusoit de *Météorologie*; nom, disoit-il, qu'on prodigue à ceux des philosophes qu'on veut perdre dans l'opinion publique [2]. Quant à ce qui suit immédiatement : ΕΙ' μεταστιὴ τῆς γνώμης μάθοι Α'Ν, cette phrase ne pouvant signifier littéralement que *s'il veut changer d'opinion, il apprendra*, cela présente une espece d'incohérence, qui m'embarrassa d'abord comme les autres traducteurs. Je croyois y remédier en faisant seulement changer de place aux deux particules : μεταστιὴ Α'Ν τῆς γνώμης, ΕΙ' μάθοι. Cependant en examinant de plus près la chose, je crois que le texte peut rester tel qu'il est. Μεθίστασθαι γνώμης est une expression équivalente à μεταβιβάζεσθαι. Ce dernier mot, employé par Aristote [3], signifie : *se laisser persuader du contraire, se ranger facilement à l'avis des autres*, par

1 Plat. *Republ.* VI, T. VII, p. 79 - 80. *Amator.* T. II, p. 30. *Polit.* T. VI, p. 92, edit. Bip.

2 Plat. *Apolog. Socrat.* T. I, p. 54.

3 *Moral. Eudem.* L. I, cap. 6.

conſéquent *ne point s'entêter de ſes opinions.*

§ VIII, l. 1. *Si quelqu'un regardoit*, &c. Il y avoit donc du temps d'Hippocrate des Médecins qui révoquoient en doute l'utilité des obſervations météorologiques, comme il y en eut du temps de Galien [1], & comme il y en a encore aujourd'hui parmi nous [2]. Ces médecins pouvoient avoir leurs raiſons; mais il faut croire qu'Hippocrate & tous ceux qui l'ont ſuivi juſqu'à nos jours, doivent avoir avancé cette doctrine d'après des obſervations dûment faites & répétées. Ceux qui ont cru avoir obſervé des épidémies identiques ſous différentes cauſes, & des épidémies différentes ſous les mêmes cauſes, ont vraiſemblablement confondu les cauſes avec leurs diverſes combinaiſons, & conſidéré peut-être le ſeul état actuel de l'atmoſphere, ſans avoir égard à celui qui l'avoit précédé. Les cauſes des maladies ſe combinent de tant de manieres différentes, qu'elles peuvent agir avec plus ou moins de force dans différentes ſaiſons & ſur différens individus, & modifier par conſéquent les nuances des maladies à tel point, que la même affection morbifique ſe préſente ſous divers aſpects, & que réciproquement des affections de différente nature ſe cachent ſous les mêmes ſymptômes. On ſait qu'il y a des épidémies qui durent pluſieurs ſaiſons conſécutives, & même pluſieurs années, & qui dépendent abſolument d'une ſérie de conſtitutions précédentes; & cette ſérie influera de la même maniere ſur les ſaiſons qui la ſuivent, toutes les fois qu'elle aura lieu. De là le ſage précepte d'Hippocrate, qu'il faut conſidérer le corps de l'homme non-ſeulement par rapport aux modifications

1 *Quod optimus Medicus idem & Philoſophus*, T. I, p. 8, extr.

2 *Journal de Médec.* vol. LXXIV, p. 172.

qu'il reçoit de la ſaiſon actuelle, mais encore relativement à celles qu'il a déja reçues de la ſaiſon qui vient de paſſer (*Diſc. Prélim.* § 101). C'eſt ſur ce principe que ſe fonde toute la Météorologie médicale; ſans quoi la théorie des maladies épidémiques ne ſeroit qu'un amas confus d'idées incohérenres, déſavouées par l'expérience.

§ VIII, l. 5. *C'eſt qu'en effet l'état du ventre*, &c. C'eſt-à-dire, lorſque les ſaiſons ſont ce qu'elles doivent être. Car lorſqu'une ſaiſon prend la forme & la conſtitution de la ſaiſon qui la précede ou qui la ſuit, elle produit auſſi les mêmes maladies, qui ſont propres à ces dernieres ſaiſons: *Si vero hibernum fiat ver... hiberni etiam morbi*[1]. Par l'état du ventre, il entend celui de tout le corps, parce qu'il conſidere le ventre comme la partie d'où dépend toute l'économie phyſiologique & noſologique du corps[2]. Au reſte, il regarde le rapport des maladies à l'état de l'atmoſphere ſi bien établi, ſi important pour la pratique, qu'il poſe pour principe, que comme on peut conjecturer la nature des premieres par la conſtitution des ſaiſons, de même on peut par ces maladies prévoir les pluies, la ſéchereſſe & les vents à venir. C'eſt ainſi, obſerve-t-il, que les hydropiſies, les maladies cutanées, les douleurs arthritiques ſe forment ou s'exaſperent à l'approche des premieres pluies qui viennent à la ſuite des grandes ſécheresſes[3]. Ces obſervations ſont confirmées par celles des Modernes. On voit tous les jours les aſthmatiques, ceux qui ſont ſujets aux affections de la poitrine, de la tête, & ſur-tout aux affections nerveuſes, être ſi ſenſibles aux

1 *De humorib.* § 7, T. I, p. 323.

2 *Aphoriſm.* I, 15 & 18, *de humorib.* § V, T. I, p. 322, & *de morbis*, L. IV, § 2, ſq. T. II, p. 121, ſq.

3 *De humorib.* § 9, 10, p. 325, ſq.

variations du barometre, qu'ils peuvent tenir lieu de cet instrument pour prédire le temps. Les dyssenteriques sentent quelquefois l'arrivée de la pluie vingt-quatre heures avant qu'elle ait lieu. Le ventre des hydropiques augmente de volume à l'approche de la pluie. L'utilité qu'on peut tirer de ces connoissances pour la pratique, consiste dans les indications qu'elles fournissent pour l'administration méthodique des remedes. Berryat, à qui appartiennent les observations que je viens de rapporter, s'est assuré par l'expérience, que dans ces maladies, aux approches & pendant le temps de la pluie ou de quelque autre changement de l'atmosphere, les médicamens usités devenoient inefficaces, & qu'il falloit en augmenter ou en diminuer la dose, en varier la combinaison, en un mot, les modifier de différentes manieres, suivant les différentes variations de l'air qu'on éprouvoit ou qu'on alloit éprouver [1].

§ IX, l. 1. *Toute ville exposée habituellement aux vents*, &c. Nous avons déja remarqué quels avoient été à différentes époques les vents des Anciens, & sous quel point de vue ils les considéroient par rapport à l'économie animale (*Disc. Prélim.* § 6 & 59—77). Une question qui se présente ici naturellement, c'est de savoir si, en parlant des expositions méridionales, septentrionales, orientales & occidentales, l'auteur a voulu entendre des expositions qui dépendent de la latitude & de la longitude, ou seulement des expositions locales, dépendantes du plus ou moins d'élévation ou de déclivité d'un terrein. Il sembleroit, au premier abord, qu'il ne s'agit que de ces dernieres expositions, quand on considere la maniere dont il s'exprime, & plus encore ce qu'il dit au § XXII, savoir, que les villes

1 *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. VI, p. 530, sq.

exposées à l'orient sont plus salubres que celles qui sont tournées du côté du nord ou du midi, quand même la distance ne seroit que d'un stade. Ajoutez à cela, que Galien dit [1] positivement, qu'Hippocrate avoit tiré toutes ces observations topographiques des différentes villes de la Grece qu'il avoit parcourues dans ce dessein. Cependant, en confrontant ce que notre auteur dit ensuite (§ XXIII) du caractere & de l'esprit de ceux qui habitent des pays exposés à l'orient, & de l'analogie de ces mêmes pays avec la saison du printemps (§ XXIV), avec ce qu'il dit des peuples asiatiques (§ LXXII) & de la température de l'Asie (§ LXXVI), on voit clairement, qu'Hippocrate regardoit toutes ces observations locales comme applicables aux différentes latitudes, par-tout où il existoit le même concours de circonstances. Un exemple éclaircira la question. Supposons une ville située au pied d'une montagne, ou au bas d'une vaste plaine élevée & déclive, de maniere qu'elle soit exposée aux vents chauds du midi, & à couvert des vents septentrionaux. Le territoire d'une pareille ville doit être très-humide: 1°. à cause des vents méridionaux qui l'inondent de pluies; 2°. par la proximité même de la montagne, qui attire naturellement les nuages & la pluie; 3°. par la direction de toutes les autres eaux des élévations environnantes, qui coulent vers l'endroit le plus bas; 4°. enfin par le défaut de vents septentrionaux, dont la qualité est de dessécher, ou du moins de disperser les vapeurs, & de les porter ailleurs. Les eaux d'un terrein bas & tellement abreuvé sont naturellement peu profondes & presque à la surface de la terre. Par cela même, elles doivent être immédiatement sous l'influence de l'atmosphere, par conséquent chaudes en été & froides en hiver. Mais de

1 *Quod optimus Medicus idem & Philosophus*, T. I, p. 9.

telles eaux sont rarement douces : leur état de stagnation, la plus grande évaporation qu'elles éprouvent, étant toujours exposées à une atmosphere chaude, &, si elles sont près des eaux de la mer, l'infiltration[1] de ces dernieres, doivent naturellement les rendre plus ou moins saumâtres. Appliquons maintenant tous ces phénomenes aux latitudes géographiques. On sait que le degré de la chaleur va toujours en augmentant à mesure qu'on s'éloigne du septentrion pour s'avancer vers la ligne ; que les variations du barometre diminuent en même proportion ; qu'elles sont peu considérables au-delà du tropique, & presque nulles sous l'équateur ; que les quantités de pluie sont d'autant plus grandes qu'on approche de l'équateur[2] ; que la plus grande partie des mers les plus étendues sont dans l'hémisphere méridional ; que c'est du même côté qu'on trouve les plus grands fleuves & les plus grands lacs[3] ; que dans les pays chauds & au voisinage de la ligne l'évaporation est plus forte, & par conséquent l'eau de la mer plus salée que vers le nord[4]. Ce dernier effet doit également valoir pour les eaux de terre. En Barbarie, l'eau de presque tous les puits, ordinairement peu profonds, ainsi que de presque tous les lacs, est salée ; & des rivieres entieres ont leurs eaux chargées de sel[5]. Il en est de même en Égypte & dans toutes les contrées que le

1 Aristotel. *Problem.* XXIII, 21 & 25.

2 Cotte, *Leçons élément. de Phys. d'Astron. & de Météorolog.* p. 164. suiv. & *Mém. de la Soc. Royal. de Médec.* année 1784-85, part. I, p. 204.

3 Arbuthnot, *Specim. effect. Aër.* cap. IV, § 28, p. 153.

4 Richard, *Histoire natur. de l'air & des météores*, vol. V, p. 85.

5 Shaw, *Voyage en Barbarie*, &c. T. I, p. 295, suiv. trad. franç.

Nil

Nil parcourt. Au rapport de Bruce [1], le sol de Sennaar est tout imprégné de sel. Forskal a observé la même chose à Moka dans l'Arabie heureuse [2]. Thevenot dit [3] qu'à Bassora, où le Siroc, vent très-chaud & très-humide, regne souvent, si l'on creuse deux brasses de profondeur, on y trouve de l'eau salée. Ainsi, par une ville exposée aux vents qui soufflent entre le levant & le couchant d'hiver, & qui sont d'après les Anciens, l'*Euronotus*, le *Notus* & le *Libonotus*, & d'après les Modernes, le vent du *Sud* avec ses collatéraux qui se trouvent entre le sud-est & le sud-ouest, Hippocrate entend, non seulement toute ville qui par la déclivité de son terrein ou par les montagnes auxquelles elle est adossée, se trouveroit située de maniere à être exposée à l'influence de ces vents; mais encore toute ville, dont la latitude & la longitude considérées ensemble l'exposent à ces mêmes vents, pourvu qu'ils conservent les mêmes qualités qu'ils ont en Grece.

§ IX, l. 6. *chaudes en été & froides en hiver.* La chaleur & le froid de l'atmosphere ne pénetrent la terre qu'à quelques pieds seulement de profondeur. Toutes les observations s'accordent à prouver, que tout ce qui est au-delà, conserve une température égale pendant toute l'année. Il est donc naturel que la température des eaux profondes soit en raison inverse de celle de l'atmosphere, tandis qu'au contraire celles qui sont superficielles, suivent les variations de cette même atmosphere. Mais cette condition doit s'entendre dans un sens relatif: une eau peut être chaude en été & très-bonne en même temps, pourvu qu'elle soit moins chaude qu'en hiver. De deux sources

1 *Voyage aux sources du Nil*, T. IV, p. 542.

2 *Comment. de reb. in scient. Nat. & Med. gest.* T. XXII, p. 526.

3 *Suite du Voyage au Levant*, p. 310, 1674, *in-4°.*

également bonnes & abondantes, dont on ſe ſert à Toulon, l'une eſt fort chaude en hiver, & tiede en été, au lieu que les eaux de l'autre ſont chaudes en hiver, & fraîches pendant les chaleurs de l'été [1].

§ IX, l. 8. μετέωρα . . . Clifton penſe qu'il faut ſous-entendre le participe ἐόντα; mais cette ellipſe me paroît dure, & j'aime mieux accuſer les copiſtes d'omiſſion. Toute la phraſe devroit être écrite & ponctuée de cette maniere : καὶ ἀναγκαίη εἶναι, μετέωρα ἐόντα, τοῦ μὲν θέρεος, κ. τ. λ. Ceux qui liſent : μὴ μετέωρα, conviennent eux mêmes que la négation eſt abſolument déplacée; excepté Proſper Martian, qui s'eſt imaginé que le μετέωρα devoit être pris ici dans le ſens de *légeres*, & que, joint à la négation, il ſignifioit *lourdes*, *peſantes*. La correction de Zvinger : κάρτα μετέωρα, n'eſt point du tout néceſſaire. De ce que l'auteur s'eſt ſervi de cette expreſſion au CXXV, il ne s'enſuit point, qu'il ait dû s'en ſervir également ici.

§ IX, l. 8. *Et doivent lui occaſionner différentes maladies.* Tous les médecins anciens & modernes s'accordent à regarder les eaux, comme ayant par leurs différentes qualités, une grande influence ſur l'état phyſique de l'homme. Je ne connois parmi les dernièrs que le célebre Cullen qui ait regardé le choix de l'eau comme une choſe preſqu'indifférente pour la ſanté [2]. Hippocrate n'eſt de cet avis, que dans le cas ſeulement où l'homme qui en fait uſage, eſt bien portant & vigoureux (§ XXXIX). Dans tout autre cas, il attribue aux eaux une grande influence ſur l'économie animale (§ XXVII). L'opinion de Cullen paroît on ne peut pas plus étonnante au premier aſpect; mais avec un peu de reflexion, on voit qu'il a calculé les

1 *Recueil d'obſerv. de Méd. des hôp. milit.* T. I, p. 154.
2 *Matier. médic.* vol. I, p. 412, 413.

effets de l'eau ſur l'économie animale, par ceux qu'il lui voyoit produire ſur ſes compatriotes. L'Angleterre, la Hollande, & en général tous les pays ſeptentrionaux, où l'on vit dans une atmoſphere plus ou moins humide, & qui par cela même excite peu à boire, & où l'on fait un uſage habituel de thé & de biere, uſage qui doit encore reſtreindre prodigieuſement celui de l'eau pure & fraîche, ſont les pays les moins propres à faire des obſervations ſur les effets de l'eau. Le thé eſt une eau bouillie; la biere une eau fermentée; & l'on ſait que l'ébullition & la fermentation ſont deux puiſſans moyens pour corriger ou dénaturer les eaux. Il n'en eſt pas de même de la Grece où Hippocrate faiſoit ſes obſervations, & encore moins des pays chauds ſitués entre les tropiques. La plupart des habitans de ces climats ne connoiſſent guere que l'uſage de l'eau pure; & ils ſont obligés par la plus grande tranſpiration que la chaleur néceſſite, d'en prendre une quantité conſidérable. C'étoit dans la Sicile que les moiſſoneurs deſſéchés par l'ardeur du ſoleil, chantoient: *Que la vie d'une grenouille eſt digne d'envie! Elle n'a pas beſoin qu'une autre lui verſe à boire; l'abondance de l'eau l'entoure de tous côtés*[1]. Une pareille chanſon ſeroit déplacée dans la bouche d'un laboureur anglais, enveloppé, même au milieu de l'été, d'une atmoſphere plus ou moins chargée de vapeurs, qui l'empêche de ſentir le beſoin de ſe déſaltérer auſſi fortement qu'on le ſent dans les pays chauds.

§ IX, l. 10. ἄσσα..... ἐπιφορέει. J'ai ajouté à mon texte toute cette période d'après mon manuſcrit N° 2255, & à l'exemple de Lalemant & de Vander-Linden. C'eſt à tort

1 Εὔκλος ὁ τῶ βατράχω, παῖδες, βίος· οὐ μελεδαίνει
Τὸν τὸ πιεῖν ἐγχεῦντα· πάρεστι γὰρ ἄφθονον αὐτῷ.
Theocrit. *Idyll.* X, 52.

que Mackius les accuse de l'avoir fait contre la foi des manuscrits. Dans celui que je viens de nommer, on trouve immédiatement après cette période, ces mots : *καὶ γὰρ λειεντερίαι καὶ ὕδρωπες ἐπιγίνονται, καὶ τελευτῶσι τοῖσι νοσεύμασιν· οὐ γὰρ ἀποξηραίνονται αἱ κοιλίαι ῥηϊδίως.* Ils existent également dans le Ms. N° 2146. Mais je les ai renvoyés, à l'exemple de Foës & de plusieurs autres éditeurs, à leur place naturelle, § LXIII. Quant au désordre qui regne ici dans les Mss. & dans les premieres éditions ou traductions, outre ce que j'en ai dit (*Disc. Prélim.* § § 121, 122, 128 —131); on peut consulter les notes de Foës, ainsi que celles de Gadaldinus insérées dans le deuxieme volume, p. 6. des œuvres de Galien, quatrieme édition latine des Juntes, 1565.

§ IX, l. 12. *καὶ ὁκόσαι.......αὗται δὲ μᾶλλον.* Un peu d'attention suffit pour se persuader, quoi qu'en dise Baccius Baldinus, que tout ce passage, que je ne laisse dans mon texte grec que pour ne point m'écarter des autres éditeurs, est ici absolument déplacé. Gadaldinus a porté le même jugement non seulement sur ce passage, mais encore sur ce ce qui le suit immédiatement : *κἢν μὲν τὸ θέρος..........ἐγγένηται*, c'est-à-dire sur tout le morceau que j'ai enfermé entre deux crochets : & il pense qu'il faut placer le premier à la fin du § XXVI, après les mots *τοῦ πρὸς τὴν δείλην*, & ce qui suit, au § LXIII, l. 11 immédiatement après le mot *ἐπιπίπτειν.* Pasienus me paroît avoir été plus heureux dans le choix de la place qu'il assigne au premier, en le mettant immédiatement après les constitutions, & à la fin du § LXIX. J'ai d'autant moins balancé à donner la même place à la version qui le regarde, que les mots *τῶν τοιουτέων μεταβολέων*, qu'on y trouve, indiquent en effet des changemens dont on vient de parler, & cependant il

n'eft précifémeut queftion de ces changemens qu'au § LXVIII. Il n'en eft pas de même de ce qui fuit : κὴν μὲν τὸ θέρος, κ. τ. λ. Je viens d'indiquer la place que lui affignoit Gadaldinus. Pafienus ne differe de ce dernier qu'en ce qu'il le place quelques lignes plus bas, après le dernier mot ῥηϊδίως du § LXIII, & immédiatement avant le § LXIV. Quoique je trouve cet ordre préférable à celui des autres éditeurs, je l'ai placé à la fin du § LIX, pour des raifons qu'on verra dans mes notes fur ce §.

§ X, l. 1. καὶ φαγεδαίνας . . . . . ἢν ἕλκος. J'ai rendu ce dernier mot par *bleffures.* Calvus l'a paraphrafé : *vulnus vel ulcus*, parce qu'Hippocrate l'emploie dans le fens génerique d'une folution de continuité. J'ai traduit le mot φαγεδαίνας, *ulceres phagédéniques* ; & j'entends par là non feulement les ulceres rongeans, mais encore les ulceres gangréneux. Hefychius regarde le γάγγραινα & φαγέδαινα comme des termes fynonymes : apparemment parce que les mots γράω & φάγω, dont ils dérivent, le font auffi ; car il explique γρὰ par φάγε.

§ X, l. 2. *Pour changer les bleffures en ulceres phagédéniques.* C'eft-à-dire, en ulceres qui fe cicatrifent difficilement ; & qui dégénerent fouvent en gangrenes. Une atmofphere humide & chaude favorife fingulièrement les affections putrides & gangréneufes. Telle fut la conftitution peftilentielle que décrit Hippocrate dans fes épidémies [1], & où des accidens légers, tels que de très-petites bleffures, τρωματίοισι (qu'on a mal rendu par *ulcufculis*) donnoient lieu à des éryfipeles gangréneux. Si l'on compare avec cette conftitution l'épidémie gangréneufe arrivée dans les environs de Lille en Flandres, en 1749 & 1750, on verra que ce fut à peu près la même maladie

1 L. III, fect. 3, T. I, p. 722.

produite par les mêmes causes, l'humidité & la chaleur [1]. Une pareille gangrene regna à la même époque à Boulogne; elle se déclaroit à la suite des blessures [2]. L'air des hôpitaux, sur-tout quand il se joint à une constitution australe & pluvieuse, favorise aussi singuliérement les affections gangréneuses [3]. C'est encore à cette disposition de l'atmosphere qu'il faut attribuer la *pustule maligne* endémique en Bourgogne, dont la cause dépend quelquefois de la piquure de certains insectes, & qui se déclare de préférence dans les endroits humides à la suite des grandes chaleurs [4]. On sait que les ulceres des pêcheurs, sur-tout des pêcheurs d'étangs [5], sont difficiles à guérir, & se gangrenent facilement. Hunter observe qu'à la Jamaïque, ainsi que dans toutes les Indes occidentales, les ulceres épuisent souvent la patience des médecins & des malades, qui en guérissent très-facilement à leur retour en Angleterre. C'est la piqure d'un insecte appellé *Chiger*, qui les occasionne quelquefois [6].

§ X, l. 4. *Et cette pituite, en se déchargeant*, &c. Plus bas (§ LXII) il répete encore cette théorie des fluxions, en attribuant les dyssenteries à la pituite qui passe de la tête au ventre. Il existe une sympathie particuliere entre la tête & le canal intestinal; sympathie qui vient en partie de ce que ces deux organes sont également destinés à la sécrétion

1 *Journ. de Médec.* vol, XVII, p. 327-346, 396-421, 504-533.

2 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, supplem. I, décad. p. 415.

3 *Recueil périodique de la Société de Santé de Paris*, T. I, p. 368 - 371.

4 *Journ. de Médec.* vol. LVIII, p. 70.

5 Ramazzini, *Malad. des Artif.* chap. 39.

6 *Journ. de Médec.* vol. LXXIX, p. 119.

des humeurs muqueuſes, & qui fait que l'état phyſiologique ou noſologique de l'un influe ſur celui de l'autre. On ſait, que les enfans ont la tête plus groſſe, & les inteſtins plus longs & plus amples relativement au reſte du corps. Il n'eſt point rare de voir des épidémies catarrhales, qui ont leur ſiege dans la tête, ſe terminer par des diarrhées ou des flux dyſſenteriques [1]. Ceux qui ſeroient tentés de tourner en ridicule cette théorie des fluxions, n'ont qu'à lire avec attention ce qu'en dit Bordeu [2], l'un des Modernes ſans contredit, qui ont ſu le mieux apprécier la doctrine d'Hippocrate.

§ X, l 7. *Ils mangent & boivent peu.* L'humidité jointe à la chaleur, relâche les fibres des organes digeſtifs, qui communiquent bientôt leur atonie à la tête, qui influe à ſon tour à énerver de plus en plus ces organes, d'après les loix de la ſympathie, qui regne entre ces deux parties du corps (voy. la note précédente). Toutes les obſervations s'accordent à confirmer cette vérité. Trois Indiens des provinces méridionales, ne conſommeroient point la nourriture, qui ſuffiroit à peine à un payſan français [3]. Les habitans même des pays froids, ordinairement grands mangeurs, ſe ſentent moins d'appétit dans les chaleurs de l'été [4], ou lorſqu'ils ſe trouvent dans des climats chauds. Les Allemands, par exemple, lorſqu'ils paſſent en Italie, ſont obligés de ſe conformer à la frugalité des indigenes; ils y meurent s'ils s'obſtinent à conſerver leur habitude.

1 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. geſtis*, vol. XIII, p. 23.; cf. & *Recueil périod. de la Société de Santé de Paris*, T. I, p. 406, & T. II, p. 118.

2 *Recherches ſur le tiſſu muqueux*, § 102.

3 Richard, *Hiſtoir. natur. de l'air & des météores*, T. I, p. 367.

4 Hippocrat. *Aphoriſm.* I, 15 & 18.

Baglivi [1] observe que les habitans de Rome mangent très-peu, & que leurs alimens sont pour la plupart des végétaux. Il ajoute que les étrangers qui y arrivent, perdent peu-à-peu l'appétit, & sont enfin obligés de se conformer à la maniere de vivre des Romains, pour ne point s'exposer à des maux incurables. Le contraire arrive aux habitans des climats chauds, quand ils vont dans des pays froids. Les Espagnols qui vivent ordinairement de peu, deviennent voraces lorsqu'ils passent en France [2]. Une autre circonstance qui doit contribuer beaucoup au plus ou moins de besoin qu'on a de nourriture, c'est que le même volume d'alimens, tirés de végétaux ou d'animaux, renferme plus de parties nutritives dans les pays chauds que dans les pays froids, comme nous l'avons déja observé (*Disc. Prélim.* §. 84). Cette diminution de l'appétit dans les pays chauds, sur-tout pour les substances animales, est un effet de la sage Nature, qui tend à garantir l'homme de la chaleur qui augmente ordinairement pendant le travail de la digestion, & à le mettre à l'abri des maladies bilieuses. D'après les observations de Hunter & de Blane [3], la faculté digestive étant en raison inverse de la faculté sensitive, il s'ensuit encore que dans les climats chauds, où cette derniere faculté est trop exaltée, où elle se fatigue trop en s'appliquant sur divers objets, où le cerveau & le systême nerveux, organes de nos sensations, sont si irritables, la digestion se fait avec difficulté; de là la nécessité du sommeil après le dîner, pour les habitans de ces climats, & particuliérement en été. C'est un moyen que la nature

1 *Prax. Med.* L. I. cap. XV, T. I, p. 218.

2 Bodin, *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 129, edit. 1572.

3 *Journ. de Médec.* vol. XC, p. 128.

emploie

emploie pour renforcer les organes de la digeſtion, en ſuſpendant toute action du cerveau. C'eſt ainſi que dans les maladies où l'exercice des ſens eſt détruit ou ſuſpendu en grande partie, comme dans l'hydrocéphale & dans la paralyſie apoplectique, il arrive ſouvent que la digeſtion ſe fait mieux qu'en ſanté. Il eſt à préſumer, que le froid, dans les pays où il regne, augmente l'appétit & facilite la digeſtion, non ſeulement par le reſſerrement de la peau qui ſe communique & ſe propage ſympathiqement juſqu'aux tuniques de l'eſtomac, mais encore par la vertu narcotique qu'il exerce ſur les nerfs. C'eſt une vérité bien triſte, conſtatée malheureuſement par une longue expérience, que plus on penſe, moins on eſt propre à digérer la nourriture : & il n'eſt pas moins vrai que, toutes choſes égales, on penſe plus en Afrique qu'en Laponie. Quant aux contrées intermédiaires, il eſt vrai que ces principes ne leur ſont pas toujours applicables; mais il faut conſidérer les inſtitutions religieuſes & politiques, les mœurs & les uſages, le plus ou moins de civiliſation; circonſtances qui peuvent, ſi non changer, du moins modifier prodigieuſement l'influence du climat. Un François ſeptentrional penſera plus & digérera moins qu'un Turc d'Aſie, parce qu'il n'eſt, comme ce dernier, ni abruti par la plus craſſe ignorance, ni arrêté, dans le cours de ſes idées, par le dogme d'une fatalité à laquelle rien ne peut réſiſter.

§ X, l. *9. Il ſe reſſent plutôt qu'un autre*, &c. C'eſt encore à la foibleſſe du ſyſtême nerveux qu'il faut attribuer les inconvéniens qui réſultent de l'uſage du vin, & qui ne ſe bornent pas toujours aux maux de tête. Bontius obſerve qu'en Aſie l'ivreſſe donne ſouvent naiſſance au tétanos; & l'on ſait que dans l'île de Ceylan une maladie analogue au tétanos attaque ceux qui ſe livrent à l'uſage

d'une liqueur enivrante connue sous le nom de *Calou* [1]. C'est par la même raison que les coups à la tête entraînent plus facilement les convulsions, quand ils sont reçus pendant l'ivresse [2].

§ X, l. 11. πιέζει. Chartier, au rapport de Mackius, ajoute à son texte, après ce mot, une phrase toute entiere que j'ai copiée fidellement dans les Variantes, mais que je présenterai de nouveau ici dépouillée de ses fautes : οἱ ταύτης (l. ταύτης τῆς) τῆς πόλιος ἄνθρωποι μὴ (j'aimerois mieux οὐ) πολὺν χρόνον βιᾷν (l. βιοῦν) δύνανται ; ce qui signifie : *les habitans de cette ville* (c'est-à-dire d'une ville exposée aux vents chauds) *ne peuvent vivre long-temps*. Cette leçon que Chartier avoit vraisemblablement tirée de quelque manuscrit, & que Clifton a reçue dans sa traduction anglaise, paroît au premier coup d'œil autorisée par ce que l'auteur dit plus bas des habitans des villes exposées aux vents froids, savoir, qu'ils vivent plus long-temps. Mais, en considérant qu'Hippocrate n'est pas toujours exact à marquer cette opposition entre deux expositions différentes, soit parce qu'elle ne se trouve pas toujours parfaite à l'égard de toutes les circonstances, soit parce que son style, ordinairement très-concis, lui fait négliger tout ce que le lecteur peut facilement déduire des autres observations (cf. *Disc. prélim.* § 85 & 86), je regarde cette leçon comme une explication marginale que quelqu'un aura marquée dans son exemplaire ; d'autant plus qu'on ne la trouve ni dans Avicenne, ni dans Calvus.

§ XI, l. 1. *Quant aux maux*, &c. Par ce qu'il a déja dit sur la nature d'une atmosphere humide & chaude, ainsi que sur la complexion foible des habitans d'un pays environné d'une pareille atmosphere, il est facile de

1 *Journ. de Médec.* vol. LXXI, p. 42.

2 Hippocrat. *Prædict.* L. I, N° 121.

deviner quelles ſont les maladies les plus familieres à ce pays. La difficulté qu'éprouvent les bleſſures à ſe cicatriſer, l'humidité de la tête & du ventre, occaſionnée par une ſurabondance d'humeurs pituiteuſes ou ſéreuſes, la foibleſſe des organes digeſtifs, ſuppoſent un tiſſu rare, une fibre lâche, des vaiſſeaux ſans ton ni reſſort, des humeurs par conſéquent peu élaborées, & doivent donner lieu à une tranſpiration plus abondante, à des exanthêmes, aux maladies cutanées, a celles des nerfs, à une diſpoſition variqueuſe des vaiſſeaux, aux hémorrhoïdes, aux pertes utérines & aux fauſſes couches chez le ſexe, aux diarrhées, aux dyſſenteries, aux fievres humorales, pituiteuſes, lentes, nerveuſes, dépendantes d'un ſang moins riche en parties rouges. Ces mêmes cauſes, & cette diſpoſition des ſolides & des fluides, font qu'on y eſt plus ſujet aux maladies chroniques qu'aux maladies aiguës, qui n'attaquent que les ſujets d'une fibre roide & tendue, d'une peau plus ſerrée & moins propre à la tranſpiration; qui ont des vaiſſeaux plus actifs, & des humeurs par conſéquent plus élaborées, plus denſes, plus exaltées (*Diſc. Prélim.* § 80—85). Spigel a déja remarqué, que le ſang eſt ordinairement peu concreſcible dans les hommes qui ont le tiſſu de la peau rare & délié; au lieu que le ſang ſe grumele ou ſe condenſe très-promptement chez ceux dont la peau eſt compacte & dure [1]. Galien, qui s'étoit apperçu avant Spigel du même rapport qui exiſte entre le ſang & la peau, établit [2], comme une regle de pratique, qu'il faut éviter les ſaignées, ſur-tout les ſaignées copieuſes, chez les ſujets qui ont le tiſſu des chairs lâche & mou, & les employer avec confiance chez les perſonnes

1 Barthez, *Nouv. Élém. de la ſcience de l'homme*, chap. VI, p. 116.

2 *De curat. ad Glauc.* L. I, T. IV, p. 204.

d'un tissu ferme & compacte. Aussi les maladies aiguës ont-elles chez les uns des crises plus longues, par l'atonie de la nature, & chez les autres, plus violentes, par les obstacles qu'elles rencontrent de la part des solides & des fluides, & par la précipitation avec laquelle la nature semble se conduire. Chez les uns, elle a pour ainsi dire besoin d'aiguillon; il lui faut un frein chez les autres. Guthrie observe qu'en Russie on doit s'abstenir de toute espece de remedes irritans, parce qu'ils élevent la chaleur à un degré supérieur à celui qui est nécessaire pour décider la sueur,& qu'ils obligent à gorger, pour ainsi dire, le malade de boissons délayantes, afin d'humecter la peau [1]. C'est à cause de cette harmonie ou correspondance réciproque des solides & des fluides, qu'Hippocrate [2] recommande dans certaines maladies aiguës le bain, en donnant pour raison, que le ramollissement de la peau produit sympathiquement une détente dans toute la substance du corps, & qu'en relâchant tous les conduits excréteurs, il fournit à la nature les moyens de choisir la voie qui lui paroît la plus propre à opérer les sécrétions & les excrétions critiques. On peut expliquer par là pourquoi dans les pays chauds les maladies vénériennes se communiquent & se guérissent plus facilement que dans les pays froids. Dans les premiers, le virus vérolique trouve plus de facilité à pénétrer dans des corps d'un tissu lâche, & à infecter des humeurs inertes, pour ainsi dire, & stagnantes; mais aussi les sudorifiques seuls suffisent souvent pour le chasser, parce qu'ils agissent avec plus de facilité sur une peau dont les pores sont toujours ouverts. Dans les climats froids, au contraire, la densité de

1 *Journ. de Médec.* vol. LXXXVIII, p. 10.

2 *De affectionib.* § 10 & 28, T. II, p. 166, 198. & *de vict. acut.* § 32, T. II, p. 296.

la peau & des humeurs fait que ce virus y pénétre avec plus de difficulté, comme on l'a déja obſervé dans certains endroits de la Sibérie, & chez les Oſtiacks [1]; mais une fois introduit, il ne faut rien moins que l'emploi des réſolutifs les plus actifs pour vaincre les mêmes obſtacles, qui l'empêchent de ſortir.

§ XI. l. 2. ῥοώδεας. Ce mot, que j'ai traduit par *ſujettes aux pertes utérines*, a deux ſignifications dans Hippocrate. Il l'emploie dans le ſens propre de *coulant*, lorſqu'il donne aux ophthalmies humides, dont il parle dans ce traité (§ XIV), le nom d'*ophtalmies coulantes*, ὀφθαλμίαι ῥοώδεες ou ὄμματα ῥοώδεα [2]. Une autre ſignification qu'il donne au mot ῥοώδης, c'eſt lorſqu'il l'applique aux femmes, qui naturellement d'une complexion humide & lâche, & d'un tiſſu plus rare que celui des hommes [3], ont cette diſpoſition naturelle d'une maniere plus prononcée que les autres individus de leur ſexe : il les appelle pour lors ῥοώδεις, par oppoſition aux femmes qui ont un tiſſu plus ferme & plus ſerré, & auxquelles il donne le nom de στρυφναί [4]; de maniere que ce dernier mot devient ſynonyme de πυκνόσαρκοι (*d'une chair denſe & compacte*), comme le premier, d'ἀραιόσαρκοι (*d'une chair rare & ſpongieuſe*), qu'il applique également aux femmes [5]. Il donne de même le nom de ῥοώδεις aux hommes d'un tempérament humide & approchant de celui des femmes. C'eſt ainſi qu'en parlant de l'accroiſſement rapide que les corps de tels hommes éprouvent, préciſément

1 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. geſtis*, vol. II. p. 102, *ſq.* & Pallas, *Voyage en Ruſſie*, T. IV, p. 68.

2 *Epidem.* L. I, ſect. 2, p. 657, & L. VI, ſect. 2, p. 801.

3 *De glandulis*, § II, T. I, p. 421.

4 *De natur. muliebri*, § I, T. II, p. 358.

5 *De nat. pueri*, § 20, T. I, p. 147.

à cause de leur tissu spongieux & expansible, il dit : *αὔξεται δὲ τὰ σώματα ταχέως*, ΚΑΤΑΡΡΟΩ'ΔΕΙΣ *τε οἱ τοιοῦτοι γίνονται*[1]. Ici les traducteurs latins trompés par le nom de *catarrhe* (*κατάῤῥοος*) ont rendu les derniers mots *distillationibusque obnoxii sunt*. Mais je présume qu'Hippocrate avoit écrit : ΚΑ'ΡΤΑ 'ΡΟΩ'ΔΕΙΣ, *carneque admodum rara tales præditi sunt ;* leçon qu'exige absolument le sens de cet endroit, & que Calvus paroît avoir eu sous les yeux. Car quoiqu'il traduise aussi mal que les autres : *distillationique VALDE obnoxii sunt*, ce *valde* me paroît représenter le *κάρτα* du texte, que la distraction du copiste aura changé en préposition en l'accollant au mot suivant. Plus bas dans ce traité (§ CI), en parlant de la mollesse & du relâchement des corps des Scythes, il les appelle *ῥοϊκά*, mot qui a la même origine & la même signification que *ῥοώδεα*. Je n'aurois pas fait une note aussi longue sur ce dernier mot, si les interpretes avoient été d'accord. Mais une grande partie d'eux l'ont rendu (en suivant probablement le commentaire attribué à Galien) par *fluxionibus obnoxiæ*, ou *sujettes aux fluxions*, comme le traduit Dacier. Cette expression équivoque ne me paroît point présenter l'idée d'Hippocrate, lequel, si je ne me trompe, a entendu par ce mot *les écoulemens immodérés de la matrice*, qui occasionnent les avortemens dont il parle dans la suite. Cela est d'autant plus vraisemblable, que les maladies ou les incommodités des femmes qui habitent un pays méridional, doivent être opposées à celles des femmes d'un pays septentrional : or ces dernieres ont les purgations menstruelles très-modiques, & se blessent rarement (§ XX). Aussi Avicenne traduit-il cet endroit de maniere à ne laisser aucun doute sur le sens qu'on donnoit de son temps à ce mot. Voici sa version : *Mulieres mensium*

1 *De Diæt.* L. I, § 25, T. I, p. 201.

profluvium exercet; & difficulter concipiunt, ac deinde ſæpius abortum faciunt, non alia de cauſa, quam morborum, quibus fatigantur, frequentia. L'ancienne paraphraſe, citée par Cornarius, a exprimé le même ſens en traduiſant le ῥοώδεας par *copioſioribus abundant menſtruis;* mais Calvus, moins sûr, a voulu s'exprimer d'une maniere moins préciſe en diſant : *fluidæ, menſiumve copiæ obnoxiæ.* Claude Tardy, qui publia ſa paraphraſe trente ans avant la traduction de Dacier, traduit, *étant ſujettes à l'excès de leur flus.* En traduiſant, *ſujettes aux pertes utérines*, je ne me ſuis exprimé de cette maniere générique, que pour comprendre ſous cette dénomination non ſeulement les hémorrhagies de la matrice, ou ce qu'on appelle les pertes rouges, mais encore les fleurs ou pertes blanches, les unes & les autres pouvant également venir de relâchement, & produire les mêmes effets. On ſait que l'un de ces flux s'appelle ῥόος ἐρυθρός, & l'autre, ῥόος λευκός [1]. Je ne diſſimulerai pas cependant, qu'on peut prendre ici le ῥοώδεας dans le ſecond ſens d'*humides & lâches*, ſur-tout ſi au § XX, il faut lire : στρυφναί, au lieu de στερίφαι.

§ XI, l. 2. *Sujettes aux pertes utérines.* L'humidité jointe à la chaleur relâche les vaiſſeaux, particuliérement ceux de la matrice, & occaſionne des écoulemens tantôt blancs, tantôt rouges. Car la chaleur par elle-même, en augmentant la tranſpiration de la peau, diminue plutôt les évacuations utérines, ainſi que cela arrive dans les pays chauds. En 1761, au mois de Juillet, on obſerva, à Lille & à Paris, des pertes utérines qui avoient un caractere épidémique, & qui étoient ſuivies de fauſſes-couches. La conſtitution de l'atmoſphere, à cette époque, étoit à peu près

1 Foës, *Œconom.* in Ῥόος.

analogue à celle que décrit ici Hippocrate [1]. Dans les pays humides & marécageux, tels que la Hollande, Cayenne, &c. les fleurs blanches sont comme endémiques. Elles attaquent sur-tout, comme l'observe Baillou, les femmes qui ont la tête pleine d'humeurs, qui sont sujettes aux catarrhes, & dont les poumons sont abreuvés de sérosités [2].

§ XII, l. 1. *Les enfans sont attaqués de convulsions, d'asthmes*, &c. Dans les pays chauds, les affections spasmodiques sont endémiques : l'enfance par sa nature même y doit être le plus sujette ; mais les adultes y participent aussi. C'est dans les Indes qu'on rencontre souvent les spasmes [3]. A Sennaar, qui est au 13[e] dégré de latitude, & qui abonde en eaux marécageuses, on voit fréquemment des épileptiques [4]. C'est entre les tropiques, comme à Cayenne, à Saint Domingue, aux Barbades, à l'île Bourbon, que regnent le mal de mâchoire, les convulsions, les coliques convulsives, le tétanos, l'opisthotonos, l'emprosthotonos, les affections hypochondriaques & hystériques & l'asthme. Dans ces pays, le systême nerveux est tellement irritable, que les piquûres, les blessures, les purgatifs, même doux, excitent facilement des convulsions.

§ XII, l. 2. *καὶ ὁ νομίζουσι τό τε θεῖον ποιέειν.* Le texte de tous les éditeurs porte : *ἃ νομίζουσι τὸ παιδίον ποιέειν*, excepté Septalius ; qui aux derniers trois mots substitue : *τό τε θεῖον ποιέειν*, d'après une correction, comme il le prétend, de Zacharias Caimus. Mais cette leçon se trouve également à la marge de Zvinger & de Mercuriali conjointement avec celle-ci : *τὰ παιδία πονέειν.* Peu importe d'ailleurs, que ce

1 *Journ. de Médec.* vol. XV, p. 284, 286 & 383.
2 *Ibid.* vol. XXV, p. 496.
3 Bontius, *Medicin. Indor.* p. 120.
4 Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, T. IV, p. 555.

soit

ſoit une correction ou une ancienne leçon des Mss. elle eſt d'une telle évidence, que je l'avois devinée long-temps avant d'avoir connu l'édition de Zvinger. L'auteur du traité *De morbo ſacro*, T. 2. p. 324, dit, en parlant de l'épilepſie : *φύσιν δὲ αὐτῇ καὶ πρόφασιν οἱ ἄνθρωποι* Ε'ΝΟ'ΜΙΣΑΝ ΘΕΙ͂ΟΝ (*f.* *θείην*) *εἶναι.*

§ XII, l. 3. *ἱρὴν νοῦσον.* On eſt ſurpris de trouver dans l'ancienne verſion citée par Cornarius : *la paſſion iliaque.* Mais l'étonnement ceſſe, quand on penſe, que l'auteur de cette mauvaiſe verſion, trompé par quelque mauvais Ms. aura confondu le mot Ι'ΛΕΟ'Ν avec le mot Ι'ΡΗ'Ν. Quant au nom *maladie ſacrée*, que les Anciens donnoient à l'épilepſie (qu'ils appelloient *la grande maladie*, *μεγάλη νοῦσος*), Platon [1] penſe, que c'eſt à cauſe de la tête qu'elle attaque principalement, & qu'on regardoit comme la partie du corps où il réſidoit quelque choſe de divin. Ariſtote [2] croit que ce nom lui vient d'Hercule, qui fut attaqué d'une pareille maladie. Galien [3] eſt du même avis ſur cette dénomination, ainſi que ſur celle du *morbus herculeus*, quoiqu'il nie d'ailleurs qu'Hercule ait jamais été épileptique. Arétée [4] en donne pour raiſon le préjugé où étoient ſur la cauſe de cette maladie ceux qui croyoient qu'elle attaquoit ceux qui péchoient contre la Lune, ou la ſignification du mot *ἱερὰ*, qui exprime quelquefois métaphoriquement tout ce qui eſt grand, ou l'impoſſibilité de guérir cette maladie par d'autres moyens que par l'aſſiſtance divine, ou enfin la ſuperſtition de ceux qui regardoient les épileptiques comme des poſſédés. Je corrige à cette occa-

1 *In Timæo*, T IX, p. 420.
2 *Problem.* XXX, 1.
3 *Comment, in VI. Epidem.* ſect. VI, p. 523.
4 *Morb. diuturn*, L. I, cap. IV, p. 28.

ſion le commencement de ce paſſage d'Arétée : *ἀλλὰ καὶ ἄδοξος ἡ* ΞΥΜΜΟΡΦΗ΄· *δοκέει γὰρ τοῖσι ἐς τὴν σελήνην ἀλιτροῖσι ἀφικνεῖσθαι ἡ νοῦσος , κ. τ. λ.* en liſant : ΞΥΜΦΟΡΗ΄. La même erreur des copiſtes ſe trouve répétée dans les chap. XI & XII du deuxieme livre *de cauſ. & ſignis morb. acut.* du même auteur, p. 24 C. & 25. C.

§ XIII, l. 1. *Les hommes ſont ſujets aux dyſſenteries*, &c. L'humidité du climat produit toutes ces maladies; ſi ce n'eſt qu'elle tend davantage à altérer la bile, & à donner lieu à la putridité bilieuſe, toutes les fois qu'elle eſt accompagnée de chaleur, & qu'elle produit une putridité plus cacheƈtique que bilieuſe, lorſqu'elle eſt jointe au froid. Une des maladies les plus familieres à Sennaar, outre l'épilepſie, dont j'ai deja parlé (*not.* § XII, l. 1), eſt la dyſſenterie, plus ou moins mortelle, ſuivant qu'elle ſe déclare au commencement ou à la fin des pluies & au retour du beau temps. Elle eſt ordinairement accompagnée d'une fievre intermittente, & ſouvent elle ſe termine par cette même fievre. De plus, on y voit fréquemment des gens qui ont des ſquirrhes au foie; & les apoplexies y ſont également communes [1]. Dans les pays de cette nature c'eſt ſurtout le ſyſtême veineux, & le foie, qui paroît en être l'origine, qui deviennent le principal foyer des maladies. C'eſt là que regnent les hépatites, la fievre jaune, les fievres malignes exanthématiques, les maladies cutanées, par la ſympathie qui exiſte entre la peau & le foie. Les maladies aiguës, au contraire, telles que la pleuréſie, la péripneumonie, en un mot, toutes les maladies du ſyſtême artériel, qui reconnoiſſent pour cauſe la tenſion exceſſive des ſolides, doivent être fort rares dans ces

1 Bruce, *ubi ſupra.*

mêmes pays, ainſi qu'on l'obſerve tous les jours [1].

§ XIII, l. 2. ἠπίαλους. C'eſt un de ces mots de la langue grecque, dont on n'eſt pas tout-à-fait convenu de la véritable ſignification. On le traduit ordinairement par *febres lenes*. D'autres, au contraire, prétendent que ce ſont des fievres d'un mauvais caractere, dans leſquelles le chaud & le froid ſe font ſentir en même temps [2]. Il y en a qui ne donnent ce nom qu'au friſſon ſeulement ou au froid, par lequel débute une fievre [3]. Suivant Foës, il faut entendre dans le premier ſens ce que dit Hippocrate [4], des filles qui ſont mal réglées : καὶ ἠπίαλος πυρετὸς ἔχει. C'eſt peut-être le ſeul endroit de cet auteur, où ce mot ſe joint comme adjectif au mot πυρετὸς; mais comme les manuſcrits ne s'accordent point ſur cette leçon, puiſqu'il y en a qui liſent ἠπαλὸς, & d'autres où l'on trouve παλῶς, & que Calvus traduit, *miteſcitque febris*, il eſt très-poſſible que la vraie leçon ait été anciennement ἁπαλὸς πυρετὸς, comme il a dit ailleurs [5] μαλθακὸς πυρετός. Le texte, qui nous occupe actuellement, étant ainſi conçu : καὶ ΗΠΙΑ'ΛΟΥΣ καὶ ΠΥΡΕΤΟΥ'Σ πουλυχρονίους κ. τ. λ. (il n'y a que Vander-Linden qui retranche le ſecond καὶ), il feroit plus naturel de penſer que l'ἠπίαλος, employé ici comme ſubſtantif, doit ſignifier une affection différente de la fievre, de même que dans ces vers d'Ariſtophane :

1 Voy. *Recueil d'obſerv. de Médec. des hôpit. milit.* vol. I, p. 112.

2 Foës, *Œconom.* in Ἠπίαλος, & Blancardi, *Lex. Med.* in *Epiala*.

3 Heſychius, *in* Ἠπίαλος, & Lucian. *Diſſertat. cum Heſiod.* § 8, T. III, p. 246.

4 *De ſuperfœtat.* § 24, T. II, p. 660.

5 *De ſterilib.* § 15, T. II, p. 631.

Τοῖς ΗʼΠΙΑʼΛΟΙΣ ἐπιχειρῆσαι πέρυσιν, καὶ τοῖς ΠΥΡΕΤΟῖΣΙΝ,
Οἳ τοὺς πατέρας τʼ ἦγχον νύκτωρ, καὶ τοὺς πάππους ἀπέπνιγον.

Mais quelle eſt cette affection ? Il n'y a point de doute que dans Ariſtophane il ne faille adopter l'explication qu'en donne Didyme, en prenant le mot ἠπίαλος ou ἠπιάλης (car c'eſt le même mot écrit de deux manieres, quoique Phrynichus en faſſe deux choſes différentes) dans le ſens d'*incubus* des Latins, ou de *cochemar* des François [1]. Le même ſens conviendroit parfaitement à cet endroit de Théognis (*vers.* 176), où il eſt dit que *la pauvreté opprime un brave homme plus que ne feroit l'épiale.* Il ſuffit, pour s'en convaincre, de faire attention à ce que le poëte y ajoute, ſavoir, qu'*elle lui ôte la faculté d'agir & de parler :*

οὔτε τι εἰπεῖν,
Οὔτʼ ἔρξαι δύναται· γλῶσσα δέ οἱ δέδεται,

ce qui eſt préciſément le principal ſymptôme du cochemar. Quant à Hippocrate, ce dernier ſens conviendroit d'autant plus à ce qu'il dit ici que le *cochemar* eſt une maladie ſpaſmodique, qui attaque ordinairement les mélancoliques, les enfans, & tous ceux qui ont le ſyſtême nerveux irritable. Cependant, pour laiſſer à chacun la liberté d'entendre le paſſage comme il voudra, j'ai cru qu'il valoit mieux conſerver le mot grec dans ma traduction.

§ XIII, l. 2. *Aux épiales.* Dans la note précédente j'ai déja obſervé que le mot *épiale* peut ſignifier le *cochemar*, ou une eſpece particuliere de *fievre.* Ceux qui préferent ce dernier ſens pourroient le juſtifier par un endroit

1 Scholiaſt. *ad Ariſtoph. Veſp.* 1038, cum not. Flor. Chriſt. Suid. *in* Ἐπιάλτης & Ἐφιάλτης, & Ruhnken. *Not. ad Tim. Lexic.* in Ἠπίαλος.

des *Épidémies* (L. IV, T. I, p. 749), où l'on voit également des épiales dans une conſtitution humide & chaude.

§ XIII, l. 3. ἐπινυκτίδας. Avicenne & l'auteur du commentaire attribué à Galien ſemblent avoir lu : ἐπινυκτίους, puiſqu'ils rapportent ce mot aux fievres, en traduiſant *febres nocturnæ.* On pourroit peut-être juſtifier cette variante (ſi elle a jamais exiſté), par un autre paſſage des *Épidémies* [1]. Mais je préfere la leçon vulgaire ἐπινυκτίδας; & j'entends par ce mot des éruptions cutanées, qui naiſſent ou qui s'exaſperent pendant la nuit. Calvus, trompé vraiſemblablement par Pline, ſuivant lequel l'*epinyctis* ſignifie de plus une eſpece de *fiſtule lacrymale* [2], a paraphraſé le texte de cette maniere : *plurimisque oculi humeſcunt; epinyctide ve corripiuntur, qua noctes & dies oculi manant emittunt ve humorem.*

§ XIII, l. 3. *A beaucoup d'épinyctides.* Ce ſont des puſtules ainſi nommées, parce que, ſelon Galien [3] & Celſe [4], elles ſe manifeſtent pendant la nuit. Foreſtus [5] les regarde comme une eſpece d'éruption cutanée, connue ſous le nom d'*eſſera*, quoique d'autres établiſſent une différence entre ces deux exanthêmes. Ce ne ſont pas les ſeules éruptions familieres aux climats chauds. Dans ces régions, principalement entre les tropiques, la gale, les dartres, l'éléphantiaſis, les yaws, les pians, les maladies vénériennes, la peſte, la petite vérole, &c. ſont pour ainſi dire endémiques. La plupart de ces affections tiennent, comme

1 L. III, ſect. 3, T. I, p. 726, extr.
2 Plin. XX, 21.
3 *De curandi ratione*, L. 2, cap. 2, T. IV, p. 48.
4 L. V, cap. 28.
5 *Obſerv. chirurg.* L. I, obſerv. 15, ſchol.

je l'ai déja observé, à une affection aiguë ou chronique du foie & des organes sécréteurs de la bile. Il existe à Bassora [1] une maladie fort commune durant les mois de Juillet, Août & Septembre, & qui consiste dans des furoncles ou clous, qui sortent aux aines, aux cuisses, au cou, &c. & qui souvent guéris dans une partie du corps, reparoissent dans une autre. On sait que le *bouton d'Alep* est une espece d'exanthême particulier à cette ville située dans un climat chaud, quoiqu'elle soit encore bien en deça du tropique [2]. La *pélagre* est une autre affection cutanée particuliere à l'état de Milan. Elle est souvent accompagnée d'hypochondrie, de manie, de paralysie & d'autres affections nerveuses; on l'attribue à l'insolation du printemps [3]. Une autre maladie analogue à la pélagre est la *lepre des Asturies*, connue plus particuliérement sous le nom de *mal de la rosa*. Cet exanthême, d'après la description qu'en a donné Thieri [4], commence vers l'équinoxe du printemps; les croûtes qui se forment sur la peau, se dessechent pendant l'été, & forment des cicatrices, lesquelles toutes les années au printemps se recouvrent de nouvelles croûtes, qui deviennent d'année en année plus horribles. Cette maladie, qui, par le tremblement de tête perpétuel, la mélancolie, les délires, & les fievres irrégulieres dont elle est accompagnée, paroît être d'une origine nerveuse, s'exaspere sur-tout pendant la nuit, & cause aux malheureux malades une ardeur brûlante qui les prive du sommeil.

1 Thevenot, *Voyag. au Levant*, p. 313.

2 *Mémoir. de la Société Royale de Médec.* année 1777 & 1778, part. I, p. 313.

3 Toaldo, *Essai météorolog.* p. 19, 20, *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XXXI, p. 553, & *Journ. de Médec.* vol. LXXX, p. 272.

4 *Journ. de Médec.* vol. II, p. 337.

Elle se termine le plus souvent par l'hydropisie, par des tumeurs lymphatiques ou scrofuleuses, par le marasme, & quelquefois par la manie. Thieri considere cette affection cutanée comme un composé de lepre ou dartre & de scorbut, qui constitue une maladie d'une espece particuliere & déterminée. Les provinces limitrophes des Asturies, selon le même auteur, les côtes de Galicie, de Guipuscoa & d'une partie de la Biscaye, n'ont que la gale pour maladie endémique. Les Asturies sont un amas de montagnes & de profondes vallées, où des villages entiers sont privés de l'aspect du soleil pendant la plus grande partie du jour: on n'y voit qu'un ciel toujours nébuleux, des pluies fréquentes, & des rivieres nombreuses; & cet excès d'humidité fait que rien ne se conserve sans moisissure. Aussi les alimens y sont presque sans substance, par l'excès du principe aqueux, & le défaut de parties grasses. Indépendamment de la gale & des vers qui sont endémiques tout le long de cette côte, les Asturiens sont sujets au scorbut, aux tumeurs scrofuleuses, à des néphrétiques cruelles, aux mélancolies, aux affections hystériques & épileptiques de toute espece, & enfin à la lepre, pour laquelle seule il y a une vingtaine d'hôpitaux qui ne désemplissent point.

§ XIII, l. 3. *Aux hémorrhoïdes.* Hippocrate considere le flux hémorrhoïdal, comme une crise de la nature qui prévient ou fait cesser plusieurs maladies aiguës & cutanées, & qu'il seroit dangereux de supprimer sans précaution [1]. Stahl & ses sectateurs y ont peut-être attaché trop d'importance, en le considérant comme un mouvement de la nature toujours salutaire; mais il n'est pas moins vrai, qne ceux qui ont voulu combattre la doctrine de Stahl ont aussi trop exagéré les maux que peut entraîner

1 *De humoribus*, § 11, T. I, p. 326.

le flux hémorrhoïdal. Il eſt on ne peut pas plus difficile de diſtinguer les cas où il faut le favoriſer, ou du moins l'abandonner à la direction de la nature d'avec ceux où il eſt prudent, je ne dis point de le ſupprimer, mais de tâcher de le remplacer par quelque autre excrétion qui procure tout le bien qu'on pourroit attendre des hémorrhoïdes, ſans expoſer aux maux qui pourroient en réſulter. Je connois une perſonne chez laquelle les hémorrhoïdes venant à ſe déclarer à l'âge de 47 ans (pendant l'hiver de 1795) d'une maniere vraiment orageuſe, ont preſque entiérement diſſipé une dartre qu'elle avoit combattue depuis plus de huit ans ſans aucun ſuccès par toutes ſortes de remedes. On ne peut pas nier que ce ne fuſſent des hémorrhoïdes éminemment critiques : mais cette criſe a été ſi violente, que le ſujet ſe reſſent encore de ſes ſuites, & n'a échappé à l'hydropiſie que par un régime reſtaurant ſuivi avec la plus grande exactitude.

§ XIV, l. 1. ὀφθαλμίαι, τε, κ. τ. λ. Ces ophthalmies humides ſont les mêmes qu'il appelle ailleurs *coulantes*, ῥοώδεες (voy. not. § XI, l. 2). Il en parle tout au long dans le ſecond livre des *Prorrhétiques ;* & je ſaiſis cette occaſion pour corriger quelques erreurs de copiſte qui défigurent ce livre. On y lit, § XXVIII, p. 508 : οἷσι μὲν οὖν ῥήγνυνται οἱ ὀφθαλμοὶ, καὶ ΜΕΤΑ' ὑπερίσχουσιν, où il faut lire : καὶ ΜΕ'ΓΑ ὑπερίσχουσιν, *& valde prominent.* Au § XXXI, p. 511 : ἅμα δὲ καὶ τὰς γασἴέρας ἀποζύμους (Vander-Linden lit mal : ὑποζύμους) τε καὶ ῬΥΠΑΡΑ'Σ, où il faut lire : . . . ἀποζύμους τε καὶ ΛΑΠΑΡΑ'Σ, *depreſſos & molles*. Au § XL, p. 517 : ἢν τὴν κεφαλήν τι προηλγηκότες ἔωσι πρὸ τῶν Ἀ'ΠΟΚΗΡΥΓΜΑ'ΤΩΝ τουτέων, où il faut lire : . . . πρὸ τῶν Ἀ'ΠΟΣΤΗΡΙΓΜΑ'ΤΩΝ τουτέων, *ante hos decubitus*. Ce mot, employé auſſi dans le livre *de flatibus*

tibus, § XIV, p. 407, eſt ſynonyme d'ἀποσκήμματα ou ἀποσκήψιες, & même d'ἀποστάσιες. Il l'exprime ailleurs (IV *Epidem.* § XXI, p. 758) par ἐς ὀφθαλμὸν στήριξιν.

§ XIV, l. 2. *Qui ne ſont ni longues ni fâcheuſes, à moins que, &c.* Il y a des ophthalmies endémiques dans les pays chauds comme dans les pays froids, produites par des cauſes oppoſées, ainſi que nous le verrons dans la ſuite (§ XVIII). Celles dont il eſt ici queſtion, & dont il parle encore plus bas (§ LIX), quoique en général moins fâcheuſes que les ophthalmies ſeches [1], peuvent cependant devenir tout au moins auſſi dangereuſes pour la vue que ces dernieres, ſi la conſtitution de la ſaiſon concourt à renforcer & à développer davantage la tendance qu'on a déja à cette affection par la conſtitution locale ou l'expoſition de la ville. Hippocrate décrit des ophthalmies épidémiques, qui, quoique humides, ſe terminoient par la perte de la vue [2]; & d'autres qui étoient accompagnées de *Nyctalopie*, c'eſt-à-dire, de *cécité nocturne* [3]. Il eſt digne de remarque que cette derniere affection eſt à la fois endémique & épidémique dans certaines contrées, comme, par exemple, dans pluſieurs villages voiſins de la Roche-guyon, & notamment dans celui de Sainte-Marie. Tous les ans, au printemps, il y a beaucoup d'individus qui perdent la vue le ſoir, au coucher du ſoleil, la recouvrent le lendemain, à ſon lever, qui continuent de bien voir pendant le jour, & qui retombent, vers la nuit, dans l'aveuglement [4]. On a remarqué par la topographie comparée, que cette ſinguliere maladie doit principalement appartenir aux lieux

1 *Prædict.* § XVIII & XXIX, p. 506 - 509.
2 *Epidem.* L. III, ſect. 3, T. I, p. 725.
3 *Ibid*, L. IV, ſect. 7, T. I, p. 814 - 816.
4 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1786, part. 2, p. 134 - 178.

où l'aspect du Sud & du Sud-ouest est le plus marqué, où les eaux, soit celles de la mer, soit celles des étangs & des rivieres, se trouvent placées dans la même exposition, & dont le sol, qui sert aux habitations & aux travaux, est plus ou moins abrité contre les vents du Nord par la position des montagnes; que telle est la position des environs de la Roche-guyon, & que telle étoit encore celle de Périnthe, ville située dans la Thrace, où Hippocrate avoit observé la nyctalopie. Il est remarquable d'ailleurs que les nyctalopies décrites par Hippocrate, comme celles observées de nos jours, commencent à la même époque, c'est-à-dire, aux approches du printemps [1].

§ XIV, l. 6. παραπληκτικούς. J'ai observé dans les variantes, qu'il n'étoit point nécessaire de changer ce mot en παραπλήκτους. On diroit que l'ancien paraphraste, cité par Cornarius, avoit lu ἐπιληπτικούς; car il traduit : *in comitialem prolabuntur.*

§ XIV, l. 7. *Et qui rendent les hommes paraplectiques.* Selon Galien, la paraplégie n'est qu'une paralysie partielle qui consiste dans la privation du mouvement & du sentiment dans une partie déterminée du corps, & qui vient à la suite d'une apoplexie ou d'une épilepsie [2]. C'est surtout le passage brusque du chaud au froid, qui occasionne dans les pays chauds, non-seulement ces paraplégies, ou perclusions de membres, mais encore des maladies convulsives de toute espece. Le *béribéri* des Indes est une espece de paralysie qui tue quelquefois dans très-peu de temps, & qui vient de ce que les hommes, accablés par la chaleur pendant le jour, abusent des boissons froides, ou se livrent à la

1 V. *Recueil périod. de la Soc. de Médec.* T. II, p. 89, suiv.

2 Foës, *Œconom.* in Παραπληγίη, & Hippocrat. *de morbo sacro,* XII, T. II, p. 336, sq.

fraîcheur humide de la nuit, en couchant ſans couverture [1]. Thevenot rapporte [2] qu'à Baſſora, à la ſuite des chaleurs étouffantes de l'été, on voit beaucoup de perſonnes qui ont la bouche toute de travers, pour avoir dormi à l'air pendant ce temps. Dans la Caroline, le tétanos attaque ordinairement les negres, qui travaillent pendant des journées entieres expoſés à un ſoleil ardent, & qui éprouvent alternativement l'impreſſion de la chaleur la plus vive & celle des pluies froides qui les ſaiſiſſent ſubitement [3]. L'inſolation, dont parle ici Hippocrate, peut encore occaſionner ces affections connues ſous le nom de *coups de ſoleil* ou *apoplexies ſolaires*, & qui ne ſont que de véritables inflammations ou ſphaceles du cerveau [4]. Elles ſont ſur-tout mortelles dans les ſaiſons & dans les contrées chaudes, où elles tuent plus promptement que la peſte. Derham, dans ſa *Théologie phyſique*, rapporte que le 8 Juillet de l'année 1707, la chaleur du ſoleil fut ſi exceſſive, que dans une province d'Angleterre pluſieurs moiſſonneurs, & même des bœufs & des chevaux, moururent dans les champs. L'année 1743, il mourut à Pékin (pays chaud & ſujet à des inondations fréquentes), depuis le 14 Juillet juſqu'au 25 dn même mois, onze mille perſonnes dans les rues par la chaleur inſupportable qu'on y éprouva [5].

§ XV, l. 5. *Entre le couchant & le levant d'eté.* Ce ſont les vents appellès *Thraſcias*, *Aparctias* & *Meſes*, ou d'après notre maniere de les compter, le vent du *Nord*,

1 Bontius, *Medic. Indor.* p. 116, edit. 1642.

2 *Voyage de Levant*, p. 313.

3 *Journal de Médec.* vol. LXXI, p. 25.

4 Selle, *Pyretolog.* p. 138, edit. Berol. 1786.

5 Toaldo, *Eſſai météorolog.* p. 19, 20, & *Comment. de rebus in Scient. nat. & Med. geſtis*, vol. XXI, p. 467.

avec tous ses collatéraux placés entre le *Nord-ouest* & le *Nord-est*.

§ XV, l. 7. *Les eaux .... ne sont guere susceptibles d'être corrigées*. Voy. la note suivante.

§ XV, l. 9. [οὐ] γλυκαίνεται. Le seul embarras des traducteurs & des commentateurs suffit pour prouver, que le texre ὡς ἐπὶ τὸ ΠΛῆΘΟΣ γλυκαίνεται est évidemment altéré, & qu'il faut lire comme je corrige... ΠΛῆΘΟΣ ΟΥ' γλυκαίνεται. *Les eaux ne sont guere susceptibles de se changer en eaux douces*. Cela s'accorde parfaitement avec la stérilité, la modicité des regles & les accouchemens laborieux, qu'il attribue à la crudité de ces eaux, & qui seroient une contradiction manifeste, si on lisoit le texte tel qu'il est sans négation. Prosper Mattian a cru sauver cette contradiction, en disant que ces eaux crues deviennent douces ou se corrigent dans l'estomac, par la chaleur des organes digestifs, qui est ordinairement plus considérable dans les pays froids. C'est avoir une très-mauvaise opinion de ses lecteurs, que de leur proposer sérieusement une pareille explication. Dacier, qui traduit tout bonnement ce qui est dans le texte, *les eaux ... deviennent ordinairement fort douces*, prend ce dernier mot dans le sens de *fades* [1], & attribue cette fadeur au froid excessif qui leur enleve en les gelant leur saveur : ce qui a fait probablement qu'un autre a cru mieux faire en traduisant *les eaux ... sont douceâtres* [2]. Mais il n'ont pas fait attention qu'Hippocrate, en parlant des eaux dans ce traité, emploie le mot γλυκέα, *douces*, par opposition aux eaux *crues* ou *saumâtres*, & par conséquent en bonne part. Un

1 Voyez ses *Remarques* sur ce traité.

2 *Journ. de Médec.* vol. LXV, p. 538.

ancien traducteur françois [1], ayant mieux senti toutes ces difficultés, avoit ainsi paraphrasé ce passage : « les eaux y » sont épaisses à cause de la violence du froid ; elles sont » dures, *n'estant point digérées* par le soleil ; elles crou» pissent en l'estomach, qui en ressent la pesanteur, à » cause qu'il est incapable de les distribuer, *elles n'ont » point de goût, on les trouve insipides.* » On peut remarquer par toutes les expressions soulignées de cette paraphrase, que le traducteur étoit fort embarrassé à savoir s'il falloit lire γλυκαίνεται ou οὐ γλυκαίνεται. On peut encore citer en faveur de cette derniere leçon, ce que dit Galien de ces mêmes eaux : ὅσον (l. ὅσων) αἱ πηγαὶ πρὸς Ἄρκτον ἐῤῥυήκασιν ἐκ πετρῶν θλιϐόμεναι (l. ἐκθλιϐόμεναι), τὸν ἥλιον ἀπεστραμμένον ἔχουσαι, ἀτέραμνά τε καὶ βραδύπορα τὰ τοιαῦτα χρὴ νομίζειν ἅπαντα· εὐθὺς δ' αὐτοῖς ὑπάρχει καὶ τὸ θερμαίνεσθαί τε καὶ ψύχεσθαι βραδέως, κ. τ. λ. [2]. Enfin j'observerai qu'il n'est point rare de rencontrer dans les manuscrits cette omission de la négation οὐ, sur-tout à la suite des mots qui se terminent en ος, comme celui qui précede le mot γλυκαίνεται. Casaubon a déja rétabli ce passage de Strabon (L. XI, p. 362) : ὁ Μηδικὸς καλούμενος ΟʼΠΟʼΣ, πολὺ λειπόμενος τοῦ Κυρηναϊκοῦ, en avertissant qu'il falloit lire . . . ΟʼΠΟʼΣ ΟΥʼ πολὺ, κ. τ. λ. C'est ainsi qu'on trouve dans Plutarque ce passage : ὥσπερ εἰ τῶν κεραμίων μέγα φρονοίη τὸ τῆς ΓΑΣΤΡΟʼΣ αἰρόμενον ἢ τοῦ πυθμένος, ἐκ δὲ τῶν ὤτων ῥαδίως μεταφερόμενον (*Sympos.* L. VII, quæst. 5, T. VIII, pag. 819. edit. Reisk.), qui seroit inintelligible, sans la correction que je propose : τὸ τῆς ΓΑΣΤΡΟʼΣ ΟΥʼΚ αἰρόμενον. La même erreur s'est glissée dans le second livre des prorrhétiques, dont j'ai parlé plus haut (§ XIV, l. 1),

1 Claude Tardy. Voy. le *Discours préliminaire*, § 149.

2 *De tuend. sanit.* L. 1, T. IV, p. 228.

On y trouve (§ XL, p. 517) : *οἱ δὲ τῆς* ΝΥΚΤΟ'Σ *ὁρῶντες, οὓς δὴ νυκτάλωπας καλέομεν, κ. τ. λ.* qu'il faut de toute néceſſité changer en : *οἱ δὲ τῆς* ΝΥΚΤΟ'Σ ΟΥ'Χ *ὁρῶντες*..... *qui nocte non vident* (comme traduit expreſſément Calvus, & comme paroît avoir lu Celſe[1]), pour faire ceſſer une fois pour toutes cette confuſion qui regne depuis le ſiecle de Galien, dans les différentes définitions de la *nyctalopie*. D'après ſon étymologie même, elle ne peut être qu'une *cécité nocturne*; & cependant on s'obſtine encore à la définir une *cécité de jour*. Le paſſage de Celſe, auquel je viens de renvoyer, paroît au premier abord ne rien prouver; mais ſi l'on fait attention a ce qui le ſuit, ſavoir, que *les femmes bien réglées ne ſont point ſujettes à la cécité nocturne*, on ne tardera point à reconnoître, que Celſe copie ce même endroit d'Hippocrate où il eſt queſtion de la nyctalopie, & où l'on trouve cette même obſervation : *αἱ δὲ γυναῖκες οὐχ ἁλίσκονται ὑπὸ τοῦ νοσήματος τούτου, οὐδὲ* (f. *οὐδ' αἱ*) *παρθένοι, ᾗσι τὰ ἐπιμήνια φαίνονται*, *at mulieres non corripiuntur ab hoc morbo, neque virgines, quibus menſes comparent*. Pour achever de convaincre ceux qui pourroient encore avoir quelque doute ſur le rétabliſſement du fameux paſſage des prorrhétiques, je dois avertir le lecteur, qu'il exiſte aujourd'hui dans la bibliotheque nationale un manuſcrit d'Hippocrate, coté R. 2254, où on lit : *οἱ δὲ τῆς νυκτὸς οὐχ ὁρῶντες*, avec la négation effacée par un grattoir, mais pas aſſez pour qu'elle ne ſoit encore très-liſible. Le docteur Chamſeru, qui s'en étoit apperçu le premier, en fit part au public dans ſes *Recherches ſur la nyctalopie*, inſérées dans les *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, année 1786, P. II, p. 141. Je m'en ſuis aſſuré enſuite par mes propres yeux, & je ſuis perſuadé

1 L. VI, cap. VI.

que cette rature n'eſt que l'ouvrage de quelque médecin ignorant, qui a voulu accommoder la leçon d'un bon manuſcrit à ce qu'il avoit lu dans les autres, ou aux préjugés qn'il avoit puiſés dans les écoles.

§ XVI, l. 1. ἐντόνους τε καὶ σκελιφρούς. Je ne ſais pas pourquoi Dacier a rendu le premier mot par *grands*. L'auteur de l'ancienne paraphraſe citée par Cornarius, traduit le dernier : *cruribus tamen gracilibus & obtortis ;* ayant cru vraiſemblablement que c'étoit un dérivé de σκέλος, *crus*. La verſion de Calvus porte : *prolificos, moroſos, aſperos ;* comme s'il avoit lu : εὐγόνους τε καὶ σκολυφρούς. Heſychius explique σκολύφρα (qu'il écrit auſſi σκολύβρα) par σκυθρωπὴ, σκληρὰ, ἐργώδης, δυσχερής; & tous ces mots ſe réduiſent à deux ſignifications principales, qui ſont *dur, raboteux, & moroſe, difficile à traiter*, & que Calvus a voulu exprimer par *moroſos, aſperos*. Dans les Mſs. & dans les éditions d'Hippocrate on ne voit que l'orthographe, σκελιφρὸς; mais la leçon de σκολυφρὸς paroît avoir été la plus ancienne, non-ſeulement par cette verſion de Calvus, mais encore par le gloſſaire de Galien, où on lit σκολιφρὸς & σκολοφρὸς, qui ne ſont au fond que deux variantes de σκολυφρὸς, & que Foës (*Œconom. in* Σκελιφρός) regarde comme vicieuſes. Érotien paroît avoir lu, du moins dans ce traité d'Hippocrate, σκελεφροὺς, au lieu de σκελιφρούς. La forme la plus uſitée, & qu'on trouve dans Pollux, Heſychius, Timée, Photius, Suidas, eſt σκληφρὸς; car je regarde toutes ces variantes, excepté le σκολοφρὸς, le σκελεφρός, & encore le σκολύβρα d'Heſychius, comme différentes formes du même mot, qui ſignifie, *maigre, ſec, dur*, & qui tire ſon origine de σκέλλω, *deſſécher*, d'où vient auſſi le mot σκελετὸς, un *ſquelete*, c'eſt-à-dire, les reſtes durs & deſſéchés d'un animal. Je corrige en paſſant

le scholiaste d'Aristophane (*Ran.* 153), qui, en parlant de Cinésias, poëte plus renommé par son extrême maigreur que par ses dithyrambes, dit : *ἦν δὲ καὶ τὸ σῶμα* ΟΚΝΗΡΟΣ *καὶ κατεσκελετευκώς*. Cette derniere épithete (qu'il faut changer aussi en *κατεσκληκὼς* ou *κατασκελευτὸς*) prouve assez qu'il faut remplacer la premiere par ΣΚΛΗΦΡΟΣ. Photius explique le *σκληφρὸν* par *τὸν κατεσκληκότα τὴν ἰδέαν*.

§ XVI, l. 1. *Secs*. Bodin [1] reproche ici à Hippocrate d'avoir avancé que les Septentrionaux étoient des hommes secs ; à moins, ajoute-t-il, qu'il n'entende par-là les extrêmes régions du Septentrion près du pole. Il n'a pas fait attention qu'Hippocrate ne parle que des villes grecques, exposées aux vents *Thrascias*, *Aparctias* & *Meses* (not. § XV, l. 5), qui en Grece étoient secs (*Disc. prélimin.* § 65 & 74), & qu'il n'en parle que relativement à celles d'une exposition opposée. Quant aux latitudes vraiment septentrionales, l'application y seroit encore juste par-tout où ces vents auroient les mêmes qualités qu'ils avoient en Grece. Une preuve que c'est dans ce sens qu'il faut entendre notre auteur, c'est qu'autrement il seroit en contradiction avec lui-même ; puisqu'en parlant des Scythes (§ XCV & XCVIII) comme des peuples septentrionaux, il observe cependant qu'ils sont chargés d'embonpoint.

§ XVI, l. 2. *Le ventre inférieur dur*, &c. Ce resserrement du ventre, qui contribue beaucoup à la formation des maladies aiguës, sert en même temps, par une sage disposition de la nature, à faciliter la crise de ces mêmes maladies, qui se fait ordinairement par l'hémorrhagie du nez, par l'expectoration, par les sueurs & par les urines,

1 *Methed. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 124.

&

& qui feroit entravée par la liberté du ventre. Cette obfervation explique celle contenue dans les Aphorifmes (VI, 16) : *a pleuritide aut peripneumonia occupato alvi profluvium accedens malum.* Car la diarrhée dans ce cas, à moins que la pleuréfie ne dépende en partie d'une diathefe gaftrique, ne feroit qu'empêcher la crife, qui fe fait ordinairement par les crachats.

§ XVI, l. 5. *Ils ont la tête dure, robufte.* Cardan remarque que cette obfervation d'Hippocrate par rapport à la dureté de la tête, contredit celle d'Hérodote, qui affure (L. III, C. 12) que les Égyptiens avoient les crânes extrêmement durs, & celle (pourfuit-il) faite fur les crânes des Américains, également durs, quoique les uns & les autres habitent des climats chauds. Mais, comme nous l'avons déja remarqué plus d'une fois, Hippocrate ne parle ici que des faits obfervés en Grece, & qui ne font applicables aux autres latitudes, qu'autant que les vents qui y foufflent, font doués des mêmes qualités qu'en Grece. Dans les régions humides & chaudes de la Grece, les têtes, felon notre auteur (§ X) étoient foibles; dans les régions au contraire expofées aux vents fecs & froids du Septentrion, elles devoient être robuftes & dures. Il paroît d'ailleurs par la maniere dont Hérodote raconte ce fait, que la dureté des têtes égyptiennes étoit due autant à la coutume d'avoir toujours la tête rafée & nue, qu'au climat. Il étoit naturel que leurs ennemis, les Perfes, auxquels il les compare, n'ayant point cette coutume, & vivant dans un climat plus tempéré avec la précaution de fe tenir toujours à l'abri du foleil, euffent les têtes plus foibles. Au refte, cette obfervation d'Hérodote a été confirmée par les Modernes, qui ont également trouvé que les os des chevaux africains étoient plus durs que ceux

des chevaux d'Europe. Arbuthnot observe [1] très-bien à ce sujet, que la chaleur, qui relâche ordinairement, durcit au contraire quand elle est excessive, les parties solides, & notamment les os des animaux.

§ XVI, l. 6. ῥηγματίαι. Calvus, en traduisant : *strumis, pustulis, ulceribus dehiscentibus obnoxii sunt*, semble avoir trouvé dans quelques-uns de ses Mss. ῥηγματίαι, & dans d'autres φυματίαι. Ce dernier mot (qui ne se trouve pas dans l'*Œconomie* de Foës, non plus que le mot φυματοῦσθαι [2]), signifieroit particuliérement *ceux qui ont des tumeurs écrouelleuses* [3]. Le même traducteur paraphrase à peu près de la même maniere le ῥηγματίας, qui revient plus bas (§ XVII, l. 8) : *strumosos, pustulosos fractosque facit.*

§ XVII, l. 1. *Les maladies qui regnent ordinairement*, &c. On peut voir sur ces maladies ce que j'ai déja remarqué au § XI, l. 1, & dans le *Discours préliminaire*, § 80-89.

§ XVII, l. 6. *Des suppurations aux poumons*, &c. Partout où l'air est un peu vif, mais sur-tout dans les terreins élevés & battus par des vents secs & froids, la phthisie inflammatoire est endémique. Les habitans de la haute Auvergne y sont sujets [4]. Ceux de Marseille le sont également [5]. A Montpellier cette maladie se fait sur-tout sentir dans les quartiers de la ville les plus exposés à l'action du Nord [6]. A cette action l'auteur ajoute l'usage des

1 *Specim. effect. Aër.* cap. VI, § 21, p. 242.

2 *Epidem.* L. V, § XXIII, T. I, p. 786.

3 *Prædict.* L. II, § XVIII, T. I, p. 501, & Foës, *Œcon.* in Φῦμα.

4 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* ann. 1782, 1783, part. 2, p. 316, 317.

5 *Ibid.* ann. 1777, 1778, part. 2, p. 67.

6 *Recueil d'observ. de Médec. des hôp. milit.* T. I, p. 5 & 16.

eaux froides, qui cause des ruptures de vaisseaux, suivant ce qu'il a déja observé ailleurs [1].

§ XVII, l. 12. *Mangent beaucoup.* Nous avons déja observé (§ X, l. 7, & *Disc. prélim.* § 91) que le froid augmente le ton & l'appétit des organes digestifs, par le resserrement qu'il produit sur la peau, & qui se propage jusqu'à la surface interne du canal intestinal, qui n'est qu'une continuation de la peau. C'est par la même sympathie que cette surface, irritée par la présence des alimens, & resserrée pour les embrasser plus étroitement, communique réciproquement ce resserrement à la peau, & décide ce frisson que plusieurs personnes éprouvent au sortir du repas. Le spasme, produit par cette impression du froid, est quelquefois si violent, qu'il occasionne une véritable *boulimie*, laquelle peut devenir funeste, si l'on ne s'empresse de satisfaire le besoin qu'éprouve la nature [2]. En Hollande, les gens qui courent en patins sur la glace, sont très-sujets à éprouver des défaillances si avant cet exercice ils n'ont pas eu la précaution de lester, pour ainsi dire, leur estomac avec un morceau de pain dur & grossier, ou quelque autre aliment de digestion difficile. On a observé que ceux qui périssent de froid dans les pays septentrionaux, conservent l'appétit jusqu'au dernier moment [3]. Les soldats grecs, ramenés dn fond de l'Asie par Xénophon, éprouverent la boulimie sur les montagnes d'Arménie, couvertes alors de neige [4]. Brutus faillit périr du même besoin, également

1 *Epid.* L. VI, sect. 3, T. I, p. 804, & *Aphorism.* V, 24.
2 Aristot. *Problem.* VIII, 9.
3 Arbuthnot. *Specim. effect. Aër.* Aphorism. 29, p. 321.
4 Xenoph. *de expedit. Cyr.* L. IV, cap. 5, § 6.

dans un temps de neige, sur le chemin qui conduisoit de Dyrrhachium à Apollonie [1].

§ XVII, l. 10-12. *οὐ γὰρ... πουλυπότας*, *parce qu'il n'est pas possible qu'on soit grand mangeur & grand bûveur à la fois.* Tout ce morceau, qui n'existe ni dans le Ms. de Gadaldinus ni dans la version de Calvus, a l'air d'une explication marginale, que l'ignorance des copistes aura fait passer dans le texte. Cela me paroît d'autant plus probable que l'auteur reconnoît lui-même (§ V & XXIX) la possibilité d'être grand mangeur & grand bûveur à la fois. Quoi qu'il en soit, il faut entendre ici par *bûveur*, un bûveur de vin; d'autant plus, que cette boisson émousse ordinairement l'appétit, au lieu que l'eau l'excite au contraire. Aussi Hippocrate appelle-t-il cette derniere *vorace*, *ὕδωρ βορὸν* [2], ce que Petrone a parodié par *aqua dentes habet* [3]. Suidas (au mot *Ὕδωρ*) explique ce dernier passage d'Hippocrate d'une maniere si étrange, qu'on ne sait si c'est par distraction, ou pour avoir suivi une leçon différente de celle qui existe aujourd'hui, qu'il s'exprime ainsi : *Ὕδωρ βορὸν, καὶ ἀγρυπνίην* (on lit dans Hippocrate *ἀγρυπνίη*) *βορόν. λέγει οὖν ὅτι τὸ ὕδωρ οὐκ ἐν τοῖς πυρέττουσι μόνον ἐστὶ τρόφιμον, ἀλλὰ κ'ἂν τοῖς ἀγρυπνοῦσιν.*

§ XVIII, l. 2. *Mais elles sont opiniâtres.* L'opiniâtreté de ces ophthalmies vient de la tendance des humeurs vers les parties supérieures, renforcée par la constipation du ventre; & chez les femmes, par la modicité du flux menstruel (§ XVI & XX). Les ophthalmies humides des pays chauds (§ XIV) trouvoient un remede révulsif dans l'état même du ventre, naturellement lâche ou du moins facile

1 Plutarch. *Sympofiac.* L. VI, quæst. 8, T. VIII, p. 772.

2 *Epidem.* L. VI, sect. 4, T. I, p. 809.

3 *Satyric.* cap. 42, & not. Reines.

à émouvoir : *lippientem alvi profluvio corripi, bonum* (*Aphorism.* VI, 17). Dans les ophthalmies seches, dont il est ici question, la nature ne fournit guere ce remede, & l'art l'emploie rarement avec succès, à moins qu'il ne le fasse précéder par des saignées plus ou moins copieuses, suivant le degré d'inflammation qui menace les yeux. Dans ces ophthalmies vraiment inflammatoires, connues sous le nom de *chemosis*, on voit la cornée couverte de plusieurs petits ulceres, & les vaisseaux de la conjonctive très-engorgés & variqueux ; le tarse des paupieres se renverse quelquefois en dehors, & cause un tiraillement qui fait saigner toute leur surface interne. Ce ne sont pas seulement les hommes qui y sont sujets : dans certaines constitutions, elles attaquent plus encore le sexe, par le refoulement du sang vers la tête, occasionné par des regles trop modiques, ou entiérement supprimées ; & la perte de la vue en est la suite, si l'on n'est pas promptement secouru. Telles furent les ophthalmies observées en 1783 dans l'hôpital de Lyon, chez les femmes & les filles nubiles, qui avoient éprouvé des suppressions ou des retards de l'évacuation menstruelle [1]. Outre ces ophthalmies aiguës, il y en a de chroniques, qui sont, pour ainsi dire, endémiques dans toutes les contrées où la neige occupe la surface de la terre une partie de l'année plus ou moins considérable, & qui affoiblissent singuliérement la vue par l'éclat de ce météore, ou la détruisent même à la longue, si l'on ne prend point des précautions. Xénophon, revenant avec ses soldats de l'Asie, vit beaucoup de ces malheureux perdre la vue par l'éclat de la neige qui couvroit alors les montagnes d'Arménie [2] : & c'est ce qu'on observe tous les

1 *Journ. de Médec.* vol. LXVIII, p. 406 - 415.

2 Xenoph. *de expedit. Cyr.* L. IV, cap. 5, § 10.

jours dans la Ruſſie ſeptentrionale, en Sibérie & chez les Eſquimaux [1]. Ces derniers, pour ſe garantir de la cécité, ſont obligés de porter des eſpeces de garde-vues [2]. Quant aux ophthalmies chroniques des pays chauds, elles ſont, dit-on, ſi communes en Égypte, que les ſeuls hôpitaux du Caire contiennent un nombre prodigieux d'aveugles. Proſper Albin les attribue aux ſables enlevés & portés aux yeux par les vents méridionaux. D'autres en ont cherché la cauſe dans la nature même brûlante & deſſéchante des vents, qui produiſent les mêmes maux d'yeux à Tégaze & au Cap de Bonne-eſpérance [3]. Thevenot penſe qu'elles ſont produites par l'ardeur du ſoleil qu'un ſol ſablonneux réfléchit ſur les yeux [4]. Le baron de Tott ayant obſervé qu'elles attaquent particuliérement la claſſe des individus qui couchent habituellement dans les rues, ou ſur les terraſſes des maiſons, les regarde comme l'effet de la roſée fraîche qui tombe pendant la nuit, & qui attendrit inſenſiblement les paupieres, & les diſpoſe à s'ulcérer par le contraſte de la chaleur du jour [5]. Il prétend auſſi qu'une fondation illimitée en faveur des aveugles a fait que tous les aveugles de l'Égypte, réunis au Caire, ont accrédité l'opinion que ce climat les multiplioit. Olivier les attribue à cette ſubſtance ſaline, connue ſous le nom de *natron*, dont tout le ſol d'Égypte eſt fortement imprégné, & qui ſe répand également dans l'air [6].

1 Buffon, *Hiſtoire nat.* T. III, p. 377; & Richard, *Hiſtoir. de l'air & des météores*, vol. III, p. 114.

2 Richard, *ubi ſupra*.

3 *Encyclopédie par ordre de matieres*, claſſe de Médecine, T. I, article *Afrique*, p. 337 & 345.

4 *Voyag. au Levant*, cap. 80, p. 517.

5 Tott, *Mémoir.* part. IV, p. 46, 47.

6 Voy. *Magaſ. encyclopéd.* 5e année, T. I, p. 290, ſqq.

§ XVIII, l. 5. *De fortes hémorrhagies de nez.* Ces hémorrhagies deviennent plutôt des crises que des maladies, pourvu qu'on les traite convenablement. Elles préviennent les ruptures de vaisseaux familieres à cet âge & à cette constitution du climat. Mais passé cet âge, les hémorrhagies ne servent guere qu'à augmenter la diathese bilieuse, & dépendent souvent d'une disposition scorbutique ou d'un état variqueux des vaisseaux. Les hémorrhagies de la jeunesse arrivent ordinairement pendant l'hiver & le printemps dans une constitution froide & boréale (*Aphorism.* III, 20), & sur-tout dans les pays où cette constitution domine, & se prolonge souvent bien avant dans l'été. On observa au Spitzberg, entre les 76 & 78 degrés de latitude, des hémorrhagies attaquer au mois de mai, quoique le soleil fût toujours sur l'horizon, une grande partie de l'équipage d'un vaisseau destiné à la pêche de la baleine [1].

§ XVIII, l. 6. *L'épilepsie*, &c. Hippocrate observe, dans plus d'un endroit, que la solution naturelle du spasme est la fievre, ou plutôt le second stade de la fievre, c'est-à-dire, la chaleur qui amene une détente dans tous les solides, annoncée par les excrétions, soit de la peau, soit du ventre, & des voies urinaires. C'est dans cette vue qu'il conseille (*Aphorism.* V, 21) le bain froid dans le tétanos, comme un moyen qui pourroit allumer la fievre, & dissiper la contraction spasmodique de tout le corps. C'est encore d'après le même principe qu'il regarde comme signe d'une bonne dentition chez les enfans la liberté du ventre (*de Dentit.* T. I, p. 590), par la raison que cette liberté n'est guere compatible avec les convulsions. Ainsi, dans les pays froids, le ton des solides fait que les maladies spasmodiques sont plus rares que dans

1 *Comm. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. VIII, p. 22.

les pays chauds; mais si une fois elles se déclarent, ce même ton devient un obstacle, & aux crises que la nature pourroit essayer, pour opérer une dérente dans les solides, & à celles que l'art pourroit procurer par des remedes calmans & relâchans. Suivant Gmelin [1], l'épilepsie, maladie extrêmement difficile à guérir, exige encore plus de ménagemens en Sibérie: & cette observation s'accorde avec ce que dit Guthrie, médecin de Pétersbourg, savoir, que sous les zones glaciales il y a dans l'économie animale une disposition particuliere, qui s'oppose à l'action sédative & calmante de l'opium [2].

§ XIX, l. 1. *Il est naturel*, &c. La question de savoir quels sont les climats où l'on jouit d'une plus longue vie, a été de tout temps débattue par les philosophes & par les naturalistes; & les sentimens en ont été fort partagés. Au rapport de Bodin [3], Aristote pensoit qu'on vivoit plus long-temps dans les pays méridionaux; Pline au contraire attribuoit la longévité aux habitans des contrées septentrionales, & Galien à ceux des régions moyennes qu'il plaçoit dans l'Asie mineure sa patrie. Bodin lui-même, quoiqu'il penche pour l'opinion de Pline, qui paroît avoir aussi été celle d'Hippocrate, ajoute cependant que toutes les relations des écrivains anciens & modernes s'accordent à regarder les pays méridionaux comme plus favorables à la longévité. Hérodote parle des Éthiopiens, comme d'un peuple frugal, & qui poussoit sa carriere jusqu'à 120 ans [4]. Asclépiade [5] disoit au contraire qu'en

1 *Comm. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. II, p. 100.

2 *Journ. de Médec.* vol. LXXXVIII, p. 8.

3 *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 154. Cf. *Aristot. de longitud. & brevit. vitæ*, cap. 1 & 5.

4 Herodot, L. III, cap. 22 & 23.

5 Apud Plutarch. *de Placit. philos.* L. V, cap. 30, T. IX, p. 609.

Éthiopie

Éthiopie les hommes vieillissoient à l'âge de 30 ans, à cause de la chaleur excessive, & qu'en Angleterre on vivoit jusqu'à 120, parce que la chaleur animale étoit plus concentrée par l'impression du froid extérieur. Pour résoudre cette question *a posteriori*, il nous faudroit plus d'observations que nous n'en avons, & qu'il est presque impossible d'avoir par rapport à certains peuples. Il faudroit de plus que ces observations fussent faites sur l'âge commun des individus, qui composent une nation, abstraction faite de tous les exemples d'une longévité extraordinaire, & qu'on eût égard à toutes les circonstances qui peuvent influer sur la durée de la vie d'un peuple, telles que sa maniere de vivre, ses mœurs, ses passions, le plus ou moins de progrès dans la civilisation, &c. Il est de fait que la plupart de ceux qui ont atteint un âge très-avancé, ont été très-sobres, qu'ils ont vécu à la campagne, ou que, s'ils ont habité les villes, ils y ont mené une vie contemplative & exempte de toute espece de soucis. Il est encore de fait que dans les grandes villes, où le luxe & les passions qui l'accompagnent agitent sans cesse l'ame en même temps qu'ils affoiblissent le corps, où les lumieres mêmes des sciences & les plaisirs des beaux arts contribuent puissamment à énerver le physique de l'homme, on vit beaucoup moins que dans les campagnes. Suivant les calculs de Price, dans les grandes villes il meurt, année commune, 1 sur 19 jusqu'à 23 habitans, & dans les petites, 1 sur 28, au lieu que dans la campagne il n'en meurt qu'un sur 40 jusqu'à 50 [1]. Cet avantage des campagnards sur les habitans des villes tient sans doute, non-seulement au meilleur air qu'on respire à la campagne, mais encore à la

[1] *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XXIII, p. 460.

vie plus sobre, plus réglée & moins agitée qu'on y mene. C'est aux mêmes causes qu'il faut attribuer la longévité des anciens Anachoretes. D'après l'auteur d'un petit ouvrage très-curieux, intitulé: *Apologie du Jeûne* [1], 152 solitaires, pris comme ils se sont présentés dans tous les temps & sous toutes sortes de climat, ont produit 11589 ans de vie, par conséquent 76 ans & un peu plus de trois mois de vie moyenne pour chacun, au lieu que le même nombre d'Académiciens, moitié de l'Académie des Sciences, & moitié de celle des Belles-lettres, n'a donné que 10511 ans de vie, par conséquent 69 ans & un peu plus de deux mois de vie moyenne pour chacun. Quoi qu'il en soit, il semble que, toutes choses égales, les expositions froides & boréales sont les plus propres à prolonger la vie bien au delà du terme ordinaire; & ces expositions peuvent se rencontrer dans toutes les latitudes possibles. Quant à l'Europe, c'est la Suede, le Dannemark, le Nord de l'Angleterre, l'Irlande & les montagnes ou terres élevées & froides de la Suisse, qui ont de tout temps fourni le plus grand nombre d'exemples d'une longévité extraordinaire. C'est dans le premier de ces pays qu'on a vu un homme pousser sa carriere jusqu'à l'âge de 161 ans [2]. Mais un exemple plus extraordinaire & plus récent, est celui du fameux Pierre Czartan, qui mourut en Hongrie à l'âge de 185 ans [3].

§ XIX, l. 3. *Ni rebelles*. Voy. *Disc. prélim.* § 90.

§ XIX, l. 4. *ἀγριοῦσθαι*. Ce mot, que j'ai exprimé par *rebelles*, signifie au propre *devenir féroce*, *s'emporter à la*

1 *Journ. de Médec.* vol. LXXIII, p. 340.

2 Buffon, *Histoir. natur.* T. III, p. 443.

3 *Comment. de rebus in scient. Natur. & Medic. gestis*, vol. V, p. 147.

maniere d'une bête féroce. Il eſt le ſynonyme de θηριοῦσθαι ; & Hippocrate s'en ſert pour déſigner la malignité de ces ulceres auxquels il donne le nom de θηρίον (*de locis in Hom.* T. I, p. 388). Comme ce ſont ordinairement les ulceres humides, baveux & ſordides (qu'il appelle φλεγματώδεα, *pituiteux*) qui parviennent à ce degré de malignité qui réſiſte à tout traitement, il n'eſt pas du tout néceſſaire, ce me ſemble, de changer le mot ἀγριοῦσθαι du texte en ὑγραίνεσθαι, comme l'a propoſé Paſiénus.

§ XIX, l. 4. *Que leur caractere moral*, &c. L'auteur de l'excellente topographie de Marſeille s'eſt donc trompé, lorſqu'il a dit : « Hippocrate n'a preſque décrit que les influences phyſiques dans ſon immortel ouvrage *de l'air, des eaux & des lieux.* J'ajoute à mon eſſai les rapports moraux & économiques, ſpécialement la longueur de la vie &c. » [1]. Malgré la grande conciſion qui caractériſe cet ouvrage, Hippocrate y parle dans plus d'un endroit (§ XXIII, LXXVI, LXXXIV, LXXXV, CXVI, CXX - CXXVI) de l'influence que le phyſique a ſur le moral. Ce qu'il dit du caractere ſauvage des peuples expoſés continuellement à l'action des vents froids & ſecs, ſe voit tous les jours, non-ſeulement dans les pays d'une latitude ſeptentrionale, mais encore dans toutes les contrées des pays chauds, qui par leur expoſition ſont ſans ceſſe battues par ces vents. De tous les Italiens, les habitans de l'Abruzze, au royaume de Naples, ſont, ſuivant l'abbé Richard [2], les plus entreprenans, les plus durs, les plus difficiles à gouverner ; l'impétuoſité des vents qu'ils éprou-

1 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* ann. 1777 & 78, part. 2, p. 66.

2 *Hiſtoir. de l'air & des météor.* vol. VI, p. 43.

vent fait qu'ils conservent encore en partie le caractere qu'ils avoient du temps de Virgile :

... *Genus acre virûm Marsos, pubemque Sabellam* [1].

Ce sont ces Marses qui de tous les peuples anciens de l'Italie étoient les plus vaillans & les meilleurs soldats, & qui avoient donné lieu à cet éloge proverbial : *sine Marsis triumphasse neminem*. En France, les Provençaux & les Gascons, exposés habituellement aux vents qui répondent au *Vulturnus* & au *Corus* des Anciens, sont les peuples les plus belliqueux, quoique plus méridionaux [2]. Les vents froids, en augmentant le ton des solides, accélerent la circulation du sang, & fortifient tout le corps. L'homme est porté naturellement par le sentiment de ses propres forces, à la fierté, qui dégénere bientôt en férocité si elle n'est point modifiée par l'éducation. La douceur du caractere, au contraire, quand elle n'est point l'effet de cette éducation, tient le plus souvent à une certaine délicatesse des organes du corps ; témoin les femmes, qui ne doivent cette timidité & cette pudeur, qui sont les charmes les plus puissans de leur sexe, qu'au tissu plus délicat de leur corps. C'est une chose digne des réflexions d'un philosophe, que cette tendance qu'a l'homme fort à faire le mal, souvent avec les meilleures dispositions du cœur, & que cette humeur pacifique de l'homme doué d'un physique délicat. Le premier, sûr de pouvoir repousser la force par la force, abuse de ses ressources, prend un ton impérieux, multiplie ses prétentions, s'irrite du moindre obstacle qui s'oppose à ses désirs, est peu complaisant, dur,

1 *Georg*. II, 167.

2 Richard, *Histoire de l'air & des météores*, vol. VI, p. 385. cf. & Bodin, *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 212.

inacceſſible à la pitié, ſe porte facilement à la vengeance ; mais il eſt incapable de déguiſer ſes ſentimens, & ſa vengeance même porte un caractere de grandeur, puiſqu'elle a pour terme de mettre ſon ennemi dans l'impoſſibilité de lui nuire. L'homme foible cherche dans ſon eſprit de quoi ſuppléer au défaut de la force du corps ; expoſé ſans ceſſe aux attaques du plus fort, c'eſt par la ruſe & par la diſſimulation qu'il vient ſouvent à bout de ſe venger de ſon ennemi. Mais ſa vengeance ne ſe borne point à ſe procurer de la ſécurité : il inſulte encore aux reſtes inanimés d'un ennemi qui ne peut plus lui nuire ; & cette lâcheté eſt une preuve & une ſuite de ſa foibleſſe. *Hoſtes invadunt vulpina calliditate non vi apperta, victosque immani ſuppliciorum acerbitate cruciant* [1]. Cette même foibleſſe l'avertit auſſi ſans ceſſe de plaindre dans les autres les maux qu'il éprouve, ou qu'il eſt expoſé à éprouver, d'être complaiſant, honnête, de ne point irriter l'amour propre & les paſſions des autres, de s'abaiſſer même juſqu'à les flatter, & à diſſimuler les inſultes qu'on lui fait. Ces triſtes réflexions ſur le moral de l'homme prouvent combien Platon avoit raiſon de ſouhaiter que les citoyens de ſa république ne fuſſent ni trop robuſtes, ni trop foibles, mais d'une conſtitution moyenne ; parce que, diſoit-il, l'un de ces deux extrêmes portoit naturellement l'ame à une inſolente arrogance, & que l'autre lui inſpiroit des ſentimens lâches & ſerviles [2]. Homere a peint à merveille ces deux caracteres oppoſés dans les perſonnes d'Achille & d'Uliſſe. Celui-ci, natif d'un pays chaud, eſt préſenté comme un homme d'eſprit, plein d'aſtuce, diſſimulé, toujours occupé de quelque machination pour ſes

1 Bodin, *Meth. ad facil. Hiſt. cognit.* cap. 5, p. 145.

2 *Legg.* L. V. T. VIII, p. 207.

intérêts ou pour ceux de son parti, mais aussi d'un caractere doux & plein d'honnêteté ; au lieu qu'Achille, né dans une latitude plus septentrionale, est brusque, emporté, brutal même, mais franc & simple dans toute sa conduite, qu'il met sur-tout en évidence par ces vers sublimes, qui devroient être la devise de tous les hommes libres :

Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς ἀΐδαο πύλῃσιν,
Ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθει ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δὲ βάζει
(Iliad. IX, 312).

§ XX, l. 1. στερίφαι. Ce mot a éprouvé les mêmes révolutions que le mot σκελιφρὸς, dont j'ai parlé plus haut (not. § XVI, l. 1). De même que de ce dernier on a fait σκολυφρὸς, σκολιφρὸς & σκληφρὸς, de même de στέριφος on a fait στεριφνὸς, στριφνὸς, στρυφνὸς, στυφρὸς, στιφρὸς, στυφνὸς & même στυφελὸς & στυφλὸς (Voy. Tim. *Lex. in* Στρυφνὸν & Στερίφαι). De-là toutes ces différentes leçons que j'ai consignées dans mes variantes, & parmi lesquelles j'ai choisi le στερίφαι, d'après Avicenne & Calvus, comme le mot qui m'a paru le mieux convenir aux vues de l'auteur.

§ XX, l. 1. *Il y en a beaucoup de stériles*, &c. On a de tout temps compté parmi les causes qui influent sur la fécondité des femmes, ainsi que sur le plus ou moins de facilité qu'elles éprouvent à mettre au monde leurs fruits, la qualité des eaux. Sans parler des Juifs [1], il y avoit en Grece des eaux qui passoient pour être favorables, & d'autres qui étoient regardées comme contraires à la fécondité [2]. Empédocle corrigea, dit-on [3], par le mêlange de deux rivieres, les eaux d'une troisieme, auxquelles on

1 IV. *Reg.* cap. II, 19.
2 Athen. L. 2, p. 41, extr.
3 Diog. Laert. VIII, 70.

attribuoit la qualité malfaiſante de rendre les accouchemens laborieux. On faiſoit autrefois [1] & l'on fait encore aujourd'hui honneur de la fécondité des femmes égyptiennes aux eaux du Nil. Nous verrons dans la ſuite jufqu'à quel point ces idées peuvent être fondées.

§ XX, l. 3. *Leurs purgations menſtruelles*, &c. Il dit la même choſe (§ CIV) en parlant des femmes de la Scythie, pays froid & humide; au lieu qu'il s'agit ici d'un climat froid & ſec. Il regardoit donc le froid comme un obſtacle à l'écoulement libre des regles. En raiſonnant *a priori*, il ſemble en effet, que le froid par ſa vertu aſtringente doit reſſerer les vaiſſeaux, en diminuer le calibre & s'oppoſer juſqu'à un certain point à ce flux périodique. Mais pour prouver cette aſſertion *a poſteriori*, qui eſt la maniere de raiſonner la plus sûre en médecine, nous n'avons pas encore aſſez d'obſervations. On nous dit, par exemple, que les femmes du Groenland n'ont point du tout les évacuations périodiques familières à leur ſexe [2]. Il faut croire qu'Hippocrate a obſervé en Thrace et dans les endroits les plus ſeptentrionaux de la Grece, où le froid eſt très-vif, que ces évacuations étoient très-modiques en comparaiſon des endroits plus méridionaux. Il paroît auſſi que dans les pays où la chaleur eſt exceſſive, les règles ne peuvent pas non plus être abondantes, vu la plus grande diſſipation d'humeurs, qui doit y avoir lieu par la voie de la tranſpiration. Mais, comme je l'ai déja dit, ce ſont des faits qui ne ſont pas encore aſſez conſtatés.

§ XX, l. 8. *Qui tariſſent leur lait.* Il faut en accuſer de plus l'état froid & ſec de l'atmoſphere; ce qui peut

1 Strab. L. XV, p. 1018.

2 Buffon, *Hiſtoir. natur.* vol. III, p. 373.

avoir lieu dans une latitude même méridionale. Les fibres desséchées deviennent rigides & s'opposent à l'épanouissement des vaisseaux sécreteurs du lait. Raymond observe [1] que les femmes de Marseille sont dans ce cas; elles ont très-peu de gorge, & sont souvent hors d'état de nourrir leurs enfans. D'un autre côté, un pareil état de l'atmosphere favorise singulierement la diathese inflammatoire, si rien ne s'y oppose; diathese qui tend toujours à augmenter la masse du sang aux dépens des autres humeurs. Cela est si vrai, que des causes passageres d'une épidémie inflammatoire peuvent faire ce que fait l'état habituel du climat. On a observé dans l'angine inflammatoire qui régna à la Ciotat en 1791, que jamais les nourrices n'avoient eu moins de lait que durant le regne de cette épidémie, & que les chevres & les brebis même en donnerent moins que les hivers précédens [2].

§ XX, l. 9. *Les efforts de l'accouchement entraînent des phthisies*, &c. Indépendamment de cette cause, elles sont encore sujettes à la phthisie par le dérangement du flux menstruel qui est très-modique dans ces villes, comme nous l'avons déjà observé, ou qui se supprime facilement. Dans ce cas le sang est refoulé vers les parties supérieures, & peut de la même maniere qu'il cause les ophthalmies en se portant à la tête (§ XVIII), se frayer un chemin par les poumons, & produire l'hémoptysie & la phthisie, qui est ordinairement mortelle, à moins qu'on ne réussisse à rétablir au plutôt les règles [3]. Il y a cependant des cas où un pareil crachement de sang se fait pat anastomose,

1 *Mémoir. de la Soc. Royal. de Médec.* année 1777, 1778. Part. 2, p. 104.

2 *Journ. de Médec.* vol. LXXXVIII, p. 179.

3 Hippocrat. *Prædict.* L. II, § 13, T. I, p. 497.

mose, sans que les poumons soient intéressés [1]. Il en est de même du vomissement de sang, qui supplée quelquefois au défaut des regles, & qui cesse dès que celles-ci sont rétablies : *mulieri sanguinem vomenti, mensibus erumpentibus solutio fit* [2]. D'après cet aphorisme d'Hippocrate, je corrige le texte d'Aristote, *Histor. animal.* L. VII, cap. 11, où on lit : καὶ ὅσαις δ' ἂν, μὴ γινομένων τῶν καθαρσίων, Α'ΜΑ συμπέσῃ ἐμέσαι, οὐδὲν βλάπτονται. Pour que le sens de ce passage soit conforme à l'expérience, & à la doctrine d'Hippocrate, il faut y lire ΑΙ'ΜΑ : *les femmes dont les regles sont supprimées, ne sont pas incommodées de cette suppression, s'il leur arrive de vomir du sang.* On cite en effet des exemples de femmes réglées par la bouche [3].

§ XX, l. 11. ῥήγματα ἴσχουσι καὶ σπάσματα. C'est sans nécessité que Héringa [4] vouloit changer ce dernier mot en σχάσματα. On trouve ordinairement ces deux mots réunis ensemble : τὰ ῬΗ'ΓΜΑΤΑ καὶ τὰ ΣΠΑ'ΣΜΑΤΑ, dit Démosthene [5], ὅταν τι κακὸν τὸ σῶμα λάβῃ, τότε κινεῖται. L'un & l'autre signifient une solution de continuité ; le premier, dans les parties musculeuses ; & le second, dans les parties nerveuses (voy. Foës, *Œconom.* in Σπάσματα). D'après cette distinction, Avicenne a paraphrasé tout ce passage, de maniere à augmenter le nombre des maladies qui y sont rapportées ; & l'ancien paraphraste, cité par Cornarius, y ajoute l'épilepsie, ou plutôt il la considere, je ne sais sur quel fondement, comme une affection fem-

1 Van-Swieten, *Comm. in Boerrh. aphor.* 1286.

2 Hippocrat. *Aphorism.* V, 23, cf. & *Prædict.* L. II, § 34, *de Morbis*, L. I, § 6 ; *de Morb. mul.* L. I, § 9.

3 Stahl, *Theor. medic.* p. 557.

4 *Observ. crit.* p. 44.

5 *De Coron.* T. I, p. 294, edit. Reiske.

blable à la phthiſie : *convulſione tentantur, & dolore ex pulmonibus, ac item ex conſumptione, quæ Græcis epileptos appellatur*, &c.

§ XXI, l. 1. *Les petits enfans ſont ſujets*, &c. Dans les climats qui, par leur froidure & leur ſéchereſſe, augmentent le ton des ſolides, on ne peut atttribuer ces hydroceles ou collections d'eau dans les bourſes des enfans, qu'à l'expanſion du tiſſu cellulaire familiere à leur âge, & à une atonie particuliere des vaiſſeaux abſorbans, qui ne repompent point les humeurs ſéreuſes à meſure qu'elles ſe ſéparent : mais le ton des ſolides, augmenté enſuite par l'âge & par la conſtitution du climat, doit les diſſiper.

§ XXI, l. 3. ἡβῶσί τε ὀψὲ, κ. τ. λ. L'ancien paraphraſte, cité par Cornarius, traduit ces mots d'une maniere ſinguliere, à laquelle perſonne ſans doute ne ſe ſeroit attendu, *ac pollutionibus nocturnis infeſtantur*.

§ XXI, l. 3. *On parvient tard à l'âge de la puberté*. Il eſt de fait que, dans les pays chauds & méridionaux, comme aux Indes, en Afrique, dans la partie méridionale de l'Amérique, l'époque de la puberté arrive plutôt que dans les pays froids & ſeptentrionaux. Au rapport de Schaw[1], les femmes Barbareſques ſont communément meres à onze ans, & ceſſent d'avoir des enfans à 30 : & Buffon obſerve d'après Thevenot, qu'au royaume de Decan, on marie les garçons à 10 ans, & les filles à 8, & qu'il y en a qui ont des enfans à cet âge[2]. Dans les climats froids au contraire, ainſi que dans les montagnes ou les plaines fort élevées au-deſſus du niveau de la mer, la puberté eſt très-tardive : les filles n'y ſont nubiles qu'à 16 ou 18 ans, & ſouvent même au-delà de ce terme. Par

1 *Voyage en Barbarie*, &c. T. I, p. 395.

2 Buffon, *Hiſtoir. nat.* T. III, p. 411.

la même raiſon, dans les pays chauds la paſſion de l'amour eſt très-violente, & la galanterie, qui n'en eſt que le maſque, y eſt inconnue. En Eſpagne, par exemple, l'amour eſt une véritable fievre, un délire qui ne ceſſe ſouvent qu'avec la vie. Au commencement de ce ſiecle, dit l'abbé Richard [1], on connoiſſoit dans ce pays une ſecte particuliere de ces amoureux en titre & par état, qui peut-être y ſubſiſte encore. On les appelloit *embevecidos* (*enivrés d'amour*), & il leur étoit permis d'étaler leurs tranſports publiquement. Dans les climats tempérés l'amour n'eſt qu'une paſſion réfléchie, qui a beſoin d'être ſoutenue par la galanterie. Dans les contrées glaciales, il ſe fait à peine ſentir; & la galanterie, qui y ſeroit plus néceſſaire qu'ailleurs, eſt un art trop compliqué pour les eſprits bornés des habitans de ces contrées. Un Lapon amoureux ou galant ſeroit un phénomene auſſi extraordinaire qu'un François *miſogyne*. Il faut cependant obſerver que cette loi de la nature ſouffre de grandes exceptions; le régime habituel, l'éducation, le plus ou moins de civiliſation, & différentes autres cauſes phyſiques ou morales peuvent la modifier en dépit du climat. A Paris, par exemple, les filles ſont plutôt formées que dans bien des provinces méridionales de la France. Dans cette ville, qui eſt un foyer de connoiſſances & de vices, il ſuffit ſouvent qu'une jeune perſonne liſe une certaine eſpèce d'ouvrages, ou qu'elle fréquente la ſociété de certaines perſonnes, pour avoir une puberté hâtive. Au contraire, parmi les ſauvages de l'Amérique, les filles ſont rarement nubiles avant l'âge de 18 à 20 ans, & les hommes ne ſe marient guere avant celui de 30 [2]. Il en eſt de même de la

1 *Hiſtoir. de l'air & des météor.* T. IV, p. 35.

2 *Journ. de Médec.* vol. XCI, p. 93.

cessation du flux menstruel, qui arrive plutôt ou plus tard, suivant que sa premiere apparition a été plus ou moins hâtive : ce phénomene, assez constant, n'est pas cependant non plus sans exception. En Sologne, par exemple, les femmes ne sont point réglées avant 18 ou 20 ans, & cependant elles cessent de l'être à 36 & à 40. Cela pourroit tenir à leur lasciveté & à leur grande fécondité, qui les épuisent & les énervent : car une chose bien singuliere dans cette partie de la France, c'est que, malgré la puberté tardive, la passion de l'amour se développe de très-bonne heure, au point que des garçons de 7 à 8 ans ont commerce avec des filles de leur âge. On attribue cette lubricité à leur oisiveté naturelle ; d'autres en ont cherché la cause dans le sarrazin, dont on vit en partie dans tout le pays [1]. Dans quelques endroits du Vivarais, au contraire, où les filles sont réglées à 13 & souvent à 11 ans, on trouve beaucoup de femmes qui sont réglées & qui font des enfans jusqu'à 50 [2].

§ XXII, l. 2. *Qui soufflent entre le levant d'été & celui d'hiver.* Ce sont les trois vents des Anciens, connus sous les noms de *Cæcias*, *Apéliotes & Eurus* ; & qui répondent à notre *Est* & à ses collatéraux, placés entre le *Nord-est* & le *Sud-est*.

§ XXII, l. 6. *Quand même elles ne seroient éloignées de ces dernieres que d'un stade.* C'est-à-dire, de 94 toises & demie, ou de la huitieme partie d'un mille romain. Clifton a regardé cette expression comme une hyperbole, & il a voulu par conséquent la radoucir, en traduisant : *even if there be but a small distance between'em.* Il ajoute

1 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec*, année 1776, part. II, p. 70.

2 *Ibid.* année 1780 & 81, part. II, p. 130.

en note : *I ſuppoſe it does not expreſly mean juſte ſo much* (c'eſt-à-dire, *un ſtade*) ; *and therefore I have put it in terms a little more unlimited.* Il me ſemble cependant qu'Hippocrate parle ici, non d'une différence de latitude, mais d'une différence d'expoſition, qui peut avoir lieu dans la même latitude, & que par conſéquent l'expreſſion d'*un ſtade* eſt vraie à la lettre. La choſe paroîtra d'autant moins extraordinaire qu'il eſt prouvé par l'expérience, que les différens quartiers d'une ville, je dis plus, les différens appartemens d'une maiſon, peuvent être plus ou moins ſalubres, ſuivant leur expoſition à telle ou telle partie de l'horizon. Cela devient ſur-tout ſenſible dans les villes ſituées en partie ſur une colline & en partie ſur les pieds ou la baſe de cette colline (voy. *Diſc. Prélim.* § 9). Au milieu d'une plaine ouverte de tous côtés, ſi l'on pouvoit intercepter par un mur toute l'influence d'un vent quelconque, d'une riviere ou d'une forêt, on trouveroit que les deux endroits ſéparés par ce mur auroient une température oppoſée. De là vient que certaines épidémies ſéviſſent plus dans un quartier que dans un autre de la même ville. A Nîmes, les habitans des maiſons qui bordent les quais & les canaux ſont plus ſujets que les autres aux fievres intermittentes [1]. L'épidémie meurtriere, arrivée à Rouen en 1753, à la ſuite d'un brouillard épais & fétide, n'attaqua que la moitié occidentale de la ville, occupée par ce brouillard ; la partie oppoſée, exempte du brouillard, le fut auſſi de l'épidémie [2]. Baglivi obſerve qu'à Rome les quartiers éloignés du Tibre ſont les moins mal-ſains, & que ce phénomene a lieu même à de très-

1 *Journ. de Médec.* vol. XXVII, p. 408.

2 *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences*, année 1753, p. 56.

petites diſtances [1]. Cette influence des localités ne ſe borne pas ſeulement au phyſique ; le moral, inſéparable de ce dernier, s'en reſſent également. Montmorency, bâti ſur une colline a un écart compoſé de 15 à 20 ménages, dont la demeure eſt baſſe & humide. On y a obſervé une différence frappante entre le caractere de ceux qui les compoſent, & celui des habitans de Montmorency ; différence, qui eſt encore plus marquée dans les enfans : autant les uns ſont ſpirituels, vifs, même pétulans & pleins de facilité pour apprendre, autant les autres ſont lourds, ſombres, taciturnes, apprennent difficilement, & portent une figure qui n'annonce rien de ſpirituel [2].

§ XXII, l. 13. ἐρατεινὰ Ε'ΓΓΙ'ΓΝΕΣΘΑΙ. Ce dernier mot eſt abſolument ſuperflu, après l'infinitif εἶναι qui a précédé. J'oſe aſſurer qu'Hippocrate a écrit Ε'ΜΠΙ'ΝΕΣΘΑΙ. Le mot ἐμπίνειν, *boire* (compoſé à la maniere d'ἐμφαγεῖν & ἐντραγεῖν), ſe trouve encore dans le traité *de Glandulis*, § IV, dans le ſens d'*abſorber* : οὐ γὰρ ἐμπίνεται τοῖσι νεφροῖσι τὸ ὑγρὸν τὸ ἐπιῤῥέον. Ainſi ἐρατεινὰ ἐμπίνεσθαι ſignifie littéralement *agréables à boire*, comme je l'ai exprimé dans ma verſion. L'ἐρατεινὰ, comme l'ἱμερτὰ, ſont des épithetes qu'Homere donne aux eaux (Iliad. II, 751 ; XXI, 218). Il eſt probable que l'Ἐρασῖνος, fleuve du Peloponeſe [3], fut ainſi nommé à cauſe de la qualité de ſes eaux.

§ XXII, l. 13. ὁ γὰρ ἥλιος κωλύει, κ. τ. λ. Les interpretes, voyant le verbe κωλύει ſans régime, ont penſé qu'il étoit altéré. Æmilius Portus propoſe de le changer en κορέει *verrit, purgat*, pour qu'il puiſſe ſe rapporter à ὕδατα. Avicenne l'a rendu par *purgat ac depurat*, & Calvus, par

1 Baglivi, *Prax. Medic.* L. l. cap. 15, T. I, p. 217.

2 *Mém. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1779, part. II, p. 83.

3 Strabon, L. VIII, p. 256.

purgat prohibet que. Une correction plus probable seroit καλλύνει : mais je pense que les copistes ont omis le mot τὸν ἠέρα, & qu'il faut lire ὁ γὰρ ἥλιος καλύει (peut être mieux encore κολούει) τὸν ἠέρα ἀνίσχων καὶ καταλάμπων. Cette conjecture devient sur-tout probable par ce qui suit immédiatement.

§ XXII, l. 15. τὸ γὰρ ἑωθινὸν ἑκάστοτε αὐτὸς ὁ ἠὴρ ἐπίσχει ὡς ἐπὶ τὸ πουλύ. J'ai rapporté dans les variantes les raisons qui m'ont déterminé à adopter la leçon ἐπίσχει. Il n'y a que l'ἐπιχεῖ qui puisse lui disputer la préférence ; & il faudroit dans ce cas même qu'il fût au passif ἐπιχεῖται, ou selon le dialecte ionique ἐπιχέεται. Cette leçon rappelle le περὶ δ' Η'Ε'ΡΑ ΠΟΥΛΥ'Ν Ε'ΧΕΥΕ d'Homere (*Iliad.* V. 776), & prouve en même temps la négligence des interpretes qui rendent l'ἠὴρ d'Hippocrate par *aër*, au lieu de le rendre par *nebula* ou *caligo*. Foës (*Œconom.* in Α'ήρ), qui d'après Erotien reconnoît cette derniere signification, ne s'est rappellé aucun exemple pour la confirmer. Il y en a au moins quatre ou cinq dans ce traité. Je corrige à cette occasion l'article Α'ὴρ d'Erotien, où on lit mal : τὴν δὲ Ε'ΔΡΑΝ ΔΥΣΩΔΙ'ΑΝ πνοὴν, au lieu de τὴν δὲ Ε'ΔΡΑΣ ΔΥΣΩ'ΔΗ πνοήν. Je pense de plus que les mots αὐτὸς ὁ ἠὴρ de notre texte (on diroit que Calvus a lu : καθαρὸς ἠὴρ) ont été mal à propos substitués à une leçon plus correcte : αὐτόσε ἠήρ.

§ XXIII, l. 3. *Ils ont la voix claire.* Le climat, ou, ce qui est la même chose, l'atmosphere influe beaucoup sur les organes de la voix, comme sur le reste du corps. Les autres causes qui modifient la voix, sont la capacité plus ou moins grande du larynx & de la poitrine, le volume des poumons, l'élasticité de la trachée, la tension différente de la glotte, & le plus ou moins de mucosité qui tapisse & qui lubrefie ces diverses parties : *similiter autem*

& vocis, qualiscunque tandem fuerit, meatus spiritus caussa sunt [1]. Des poumons gros & bien constitués la rendent forte, par le plus grand volume d'air qu'ils admettent, & par la force avec laquelle ils l'expirent. C'est la voix de ceux qui habitent des pays froids & secs, & qui ont une chaleur naturelle plus considérable que ceux des pays chauds; parce que le même volume d'air qu'ils respirent contient une plus grande portion d'air vital. Buffon observe que la quantité de chaleur dans chaque espece d'animal est en raison de l'étendue & de la capacité des poumons; & comme la force de la voix est aussi en raison de cette étendue, cette observation revient à celle qu'avoit déja faite Hippocrate : *quibus plurimus calor est, maxima voce præditi sunt; nam & plurimum attrahunt frigidum aërem* [2]. C'est ainsi que les chanteurs, observe encore Hippocrate [3], quand ils veulent chanter sur un ton élevé, commencent par inspirer un grand volume d'air. La voix claire dont il parle ici, est une voix sonore, bien distincte, ni trop grave, ni trop aiguë, ni trop forte, ni trop foible. Les expositions occidentales, ainsi que toute atmosphere humide en général, ne sont point favorables à la voix (§ XXVI & LXXXIV), vraisemblablement parce que l'humidité relâche & dilate trop la glotte. Il en est de même si cette partie du larynx est trop resserrée : la voix pour lors franchit également son ton naturel & devient aiguë [4], ce qui arrive dans un air extrêmement sec & brûlant. Telle est la voix de quelques Arabes vagabonds qui habitent les

1 Hippocrat. *de Diæt.* L. I, § 38, T. I, p. 209.

2 *Epidem.* L. VI, sect. 4, T. I, p. 809.

3 *De Princip. aut Carnib.* circa finem. Voy. aussi Aristot. *Problem.* XI, 3.

4 Haller, *Prim. Lin. Physiolog.* § CCCV - CCCVII.

déserts de l'Afrique [1]. L'extrême froidure peut encore produire le même effet; car les Lapons, les Groenlandois, les Samoïedes, les Zembliens, &c. ont également la voix grêle, & en même temps rauque [2]. Quant aux autres septentrionaux, Bodin prétend qu'ils ont la voix grave & rauque à cause de la plus grande chaleur vitale qui anime leur corps, & de la plus grande humidité qui l'abreuve. Il ajoute que les méridionaux, comme les Espagnols, les Phéniciens & les Ethiopiens l'ont aiguë & claire, parcequ'ils ont moins de chaleur vitale & qu'ils sont plus secs; que celle des habitans des régions intermédiaires, comme des Asiatiques, des Italiens & des François, est sonore & agréable [3]. L'atmosphere ne se borne pas seulement à modifier le timbre de la voix; elle influe encore sur la formation des langues, & sur la prononciation des différens peuples. Il est facile d'observer [4] que celle des septentrionaux a quelque chose de rude & d'embarrassé, par la répugnance qu'ils ont à bien ouvrir la bouche dans une atmosphere toujours froide; & que par la même raison leurs langues abondent en consonnes & en mots monosyllabes: tandis que les habitans des climats chauds ont une prononciation plus pleine & plus agréable, & qu'ils parlent des langues riches en voyelles. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer le premier vers de l'Iliade avec les premiers vers des trois fameux poëmes épiques,

1 Richard, *Histoir. natur. de l'air & des météores*, vol. II, p. 441.

2 Id. *ibid.* vol, III, p. 84, & Buffon, *Hist. nat.* T. III, p. 372.

3 Bodin, *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 133, & 136.

4 Arbuthnot, *Specim. effect. Aër.* cap. VI, § 20, p. 240; & Gravina, *della ragion Poetica*, L. 2, cap. VI, p. 148.

dont l'Europe moderne se glorifie :

Μῆνιν ἄειδε, Θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος.	HOMERE.
Canto l'armi pietose, e'l capitano.	LE TASSE.
Je chante ce Héros qui régna sur la France.	VOLTAIRE.
Of man's first disobedience and the fruit.	MILTON.

Pour peu qu'on ait de l'oreille, on y distingue facilement la gradation du plus doux au plus rude des langages ; gradation qui suit celle des climats.

§ XXIII, l. 3. *Et sont d'un caractere plus doux.* J'ai déja observé (§ XIX, l. 4. p. 60.) que la douceur du caractere tenoit souvent à la délicatesse du corps. Mais un ciel serein, une exposition orientale, contribuent aussi beaucoup à repandre la sérénité dans l'ame ; de même qu'un ciel couvert de nuages y produit l'inquiétude & la mauvaise humeur. Ces effets peuvent également s'appliquer aux pays orientaux & aux méridionaux. Il y a toujours dans le caractere des peuples qui habitent ces pays une certaine honnêteté naturelle, qui n'est chez les Européens que l'effet de l'éducation. *Des missionnaires racontent*, dit Voltaire [1], *que souvent dans les marchés publics de la Chine, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent, dans nos contrées, des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusoit, s'aider l'un l'autre, & débarrasser tout avec tranquillité.*

§ XXIII, l. 4. *Et d'un esprit plus pénétrant que*, &c. C'est encore un fait prouvé par l'observation, que les peuples orientaux, parmi lesquels il faut aussi comprendre les

1 *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, chap. I.

méridionaux, font doués d'une imagination beaucoup plus vive que les peuples feptentrionaux ou occidentaux. Les peuples de l'Afie, échauffés des plus purs rayons du foleil, qui fut toujours regardé comme le pere de la Poéfie, parlent, même communément, un langage poétique. Les figures les plus hardies leur font familieres; dans leur langue tout eft image [1]. C'eft cette imagination, pouffée fouvent jufqu'à l'extravagance, & l'amour du repos, infpiré par la chaleur du climat, qui les portent naturellement à la contemplation. On peut expliquer par là pourquoi la fuperftition croît en raifon de l'éloignement du pôle, & pourquoi on tient plus aux opinions religieufes, même les plus ridicules, à mefure qu'on avance vers l'équateur. Bodin obferve que le Chriftianifme n'a trouvé aucun obftacle chez les peuples du feptentrion; ils l'ont reçu avec la même facilité, qu'ils ont adopté dans la fuite le Luthéranifme & le Calvinifme. Les François n'ont pas été fi dociles, & les Italiens encore moins. Mais pour faire abandonner aux Afiatiques & aux Africains leurs anciennes religions, il a fallu les perfuader par des miracles, ou les forcer par les armes [2]. Un point de vue plus honorable pour l'humanité, fous lequel il faut confidérer la fupériorité de l'efprit des orientaux, c'eft celui des fciences & des arts, dont ils ont été les premiers inventeurs. Chez eux ces arts exiftent depuis un temps immémorial, au lieu que chez les Européens, ils font l'ouvrage du temps, & fuppofent des combinaifons faites par une longue étude, & par des recherches multipliées. L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. La Chine jouit encore aujourd'hui des

1 Roucher, *les Mois*, à la fin des *Remarques fur l'expofition.*

2 Bodin, *Method. ad facil. hift. cognit.* cap. 5, p. 184-186.

mêmes arts qu'elle possede depuis des milliers d'années. Les Égyptiens furent regardés autrefois comme une nation très-éclairée & très-avancée en civilisation ; & , ce qui est remarquable ; c'étoient, selon Hérodote [1], les habitans de la plaine, c'est-à dire, de la partie de l'Égypte la plus chaude, qui passoient pour les plus habiles & les plus instruits. En Turquie, même encore aujourd'hui, malgré un gouvernement ennemi de tout ce qui peut honorer l'esprit de l'homme , on trouve des villes, telles que Damas, Alep, &c. où l'industrie est telle qu'elle entre en concurrence avec celle des Indes. Mais une question bien naturelle qui se présente ici, c'est de savoir pourquoi ces peuples, inventeurs des arts, ne les ont point perfectionnés ; quelle est par exemple la cause qui en arrête depuis si long-temps les progrès , chez les Chinois ; pourquoi, ayant connu la géométrie plusieurs siecles avant Euclide, sans parler d'une foule d'autres connoissances, ils n'y ont jamais été à beaucoup près aussi loin que les Grecs. Voltaire [2] a cru résoudre la question, en disant qu'*il semble que la nature aït donné à cette espece d'hommes, si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup ce qui leur étoit nécessaire, & incapables d'aller au-delà.* Mais s'étant apparemment apperçu que cette solution n'étoit rien moins que satisfaisante, il a ajouté deux autres raisons qui ne le sont pas davantage, savoir, le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs peres, & qui leur interdit par conséquent toute espece d'innovation, & ensuite la nature de leur langue, la plus compliquée de toutes les langues connues, & la moins propre à la communication des idées

1 L. II, cap. 77.

2 *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, chap. I.

par l'écriture. On pourroit demander à Voltaire, si les Chinois ont inventé tout d'un coup leur imprimerie, quoique bien inférieure à la nôtre, leur belles étoffes, &c. &c. & pourquoi dans une si longue série de siecles, il ne s'est point trouvé d'hommes de génie qui délivrassent la nation de ce respect superstitieux & tyrannique pour les inventions de ses peres, & qui simplifiassent sa langue & son écriture. Ce qui nous étonne aujourd'hui pour les Chinois, fut également un sujet de méditation chez les Grecs, par rapport aux Egyptiens. Platon assure [1] que de son temps la peinture & la musique, chez ce dernier peuple, étoient au même point où elles avoient été depuis dix mille ans, & il donne pour raison de cet état stationnaire des arts les loix égyptiennes qui défendoient expressément d'y rien innover. Mais il n'y a que la tyrannie qui puisse contraindre à l'observation de pareilles loix; & même alors leur effet seroit plutôt d'annéantir les arts dans l'espace seulement de cent ans, que d'arrêter leurs progrès à un point déterminé pendant dix mille ans. Il n'est point dans la nature de l'esprit de l'homme de s'arrêter, quand il a été une fois éclairé. Si des causes physiques ou morales l'empêchent d'avancer, il faut de toute nécessité qu'il retrograde jusqu'à ce qu'il revienne au point de barbarie, d'où il étoit parti. L'état stationnaire des arts & des sciences à la Chine paroît avoir pour cause un concours de circonstances unique. Situés sur un pays fertile, les Chinois ont dû commencer de bonne heure à tirer parti de cette position, en perfectionnant l'agriculture, & tous les arts qui ont avec elle un rapport plus ou moins éloigné. Arrivés au point d'avoir une population proportionnée à la quantité des productions de ce sol, sans avoir plus de terres à

1 *De Legib.* L. II, T. VIII, p. 66.

défricher, ils n'ont plus aucun motif d'émulation pour aller plus loin. Le seul moyen d'avancement qui leur reste, ce seroit la communication extérieure, soit par un commerce étranger avec des peuples éclairés, soit par des colonies sorties de leur sein à mesure que la population s'accroît : mais leur position géographique, qui les sépare d'un côté du reste de l'univers par l'Océan, & qui de l'autre côté leur donne pour limites des pays habités ou fréquentés par des peuples barbares ou pasteurs, & de plus leur loi de *Xénélasie* les empêchent d'employer ce moyen. Tel fut à peu de chose près le cas des Egyptiens.

§ XXIV, l. 3. *Leurs maladies en moindre nombre*, &c. Il faut toujours se rappeller que l'Auteur parle des expositions orientales de la Grece, par rapport aux expositions méridionales du même pays; mais que ce qu'il dit est également applicable à des latitudes & à des longitudes plus éloignées. Ainsi l'Asie d'après ces principes doit éprouver une constitution approchante de celle de l'Afrique ou des pays méridionaux en général; ce qu'il faut entendre d'après les §§ LXXIV & LXXVI de la partie de l'Asie qui s'avance vers le tropique. Par conséquent les maladies de cette partie doivent ressembler à celles des pays méridionaux, quoiqu'elles ne soient ni aussi nombreuses, ni aussi fortes que celles des climats chauds. Cette analogie de l'orient avec le midi, de même que de l'occident avec le nord se remarque selon Bodin [1], non-seulement dans le caractere physique & moral de l'homme, mais encore dans les autres productions végétales & minérales de la nature : l'or & les pierres précieuses naissent dans les pays orientaux & méridionaux; le fer aime les pays occidentaux & septentrionaux.

1 *Method. ad facil. histor. cognit.* cap. 5, p. 195-199.

§ XXIV, l. 6. *Les femmes y ſont extrêmement fécondes.* C'eſt encore une obſervation faite dans les expoſitions orientales de la Grece, & qui peut s'appliquer juſqu'à un certain point à des latitudes plus chaudes. Encore aujourd'hui l'Inde, la Chine & l'Egypte paſſent pour des pays très-favorables à la propagation de l'eſpece humaine. Il eſt naturel que dans les pays dont la température reſſemble à celle du printemps, les hommes & les animaux ſoient plus portés à propager leur eſpece. En effet c'eſt principalement dans cette ſaiſon, que Pline appelle la *ſaiſon génitale (hora genitalis)*, & qu'on peut encore appeller la *ſaiſon du ſoleil*, que la nature, engourdie par l'hiver, ſe reſſuſcite pour repeupler la ſurface de la terre de nouvelles productions animales & végétales. C'eſt dans cette ſaiſon que l'amour allume ſon flambeau, qu'il rechauffe le cœur de tous les êtres vivans, & les force à réparer les pertes de leur eſpece. Ariſtote diſoit avec raiſon que c'étoient le ſoleil & l'homme qui travailloient enſemble à la génération de l'homme ; & Hippocrate avoit obſervé avant lui que le printemps étoit la ſaiſon la plus favorable à la conception [1]. Des obſervations faites à Londres dans les hôpitaux deſtinés aux femmes en couche, prouvent en effet que les mois de l'année où il naît le plus d'enfans ſont les mois de Décembre & de Janvier [2]. Il eſt vrai que celles, qu'a faites Vargentin en Suede, ont donné un réſultat différent, d'après lequel, le nombre des naiſſances augmente en Septembre ; & après ce mois, celui où il naît le plus d'enfans eſt Janvier [3] ; mais ce réſultat peut bien être particulier

1 *De Sterilib.* § 11, T. II, p. 623 ; & Plutarch. *de amore prolis*, T. VII, p. 921.

2 *Eſſai ſur la vie*, &c. par Richard de la Vergne, p. 69, Montpellier, 1785.

3 *Gazette de France* du 28 août 1772, p. 314.

au climat de Suede, & dépendre de quelques autres causes locales. Au reste, pour juger de la fécondité d'un pays par rapport à un autre, il faut faire abstraction de toutes les causes qui n'appartiennent point à la nature du climat, telles, que le genre de vie des habitans, & les alimens dont ils font un usage habituel. On croit avoir observé que les peuples qui se nourrissent de poisson multiplient plus facilement que ceux qui ne mangent que de la viande [1]. La fécondité des femmes de la Sologne (not. § XXI, l. 3. p. 68.) est peut-être due au sarrasin dont elles vivent en partie, & qui, comme on l'observe dans les oiseaux, semble échauffer davantage les organes de la reproduction [2], comme le seigle ergotté au contraire frappe de stérilité les poules qui en mangent [3]. D'après une observation faite en Suede, les lapons agriculteurs se multiplient plus que les lapons qui négligent l'agriculture [4]; par la raison que la population d'un pays, si rien ne s'y oppose, tend toujours à se mettre au niveau de la quantité des subsistances, que l'agriculture peut multiplier. Les causes morales ne sont pas moins puissantes pour favoriser ou pour contrarier la multiplication de l'espece humaine. Un peuple actif, sobre, modéré dans ses passions comme dans ses plaisirs, sera, toutes choses égales, plus fécond qu'un peuple énervé par le luxe & par la jouissance forcée des plaisirs désavoués par la nature. On en voit la preuve dans les grandes villes comparées avec les campagnes.

1 Montesquieu, *Esprit des loix*, L. XXIII, cap. 13.

2 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1776, part. II, p. 70.

3 *Journal de Médec.* vol. LXIV, p. 290.

4 *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XI, p. 206, 207.

§ XXIV,

§ XXIV, l. 7. αἵ τε γυναῖκες Α'ΥΤ'ΟΘΕΝ Α'ΡΙΚ'ΥΜΟ-ΝΕ'Σ εἰσι σφόδρα. Les raisons qui m'ont déterminé à substituer ma correction au texte adopté généralement...... Α'ΥΤ'ΟΘΙ Ε'ΝΑΡΙΚ'ΥΜΟΝΕΣ, κ. τ. λ. sont, premiérement parceque ce dernier mot me paroît d'autant plus suspect que c'est le seul exemple d'après lequel on s'est cru autorisé à lui donner une place dans les lexiques, au lieu que l'ἀρικύμων se trouve souvent dans les écrits d'Hippocrate (Foës, *Œconom.* in Α'ρικύμων). En second lieu, la préposition ἐν, si l'on s'obstine à la conserver, ne peut ajouter ici qu'un degré d'intensité; mais cette intensité est déja plus que suffisamment exprimée par la particule ἀρι qui entre dans la composition du mot, & par l'adverbe σφόδρα qui le suit. Quand à l'αὐτόθεν que je substitue à l'αὐτόθι, je me crois assez justifié par l'autorité d'Homere, qui a également employé (*Iliad.* VII, 219) ἐγγύθεν à la place d'ἐγγύθι.

§ XXV, l. 1. *Au contraire, l'exposition des villes qui regardent l'occident*, &c. C'est-à-dire, qui sont exposées aux vents Argestes, Zéphyrus & Libs, ou, suivant les Modernes, au vent d'Oüest & à ses collatéraux placés entre le Nord-ouest & le Sud-ouest.

§ XXV, l. 6. *Parce que le brouillard*, &c. Suivant les expériences des chymistes modernes, l'eau a la propriété d'absorber l'air atmosphérique; & quoique cette absorption soit en raison de la pureté de ce dernier fluide, elle ne laisse pas d'absorber une portion considérable d'autres gaz qui entrent dans sa composition, ou qui se trouvent mélés avec lui.

§ XXV, l. 8. ὁ ἠὴρ τὸ ἑωθινὸν κατέχει. Ce dernier mot est exprimé dans la version de Calvus, *detinetur*, comme s'il avoit lu : κατέχεται. On diroit de plus qu'il a trouvé

dans ses Mss. αὐτόθι placé avant ou après les mots τὸ ἑωθινὸν ; à moins qu'il n'ait jugé à propos de l'y ajouter pour plus de clarté. Quant à l'article qui précede le mot ἀὴρ, je pense qu'il n'est pas plus nécessaire ici qu'il ne l'étoit plus haut, § XXII, l. 15.

§ XXV, l. 13. ὥς τε μάλιστα. Clifton vouloit qu'on lût ici ὅ τι μάλιστα. Une correction plus approchante du texte seroit : ἐς τὰ μάλιστα, locution qu'on trouve souvent dans Hérodote : mais l'endroit n'a besoin d'aucune correction. ὥς τε μάλιστα est absolument la même chose que ὡς μάλιστα, *quam maxime*, l'addition du τε n'étant qu'un ionisme, comme dans l'ὅσον τε & ἐπέι τε employés pour les simples ὅσον & ἐπέι (Hérodot. L. IV, 122, 123). Le commentaire attribué à Galien, traduit tout ce passage d'une maniere bien singuliere : *hominum pedes maxime percoquuntur*, comme s'il y avoit dans le texte : τοὺς πόδας μάλιστα διέψει τῶν ἀνθρώπων, ou quelque autre leçon équivalente.

§ XXV, l. 13. *Il y tombe des rosées.* Les Anciens ne connoissoient d'autre rosée que celle qui tomboit du ciel ; mais il paroît qu'ils ont très-bien connu sa qualité corrosive ; & les mauvais effets qu'elle pouvoit avoir sur le corps. Si l'on en croit Plutarque, la rosée, recueillie sur un morceau de laine, exprimée ensuite & prise intérieurement, est un moyen pour consumer un embonpoint excessif : du moins, de son temps, les dames qui ne vouloient point paroître trop grosses, faisoient usage de ce moyen [1]. Les expériences des Modernes ont prouvé qu'outre la rosée du ciel ou descendante, il y a une rosée ascendante, produite par la transpiration des plantes & de la terre. Quant à sa qualité corrosive, on sait que, soumise à une chaleur moindre que celle qui est nécessaire pour

1 Plutarch. *Quæst. nat.* T. IX, p. 618.

faire bouillir l'eau, la roſée donne une quantité d'air fixe ou *gaz acide*, & qu'elle rougit la teinture de Tourneſol. On ſait encore que le fer, expoſé à la roſée, ſe change en ce qu'on appelle *ſafran de mars à la roſée ;* parce que l'air fixe qu'elle contient, calcine le fer & lui donne une couleur rouge [1]. Cet effet ſe fait ſur-tout remarquer dans les pays chauds, où la roſée eſt abondante. A Saint-Domingue, ainſi qu'à Java, l'acier, le fer, le cuivre, ſe rouillent beaucoup plus promptement qu'ailleurs, même dans la ſaiſon la plus ſeche de l'année [2].

§ XXV, l. 13. *Et le reſte de la journée*, &c. Cet effet devient ſur-tout ſenſible, ſi une montagne, ſituée du côté de l'Oueſt, réfléchit les rayons du ſoleil couchant ſur la ville qui y eſt expoſée. Au rapport de Plutarque, Cheronée, ſa patrie, fut tournée du côté de l'orient, parce que ſon expoſition au couchant la rendoit mal-ſaine à cauſe de la réverbération du ſoleil qu'elle éprouvoit du mont Parnaſſe [3].

§ XXV, l. 15. *τῶν τε νοσευμάτων.... προειρημένων*, [*ὧν*] *οὐδὲν αὐτέοισι ἀπακέκριται*. L'embarras des traducteurs prouve aſſez, que ce texte eſt altéré, & qu'à moins d'adopter l'addition de la particule relative *ὧν* que j'ai enfermé entre deux crochets, il n'eſt pas poſſible de lui donner une conſtruction grammaticale raiſonnable. Dacier s'eſt contenté de traduire : *& ſont ſujets à toutes les maladies dont j'ai parlé*, en ſupprimant tout ce qu'il n'avoit point compris. Tardy a paraphraſé tout ce paſſage : *ils ſont ſujets à toutes les maladies que j'ai déduites, ſans être exempts d'aucune*

1 *Comm. de rebus in Scient. natur. & Medic. geſtis*. Vol. XXXII p. 477.

2 *Journ. de Médec.* vol. XXXIV, p. 490.

3 Plut. *de Curioſit.* T. VIII, p. 47.

de celles qui regnent au Nord & au Midi. Zvinger prétend que ce paſſage, ſans être altéré, préſente la figure grammaticale connue ſous le nom de *Synchyſis*; & il croit le réduire de cette maniere à l'ordre naturel : πάνλων τε τῶν νοσευμάτων τῶν προειρημένων οὐδὲν μέρος αὐτέοισι μετέχειν ἀποκέκριλαι, en traduiſant : *& omnibus prædictis morbis eoſdem participare nihil prohibet.* La maniere dont je le corrige me paroît beaucoup plus ſimple & plus intelligible. On pourroit encore lire.... τῶν προειρημένων· οὐδὲν δ' αὐτέοισι ἀποκέκριλαι, par la ſeule addition d'un δ', mais je préfere ma premiere conjecture.

§ XXV, l. 17. *Et participer à toutes les maladies dont j'ai parlé*, &c. Les vents occidentaux, & notamment l'Oueſt, ne ſont inſalubres qu'autant qu'ils viennent de grands amas d'eau, ou des régions humides, ſur un pays qui eſt déja humide par lui-même. Dans les pays brûlés par l'ardeur du ſoleil, ils doivent au contraire être très-ſalubres s'ils viennent du côté de la mer. En Grece [1], le *Zéphyrus* étoit plus ou moins humide ou froid, ſuivant les endroits d'où il venoit, & la ſaiſon de l'année dans laquelle il ſouffloit. Celui de la mer étoit favorable à la végétation, par la raiſon que cet élément eſt chaud en hiver & frais en été; le Zéphyrus du printemps étoit plus froid que celui de l'automne. Il étoit nuiſible dans certains endroits de la Crete, dans le golphe Maliaque, dans les endroits de la Theſſalie, ſitués près du mont Piérius; tandis que dans d'autres endroits il étoit ſalutaire. Les maladies qui peuvent réſulter des mauvaiſes qualités des vents occidentaux, reſſemblent à celles des contrées méridionales ou ſeptentrionales, ſuivant qu'ils ſont chauds ou froids : car c'eſt le ſens dans lequel il faut entendre cette phraſe : *& parti-*

1 Theophraſt. *de Vent.* p. 411, conf. & *Diſc. prél.* § 72.

ciper à toutes les maladies dont j'ai parlé. (*Voy. la not. précéd.*) L'auteur s'explique lui-même dans le paragraphe ſuivant, en diſant que les villes d'un aſpect occidental ont une température analogue à la conſtitution automnale. Or, comme l'automne participe aux maladies de l'été & de l'hiver, non-ſeulement parce qu'il eſt placé au milieu de ces deux ſaiſons, mais encore à cauſe des alternatives de chaud & de froid qu'il préſente ſouvent pluſieurs fois dans le même jour; de même, les villes occidentales doivent être ſujettes à toutes les maladies des pays ou des aſpects méridionaux & ſeptentrionaux. Dans les Voſges on éprouve ces variations conſidérables d'air & les effets pernicieux du vent d'oueſt, ordinairement humide par la quantité de lacs & d'étangs qui s'y trouvent, & par la chaîne de montagnes qui les ſépare de l'Alſace, & qui fait que les rayons du ſoleil n'y parviennent que tard [1]. Ce vent produit les mêmes effets en Auvergne [2], ainſi qu'à Bordeaux [3], où il ne parvient qu'en traverſant l'océan; tandis qu'à Marſeille, on le regarde plutôt comme ſalubre [4]. A Strasbourg auſſi il occaſionne moins de maladies que les autres vents [5]; ce qu'il faut attribuer à ſon impétuoſité & aux ouragans qu'il y excite, & dont l'effet eſt de purifier l'atmoſphere.

§ XXVI, l. 1. *Ils doivent, de plus, avoir la voix*, &c. Voyez ce que j'ai déja dit plus haut (§ XXIII, l. 3, p. 71.) ſur les cauſes qui modifient la voix.

1 *Mém. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1776, part. II, p. 92, & année 1777-78, part. I, p. 114-116.

2 *Ibid.* année 1782-83, part. II, p. 292.

3 *Ibid.* année 1776, part. I, p. 191.

4 *Ibid.* année 1777-78, part. II, p. 88.

5 *Recueil d'obſerv. des hôp. milit.* T. I, p. 259, ſq.

§ XXVI, l. 7. ἐπεὶ τοιαῦτα τὰ ἀπὸ.... ἡ θέσις. La maniere dont je sépare les membres de cette période, & la légere correction que j'y fais, en changeant l'ἐπὶ en ἀπὸ, sont fondées sur des endroits paralleles de notre Auteur. On lit, § IX, l. 5, τῶν δὲ ἈΠΟ' τῶν ἄρκτων πνευμάτων; & § XXV, l. 2, τῶν πνευμάτων τῶν ἈΠΟ' τῆς ἠοῦς. Clifton a aussi jugé qu'il falloit lire ἀπὸ, & il est facile de voir par la version de Calvus, que ce dernier n'avoit point lu différemment. Quant à la séparation de ces mots: ἔοικέ τε μελοπώρῳ μάλιστα, il suffit de se rappeller la maniere dont l'Auteur s'exprime, § XXIV, l. 1. ἔοικέ τε μάλιστα ἡ οὕτω κεομένη πόλις ἦρι κατὰ, κ. τ. λ. pour se convaincre, qu'il a employé ici la même tournure.

§ XXVI, l. 10. *De maniere que le soir on y éprouve une température*, &c. Il n'y a peut-être aucun pays au monde, où l'on éprouve cette alternative d'une maniere aussi brusque que dans la Belgique. Au printemps & en automne, le thermometre y varie d'un jour à l'autre de 12 jusqu'à 16 degrés; différence qu'on y observe aussi souvent dans le même jour, au point que la température du soir est tout opposée à celle du matin. C'est à ces changemens brusques qu'on attribue avec raison les fievres intermittentes si communes dans toute la Belgique [1]. L'abbé Richard observe que la Pensilvanie est aussi fort sujette à ces changemens aussi brusques que fréquens dans la même journée; il croit que c'est à cause de cette température variable qu'on vit moins à Philadelphie qu'ailleurs [2].

§ XXVII, l. 1. περὶ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων, κ. τ. λ. J'ai paraphrasé ce texte, dont le sens littéral est : *je veux maintenant parler des autres eaux*. Comme il en a déja

1 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Med. gest.* vol. XII, p. 557.

2 *Histoir. de l'air & des météor.* vol. II, p. 262.

parlé dans le chapitre précédent, la plupart des interpretes, embarrassés de cette expression περὶ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων, *de reliquis autem aquis*, l'ont traduite, comme s'il falloit lire ou entendre : περὶ δὲ τῶν ὑδάτων τοῦ λοιποῦ, *de aquis autem deinceps*. Il étoit cependant facile de voir que l'Auteur n'a parlé jusqu'ici que des eaux terrestres, & cela en passant & seulement par rapport à leurs différentes expositions, comme l'a très-bien observé Baccius Baldinus, & qu'il s'est réservé de parler plus en détail dans ce chapitre, non-seulement de ces eaux, relativement à leurs qualités, au plus ou moins d'élévation de leurs sources & à leur cours (ce qui fournit une nouvelle division des eaux en eaux *courantes*, & en eaux *stagnantes*), mais encore des eaux de pluie, de neige & de glace, dont il n'a rien dit encore.

§ XXVII, l. 1. *Je vais maintenant ajouter*, &c. Les connoissances chymiques des Modernes, ayant répandu beaucoup de lumiere sur les qualités des différentes eaux, sur la maniere de les éprouver & de les corriger, il ne faut point s'attendre à trouver, dans cette partie du traité d'Hippocrate, toute l'exactitude qu'on exigeroit de la part d'un médecin moderne qui voudroit traiter cette matiere. Mais il ne faut pas non plus que, trop prevenu en faveur de ces connoissances, on lise tout ce morceau avec indifférence, ou même avec ce dédain qui ne convient qu'à l'ignorance présomptueuse. Quoique privé du secours de la chymie, Hippocrate a traité cette partie en médecin & en physicien supérieur à son siecle. Si quelques-unes de ses idées semblent s'opposer à celles des Modernes, cela vient peut-être de la différence des climats ; peut-être encore des altérations que l'ignorance des copistes a introduites dans quelques endroits de son texte, & de la maniere enfin dont on a expliqué ce texte. Les principaux systêmes d'hydrologie

que nous avons aujourd'hui sont ceux de Valerius, de Cartheuser, de Monnet, &c. On peut diviser les eaux en eaux douces (en prenant ce terme dans une acception plus étendue que celle qu'Hippocrate lui donne (not. § XV, l.9), & en eaux *minérales*; en subdivisant les premieres en eaux *du ciel* & en eaux *de la terre*, & les secondes, en *gazeuses*, en *salines*, (les eaux de mer y comprises), en *sulfureuses*, & en *ferrugineuses* [1]. Le tableau suivant présentera les subdivisions ultérieures. Une des principales propriétés de l'eau étant la vertu dissolvante, on conçoit bien que ce ne sont pas les eaux minérales seules qui sont chargées de substances hétérogenes. Il n'y a presque aucune eau, quelque pure qu'on la suppose d'ailleurs, qui ne contienne quelque matiere terreuse ou saline en dissolution, suivant la qualité du terrein d'où elle sourde ou qu'elle parcourt, & le plus ou moins de dissolubilité des matieres qui composent ce terrein. Nous avons déja remarqué (§ XXV) la propriété qu'a l'eau d'absorber l'air atmosphérique, d'après les expériences des Modernes [2] : & quoique l'eau paroisse assez avide d'air, cependant il lui faut un certain temps pour s'en saturer complettement ; & ce temps varie suivant la température de l'air & de l'eau, & aussi selon la pureté de l'un & de l'autre. Le gaz oxygene le plus pur s'insinue & s'y dissout plus promptement que l'air atmosphérique. Il conste d'après ces mêmes expériences que le froid qui réduit l'eau en glace ou en neige, suffit pour la priver d'une bonne partie de son air ; qu'en général moins une eau est chargée d'air, plus elle est prompte à se geler, &

1 *Encyclopéd. par ordre de matiere*, T. V de Médec. part. II, article *Eau*.

2 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* années 1777-78, part. I, p. 274 - 290.

tardive

tardive à prendre le mouvement de l'ébullition; qu'une eau quelconque privée d'air par la chaleur ou par la pompe pneumatique se gele bien plutôt que lorsqu'elle n'a pas été soumise à l'une ou à l'autre de ces opérations; que l'eau de glace ou de neige fondue à l'air est plus disposée à se geler que l'eau de pluie; que la condition essentielle à la bonté des eaux douces, est d'être complettement saturées d'air pur & fréquemment renouvellé par le roulement & l'agitation de ces eaux; que les mauvaises qualités d'une eau sont dues à la privation de cet air, ou à son altération, ou bien encore à sa surabondance; que cette surabondance annonce ou que cet air n'est point pur, ou qu'il y a dans l'eau quelque substance capable de l'absorber en plus grande quantité; que plus il y a d'air absorbé, plus l'eau est pesante; que l'eau de source, par exemple, contient en général plus d'air que celle de pluie ou de riviere; que cet air est moins adhérent dans l'eau de riviere que dans celle de source. Cela explique en même temps, pourquoi des eaux chargées de beaucoup d'air, comme les eaux de puits, par exemple, qui supportent un très-grand degré de froid sans se geler, sont très-réfractaires à l'ébullition; c'est que l'air semble plus adhérent à cette espece d'eau qu'à toute autre. Quant aux matieres hétérogenes, les eaux les plus composées de ces matieres se trouvent dans les couches gypseuses, calcaires & marneuses, dans l'intérieur des collines & des plaines. Les eaux des côteaux plus élevés, principalement formés de matieres schisteuses, glaiseuses & quartzeuses, sont plus pures, quoiqu'elles le cedent encore à cet égard aux eaux des hautes montagnes. Ces dernieres sont formées par la réunion des sources vives & profondes, qui se filtrent à travers des bancs de rocs vifs, de granits, de porphyres, &c. toutes matieres inso-

lubles & inattaquables par l'eau ſeule ; ſans parler d'une eſpece de dépuration qu'elles éprouvent en outre dans leur cours par le roulement & le contact de l'air. Ces eaux des montagnes du premier ordre ne contiennent pas au-delà de trois à quatre grains de ſubſtances fixes par pinte. Celles des montagnes du ſecond ordre en donnent juſqu'à huit, dix & douze grains. Les eaux de la troiſieme claſſe, en y comprenant celles des plaines & des côteaux, en ſont beaucoup plus chargées.


On diviſe les Eaux en
- Douces.
  - Eaux du ciel.
    - Eaux de pluie.
    - Eaux de roſée.
    - Eaux de neige.
    - Eaux de grêle, &c.
  - Eaux de la tette
    - Eaux de puits.
    - Eaux de ſources.
    - Eaux de rivieres & de fleuves.
    - Eaux de lacs.
    - Eaux d'étangs & de marais.
- Minérales
  - Gazeuſes ou Acidules.
    - Acidules froides, telles que les *Eaux de Seltz*, &c.
    - Acidules chaudes, telles que les *Eaux du Mont-d'Or*, *Vichy*, &c.
  - Salines, telles que les *Eaux de Sedlitz*, *de Balaruc* ou bien encore les *Eaux de Mer*.
  - Sulfureuſes, telles que les *Eaux de Barège*.
  - Fettugineuſes.
    - Acidules martiales, telles que les *Eaux de Spa*, *de Pyrmont*, &c.
    - Martiales ſimples, telles que les *Eaux de Forges*, *d'Aumale*, &c.
    - Vitrioliques, telles que les *Eaux de Paſſy*.

§ XXVIII, l. 1. *Les eaux de marais, d'étang, &c.* Les eaux croupiſſantes des terreins bas & marécageux ſont ordinairement très-mal-ſaines par la faculté qu'elles ont de diſſoudre juſqu'à ſaturation toutes les matieres qu'elles peuvent attaquer, comme les plantes, les poiſſons, les inſectes, les fumiers, &c. & enſuite par les effets pernicieux que leur évaporation produit dans l'atmoſphere. Cet air vicié & méphitiſé, connu ſous le nom de *gaz hydrogene des marais*, a, comme l'obſerve Galien [1], beaucoup d'analogie avec l'air altéré par la reſpiration de pluſieurs individus renfermés dans un petit eſpace. Morozzo s'en eſt aſſuré par l'inſpection de la ſurface inférieure des feuilles des ſaules, qui bordent ces eaux; elle étoit chargée d'une couleur noire ſi copieuſe, que de trois feuilles il en a recueilli un grain de ſuie. Il ſoupçonne avec raiſon que cette émanation du gaz hydrogene, eſt un des moyens dont la nature ſe ſert pour convertir les plantes en tourbes [2]. En effet, les terres marécageuſes ſont un compoſé de terre de diverſes eſpèces, d'eau, de ſels, de métaux & de minéraux. Toutes ces ſubſtances mêlées produiſent différentes matieres, dont la plus remarquable eſt la tourbe. Les maux qui réſultent du ſéjour dans des marais & de l'uſage des eaux marécageuſes, ſont de différente nature, ſuivant que l'humidité eſt accompagnée de chaud ou de froid & que le gaz hydrogene eſt plus ou moins mêlé de gaz acide carbonique. L'humidité froide produit le relâchement de la fibre animale, l'atonie des vaiſſeaux, par conſéquent la ſtagnation des humeurs, les congeſtions ſéreuſes, les obſtructions rebelles, les fievres intermittentes très-longues & très-opi-

1 *De tuend. ſanit.* L. I. T. IV, p. 228.

2 *Mémoir. de l'Acad. des Scienc. de Turin*, années 1786-87, p. 1-6.

niâtres, le scorbut, la phthisie pituiteuse ou séreuse, telle qu'on l'observe dans plusieurs contrées marécageuses de la Suede [1], les leucophlegmaties, les hydropisies, les cachexies, les affections vermineuses; en un mot toutes les maladies dépendantes *a colluvie serosa.* Dans l'humidité chaude, le relâchement & l'atonie se manifestent dans un plus haut degré : elle produit les fievres putrides, exanthématiques & malignes, & amene une grande partie des mêmes inconvéniens, mais compliqués avec la bile, qui joue dans ce cas le principal rôle, & qui décide promptement la putréfaction des humeurs. Les fievres dont je viens de parler, l'ictere & autres affections de la même nature en sont les tristes effets, ainsi qu'une langueur & une paresse que l'homme éprouve dans toutes ses fonctions naturelles. En Sologne, pays couvert le plus souvent d'épais brouillards, & où en plusieurs endroits on exprime l'eau avec les pieds en pressant la surface de la terre, les habitans ont la figure pâle, jaunâtre, la voix foible, les yeux languissans, le ventre gros, sont sujets aux rhumatismes, aux hernies, aux obstructions, aux fievres intermittentes, à l'hydropisie, fuient le travail, & sont incapables de tout exercice [2]. Rien ne prouve mieux ce relâchement universel produit par une humidité stagnante, que l'observation suivante. Parmi les concessionnaires établis sur les côtes d'Alger, dans les comptoirs de Bonne, & sur-tout dans ceux de la Calle, il en est chez lesquels les fievres laissent des suites si opiniâtres & si rebelles, qu'ils n'en guérissent que par leur retour en France. Ils éprouvent, en y arrivant, un resserrement général dans toute l'habitude du corps,

1 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. III. p. 217, & vol. XI, p. 194.

2 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Méd.* année 1776, p. 61-72.

pareil à celui que produiroient des bandes, par lequel ils se sentent comme fortifiés & maintenus [1]. L'air des marais exerce son action vénéneuse d'une maniere d'autant plus prompte & plus sûre, que les sujets qui ont le malheur de le respirer, y sont moins accoutumés & qu'ils viennent d'un pays sec. A Aigues-mortes, les étrangers qui s'y rendent, en éprouvent souvent les pernicieux effets avant vingt-quatre heures de séjour; & les fievres intermittentes soporeuses qui les attaquent, deviennent mortelles, si l'on ne se hâte de leur administrer le quinquina à haute dose [2]. S'il y a des pays où les eaux croupissantes paroissent innocentes, cette exception n'est due qu'à quelque autre cause physique & locale, qui en émousse ou détruit l'action délétere. Les rizieres de l'Egypte, par exemple, & les rizieres Asiatiques, ne produisent point les mauvais effets de celles du Piémont. On attribue la cause de ce phénomene à l'action du soleil, qui dans ces climats brûlans, dissipe par une évaporation plus rapide toute l'humidité que laissent après elles les inondations auxquelles le riz doit sa fertilité. On y ajoute, pour ce qui regarde l'Egypte, les vents du Nord, qui, en augmentant la rapidité de l'évaporation, diminue l'insalubrité de ses rizieres [3]: mais Galien, en parlant de l'innocence de ces dernieres, me semble en avoir deviné la véritable cause, qui consiste, selon lui, dans l'inondation du Nil, laquelle arrive précisément dans la saison où les marais deviennent le plus pernicieux par le desséchement & la putréfaction de leurs eaux [4]. En effet, il est prouvé par l'observation, que le plus grand danger des marais se

1 *Encycl. par ord. de mat.* vol. I, article *Afrique*, p. 332.
2 *Journal de Médec.* vol. LXIX, p. 244, suiv.
3 *Encycl.* ib. p. 305, & Tott, *Mém.* part. IV, p. 41, 42, 80, not.
4 Galen. *Comment. manuscript. in lib. de humorib.* p. 234.

fait ſentir, non pendant qu'ils ſont couverts d'eau, mais dans la ſaiſon chaude, lorſque la putréfaction s'y établit, à meſure qu'ils ſe deſſechent. C'eſt faute d'avoir fait cette diſtinction, qu'on a avancé que les terreins marécageux & les eaux croupiſſantes ne peuvent point être la cauſe des fievres putrides [1].

§ XXVIII, l. 3. *Chaudes en été.* Un pays marécageux eſt en général plus chaud, toutes choſes égales, qu'un pays où il n'y a point de marais [2] : & cette chaleur ſe fait ſur-tout ſentir lorſque le ſoleil, en revenant à l'équinoxe du printemps, darde ſes rayons dans une direction plus perpendiculaire ; par la raiſon que ſa chaleur réfléchie, par une atmoſphere épaiſſie, par les vapeurs aqueuſes, devient plus vive que ſi elle traverſoit un air pur qui ne lui oppoſât aucune réſiſtance. Cela eſt prouvé ſur-tout par la végétation, qui, comme l'obſerve Théophraſte [3], commence d'abord à ſe montrer dans les marais, enſuite dans les plaines, & enfin ſur les montagnes. Par la raiſon contraire, les marais doivent être plus froids pendant l'hiver, à cauſe de l'abſence des rayons du ſoleil, ou de leur direction oblique; car, c'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre Plutarque [4], lorſqu'il dit ſimplement & ſans diſtinction que les terreins marécageux ſont froids.

§ XXVIII, l. 7. *πονηρά.* J'ai rendu ce mot par *malſaines*, d'après l'explication de Suidas : λέγεται δὲ καὶ πονηρὸν ὕδωρ, τὸ νοσοποιον [5].

§ XXVIII, l. 7. *Et propres à augmenter la bile.* L'eau

1 *Journ. de Médec.* vol. LX, p. 76.

2 Theophraſt. *de cauſ. plant.* L. V, cap. 20, p. 345.

3 *Hiſtor. Plant.* L. III, cap. 6, p. 44.

4 *De primo frigido*, T. IX, p. 748.

5 Suid. *in* Πονηρόν.

par elle-même ne convient guere, ſuivant Hippocrate [1], aux tempéramens bilieux ; car elle augmente chez eux cette diſpoſition à la bileſcence. Proſper Martian obſerve [2] que ceux qui ont la bouche amere, ſentent davantage cette amertune après avoir bu de l'eau, & qu'au contraire ils la corrigent par l'uſage du vin. A combien plus forte raiſon doit être nuiſible à ces tempéramens l'eau qui par la putréfaction vient de contracter une ſaveur & une couleur analogues à celles de la bile. Quand elle eſt dans cet état, on dit qu'elle *fleurit ;* parce que ſa ſurface eſt couverte d'une matiere verdâtre, qui rend malades & tue ſouvent les poiſſons des lacs.

§ XXVIII, l. 8. *En hiver.... elles augmentent beaucoup la pituite*, &c. Plutarque [3] prétend, au contraire, que les eaux d'étang ne ſont mal-ſaines qu'en été, & qu'on peut les boire impunément pendant l'hiver : *χειμῶνος γὰρ οὐδὲν διαφέροντα τῶν ἄλλων ποθῆναι, τοῦ θέρους γίνεται πονηρὰ καὶ νοσώδη*. On peut concilier cet écrivain avec Hippocrate, ſi l'on fait attention que celui-ci parle d'un uſage habituel joint à la demeure habituelle dans des lieux marécageux.

§ XXIX, l. 2. *μεμυωμένους*. C'eſt la leçon que préſentent ſans variation les Mss. & les imprimés. Ce mot rare a dû embarraſſer les commentateurs & les interpretes. Calvus le rend par *moleſtos*, ce qui ne peut exprimer que l'Ο'ΧΛΗΡΟΎΣ des Grecs. Mais quel rapport peut avoir ce dernier mot avec celui du texte ? Foës ſe contente d'avouer qu'il n'a rien compris à cette étrange traduction. Il eſt probable qu'on liſoit anciennement dans quelques Mss. Ο'ΓΚΗΡΟΎΣ, que les copiſtes auront changé en

1 *De victu acutor.* T. II, p. 293 ; & *de fractur.* ibid. p. 748.
2 *Annotat. in lib. de aër. aq. & loc.* ſect. I, verſ. 125.
Sympoſiac. L. VIII, quæſt. 5, T. VIII, p. 893.

ὀχληροὺς (comme ils ont confondu ce dernier mot avec ὀκνηροὺς[1]), & que Calvus aura adopté cette leçon fautive, ou parce que la véritable avoit tout-à-fait diſparu, ou parce qu'il la trouvoit plus claire que cette derniere. On trouve ailleurs μαζοὺς ὀγκηροὺς καὶ μεγάλους[2], & σπλῆνας ὀγκηροὺς[3], que Cornarius & Zvinger ont mal à propos pris pour des compreſſes (*ſplenia*), ſans faire attention que le σπλῆνας ὀγκηροὺς eſt ce que l'Auteur exprime en d'autres mots : ὑποχόνδριον ἐπῆρτο μετ' ὄγκου[4]. Je penſe d'ailleurs que l'ὀγκηροὺς (*tumidos*) n'étoit dans notre paſſage qu'une explication marginale du mot μεμυωμένους. Celui-ci ne peut dériver que du verbe μυοῦν, qui doit avoir une ſignification analogue à celle de μυᾷν. Ariſtophane (*Lyſiſtr.* 126) a employé ce dernier dans le ſens de *contracter* ou *ſerrer les levres*. Héſychius explique le μεμυωμένων par μεμυκότων, & celui-ci par πεπυκνωμένων, συνεσφιγμένων, *condenſés, ſerrés*. Ainſi, on pourroit conſerver notre texte tel qu'il eſt, en donnant par extenſion au mot μεμυωμένους (comme ſynonyme de μεμυκότας) la ſignification de *durs ;* puiſque la rate, ſpongieuſe par ſa nature, ne peut ſe reſſerrer ſans *s'endurcir* ou devenir *ſquirrheuſe*. Galien[5], en parlant des cauſes des affections du foie & de la rate, joint enſemble σκίῤῥον, ἔμφραξιν καὶ ΜΥ'ΣΙΝ, le *ſquirrhe*, l'*obſtruction* & le *reſſerrement* des orifices des vaiſſeaux de ces viſceres. C'eſt vraiſemblablement d'après ces conſidérations que Cornarius a rendu le μεμυωμένους, *pleni*, (c'eſt-à-dire *obſtrués*), & non pour avoir lu μεμεστωμένους, comme l'a

1 Voy. mes Notes ſur les *Caracteres de Théophraſte*, p. 277.
2 *Prædict.* L. II, T, I, p. 512.
3 *De humidor. uſu*, § 10, T. I, p. 605.
4 *Epidem.* L. I, Sect. III, ægrot. 10, T. I, p. 680.
5 *De tuend. ſanit.* L. I, T. IV, p. 230, 231.

conjecturé

conjecturé Martin. La correction μεμυμένους, que ce dernier propose n'est pas non plus nécessaire, s'il est vrai, d'après Hésychius, que le μεμυωμένους peut être regardé comme synonyme de μεμυκότας. Héringa en propose une beaucoup plus spécieuse [1] en lisant : μεμυλωμένους, non-seulement dans le texte d'Hippocrate, mais encore dans cette glose de Galien : Μεμολυσμένους· ἔνιοι μὲν τοὺς κατεψυγμένους, ἔνιοι δὲ τοὺς ἐσκιῤῥωμένους καὶ λιθώδεις ᾠήθησαν. Il se fonde sur cette autre glose ἐμυλώθη, que Galien explique par ἐσκληρύνθη, & Erotien, par ἐτυλώθη [2]. Mais Foës pense au contraire qu'il faut changer le μεμολυσμένους de Galien en μεμυωμένους, comme on lit dans Hippocrate ; & je crois avoir prouvé d'ailleurs que ce dernier mot peut à la rigueur signifier la même chose que le μεμυλωμένους. Je laisse au lecteur la liberté d'adopter celle des deux leçons qui lui paroîtra la plus vraisemblable.

§ XXIX, l. 2. *La rate très-volumineuse & dure.* De toutes les parties du corps humain, la rate est celle qui contient le plus de vaisseaux [3]. Par conséquent, dans une affection contre nature, ce viscère devient le rendez-vous de toutes les humeurs. De là, la maigreur du corps, & l'émaciation du ventre, qui durcit à mesure que l'épiploon se dépouille de sa graisse [4], au point que le sternum recouvre le nombril. Le foie peut également être affecté par les mêmes causes que la rate, comme l'observe très-bien Cælius Aurelianus [5], & donner lieu à peu près aux mêmes symptômes ou maladies. Les plus communes sont l'hydro-

1 *Observ. crit.* p. 45.

2 Cf. & Gregorius, *de dialect.* p. 267, cum notis Koen.

3 Blumenbach, *Instit. Physiolog.* sect. 31.

4 Hippocrat. *De loc. in homin.* T. I, p. 384.

5 *Morbor. chronicor.* L. III, cap. IV, p. 453.

pisie & la jaunisse, avec cette différence, que la couleur de la peau est plus foncée & plus approchante du noir, lorsque ces affections dépendent de l'état de la rate, que lorsqu'elles sont l'effet de celui du foie : *qui vero a liene sunt tum hydropes, tum morbi regii nigriores sunt.* [1]. Au reste, il est plus que probable que sous la dénomination de *splen magnus* [2], Hippocrate a souvent désigné dans ses écrits la maladie que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *scorbut*. Il lui donne aussi quelquefois le nom d'*ileus hæmatites* [3]. Plusieurs symptômes qu'il attribue à ces maladies conviennent parfaitement au scorbut. Quant à ceux qui en different, il faut en chercher la cause dans la différence du climat. Cette maladie, propre aux climats humides & froids, doit éprouver quelques modifications dans les climats plus tempérés. Il y a même des symptômes qui doivent varier suivant le tempérament du malade & les différentes époques ou périodes de la maladie. Telle est la constipation qu'on observe chez plusieurs, tandis que d'autres ont le ventre libre, & quelquefois même trop relâché. Dans les climats excessivement chauds, le progrès des symptômes du scorbut devient quelquefois si rapide, que la maladie se rapproche beaucoup d'une affection aiguë [4].

§ XXIX, l. 2. *Le ventre dur, émacié.* Cette dureté du ventre peut s'entendre de l'endurcissement des tégumens, qu'on peut dans de pareils cas sentir au toucher. Quant à l'émaciation ou l'amaigrissement, qu'Avicenne a exprimé

1 Hippocrat. *Epidem.* L. II, sect. 1, T. I, p. 689.

2 Idem, *de loc. in homin.* T. I, p. 384, & *Prædict.* L. II, p. 518, &c.

3 Idem, *de intern. affectionib.* § 49, T. II, p. 256.

4 *Recueil périod. de la Soc. de Médec.* T. II, p. 88.

par *abdomen eorum extenuatur*, elle n'auroit pas tant embarraſſé les commentateurs & les interpretes [1], s'ils euſſent conſulté Cælius Aurelianus [2], qui, en parlant de l'affection de la rate, dit *tenuari etiam cutem ventris*.

§ XXIX, l. 6. *Ils mangent beaucoup*, &c. On a obſervé la même voracité dans les habitans de Marignane, petit bourg, ſitué à l'extrémité de la baſſe Provence, au voiſinage de deux étangs & d'un vaſte marais. Ils ſont d'un tempérament mou, peſant, tendant à la cachexie, ſujets aux obſtructions, à la jauniſſe, aux enflures, à l'hydropiſie, au ſcorbut, aux fievres intermittentes, &c. [3]. C'eſt à tort que quelques-uns ont compté l'inappétence parmi les ſymptômes du ſcorbut. Les ſcorbutiques ont ordinairement l'appétit très-bon, ſur-tout dans le premier & le ſecond période de la maladie. La chaleur contre nature produit la conſtipation, & elle eſt à ſon tour augmentée par cette derniere; de là, le beſoin d'une nourriture & d'une boiſſon plus copieuſes : *& ſitis & oris ſiccitas*, dit Cælius Aurelianus [4]. Ce même Auteur exprime la conſtipation d'une maniere ſinguliere : *veretri in officio ventris erectione;* par la raiſon qu'en effet, cette érection a principalement lieu dans les grands efforts qu'on fait à la garde-robe.

§ XXIX, l. 8. *Au point qu'il leur faut des médecines*, &c. Hippocrate [5] attribue cet effet à la chaleur du ventre & des chairs, qui pompe & qui répand dans toute l'habitude du corps la médecine en la détournant du canal inteſtinal :

1 Voy. les *Notes* de Dacier ſur ce paſſage.

2 *Morbor. chronic.* L. III, cap. IV, p. 448, ſq.

3 *Journ. de Médec.* vol. IX, p. 155, ſuiv.

4 *Ubi ſupra.*

5 *De purgantibus*, § 9, T. I, p. 609, cf. & *Epidem.* L. VI; ſect. 5, N° 23.

carnes enim ipsorum & ventres, quum calidi sunt, medicamentum assumunt & nihil depurgantur. Il ajoute même les inconvéniens qui pourroient résulter d'un purgatif administré dans cet état de chaleur : *& febris major fit, & color mutatur, & icterici fiunt.* Il recommande ailleurs [1] d'éviter dans les affections de la rate, les émétiques, par la raison sans doute qu'ils peuvent augmenter la constipation du ventre (*Disc. prélim.* § 88). Martin, dans ses notes sur cet endroit, a très-bien senti que tout ce que dit Hippocrate de l'état du ventre & de la rate, ainsi que des différentes maladies de ceux qui habitent des marais & qui font usage des eaux marécageuses, est également applicable aux habitans du Phase, dont il parle plus bas (§ LXXXIII & LXXXIV). En effet, ce peuple, connu aujourd'hui sous le nom de Mingreliens, habitant des marais & faisant usage d'eaux stagnantes & putréfiées, est, au rapport du pere Lamberti, sujet à tous les maux qui sont ici décrits sans en excepter la paresse du ventre. Voici les propres paroles de ce missionnaire, qui peuvent servir de commentaire au texte d'Hippocrate : « in quel paese, o sia la robustezza del corpo, o la quantità degli humori, se le medicine si danno al peso della nostra Italia non oprano cosa alcuna. Pertanto è necessario replicare & treplicare i pesi acciochè sortischino il loro effetto. Anzi sino i nostri Italiani dopo esser dimorati per qualche tempo da quelle parti, bisogna con gagliardi purgativi al modo del paese purgargli [2]. » Ensuite, en parlant de leurs maladies ainsi que du peu de durée de leur vie, il dit : « Assai pochi son quelli che arrivano ad una perfetta vechiaja.

1 *De intern. affect.* § 35, T. II, p. 240.

2 *Relatione della Colchide, oggi detta Mengrellia,* &c. cap. 19, p. 114.

» Quivi il mal della milza affligge quasi universalmente,
» i Colchi, il quale non venendo à suo tempo con gli oppor-
» tuni remedii curato, quasi sempre si converte in idropisia.
» La terzana & quartana è così famigliare a tutti, che non
» stimando la niente, anco ne' tempi de' parossismi stessi
» non tralasciano i loro affari. La quotidiana nell'autunno
» suole universalmente travagliare. A' gli huomini d'età
» matura il catarro & l'asma li suol suffogare, & a l'altra
» gente l'itteritia & il letargo l'uccide [1] ».

§ XXX, l. 4. *Or, toutes ces maladies.... dans des hydropisies mortelles.* Les hydropisies viennent souvent à la suite des fievres intermittentes très-longues & très-opiniâtres, des diarrhées & des dyssenteries également longues, mais sur-tout de ces dernieres, suivant cet aphorisme : *quicunque splenici a dysenteria corripiuntur, his longa accedente dysenteria, aut hydrops accedit, aut intestinorum lævitas, & pereunt* [2].

§ XXXI, l. 3. *Aux affections maniaques.* Le grec porte μανιώδη νοσήματα, ce qu'il faut entendre, ou, suivant Avicenne, de la *manie* proprement dite, qui est un délire chronique sans fievre, ou de la *mélancolie* (affection qu'Hippocrate désigne quelquefois par le nom de *manie* [3], & qui ne differe de cette derniere que par le degré), ou enfin de la *frénésie*, qui est un délire accompagné de fievre, & qui se présente comme maladie idiopathique, ou comme symptôme d'autres maladies. Ce dernier sens sembleroit le plus naturel, si l'on faisoit attention à la saison de l'hiver, pendant laquelle cette affection se manifeste, à l'âge jeune, qui y est plus particuliérement sujet, & aux

1 *Ibid.* cap. 27. p. 193.
2 *Aphorism.* VI, 43 & *Coac.* 466.
3 Foës, *Œconom.* in Μανία.

autres maladies également aiguës avec lesquelles elle coëxiste. Cependant Arbuthnot, en citant [1] cet endroit, paroît l'avoir entendu dans le sens de la *mélancolie* : « observavit » Hippocrates humidarum regionum incolas esse leuco- » phlegmaticos, tumidos & melancholicos ob fibrarum » relaxationem absorptamque aëris humiditatem ». Cela paroît d'autant plus vraisemblable, que cette affection, ainsi que la jaunisse & l'hydropisie, suivent ou accompagnent le scorbut, & se rencontrent ordinairement dans les pays humides [2]. A Douay, ville bâtie sur un sol marécageux, & sujette aux hydropisies, aux obstructions, aux fievres d'accès, au scorbut, il n'est point rare de voir des mélancoliques, qui éprouvent à l'âge de quarante ans le dégoût de la vie, & l'horrible tourment du désir de s'en délivrer [3]. En Angleterre, pays, comme on sait, très-humide, c'est pendant l'hiver que les suicides sont plus fréquens [4]. Au reste, il est possible qu'Hippocrate ait employé ici le mot μανιώδη dans toute sa latitude, pour désigner toute aliénation d'esprit, soit aiguë, soit chronique. Nous avons déja vu dans la relation du pere Lamberti (§ XXIX, l. 8.), que la léthargie, qui est aussi une espece de délire tranquille, étoit une des maladies familieres aux Mingreliens.

§ XXXII, l. 1. οἰδήματα ἐγγίγνεται καὶ φλέγμα λευκόν. Je tâcherai de rétablir à cette occasion un passage d'Hippocrate, dans lequel presque tous les interpretes ont cru voir l'histoire de la maladie d'une femme de l'Idumée, pays, comme on sait, de l'Asie, sur les confins de la Palestine

1 *Specim. effect. Aër. in hum. corp.* cap. VI, § 21, p. 241.

2 Van-Swieten, *Comm. in Boërh. Aphorism.* § 1108, T. III, p. 505,

3 *Journ. de Médec.* vol. XCII, p. 240, suiv.

4 *Comm. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. IX, p. 10.

& de l'Arabie. Voici le paſſage tel que Vander-Linden nous le donne [1] : ἡ Στυμάργεω οἰκέτις ῾Η ἸΔΟΥΜΑ'ΙΑ ἐγένετο, ὡς ἔτεκε θυγατέρα, Ε'ΠΕ'ΣΤΡΑΠΤ'Ο ὁι τὸ στόμα τοῦ αἰδοίου, καὶ ἐς ἰσχίον καὶ σκέλος ὀδύνη. παρὰ σφυρὸν τμηθεῖσα ἐῤῥήϊσε: ΚΑ'ΙΤΟΙ καὶ τρόμοι κατὰ σῶμα πᾶν κατεῖχον. ἀλλ' ἐπὶ τὴν πρόφασιν ΔΙΕΛΘΕΙ͂Ν καὶ τῆς προφάσιος τὴν ἀρχήν. Outre qu'il eſt difficile de croire qu'Hippocrate ou l'Auteur du deuxieme livre des *Épidémies*, ait connu & traité en Grece une Iduméenne, on voit clairement que cet ἐγένετο ſeroit abſolument déplacé ici, même en ſuppoſant que la leçon fût vraie. Galien, au rapport de Foës (*in not.* p. 1039), lit : ἡ Σ. ὁ. ἧ οὐδ' αἷμα ἐγένετο ; ce qui fait diſparoître l'Iduméenne, mais non l'obſcurité. En attendant qu'on nous débrouille ce paſſage, je propoſerois de le corriger de cette maniere : ἡ Στυμάργεω οἰκέτις, Ἡ Ο'ΙΔΑΛΕ'Α (où bien ὑδαλέα) ἐγένετο, ὡς ἔτεκε θυγατέρα, Α'ΠΕ'ΣΤΡΑΠΤΟ τὸ (leçon de Foës) στόμα τοῦ αἰδοίου, κ. ἐ. ἰ. κ. σ. ὀ. π. σ. τ. ἐῤῥήϊσε. ΚΑ'ΙΤΟΙ (on peut ſe paſſer de cette conjonction), καὶ τρόμοι κ. σ. π. κ. ἀ. ἐ. τ. πρόφασιν ΔΕ͂Ι Ε'ΛΘΕ͂ΙΝ, κ. τ. λ. *La domeſtique de Stymarges, laquelle eſt devenue hydropique, après avoir accouché d'une fille, éprouva un déplacement de l'orifice de la matrice, qui fut ſuivi de douleurs à une des hanches & des extrémités inférieures. Elle fut ſoulagée par une ſaignée à la cheville du pied. A ces accidens ſe joignoit encore le tremblement de tout le corps ; mais dans des cas pareils, il faut toujours remonter à la premiere origine du mal.* Ce qui paroît juſtifier le changement d'ἰδουμαία en οἰδαλέα que je propoſe, c'eſt qu'Hippocrate emploie ce dernier mot, auſſi bien que ſon ſynonyme ὑδαλέα, pour déſigner les tumeurs hydropiques [2]. Héſychius explique ὑδαλὴς par

1 *Epidem.* L. II, ſect. 4, T. I, p. 705.

2 *Prædict.* L. II, § II, T. I, p. 489, *de intern. affect.* § XXV, T. II, p. 227.

ὑδρωπιῶν. Quant à la glose de Suidas : οἰδαλέον, τὸ ὑγρὸν, je pense que ce grammairien a confondu ce mot avec l'ὑδαλέον. Je dois ajouter que, dans le passage que je viens de corriger, les mots : κάῖοι καὶ τρόμοι, κ. τ. λ. sont rendus par Calvus, *corpus tamen totum tumuit tremuit que*, comme s'il avoit lu : κάῖοι καὶ οἶδος καὶ τρόμοι. Quoi qu'il en soit, je ne puis finir cette note sans rapporter un autre endroit du même livre [1], qui paroît une répétition de la même histoire, & qui est encore plus maltraité par les copistes que le premier : καὶ ἡ Στυμάργεω ἐκ ταραχῆς ὀλιγημέρου πολλὰ ΣΤ'ΗΣΑΣΑ, ΚΑΙ' παιδίου ΜΕΤ'ΑΣΤΑΣΙΝ θήλεος Α'ΠΟ' ΦΘΟΡΗ~Σ ΤΕΤΡ'ΑΜΗΝΟΝ ὑγιήνασα ὤδησε. Je crois qu'il faut lire : κ. ἡ. Σ. ἐ. τ. ὀ. πολλὰ ΣΤΑ'ΣΑ, ΚΑ'Ι Ε'Κ παιδίου, ΜΕΤ'Α ΣΤ'ΑΣΙΝ, θήλεος Α'ΠΟΦΘΟΡΗ~Σ ΤΕΤΡΑΜ'ΗΝΟΥ ὑγιήνασα ὤδησε. *La domestique de Stymarges eut, après une diarrhée de peu de jours, un long resserrement de ventre qui se termina par la fausse couche d'une fille de quatre mois ; elle ne releva de cette derniere maladie que pour tomber dans l'hydropisie.* En comparant ces deux endroits, on voit clairement que l'auteur entendoit dans le premier par *origine du mal*, la diarrhée. Elle fut suivie du resserrement de ventre ; vint ensuite la fausse couche, après laquelle se déclara l'hydropisie, qui étoit une hydropisie de la matrice, accident très-ordinaire à la suite des fausses couches [2]. On pourroit encore, au lieu de πολλὰ σῆσασα, lire : πολλὰ πονήσασα, comme semble avoir lu ou voulu lire Cornarius.

§ XXXII, l. 1. *Les femmes sont sujettes aux œdemes & aux leucophlegmaties*, &c. Il parle encore ailleurs [3] des

1 *Epid.* L. II, sect. 2, T. I, p. 690.
2 Hippocrat. *De nat. muliebr.* § 2, T. II, p. 358, sq.
3 *De superfœtat.* § 8, T. II, p. 650.

leucophlegmaties

leucophlegmaties des femmes enceintes, & des suites qu'elles entraînent par rapport aux fœtus. Quant à la bouffissure de leurs enfans nouveaux nés, il y [1] observe aussi qu'elle peut donner lieu à différentes maladies, si elle ne se dissipe point au bout de quelques jours après la naissance.

§ XXXII, l. 6. *Les évacuations qui suivent leurs couches*, &c. Cette suppression de lochies peut encore entraîner l'hydropisie, ou du moins occasionner une tuméfaction du bas ventre [2]. Il nous en donne un exemple dans la domestique de Stymarges, dont j'ai parlé dans l'avant-derniere note. Chez cette femme, les lochies furent d'abord supprimées par un spasme de la matrice, qui étoit vraisemblablement dû à l'atonie produite par la diarrhée qui avoit précédé la fausse couche. Cet accident donna lieu à la douleur de la hanche & de l'extrémité inférieure. La saignée la soulagea pour quelque temps en dissipant le spasme; mais, loin de remédier à l'atonie, elle ne fit peut-être que l'augmenter au point qu'elle amena l'hydropisie. Je dis *peut-être*, parce qu'il est possible qu'Hippocrate ou celui qui nous a transmis l'histoire de cet accident, se soit trompé dans l'indication de la saignée.

§ XXXIII, l. 2. *A l'âge viril on est sujet aux varices*, &c. Les ulceres sont très-difficiles à guérir dans les pays marécageux, comme l'ont observé Aristote [3] & Ramazzini (not. § X, l. 2). Cela doit principalement s'entendre des rateleux, dont il a parlé plus haut (§ XXIX), comme il paroît par la description qu'il en fait ailleurs [4], & par

1 *De Octimestri*. § 3, T. I, p. 176.

2 *De natur. muliebri*, § 9, T. II, p. 364. *De morb. mulier*. § 60, p. 452.

3 *Problem*. XIV, 6.

4 *De internis affectionib*. § 34, 35, T. II, p. 239, sq.

celle de Cœlius Aurelianus [1], qui,en traitant des affections de la rate, dit, *& venas nigras apparere atque crassiores* (ce sont les varices), *& in cruribus ulcera difficile in cicatricem vel indecenter venientia.* Ce rapprochement prouve la fausseté de la leçon καῦσοι (*fievres ardentes*), au lieu de κιρσοὶ (*varices*) que j'ai rapportée dans mes variantes.

§ XXXIII, l. 5. *Aussi vieillissent-ils avant*, &c. J'ai déja observé (not. § XIX, l. 1, p. 58.) que c'étoit dans les endroits élevés & exposés à l'action libre de l'air que l'homme vivoit plus long-temps. Il n'est donc pas étonnant que, dans les endroits marécageux, bas, où l'atmosphere est dans un état de stagnation perpétuelle, il arrive tout le contraire [2]. Cela s'accorde encore avec les observations du pere Lamberti (§ XXIX, l. 8.) au sujet de la Colchide.

§ XXXIV, l. 1. *Il arrive encore que les femmes se croient enceintes.* Il a été également prouvé par les observations des Modernes, que les fausses grossesses produites par les hydatides « sont très-communes dans les pays marécageux, où la plupart des habitans ont une constitution » lâche, propre à l'affection scorbutique, qui y est presque endémique, & qu'elles se terminent plus ou moins » tard par l'excrétion de ces hydatides [3] ». Ces fausses grossesses dont Hippocrate parle ailleurs [4] plus au long, peuvent encore provenir d'une collection de vents & de flatuosités, laquelle imite parfaitement tous les symptômes de la vraie grossesse. Sydenham observe que les veuves

1 *Morbor. chronicor.* L. III, cap. IV, p. 449.

2 Aristot. *Problem.* XIV, 7.

3 *Journ. de Médec.* vol. LXXXVIII, p. 30.

4 *De natur. muliebr.* § 2, T. II, p. 358, § II, p. 365, sq. *De morb. mulier.* L. II, § 23, p. 552, sq. *Prædictor.* L. II, § 35. T. I, p. 514.

ou les femmes qui ne se sont mariées que dans un âge avancé, y sont fort sujettes. Elles sentent un mouvement d'enfant, un orgasme dans le sein, & elles y voient souvent le lait paroître ; enfin elles éprouvent toutes les incommodités des femmes enceintes, & sont tellement persuadées de l'être qu'elles font tous les préparatifs ordinaires de l'accouchement, jusqu'à ce que la tumeur du ventre, en s'affaissant peu à peu dans la même proportion qu'elle s'étoit formée, les tire de leur erreur [1].

§ XXXV, l. 1. *Les plus mauvaises après celles-là*, &c. Plus littéralement : *viennent ensuite* (δεύτερα δὲ) *celles qui sortent des rochers*, &c. Hippocrate considere les eaux des rochers, non comme mauvaises absolument, πρὸς ἅπαν χρῆμα, expression dont il se sert en parlant des eaux de marais, § XXXIV, mais comme tenant le milieu entre ces dernieres & celles du § XXXVI, dont il va parler bientôt, de maniere que, inférieures en qualité aux eaux des lieux élevés & des collines de terre, elles sont cependant préférables aux eaux de marais. C'est le véritable sens de tout ce passage : & c'est dans ce sens qu'Avicenne l'a entendu ; puisqu'en comparant les eaux dont il est question dans ce § avec celles du § suivant, il le paraphrase ainsi, *Attamen quæ ex pura sinceraque terra* (c'est ainsi qu'il a voulu rendre l'expression λόφων γεηρῶν), *meliores sunt iis quæ ex saxis* (ἐκ πέτρέων) *prorumpunt.* D'ailleurs, l'Auteur, d'après ce qu'il dit au § XXXIX, ne considere l'usage de ces eaux que par rapport aux malades, & il ne prétend point les interdire aux hommes en santé quand ils n'ont point la facilité de s'en procurer de meilleures. Ces considérations suffisent pour atténuer le reproche que Haller [2] fait à Hip-

1 Sydenham, *Tract. de hydrop.* p. 484.
2 *Art. Med. princ.* T. I, Præfat. p. 2.

pocrate d'avoir condamné, contre l'obſervation, les eaux des rochers. Au reſte, ſi l'on en croit Athénée [1], Homere n'avoit pas une meilleure opinion de ces eaux. Plutarque regarde auſſi les eaux qui ſourdent des rochers ou des pays montueux, comme plus dures & plus froides, quoique plus pures & plus limpides, que les eaux des marais & des plaines [2] *. D'autres, au contraire, penſoient [3] que les eaux des montagnes étoient plus propres à la boiſſon que celles des plaines. Tout ce qu'on peut dire pour concilier ces opinions, c'eſt que d'après ce que nous avons déja obſervé (§ XXVII p. 88) ſur la propriété diſſolvante de l'eau, & ſur la différente nature des terreins qu'elle parcourt, il eſt auſſi faux de dire en général que les eaux des rochers ſont bonnes, que de prétendre qu'elles ſont mauvaiſes ſans diſtinction. Elles ſont bonnes, ſi ces montagnes ou ces rochers ſont compoſés de matieres qu'elles ne peuvent attaquer ni diſſoudre ; elles ſont mauvaiſes, s'ils ſont formés de matieres attaquables par l'eau, telles que le gypſe, la chaux, &c. Il eſt à préſumer qu'Hippocrate, en condamnant ces eaux, avoit en vue quelques montagnes particulieres de la Grece, peut-être celles de la Thrace, qui ſont en effet de nature calcaire, ſuivant les obſervations de Delius [4]. Une preuve au moins qu'il n'a pas voulu condamner toutes les eaux de montagne en général, c'eſt qu'il recommande dans la ſuite (§ XXXVI) les eaux des lieux élévés.

1 L. II, cap. IV, p. 41. mais voy. Euſtath. in *Iliad.* p. 733, 1041, & 1042.

2* Plutarch. *Sympoſiac.* L. VIII, quæſt. 5, T. VIII, p. 894 ; & *de primo frigido*, T. IX, p. 756. Dans ce dernier paſſage il faut lire : οὐκ ἐπιμίγνυται au lieu de οὐκέτι μίγνυται.

3 Athen L. II, cap. 5, p. 42.

4 *Comm. in reb. de Scient. nat. & Medic. geſtis*, Suppl. III dec. p. 321.

§ XXXV, l. 6. *D'alun.* J'ai conſervé le nom d'*alun*, pour me conformer à Pline, qui a rendu par *alumen* le nom grec στυπτηρία. Mais je dois obſerver que l'alun des Anciens n'eſt point ce que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le même nom. Ils donnoient ce nom, ſuivant Beckmann [1], à différentes ſubſtances vitrioliques, déſignées ſpécialement par les noms de *chalcitis*, de *miſy*, de *ſory* & de *chalcanthos*. Dioſcoride fait mention de trois eſpeces de ſubſtances vitrioliques, ou, comme on les nommoit alors, *alumineuſes*, ſavoir : 1, d'*alumen ſciſſile*, στυπτηρία σχιστὴ, qui eſt l'*alumen nativum* ou *plumoſum* de Cronſtedt & de Walerius, ou l'*halotrichum* de Scopoli, & qu'on ſait être d'une nature vitriolique ; 2, d'*alumen rotundum*, στυπτηρία στρογγύλη, que Beckmann regarde comme une *ſtalactite* ſemblable à celle que l'on trouve dans les mines de Goſlar ; & 3, d'*alumen liquidum*, στυπτηρία ὑγρὰ, dont on ne connoît pas aſſez la nature. Quant à l'art de préparer ce que nous appellons aujourd'hui *alun*, il ne fut connu qu'au douzieme ſiecle dans le Levant, d'où il fut enſuite tranſporté en Europe par les Italiens.

§ XXXV, l. 7. *De nitre.* En traduiſant *nitre*, j'ai voulu conſerver, à l'exemple de Pline, le nom grec, quoiqu'il ſoit prouvé que le nitre des Anciens eſt ce que nous appellons aujourd'hui *natrum*, c'eſt-à-dire, un alcali minéral ou carbonate de ſoude, qu'on trouve dans les lacs de différents pays, mais ſur-tout des pays méridionaux. Notre véritable nitre, qui eſt un ſel neutre compoſé de l'acide nitreux & d'un alcali, n'étoit point connu des Anciens. En Egypte, on tire le natrum de trois lacs formés par les débordemens du Nil, après qu'ils ſont évaporés par la chaleur du ſoleil, on le taille par morceaux & on le laiſſe

1 *Commentation. Societ. Reg. Scient. Gotting.* vol. I, p. 111.

ſécher à l'air. Suivant Proſper Alpin, il y en a de deux ſortes : le *natrum roſé*, qui eſt vraiſemblablement le νίτρον ἐρυθρὸν d'Hippocrate [1] ; il eſt plus compacte, plus peſant, & plus eſtimé que la ſeconde eſpece qui eſt le *natrum blanc*, qui paroît cependant être à la légereté près, le même ſel abſolument. Les Égyptiens s'en ſervent dans la leſſive du linge, & dans l'aſſaiſonnement des viandes & des légumes farineux, qu'il attendrit. Leurs ancêtres s'en ſervoient pour macérer les cadavres avant de les embaumer & de les reduire en momies [2]. L'uſage médicinal du natrum a été très-étendu chez les Anciens. On le trouve ſouvent dans Hippocrate [3], employé comme topique ; mais Pline [4] nous donne une liſte bien longue de maladies dans leſquelles on l'employoit extérieurement ou intérieurement, ſuivant les cas. Encore aujourd'hui, les Maures de Tripoli en Barbarie, s'en ſervent intérieurement contre la colique, & comme d'un remede laxatif ; ils le prennent auſſi mêlé avec du tabac comme ſternutatoire [5].

§ XXXV, l. 7. *Comme c'eſt la force de la chaleur qui produit toutes ces matieres*, &c. C'eſt encore aujourd'hui le ſentiment de pluſieurs Phyſiciens. Le ſoufre & l'arſenic qui accompagnent ordinairement les filons des mines, en s'uniſſant avec les eaux ſouterraines & d'autres matieres qui s'y trouvent, y produiſent par leurs principes reſpectifs & au moyen de la chaleur intérieure de la terre, une agitation analogue à la fermentation. Les vapeurs qui s'élevent

1 Foës, *Œconom. in* Νίτρον.

2 Herodot. L. II, cap. 86.

3 Foës, *ubi ſupra.*

4 L. XXXI, cap. 46.

5 *Comment, de rebus in Scient. natur. & Medic. geſtis*, vol. XXII, p. 98.

de cette fermentation, en s'uniſſant avec les parties molles de la terre, forment avec le temps les pyrites ſulfureuſes & arſénicales, qu'on peut regarder comme les premiers rudimens ou embryons des métaux [1]. L'opinion d'Ariſtote [2] ſur la formation des minéraux, mérite auſſi d'être connue. Il penſoit que les métaux, tels que le fer, l'or & le cuivre, ſe formoient des vapeurs interceptées dans le ſein de la terre; & que les autres foſſiles, tels que la ſandaraque, l'ocre, le minium, le ſoufre, le cinabre, devoient leur origine aux exhalaiſons renfermées également dans le ſein de la terre.

§ XXXVI, l. 2. *γεηρῶν*. A la place de ce mot, on lit dans Athénée *ξηρῶν*, comme j'en ai déja averti dans les variantes. Il s'agit de ſavoir s'il faut corriger Athénée par Hippocrate, comme a fait Caſaubon, ou s'il ne faut pas plutôt lire auſſi dans notre texte *ξηρῶν* au lieu de *γεηρῶν*. Cette derniere leçon pourroit être juſtifiée par les compoſés *γεώλοφος* & *γήλοφος* : mais ces mots ne ſe trouvent ni dans Homere ni dans Hérodote, & ſemblent être d'une date poſtérieure; au lieu que le *ξηρῶν* ſembleroit être mis à deſſein par oppoſition aux terreins humides & marécageux du § XXVIII.

§ XXXVI, l. 3. *καὶ τὸν* ΟἾΝΟΝ *φέρειν ὀλίγον οἷά τέ ἐστι*. Caſaubon [3] a parfaitement ſaiſi le ſens de ce paſſage; mais avant lui Lalemant * l'avoit déja entrevu, & Septalius ** l'avoit tellement éclairci qu'il ne reſtoit plus aucun doute. Caſaubon reproche de plus à Dalechamp d'avoir

1 *Ibid.* vol. V, p. 166.

2 *Meteorolog.* L. III, cap. 6.

3 *In Athen.* L. II, cap. VII, p. 58, edit. de 1600.

* Il publia ſon commentaire en 1557.

** Le commentaire de Septalius parut en 1590.

voulu corriger cet endroit d'Hippocrate, faute de l'avoir entendu. En effet, ce traducteur le rend par cette expression singuliere, *nec limi trahere multum possit ;* ce qui suppose cette leçon : καὶ τὸν ΠΗΛ'ΟΝ φέρειν, κ. τ. λ. Il s'agit maintenant de savoir si c'est lui-même qui l'a fabriquée, comme Casaubon le lui reproche, ou s'il l'a trouvée dans quelque Ms. d'Athénée. Dans ce dernier cas, que je n'ose garantir, le seul reproche que mérite Dalechamp, c'est d'avoir ignoré ou oublié que dans le dialecte ionique le mot πηλὸς (*limon* ou *boue*), est synonyme d'οἶνος, *vin* [1].

§ XXXVI, l. 5. *Chaudes en hiver & fraîches en été.* J'ai expliqué la cause de ce phénomene (§ IX, l. 6), par la température égale de l'intérieur de la terre. Hippocrate [2] pensoit au contraire que l'intérieur de la terre étoit réellement plus chaud en hiver qu'en été. Quoiqu'il en soit, on a de tout temps [3] regardé comme une marque de la bonté d'une eau, d'avoir une température opposée à celle de l'atmosphere. Ainsi, il est à présumer que c'est par distraction, si ce n'est point une faute de traduction ou d'impression, qu'Avicenne, en copiant ce passage d'Hippocrate, dit précisément le contraire : *hyeme algens, æstate calens.* Les Anciens avoient encore observé que le même volume d'eau pesoit plus pendant l'hiver que pendant l'été [4] ; ce qui doit sur-tout s'entendre des eaux exposées à l'action de l'atmosphere.

§ XXXVII, l. 2. ταῦτα μὲν πάντα. C'est ainsi que je cor-

1 Hesychius *in* Πηλὸς, et Brunck *Sophocl.* T. IV, p. 737, edit. 1789.

2 *De natur. puer.* § 26—31. T. I, p. 152—155.

3 Homer. *Iliad.* X, 151.

4 Athen. L. II, cap. 4, p. 42, et Plutarch. *quaest. natur.* T. IX, p. 618, 619.

rige

rige au lieu de τῷ μὲν πάντα, τὰ μὲν πάντα, ou τῷ μὲν παντὶ, trois expressions dont aucune ne peut convenir ici. L'auteur oppose constamment le ταῦτα à l'ὁκόσα. Voy. § XXVIII, XXXVII, XXXVIII, XLI & les variantes sur le § XXII, l. 11.

§ XXXVIII, l. 4. θερινῶν ἀνατολέων, κ. τ. λ. *le levant & le couchant d'été.* Costæus [1] en proposant de changer le texte en ἐαρινῶν ἀνατολέων... *le levant & le couchant de printemps*, n'a pas vraisemblablement fait attention qu'il est question des eaux dures & saumâtres; & que l'Auteur appelle *secondes en bonté*, c'est-à-dire *plus mauvaises*, celles de ces eaux qui sont exposées au Nord, entre le Nord-ouest & le Nord-est, par rapport à celles exposées à l'Orient entre le Nord-est & le Sud-est, qu'il regarde comme *les meilleures*, c'est-à-dire, *les moins mauvaises*. La traduction d'Avicenne, *secundæ notæ est quæ in Septentrionem profluit*, ne laisse aucun doute sur le sens de ce passage. J'observerai d'ailleurs que l'usage a prévalu de dire ἀνατολὴ ἰσημερινὴ, *levant d'équinoxe*, & non pas ἀνατολὴ ἐαρινὴ, *levant de printemps*, quoiqu'on dise ἀνατολὴ θερινὴ & χειμερινή. Quant à la contradiction qui résulteroit de la leçon θερινῶν, elle n'existe plus depuis qu'on est convenu de lire plus bas dans ce même § χειμερινῆς (au lieu de θερινῆς) ἀνατολῆς. Fondés sur cette prétendue contradiction, Lalemant & ensuite Martin ont aussi regardé ce passage comme altéré, quoiqu'ils l'ayent corrigé d'une maniere différente, en changeant le δυσίων en χειμερινῶν, dans ce sens, *entre le levant d'été & celui d'hiver*, c'est-à-dire, entre le Nord-est & le Sud-est. Mais c'est précisément l'opposé de l'idée d'Hippocrate, qui regarde les eaux de cette exposition comme les meilleures, quand elles sont douces (§ XXII & XXXVI),

1 Jo. Costœi *Miscell. Dissertat.* p. 8. Bononiæ, 1598.

2 P

& comme les moins mauvaises, quand elles sont saumâtres.

§ XXXVIII, l. 8. χειμερινῆς, κ. τ. λ. *le levant & le couchant d'hiver.* Cette leçon, avouée par le Ms. de Gadaldinus & adoptée par la plupart des éditeurs & interpretes, est sans doute préférable à la leçon θερινῆς. Ce qui la rend indubitable, c'est qu'en lisant χειμερινῆς, il se trouve qu'Hippocrate fait exactement de droite à gauche tout le tour de l'horizon ou du compas, en commençant par les eaux d'une exposition orientale, & en finissant par celles qui regardent un des points entre le Sud-ouest & le Sud-est. *Voy. la note précédente.*

§ XXXVIII, l. 10. νοτίοισι. J'entends par ce mot, les *vents méridionaux*, comme par βορηΐοισι les *vents septentrionaux*, en sous-entendant à l'un comme à l'autre, πνεύμασι. Cette ellipse revient si souvent dans les écrits d'Hippocrate, qu'il seroit inutile d'en citer des exemples. Tous les traducteurs (si l'on en excepte Avicenne) ont entendu l'un, des *pays méridionaux*, l'autre, des *pays septentrionaux*; de maniere qu'Hippocrate, selon eux, dit deux fois la même chose, savoir que les eaux qui regardent le Sud, sont sur-tout très-mauvaises du côté du Sud.

§ XXXVIII, l. 11. *Et ne se corrigent un peu que par*, &c. Les observations modernes prouvent que les eaux peuvent éprouver des changemens alternatifs très-sensibles, qu'on peut attribuer en partie à l'état de l'atmosphere & en partie à des révolutions partielles dans l'intérieur de la terre. Gmelin rapporte [1] qu'en Tatarie, dans les districts qui s'étendent depuis la riviere d'Irtisch jusqu'à celle de Jaïk, on trouve plusieurs lacs dont les eaux changent absolument de nature à différentes époques, en devenant douces

1 *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. II. p. 499.

de ſaumâtres, ou ſaumâtres de douces qu'elles étoient. Et pour citer un exemple plus à notre portée, les vertus médicales des fameuſes eaux de Balatuc deviennent plus ou moins grandes, ſelon l'état plus ou moins ſerein de l'atmoſphere, plus ou moins agité par certains vents [1].

§ XL, l. 2. ξυγκαίειν ἀγαθαί. J'ai rendu cette expreſſion équivoque par *brûlant & ſujet à ſe conſtiper*, parce qu'elle eſt ſuſceptible d'un ſens actif auſſi bien que d'un ſens paſſif. Pour ne pas chercher des exemples ailleurs, je citerai le § X, où l'Auteur appelle ceux qui naturellement boivent peu, οὐκ ἀγαθοὺς πίνειν dans le ſens actif, & le § XXXVII, où, en parlant des eaux mauvaiſes à boire, il dit : πίνειν οὐκ ἀγαθὰ dans le ſens paſſif. Ainſi, par ξυγκαίειν ἀγαθαί, *ventres brûlans*, il entend dans le premier ſens, des eſtomacs doués de la faculté digeſtive au ſuprême degré. Il a employé ailleurs les termes ξυνέψειν [2] & ξυνθάλπειν [3], pour exprimer l'action de digérer. On a attaché le même ſens métaphorique au mot αἴθων (ſynonyme de ξυγκαίων) en l'expliquant par βίαιος λιμὸς une *violente faim*, une *faim canine* [4]. Mais la voracité n'eſt pas le ſeul effet qu'éprouvent les perſonnes qui jouiſſent d'une trop grande faculté digeſtive. Elles ſont de plus naturellement ſujettes à la conſtipation (*Diſc. Prélim.* § 5, 6 &c.). C'eſt pourquoi l'Auteur emploie le mot ξυγκαίειν dans le ſens de *conſtiper* [5] : & cette ſignification ſe conſerve encore aujourd'hui dans la langue des Grecs modernes, chez leſquels σύγκαυμα veut dire *conſtipation*, & συγκαυμένος, *conſtipé*.

1 *Journ. de Médec.* T. LXXV, p. 197.

2 *De Diaet.* l. III, § 24, T. I, p. 257.

3 *De ſalubr. diaet.* § 11, T I, p. 631.

4 Suidas in Αἴθων. Cf. & Perizon, *in Ælian.* V.H. L. I, cap. 27.

5 *De intern. affect.* § 51, T. II, p. 260, et *de vict. acut.* § 16, *Ibid.* p. 280. Cf. Foës *Œconom. in* Ξύγκαυσις & Ξυγκεκαυμένα.

§ XLI, l. 1. ἕψειν ἄριστα. Cette expression, également susceptible d'un sens actif & d'un sens passif (Voy la not. précéd.), doit être prise ici dans ce dernier, comme le prouve son opposé ἀνέψανα, *difficiles à cuir* (§ XLII, l. 5.). On peut cependant l'entendre aussi dans le sens actif *très-propres à cuire les substances alimentaires*, parce que naturellement, plus les eaux sont dégagées de matieres hétérogenes, plus elles se convertissent promptement en vapeurs par l'ébullition, & plus elles pénetrent les pores des comestibles, les macerent & les ramollissent facilement.

§ XLI, l. 1. *En effet, toutes les eaux*, &c. L'auteur dit ailleurs *aqua, quæ cito calescit & cito refrigeratur, levissima est* [1]. J'ai déja remarqué (not. § XXVII, l. 1, p. 89) que plus une eau étoit abondante en air, plus elle étoit pesante & réfractaire à l'ébullition, si cet air lui étoit trop adhérent par la présence des matieres hétérogenes avec lesquelles il se combine.

§ XLI, l. 2. τακερώτατα est la vraie leçon de cet endroit, que Portus explique par τακῆναι ῥᾷστα δυνάμενα, ἃ τηκτικότατα καλεῖται. Ce τηκτικότατα, dans un sens actif, noté à la marge de quelques éditions, est moins bon que le τηκτότατα dans le sens passif, reçu dans le texte, & qui n'est cependant qu'une glose du mot τακερώτατα. Hésychius explique le τακερὸν par τηκτόν. Il se dit principalement des légumes, qui s'attendrissent facilement par l'ébullition. Appliqué aux eaux, il ne peut signifier que des eaux qui bouillent ou qui se convertissent promptement en vapeurs par l'action du feu ou de la chaleur; de même que son opposé ἀτέραμνα (l. 4.) signifie des eaux réfractaires à cette action, auxquelles il faut un feu plus fort & un temps plus long pour se convertir en vapeurs. Je corrigerai à

1 *Aphorism.* V. 26. Cf. Athen. L. II, p. 42 & 46.

cette occasion un autre endroit d'Hippocrate, où on lit aujourd'hui : ἔστι δὲ τὰ εὐωδέστατα, ΣΤΕΡΕΑ' καὶ ἥδιστα, ταῦτα ἄριστα δίεφθα και ψυχρὰ· τὰ δὲ ἀηδέστατα καὶ δυσώδεα καὶ σκληρὰ, ταῦτα κάκιστα [1]. Il me paroît clair par l'opposition des autres termes que le σκληρὰ ne peut pas être l'opposé de στερεὰ, à moins qu'on ne change celui-ci en τακερὰ ou en son synonyme Τ'ΕΡΕΝΑ, *tenera*. Hésychius explique ce dernier mot par ἁπαλὰ, τρυφερὰ, & lui oppose l'ἀτέραμνον, qui, est, selon lui, τὸ μὴ ἐνδιδοῦν, σκληρὸν, κ. τ. λ.

§ XLII, l. 5. *Elles resserrent plutôt qu'elles ne lâchent le ventre.* Pour faire disparoître le paradoxe de cette assertion, les commentateurs ont proposé différentes explications. On sait par expérience que l'eau de mer possede une vertu laxative, qu'Hippocrate ne pouvoit pas ignorer. Dioscoride [2] l'appelle κοιλίας ταρακτικὸν, & Aristore [3] observe de plus que même son application externe produit le même effet, en citant l'exemple de ceux qui nagent dans la mer, lesquels ont plus ou moins le ventre libre. Mais il faut observer qu'Hippocrate, en parlant ici de l'usage journalier de l'eau, ne pouvoit avoir en vue les eaux de mer, que personne ne s'est encore avisé d'employer pour sa boisson ordinaire. Il est donc clair qu'il n'entend par *eaux salées*, que les mêmes eaux qu'il a appellées plus haut (§ XL) *saumâtres*, & dont il a conseillé l'usage à ceux qui ont le ventre humide, comme étant plus propres à resserrer qu'à lâcher; propriété qu'auroit également l'eau de mer, si on la prenoir à la même dose & aux mêmes intervalles, auxquels on prend l'eau douce qui nous sert de boisson ordinaire. Car, comme l'observe très-bien

1 *De vict. acut.* § 60, T. II, p. 317.

2 L. V, cap. 19.

3 *Problem.* XXIII, 39.

Cullen [1], plusieurs eaux minérales produisent plus d'effet comme laxatives, qu'on n'auroit lieu de s'y attendre d'après la petite quantité de sel qu'elles contiennent; ce qui prouve que la quantité d'eau que l'on prend avec ces sels, contribue à leur action. Russel [2] prétend même que la vertu laxative de l'eau de mer, est due plutôt à la petite quantité de sel cathartique amer qu'elle contient, qu'au sel commun ou de cuisine, lequel desseche et resserre plutôt le ventre. D'après l'analyse faite par Gaubius, chaque livre d'eau de mer contient environ trois gros & dix-sept grains de sel commun, dix grains de sel séléniteux & alumineux, & vingt-quatre grains de sel admirable de Glauber, autrement appelé sel cathartique amer [3].

§ XLII, l. 7. πηγαίων ὑδάτων. Sans le secours des Mss. il étoit aisé de voir qu'il falloit écrire πηγαίων & non pas πηγέων. Cependant cette derniere leçon a été adoptée par tous les éditeurs. Pour qu'on ne s'avise point d'accuser Hippocrate d'avoir omis ici *les eaux de puits*, je dois observer que ces dernieres sont comprises sous le nom générique de πηγαῖα, *eaux de source*. Aristote [4] emploie le πηγαῖα & le φρεατιαῖα comme des termes synonymes. Plutarque [5] se sert également du mot πηγὴ, lorsqu'en parlant des eaux de puits, il dit : ὅταν οὖν ὑποσπασθῇ ὑπὸ (je corrige : ἀποσπασθῇ ἀπὸ) τῆς πηγῆς τὸ ὕδωρ, ἐν τῷ ἀέρι προθερμανθὲν, ψύχεται ταχέως. Nous autres Grecs modernes, nous n'avons pour exprimer un *puits*, que le mot πηγάδιον, diminutif de πηγὴ.

1 *Matier. médical.* vol. II, p. 539.

2 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XI, p. 672.

3 *Ibid.* vol. XVIII, p. 470.

4 *Meteorol.* L. II, cap. I.

5 *Sympofiac.* l. VI, quæst, 4, T. VIII, p. 754.

§ XLIII, l. 4. *Le ſoleil attire & enleve les parties les plus ſubtiles*, &c. D'après l'eſtimation d'Halley, de la ſeule mer méditerranée, il doit s'élever pour le moins en 24 heures, cinq mille deux cents quatre-vingts millions de tonnes d'eau, dont les vapeurs, traverſant l'atmoſphere, ſe rafraîchiſſent comme dans un alambic, pour retomber enſuite en pluie ou en neige ſur les hautes montagnes, qui fourniſſent à l'entretien des fleuves; leſquels, en parcourant la terre, l'humectent, la fertiliſent, & vont ſe précipiter enſuite dans la mer, pour y remplacer un déchet ſuivi, cauſé par l'évaporation journaliere, & donner un nouvel aliment à cette conſtante circulation [1]. On croit avoir obſervé que la mer eſt plus ſalée dans les pays chauds que dans les pays tempérés, à cauſe ſans doute de la forte évaporation des eaux (not. § IX, l. 1, p. 16). Si cela eſt, elle doit par la même raiſon être plus ſalée pendant l'été que pendant l'hiver; du moins c'étoit l'opinion des Anciens [2].

§ XLIII, l. 6. *δῆλον δὲ οἱ ἅλες ποιέουσι.* Les traducteurs liſent: *αἱ ἅλες* au féminin, & le rendent par *mare*, excepté peut-être le ſeul Calvus, qui le paraphraſe *mare & ſal.* Ils ont été induits en erreur par une regle grammaticale, ſuivant laquelle ce mot ſignifie au féminin, *mer*, & au maſculin, *ſel.* Mais ils n'ont pas fait attention que dans cette même regle on ajoute que le mot *ἡ ἅλς*, n'a point de pluriel, au lieu que *ὁ ἅλς* fait au pluriel *οἱ ἅλες* [3]. Hippocrate ne pouvoit ici employer ce mot dans un ſens différent de celui qu'il lui donne deux lignes plus loin :

1 *Encyclopéd. par ordre de matier.* Médec. T. V, Article *Eau*, p. 589.

2 Plutarch. *Quæst. natur.* T. IX, p. 620.

3 *Etymol. magn. in* Ἅλς.

καὶ γίγνεται ἅλες. Il ne parle ici que de la formation du ſel, ſans égard au lieu où il ſe forme ; quoiqu'en général l'évaporation qui précede ſa formation (*Voy. la not. ſuiv.*) ſoit plus ſenſible dans les ſalines de mer qu'ailleurs, & que ce ſoit principalement le ſel de ces ſalines qu'il ait en vue.

§ XLIII, l. 6. *Ce qui ſe paſſe dans la formation du ſel en eſt la preuve.* Les 240 ſalines de ſel commun de Caſtiglione, produiſent chacune aux traites qui ſe font tous les ſix jours 1800 livres de ſel, ce qui fait en tout 432000 livres; & comme l'eau de la mer contient un 22e de ſel (du moins d'après les expériences que de Chambray y a faites), cela ſuppoſe une évaporation de 9504000 livres [1]. La ſaveur & la peſanteur de l'eau de pluie comparées avec la ſaveur & la peſanteur de l'eau de mer, prouvent qu'il ne s'éleve de la maſſe aqueuſe & ſalée, que ce qu'il y a de plus doux, de plus ſubtil & de plus léger, comme l'obſerve Hippocrate. Auſſi, les Egyptiens ſont-ils encore aujourd'hui, comme ils l'étoient anciennement, dans l'uſage de puiſer l'eau du Nil deſtinée à la boiſſon, pendant la nuit, & avant que le ſoleil l'altere par l'évaporation [2]. Néanmoins, quand l'évaporation eſt très-forte, & aidée ſur-tout par les vents, elle ne laiſſe pas d'enlever auſſi quelques molécules ſalines [3]. A Marſeille, ce phénomene devient ſi ſenſible, que le ſel élevé par l'évaporation, incruſte les murs des plus hauts édifices & les ronge. Une expérience plus déciſive eſt celle de Raymond, qui ayant

1 Richard, *Hiſt. nat. de l'Air et des Météor.* vol. V, p. 88.

2 *Comment. de reb. in Scient. natur. & medic. geſtis.* ſupplem. III. Decad. p. 493. Cf. Plutarch. *Sympoſiac.* l. VIII, quæst. 5, T. VIII, p. 895.

3 Aristot. *meteorolog.* L. II, cap. 3, et Arbuthnot *Specim. effect. aër.* cap. IV, § II, p. 121.

fait

fait dissoudre deux onces de sel marin desséché, dans un vaisseau plein d'eau, n'en obtint après l'évaporation, faite en plein air, que neuf gros & demi [1].

§ XLIV, l. 1. οὐκ ἀπὸ τῶν ὑδάτων.... καὶ ἐξ ἁπάντων. Littéralement : *& ce n'est pas seulement dans les eaux d'étang que le soleil opere cette évaporation ; il agit de même sur la mer & sur tous les corps de la nature.* Mais la version de Calvus présente un ordre beaucoup plus naturel : οὐκ ἀπὸ τῶν ὑδάτων μοῦνον τῶν λιμναίων, καὶ ἀπὸ τῆς θαλάσσης, ἀλλὰ καὶ ἐξ ἁπάντων. Soit que cet ordre s'appuie sur l'autorité de quelque Ms., soit que Calvus, ordinairement trop scrupuleux, se soit cru en droit de s'écarter ici du texte, ce qui est bien difficile à décider, j'ai d'autant moins balancé à l'adopter dans ma version, que je le trouve suivi par l'Auteur du traité *de morbo sacro* (§ 15, T. II, p. 339), dans un endroit parallele où il s'agit également de l'évaporation : τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ τὴν γῆν ἐργάζεται, καὶ τὴν θάλασσαν, καὶ τοὺς ποταμοὺς, καὶ τὰς κρήνας, καὶ τὰ φρέατα, καὶ ὅσα φύεται, καὶ ἐν οἷσιν ὑγρὸν ἔνεστιν· ἔστι δὲ ἐν πᾶσι.

§ XLIV, l. 4. *Et il en existe par-tout.* Même dans les corps qui paroissent les plus secs. Les expériences de Watson, ont prouvé qu'un acre de terre, même après avoir été desséché par la chaleur du soleil pendant l'été, disperse encore dans l'air environ trente deux mille pots d'eau pendant les douze heures les plus chaudes de la journée [2]. Cela explique les rosées plus abondantes dans les climats & dans les jours les plus chauds ; lesquelles ne sont que cette même eau évaporée, qui redescend sur la surface

1 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1777 & 78, part. II, p. 71.

2 *Journ. de Médec.* vol. LXXIII, p. 303.

de la terre pendant le cours des nuits. Cette loi de la nature paroît si générale, qu'Empédocle parmi les Anciens [1], & Boyle parmi les Modernes, croyoient que les corps même les plus solides & les plus secs ne laissoient pas d'avoir chacun son atmosphere particuliere formée de ses propres émanations ou *effluves*, *ἀπορροίας*.

§ XLV, l. 10. *Mais si ce même homme.... également humectées par la sueur.* De ce passage, Aristote a fait trois problêmes [2], qu'il résout de la même maniere qu'Hippocrate. Il observe de plus, toujours d'après le même principe, que les parties sur lesquelles on est couché, éprouvant une plus grande chaleur, suent moins que le reste du corps [3]. Dans un air également chaud, on sue plus ou moins, selon que les solides sont relâchés par l'humidité, ou resserrés par la sécheresse. En général, toutes les causes qui stimulent les fibres & qui en augmentent la contraction, s'opposent à la sueur; & c'est ce que fait l'action des rayons du soleil, comme l'a très-bien observé Aristote [4]. A Masulipatan, malgré les chaleurs insupportables qu'on éprouve, on ne peut suer jusqu'au coucher du soleil, après lequel tout le monde est pris d'un sueur abondante [5]. En Perse, l'air est si sec & si absorbant, qu'il est rare aux habitans de suer, quelle que soit la chaleur [6]. Il en est de même de toute autre chaleur excessive. Dans la fievre, par exemple, ce n'est point pendant la chaleur, mais bien après

1 Plutarch. *Quæst. natur.* T. IX, p. 627—628.

2 *Problem.* II, 9, 36, 37. Cf. & Theophrast. *de sudorib.* p. 459.

3 *Problem.* II, 15.

4 *Problem.* I, 53, V. 34.

5 Richard, *Histoir. natur. de l'air & des météores*, vol. I, p. 347.

6 Id. *ibid.* vol, III, p. 309.

que celle-ci est dissipée avec le spasme qui resserroit le corps, que la sueur commence à se manifester. Par la même raison, on sue moins en retenant son haleine [1], & pendant qu'on exerce son corps, qu'immédiatement après l'exercice [2].

§ XLV, l. 10. διεῖ. J'ai changé l'accent de ce mot afin qu'il représente la troisieme personne du singulier du présent de l'indicatif, de la forme poétique que les Ioniens emploient de préférence à la forme commune διίησι. On trouve dans ce traité, § LXXV, l. 3, ἀναδιδοῖ pour ἀναδίδωσι. Quant aux deux points, placés ordinairement sur la seconde syllabe, n'ayant été inventés que pour séparer les syllabes qu'on pourroit prendre pour des diphthongues, ils doivent être bannis par-tout où cette distinction n'a pas lieu. La leçon des Mss. & des imprimés διΐει (de la forme d'ἐτίθει) troisieme personne du singulier de l'imparfait, pourroit bien convenir ailleurs [3] : mais elle est ici absolument déplacée [4], comme elle l'est dans le livre *de Humoribus*, § V, T. I, p. 322 : καὶ ἡ γαστὴρ διΐει τὴν τροφὴν, où il faut également lire διεῖ. Ce mot dans le passage du livre que je viens de citer, signifie *transmettre*, *faire passer*, (de ἵημι, ἱέω) : & ce sens peut encore s'appliquer à l'endroit qui nous occupe : ἅπαν τὸ σῶμα ὁμοίως διεῖ en sous-entendant τὸν ἱδρῶτα, *totum corpus similiter sudorem transmittit*. On le trouve diversement composé, mais employé de la même maniere elliptique dans le livre *de Genitura*, § VI, T. I, p. 127. μεθίει (je corrige μεθιεῖ ou plutôt μετιεῖ, *emittit*) δὲ καὶ ἡ γυνὴ ἀπὸ τοῦ σώματος.... κἢν μὲν ὀργᾷ ἡ γυνὴ μίσ-

1 Aristot. *Problem.* II, 1, & Theophrast. *de Sudorib.* p. 458, 459.

2 Idem. *Problem.* II, 0, 23, 24, & Theophrast. *ibid.*

3 *Epidem.* l. IV. § XXIV, T. I, p. 761.

4 Voy. Brunck *in Sophocl. Oed. Reg.* 628.

γεσθαι, πρόσθεν τοῦ ἀνδρὸς ἀφίει (je corrige ἀπιεῖ). Si l'on préfere de donner à notre διιεῖ la ſignification de *traverſer*, *percer*, *pénétrer*, *paſſer*, (de ἵημι, ἱέω) dont il eſt également ſuſceptible, & qu'il paroît avoir plus bas, § LIII, l. 12. Il faudra pour lors ſous-entendre ὁ ἱδρὼς, *ſudor per totum corpus. ſimiliter tranſit.* De quelque maniere qu'on l'explique, je crois que la leçon vulgaire, moyennant le léger changement que j'y ai fait, eſt la véritable; & que la correction ἰδίει que propoſe Heringa (*Obſerv. Crit* p. 45), eſt plus ingénieuſe que vraie. Si notre leçon ne ſatiſfaiſoit pas plainement à tout ce que le ſens exige ici, on pourroit avec beaucoup plus de vraiſemblance & d'une maniere plus approchante du texte, la changer en διεῖ (Voy. les Variantes, § LIII, l. 12) de δίημι, διέω qui ſignifie *tremper*.

§ XLV, l. 11. οὐ γὰρ ἔτι ὁ ἥλιος ἐπιλάμπει. Le changement de ce dernier mot en ἀπολάπτει *abſorber*, que j'ai propoſé dans les variantes, me paroît une correction d'autant plus vraiſemblable, que l'Auteur n'a voulu certainement parler ici que de l'action abſorbante du ſoleil, qu'il a exprimée plus haut par ἀνάγει & ἀναρπάζει. Le verbe ſimple λάπτει ſignifie, ſelon Heſychius, ἀναλαμβάνει, πίνει: & Suidas explique le compoſé ἀπολάψεις par ἐκπίεις, & au figuré, par ἀποκερδανεῖς, ἀφαρπάσεις, ἀποσπάσεις. Ajoutez à cela qu'Erotièn met au nombre de ſes gloſes, le λάπτει comme un mot appartenant à Hippocrate, ſans cependant l'expliquer: Λάπτει· Βακχεῖος γράφει λάζεται· ἔστι δὲ λαμβάνει. Foës (*Œconom.* in Λάπτειν) ſe trompe, lorſqu'il dit qu'Erotien explique le λάπτει par λαμβάνει: car, de deux choſes l'une, ou il faut lire ἀναλαμβάνει, qui eſt la véritable notion du mot λάπτει, lequel ſignifie au propre ce que les François expriment familierement par *laper*,

mot évidemment dérivé du Grec ; ou bien il faut regarder le λαμϐάνει comme une explication & en même temps comme une désapprobation tacite de la leçon λάζεσθαι de Bacchius. Quant au λάπτει, quoiqu'il soit possible qu'Erotien l'ait laissé sans explication, j'aime mieux cependant croire que les copistes ont mutilé sa glose.

§ XLVI, l. 2. *L'eau de pluie est de toutes les eaux celle*, &c. Quoique l'eau de pluie soit à peu près aussi pure & aussi légere que l'eau distillée, parce qu'en effet c'est par une espece de distillation qu'elle se forme, il n'est pas moins vrai qu'en traversant l'air, elle se charge d'une infinité de parties hétérogenes. Aussi se putréfie-t-elle comme les autres eaux, quoique plus ou moins lentement, selon le plus ou moins de pureté qu'elle a, & qui dépend de la nature du terrein qui fournit les vapeurs destinées à former la pluie, des saisons où elle tombe, & de l'état de l'atmosphere plus ou moins seche, plus ou moins agitée par des vents & par des orages. La pluie du printemps est plus propre à exciter des fermentations. Celle qui tombe après une grande sécheresse, est beaucoup moins pure que celle qui vient à la suite d'une autre pluie. Boerhaave observe que la pluie qui tombe lorsqu'il fait trop chaud & beaucoup de vent est la plus sale, sur-tout dans les villes, dans les lieux bas & dans ceux qui repandent une mauvaise odeur. C'est que l'évaporation étant forte dans les grandes chaleurs, il s'éleve non-seulement des vapeurs aqueuses, mais encore des exhalaisons de différens sels, huiles, métaux, plus ou moins nuisibles, suivant la nature du terrein d'où elles sortent. C'est à cause de tant de matieres hétérogenes, & des semences de très-petites plantes, comme des petits œufs d'un nombre infini d'insectes, qui flottent dans l'atmosphere & que la pluie

entraîne avec elle, qu'on voit croître dans l'eau de pluie non-ſeulement des plantes vertes, mais qu'on y découvre auſſi un nombre prodigieux de petits animaux & de vers qui la font comme fermenter, & lui communiquent une mauvaiſe odeur par leur corruption [1]. On a recueilli de l'eau d'orage, qui avoit une odeur ſulfureuſe, & qui précipitoit l'huile de chaux comme auroit fait un eſprit de vitriol très-affoibli. Groſſe a eu du tartre vitriolé en faiſant diſſoudre du ſel de tartre pur dans de l'eau d'orage qu'il avoit ramaſſée à Paſſy, en 1724 [2]. Les pluies qui tombent en pleine mer à une grande diſtance de la terre, n'ont point ces inconvéniens; l'eau qu'elles fourniſſent eſt bonne à boire, & ſe conſerve auſſi bien que celle des meilleures ſources.

§ XLVI, l. 4. *Car elle n'eſt qu'un amas*, &c. Avicenne déſapprouve cette raiſon, & penſe au contraire, que l'eau de pluie ne ſe putréfie ſi promptement, que parce qu'elle eſt extrêmement pure, homogene & ſimple, *ut enim attenuatiſſimum quidquid eſt, ita etiam mutationi obnoxium maxime cenſetur.* C'eſt auſſi le ſentiment de Plutarque [3]: mais pour peu qu'on faſſe attention à ce que dit Hippocrate plus bas (§ XLVIII), il eſt facile de voir qu'il n'avoit en vue que les pluies d'orage, ordinairement plus fréquentes dans les pays chauds qu'ailleurs.

§ XLVII, l. 4. νυκτοειδὴς. Heringa (*Obſ. Crit.* p. 46.) reproche à Foës de ne s'être point rappellé que c'étoit à cet endroit qu'il falloit rapporter la gloſe νυκτοειδὴς qu'Erotien explique par μέλαν. Il auroit pu ajouter que c'eſt une imitation d'Homere. Ce poëte dit qu'Apollon *reſſembloit à*

1 *Encyclopédie*, article *Pluie.*

2 *Ibid.* article *Eau.*

3 *Quaeſt. Natur.* T. IX. p. 611—613.

la nuit (νυκτὶ ἐοικὼς, *Iliad.* I, 47.), voulant exprimer l'air ſombre & courroucé du Dieu, au moment où il alloit lancer la peſte parmi les Grecs.

§ XLVII, l. 5. ἠὴρ καὶ ὀμίχλη. J'ai rendu ces mots par *brumes & brouillards*, parce qu'il m'a paru que l'Auteur emploie ici le premier de ces mots dans le même ſens de *brouillard*, dans lequel il l'a le plus ſouvent employé dans ce traité, & que dans cette hypotheſe, ſon ſynonyme ὀμίχλη ne pouvoit être rendu que par un ſynonyme tel que *brume*. Si cependant Hippocrate entend ici par ἠὴρ, l'*air* proprement dit, d'après la phyſique d'Heraclite, qui attribuoit la formation de cet élément à l'évaporation de l'eau [1], il faudra pour lors traduire : *& forme l'air & les brouillards*, dans le même ſens que Platon [2] donne à ces deux mots.

§ XLVII, l. 7. *Et forme les brumes & les brouillards.* Les premiers effets de l'évaporation ſont les brouillards, qui ne deviennent viſibles que lorſque la chaleur, cauſe de leur élévation, eſt fort diminuée par la fraîcheur de l'atmoſphere. Les nuages ne different des brouillards que par leur plus grande élévation dans l'atmoſphere : ils ſont préciſément pour les montagues fort élevées, ce que les brouillards ſont pour les plaines.

§ XLVIII, l. 7. ὑπὸ ἀνέμου σἸάσιν μὴ ἔχοντος. Excepté Vander-Linden, les Mſs. & les imprimés liſent μὴ ὑπὸ ἀνέμου σἸάσιν ἔχοντος, en plaçant la négation à la tête de la phraſe. D'après cette variante & le ſens équivoque du mot σἸάσιν, qui ſignifie le *repos* auſſi bien que ſon oppoſé,

1 Plutarch. *De placit. Philosoph.* L. I, cap. 3, T. IX. p. 478, & *de prim. Frigid.* T. IX, p. 743, 745. Cf. Stanley, *Hist. philosoph.* T. II, p. 867.

2 *In Phædone*, T. I, p. 247, edit. Bipont.

un mouvement désordonné & séditieux, on pourroit présumer que la particule négative devroit être tout-à-fait retranchée. Ajoutez à cela, que les Grecs disent en effet στάσις ἀνέμων pour exprimer le choc de différents vents qui soufflent avec impétuosité en sens contraire :

.... σκιρτᾷ δ' ἈΝΈΜΩΝ
Πνεύματα πάντων, εἰς ἄλληλα
ΣΤΆΣΙΝ ἀντίπνουν ἀποδεικνύμενα [1].

Quoi qu'il en soit, ma version, *vent impétueux*, peut exprimer sans équivoque le στάσιν μὴ ἔχοντος, aussi bien que le στάσιν ἔχοντος. Cornarius traduit, *a vento stabilitatem non habente*. Clifton, qui le suit, dit, *by an uncertain roving wind ;* & il ajoute en note, *wind that is not settled or fix'd*. Ce qui me fait croire que la négation est ici nécessaire, c'est que notre Auteur a employé ailleurs le mot στάσις dans le sens de *repos*. On trouve dans le livre *de natur. puer.* (§ 30, T. I, p. 155.) τοῦ ἠέρος στασίμου ἐόντος, *un air en repos*, & pour ainsi dire *en station*. En parlant des neiges accumulées & fixées long-temps dans un endroit, sans être dissipées par la chaleur, il dit : αἱ χιόνες ἔχουσι στάσιν (*de Diæt.* L. II, § 3. *Ibid.* p. 211).

§ XLVIII, l. 8. *Toutes les fois que des nuages chassés*, &c. Hippocrate expose ici une des principales causes de la pluie, qui est le choc des nuages poussés par des vents soufflant en sens contraire. C'est ce qui arrive sur-tout en pleine mer, où il ne pleuvroit jamais à un tel éloignement de la terre, si les vapeurs, continuellement emportées par le mouvement de l'air, n'étoient de temps en temps arrêtées & condensées par l'action des vents opposés. C'est encore à ce choc qu'il faut attribuer les trombes & les siphons si

1 Æschyl. *Prometh. vinct.* 1093.

terribles

terribles aux mariniers [1]. Les autres causes de la pluie sont, la proximité des montagnes, contre lesquelles les nuages, condensés par l'action d'un seul vent, peuvent se résoudre en pluie ; la direction de certains vents qui poussent les exhalaisons en bas ; la nature de certaines exhalaisons qui fermentent ensemble lorsqu'elles se rencontrent, d'où il arrive que quelques-unes se précipitent. La seule perte de l'équilibre entre les vapeurs & l'air, suffit aussi pour produire la pluie ; car le soleil en dardant ses rayons détermine les vapeurs qu'il rencontre à tomber, en raréfiant l'air, & en le rendant moins pesant qu'elles [2]. On peut prouver cette derniere cause par une observation curieuse, faite en Laponie : dans un froid rigoureux, en y allumant du feu en plein air, on vit tomber une pluie fine près du feu, & un peu plus loin de la neige, quoiqu'il ne plût ni ne neigeât nulle part ailleurs [3] ; ce qu'on ne peut expliquer que par la perte de l'équilibre entre l'air & les vapeurs, occasionnée par la chaleur du feu.

§ XLVIII, l. 15. *ἀπέψεσθαι καὶ ἀποσήπεσθαι*. Portus propose de changer le dernier de ces mots en *ἀποσήθεσθαι* ; & l'on ne sait point si c'est de lui que Vander-Linden a reçu cette leçon dans son texte, ou si c'est plutôt la version de Cornarius qui lui en a suggéré la conjecture. Il est certain que l'expression de Cornarius, *ut excolentur*, ne convient qu'à l'*ἀποσήθεσθαι* ou *ἀπηθεῖσθαι*, qui signifient *être passé par un tamis*, ou *par un filtre*. Et quoique le premier de ces termes semble convenir plus particulierement aux substances solides qu'on crible ou qu'on tamise, &

1 Shaw, *voyag. en Barbarie*, vol. II, chap. 3, p. 56.

2 *Encyclopédie*, article *Pluie*.

3 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Médic. gestis*, vol. XVII. p. 61.

que le second regarde les liqueurs qu'on filtre, on trouve cependant aussi γάλα σεσησμένον, *du lait passé par un filtre;* car c'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de σεσεισμένον dans le traité *de intern. affectionib.* § 4, T. II, p. 202. Il n'est pas moins certain que la leçon vulgaire ἀποσήπεσθαι n'est point susceptible du sens forcé que les interpretes ont voulu lui donner, en la rendant les uns par *a putredine vindicari*, les autres, par *defæcari*, c'est-à-dire, *être purifié, tiré de l'état de putréfaction.* Car, quoique cette explication paroisse être fondée sur l'analogie des composés ἀπαυδᾶν, ἀπελπίζειν, &c. où la préposition donne au composé un sens privatif opposé à celui du simple, on sait cependant que l'analogie doit souvent céder à l'usage, qui veut que les mêmes formes n'expriment pas toujours les mêmes idées. Chez les Grecs, l'ἀποσήπεσθαι a toujours signifié *se putréfier.* On peut entre autres en avoir la preuve dans le livre *de Glandulis* § 3 & 12, T. I, p. 416 & 422. Ainsi, je regarde l'ἀποσήθεσθαι comme une correction d'autant plus probable qu'elle s'éloigne très-peu du texte. Néanmoins, il est très-possible qu'Hippocate ait écrit ἈΠΟΤΊΘΕΣΘΑΙ *être gardée pour l'usage.* Hérodote dit : τοῦ Χοάσπεω τοῦ ὕδατος ἀπεψημένου πολλαὶ κάρτα ἅμαξαι.... ἕπονταί οἱ (L. I, c. 188.), en parlant du roi des Perses, qui faisoit bouillir & charier avec lui une grande provision d'eau du Choaspes, le seul fleuve dont il buvoit ; & Ctésias (*apud Athen.* L. II, p. 45) ajoute à ce récit la maniere dont on conservoit cette eau bouillie : ὅπως ἘΝΑΠΟΤΙΘΈΜΕΝΟΝ τοῖς ἀγγείοις φέρεται τῷ βασιλεῖ.

§ XLVIII, l. 18. *Elle a néanmoins besoin d'être bouillie & filtrée.* Parmi les différens procédés usités pour purifier l'eau, le meilleur est de la faire bouillir & ensuite de la filtrer ; sur-tout lorsque les matieres hétérogenes s'y trou-

vent dans un état de combinaiſon avec une partie ſurabondante d'air. L'ébullition alors, en rompant cette combinaiſon par l'évaporation de l'air, laiſſe tomber au fond du vaſe les matieres hétérogenes, dont on débarraſſe enſuite l'eau par le filtre. Mais ſi ces matieres ne ſont que ſuſpendues dans l'eau, le ſeul repos ſuffit pour les faire précipiter. Une maniere très-prompte de purifier l'eau, c'eſt de la faire paſſer en très-petites gouttes par pluſieurs vaſes percés de petits trous au fond, & poſés les uns ſur les autres [1]. On la purifie encore par la clarification, en y mêlant des corps viſqueux, comme des jaunes d'œufs, du lait, &c. Les Egyptiens, au rapport de Pococke & de Niebur, purifient l'eau du Nil, toujours trouble, en la mettant dans de groſſes jarres, après en avoir frotté la ſurface interne avec le marc des amandes dont on a exprimé l'huile. Par ce moyen, l'eau devient fort claire dans l'eſpace de 4 ou 5 heures [2].

§ XLIX, l. 1. *Pour ce qui eſt des eaux de neige & de glace*, &c. Ariſtote étoit du même ſentiment [3]; mais cette opinion n'étoit pas à beaucoup près auſſi générale chez les Anciens. Bien plus, il y en avoit qui donnoient la préférence à l'eau de neige [4]; & Théocrite compare à l'ambroiſie celle qui coule des neiges du mont Etna [5]. Quant aux Modernes, ils ne ſont pas plus d'accord que les Anciens ſur les qualités de cette eau. Les uns l'accuſent des écrouelles & des goîtres qu'on obſerve dans diffé-

1 *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. geſtis.* ſupplem. II, Decad. p. 408, ſq.

2 *Ibid.* ſupplem. III, Decad. p. 492, 493.

3 Apud Aul. Gell. *Noct. Att.* L. XIX, cap. 5.

4 Athen. L. II, p. 42.

5 *Idyll.* XI, 48.

rentes contrées de l'Europe & de l'Asie où l'on use habituellement d'eau de neige [1] ; d'autres prétendent s'être assurés, par des observations, que l'eau de neige & de glace, loin d'être la source de ces maux, en est le préservatif, & que les goîtres doivent être plutôt attribués à l'usage des eaux tophacées, qu'à celui des eaux de glace [2]. Il est vrai que la différence de l'eau de pluie & de celle de neige, d'après l'analyse que Marggraf en a faite, se réduit à ce que la premiere contient plus de sel nitreux & de terre calcaire, & la seconde, plus de sel marin & moins de terre calcaire : mais si l'on considere que l'eau ne passe à l'état de glace qu'en perdant une bonne partie de son air (*not. in* § XXVII, l. 1, p. 88), que les eaux de glace & de neige fondue à l'air, sont plus lentes à se chauffer & moins propres à dissoudre le savon & les matieres colorantes que les eaux de riviere & de pluie conservées dans la même température, on conviendra facilement que ces eaux doivent être crues, & que leur usage habituel doit au moins être très-suspect. Forster [3] assure que l'usage de l'eau tirée des glaçons de la mer au 55 degré de latitude Australe, quoique douce & plus pure que celle du vaisseau, avoit produit des tumeurs aux glandes du cou dans tout l'équipage ; ce qu'il attribue à l'air que la congélation lui avoit enlevé.

§ XLIX, l. 3.... *ne recouvre plus sa premiere qualité.*

1 Richard, *Histoire nat. de l'air & des météores*, T. IV, p. 370-373. *Mém. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1777 & 78, part. I, p. 119, & année 1782 & 83, part. II, p. 306.

2 *Encyclopédie par ordre de matier.* Médec. T. V, article *Cretins*, & *Comment. de rebus in Scient. natur. & Medic. gestis*, supp. I, Decad. p. 453.

3 *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis.* vol. XXIV, p. 224.

Cependant l'eau de neige & de glace fondue peut par la longue expoſition au ſoleil, à l'air, & ſur-tout par l'agitation, reprendre l'air dont elle a été dépouillée, & par conſéquent perdre ſa crudité.

§ L, l. 1. ὅταν ᾖ χειμὼν, ἐς ἀγγήϊον μέτρῳ ἐγχέας ὕδωρ. Si cette correction (*Voy. les Variantes*) n'étoit pas impérieuſement commandée par le ſens, je pourrois de plus la juſtifier par des expreſſions paralleles, telles que ἐς ἀσκίον θερμὰ (liſ. θερμὸν) ἐγχέοντας (*de humid. uſu*, T. I, p. 605), & ἐς κεράμιον ὕδωρ ἐγχέαντας (*de articul.* T. II, p. 846).

§ L, l. 8. *Vous la trouverez beaucoup diminuée.* On a expliqué différemment cette diminution de poids dans la glace. Quelques-uns l'ont attribué à l'évaporation, qui eſt d'autant plus forte & plus rapide que le froid eſt rigoureux, & l'air ſerein. Des expériences faites à Montpellier ont fait voir que la glace perd le quart de ſon poids en 24 heures, quoi qu'elle ſe fonde beaucoup plus lentement qu'elle ne s'eſt formée [1]. D'autres, trouvant l'idée de l'évaporation abſolument contradictoire à celle de la congélation, attribuent cette diminution au vent, qui enleve les particules les plus ſubtiles qui enveloppent la glace en forme de pouſſiere; ce ſont ces particules, emportées par le vent du nord, qui nous apportent des contrées ſeptentrionales ce froid ſubit, dont nous nous plaignons ſouvent en hiver, & qu'on ne peut expliquer par la ſeule privation de la chaleur. On prétend d'ailleurs s'être aſſuré, par des expériences, que la glace conſervée dans des vaiſſeaux couverts pendant pluſieurs jours n'avoit rien perdu de

1 *Encyclopéd. par ordre de matier.* Médecine, T. V, article *Eau*, p. 592.

son poids [1]. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces expériences, celle que propose Hippocrate paroît d'autant plus fondée que c'est l'eau même, & non pas la glace déja formée, qu'il recommande de mesurer immédiatement avant sa congélation & après son dégel. Or, il est prouvé par les expériences de Walerius, que l'évaporation devient beaucoup plus forte dans un volume donné d'eau au moment où elle va se convertir en glace, & qu'elle augmente à mesure que le froid devient plus vif; mais que, passé ce moment & après que l'eau est convertie en glace, elle diminue à mesure que le froid augmente [2].

§ LI, l. 1. *Quant aux eaux des grands fleuves*, &c. Ces eaux ne peuvent être mauvaises, si leur cours est rapide, si elles ne forment point de marécages, si elles ne sont point bourbeuses, ou puisées près du bord & dans les endroits où leur cours est rallenti, ou qui sont exposés à l'ombre & couverts de substances animales & végétales en putréfaction, sur-tout dans le temps de la baisse, & après les chaleurs qui suivent les débordemens périodiques de certains fleuves, & si enfin elles ne coulent point sur un terrein noir, bitumineux, plein d'herbes, vaseux, ou de nature calcaire gypseuse & séléniteuse. En condamnant les eaux des fleuves, Hippocrate ne pouvoit donc avoir en vue que quelques fleuves de la Grece. La plupart des rivieres de ce pays, si l'on en croit Pauw [3], n'étoient guere potables, parce que, tombant du haut des rochers sous la forme d'une cascade ou d'un torrent, elles entraî-

1 *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences*, année 1753.

2 *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis.* vol. XXVI, p. 41.

3 *Recherch. Philosoph. sur les Grecs*, vol. II, sect. VIII, § 3, p. 198.

noient beaucoup de limon. Dans les pays chauds, d'ailleurs, les eaux de riviere ſont en général moins bonnes que dans les pays froids. Quant aux eaux *amenées de loin*, on ſent bien que c'eſt moins la longueur du trajet, que la nature des différens terreins qu'elles parcourent, qui décide de leurs qualités. Si elles ſont conduites par des canaux, c'eſt la matiere dont ceux-ci ſont conſtruits qui influe ſur elles. On a de tout temps condamné les canaux de plomb.

§ LI, l. 3. κηλῆται ſignifie, *hernieux*, & κῆλαι (leçon vulgaire du texte), *hernies*. La conſtruction grammaticale, qui ſemble exiger le premier de ces deux ſens, m'a déterminé à introduire dans mon texte cette correction. Nulle part la différente ſignification de ces deux mots n'eſt auſſi ſenſible que dans l'épigramme de Lucien qui commence par ce vers (*Analect.* Brunck, T. II, p. 311) :

> Οὐδέποτ' εἰς πορθμεῖον ὁ κηλήτης Διόφαντος.

Si l'on veut abſolument conſerver l'ancienne leçon, il faudra peut-être tenter une autre correction : κῆλαι αὐτέοισι γίγνονται ou ἐπιγίγνονται, comme on lit § XXXIII, l. 1 ; & cette correction ne me paroît pas auſſi ſimple que la premiere.

§ LII, l. 7. ἀλλ' ἄλλοτε ἄλλο κατὰ τὰ πνεύματα. C'eſt encore une correction que j'ai ſubſtituée à la leçon inintelligible du texte. On n'a qu'à comparer ce qu'Hippocrate dit ici de l'influence des vents ſur les eaux avec ce qu'il a déja dit à la fin du § XXXVIII. Le ſens naturel qui réſulte de ma correction eſt : *& c'eſt tantôt l'une, tantôt l'autre qui eſt la plus forte, ſelon les différents vents qui dominent ;* ſur quoi on peut conſulter ce que j'ai déja noté ſur le même §, l. 11.

§ LII, l. 12. πινευμένων. Portus propose de lire πινομένων, ou il faudroit, ajoute-t-il, noter le πινευμένων (dérivé de πινέω) comme une forme rare. Il a vraisemblablement oublié que les Ioniens changent souvent les verbes appellés barytons, en verbes circonflexes, en disant par exemple, ῥιπτέω (pour ῥίπτω), d'où vient ῥιπτέοντα & par un second ionisme ῥιπτεῦντα, comme on le trouve *Epidem.* L. VI, S. 3, T. I, p. 804.

§ LII, l. 16. *Qui occasionne les maladies que je viens de nommer.* La pierre ou le calcul de la vessie, plus commun dans la Lorraine & dans le Barrois, que dans les autres Provinces de France, est dû principalement aux eaux calcaires ou séléniteuses qui servent de boisson dans la plupart des villes, bourgs & villages de ces contrées. On a constamment observé que le sol des lieux qui fournissent le plus de malades attaqués de la pierre, est calcaire ou séléniteux, tandis qu'au contraire les maladies calculeuses sont on ne peut pas plus rares dans la chaîne des montagnes des Vosges, où les eaux, très-agitées sur un sol sablonneux, sont toutes limpides, légeres & pures [1]. Il est vrai que la nature du calcul, à en juger d'après l'analyse chymique, est bien différente de la nature du sédiment d'une eau trouble ou bourbeuse; mais il est plus que vraisemblable que ce sédiment peut, tant qu'il est suspendu & flottant dans l'eau, concourir comme cause occasionnelle à la formation du calcul, soit en fournissant le noyau, autour duquel s'agglutinent successivement différentes couches de cette substance animale, qu'on peut regarder comme la cause matérielle du calcul, soit en empêchant que l'eau saturée, pour ainsi dire, de parties terrestres ne se charge plus dans son trajet de ces parties lithiques,

[1] *Journ. de Médec.* vol. LXXII, p. 340.

qui

qui devoient s'évacuer avec l'urine, & qui, laiſſées dans la veſſie, y forment la pierre.

§ LIII, l. 1. *Tous ceux qui ont le ventre libre*, &c. Proſper Martian, en commentant ce paſſage, obſerve qu'en effet tous les calculeux ont le ventre reſſerré, que ce reſſerrement produit la chaleur, qui ſe communique bientôt à la veſſie, & qui y favoriſe la concrétion des matieres qui forment le calcul.

§ LIII, l. 2 ὑγιηρής. C'eſt ſans néceſſité que Portus propoſe de changer ce mot en ὑγιηρὴ ou ὑγιηρός. Les deux formes ſont bonnes; mais l'ὑγιηρὴς paroît être plus ionique, à en juger par ſon ſuperlatif ὑγιερέσΊαΊος, dont ſe ſert Hérodote (L. II, c. 77). Celui d'ὑγιηρὸς eſt ὑγιηρόΊαΊος (*de morb. ſacr.* § 15).

§ LIII, l. 3. ξυμπίμπραΊαι. Je me ſuis décidé pour cette leçon, que l'Auteur lui-même ſemble indiquer, par ce qu'il ajoute quelques lignes plus loin: ἐφλεγμηνε αὐΊέης ὁ σΊόμαχος.

§ LIV, l. 6. τῆς Ο'ΥΚ Ο'ΥΡΗ'ΣΙΟΣ. C'eſt ainſi que je corrige ce paſſage par l'addition de la particule négative. Je pourrois encore le corriger d'une maniere moins éloignée du texte: τῆς Ο'Υ 'Ρ'ΥΣΙΟΣ. L'auteur de l'ancienne paraphraſe citée par Cornarius, traduit, *cauſſam pruritus illam illic eſſe arbitrati.* Auroit-il lu: τῆς κνήσιος? & ces mots ne ſeroient-ils pas les veſtiges d'une leçon plus vraiſemblable, τῆς κωλύσιος, juſtifiée en quelque maniere par les mots, κωλύει οὐρέειν? Quoi qu'il en ſoit, ma correction me paroît d'autant plus probable, qu'elle préſente une locution vraiment attique, très-familiere à Thucydide; elle conſiſte à employer le nom verbal au lieu du verbe infinitif, ſur-tout dans le ſens négatif. Par exemple: κατὰ τὴν τῶν χωρίων ἀλλήλοις οὐκ ἀπόδοσιν (Thucyd. V, 35) eſt

une locution équivalente à celle-ci : κα̃τὰ (au lieu de διὰ) τὸ μὴ ἀποδοῦναι ἀλλήλοις τὰ χωρία, comme la locution : κατὰ τὴν οὐκ ἐξουσίαν τῆς ἀγωνίσεως (*Idem*, V, 50) équivaut à cette autre, διὰ τὸ μὴ ἐξεῖναι ἀγωνίσασθαι. De la même maniere notre Auteur, au lieu de dire : τὸ ἄιτιον ἐνταῦθα εἶναι τοῦ μὴ οὐρέειν ou τοῦ μὴ ῥέειν (τὸ οὖρον) a dit : τὸ ἄἰτιον ἐνταῦθα εἶναι τῆς οὐκ οὐρήσιος ou τῆς οὐ ῥύσιος, suivant l'ancien idiome attique, qui ne differoit guere de celui des Ioniens.

§ LV, l. 1. τὸ γὰρ οὖρον λαμπρότατον οὐρέουσι οἱ λιθιῶντες. Immédiatement après cette phrase, mes Mss. & mes imprimés ajoutent ces mots : πρὸς τὸν (le Ms. 2146 porte : πρὸς τὸ) γινόμενον ὀῤῥὸν, comme appartenant à cette même phrase. Les interpretes les ayant pris pour un terme de comparaison, les ont en conséquence rendus dans le sens forcé d'*aussi claire que le petit lait*. Je dis *forcé*; parce qu'en supposant même que ces mots appartinssent au texte, leur sens le plus naturel seroit : *beaucoup plus claire que le petit lait*. Mais il ne s'agit pas ici de leur explication, que je pourrois justifier par des exemples ; il est plutôt question de prouver que c'est avec raison que je les ai bannis de mon texte. Le premier qui les retrancha de sa version latine fut Baccius Baldinus ; & il ne le fit que sur la foi d'un Ms. dont les Variantes lui avoient été envoyées par un ami, & dans lequel les mots πρὸς τὸν γινόμενον ὀῤῥὸν n'existoient point. Sans aucun secours de Mss. & long-temps avant que je connusse la version de Baccius, je découvris l'erreur du copiste qui les avoit mal-à-propos insérés dans notre traité. D'abord ces mots intrus tombent précisément sur l'endroit où s'est faite la séparation & la transposition vicieuse d'une partie de ce traité dans celui *des plaies de la tête* (Voy. *Disc.*

prélimin. § 116) ; mais cette ſéparation ne s'eſt point faite d'une maniere uniforme par tous les copiſtes (Voy. Foës *not. in Lib. de capit. vulnerib.* p. 914. A.). Il eſt donc plus que probable qu'au lieu de placer cette partie § LV, l. 3 : ὅτι τὸ παχύτατον, κ. τ. λ. entre ces mots : ἀφελὼν δὲ, τὰ λοιπὰ ἰητρεύειν ὡς ἂν δοκέῃ ξυμφέρειν τῷ ἕλκεϊ & ceux-ci : καὶ ἢν ἐξ ἀρχῆς λαβὼν τὸ ἴημα αὐτίκα βούλῃ, comme elle ſe trouve aujourd'hui placée dans le traité *des plaies de la tête* (Ald. f°. 194—196 & Frob. p. 451—456), quelques copiſtes l'ont inſérée quelques lignes plus haut, entre les mots : ἔπειτα τὰ λοιπὰ οὕτως ἰητρεύειν ὅπως ἂν δοκέῃ ξυμφέρειν, πρὸς τὸ γινόμενον ὁρῶν, & ceux-ci : ὅταν δ' ἐπὶ τρώματι ἐν κεφαλῇ ἀνθρώπου, κ. τ. λ. (Ald. f°. 194 *recto*, Frob. p. 451, l. 4. Foës p. 911, H. & Vander-Linden T. II, p. 705, § XXVII, 3). Enſuite cette phraſe ΠΡΟ'Σ Τ'Ο ΓΙΝΟ'ΜΕΝΟΝ Ο'ΡΩ͂Ν ſignifie *en faiſant attention au réſultat du traitement*, & même *à l'état du malade*, ce que l'Auteur exprime quelques lignes plus loin : πρὸς τὴν δύναμιν τοῦ ἀνθρώπου ὁρῶν (Foës p. 912, F.) ; mais ſoit qu'elle ait été changée dans ce traité même, par l'ignorance des copiſtes, en ces mots inſignifians, ΠΡ'ΟΣ Τ'ΟΝ ΓΙΝΟ'ΜΕΝΟΝ 'ΟΡ'Ρ'Ο'Ν, ſoit que ce changement n'ait eu lieu qu'après qu'elle a été tranſportée dans celui *des airs, des eaux & des lieux* (par la raiſon bien ſimple qu'elle ne pouvoit plus préſenter aucun ſens raiſonnable à la ſuite des mots : οὐρέουσι οἱ λιθιῶντες), il en eſt réſulté une ridicule comparaiſon de l'urine avec le petit-lait. Je ne me ſuis donné la peine de remonter à la ſource de cette erreur, que pour empêcher qu'à l'avenir quelque éditeur ne s'avisât de réhabiliter ces mots intrus, en leur rendant une place qu'ils n'ont jamais dû occuper.

§ LV, l. 3. θολωδέστατον. Cette leçon, que j'ai adoptée

d'après Vander-Linden & Mackius, ne se trouve que dans le Ms. de Gadaldinus, dans Servin & dans le commentaire attribué à Galien. Tous les autres lisent χολωδέστατον, *biliosissimum*. Outre les raisons que Baldus Baldus a apportées, dans une dissertation faite exprès* sur ce passage, pour défendre notre leçon, il me paroît évident que l'Auteur a voulu opposer ce mot au λαμπρότατον, qui a précédé, de la même maniere dont il s'est exprimé plus haut (§ XLIX, l. 4), où il oppose également le λαμπρὸν au θολωδέστατον. A ces preuves, on peut ajouter l'autorité de Heringa (*Observ. critic.* p. 46), qui préfere aussi cette derniere leçon.

§ LV, l. 4. ξυστρέφεται. C'est à tort que Foës (*Œconom. in* Στρέφεται) s'est imaginé que Galien avoit lu στρέφεται. Non-seulement l'explication ἐνοικεῖ, que Galien donne à cette glose, seroit déplacée à la suite de μένει, comme l'observe Heringa (*Observ. critic.* p. 46); mais il est encore plus que probable que la glose στρέφεται de Galien se rapporte à quelque autre passage d'Hippocrate, & non pas à cet endroit, où le mot ξυστρέφεται est une répétition manifeste de ce que l'Auteur a dit plus haut (§ LIII, l. 5 & 14).

§ LV, l. 4. *L'urine.... est extrêmement claire.* Prosper-Martian prétend que cette observation n'est applicable qu'aux calculs formés primitivement dans la vessie, & que l'urine de ceux qui souffrent du calcul des reins, n'est pas si claire. Quoi qu'il en soit, la clarté de l'urine annonce toujours des calculs déja formés & durs, au lieu que l'urine trouble est le signe d'un calcul qui va se former.

* Le titre de cette dissertation, qui contient 53 pages *in* 4°, est: *Baldi Baldi Florentini disquisitio iatrophysica ad textum 23 libri Hippocratis de aëre, aquis & locis, num in eo legi debeat* χολωδέστατον *vel* θολωδέστατον, Romæ, 1637.

§ LVI, l. 2. *Un lait mal-ſain, échauffé & bilieux.* Soit parce que la nourrice eſt d'un tempérament bilieux, iraſcible, & ſujette à s'emporter facilement, ſoit parce qu'elle a éprouvé des maladies bilieuſes. On ſait qu'un accès de colere ſuffit ſouvent pour changer bruſquement la qualité du lait, & ce changement ſe manifeſte chez les nourriſſons par des cours de ventre bilieux, s'il ne leur arrive pas quelque choſe de pire. Les Anciens connoiſſoient ſi bien la diſpoſition qu'a le lait à ſe modifier promptement d'après le régime & la conduite de la nourrice, qu'ils étoient dans l'uſage de faire prendre à cette derniere les médicamens qui devoient purger ſon nourriſſon [1]. Les Modernes ont juſtifié cette pratique par la maniere dont ils traitent les enfans vérolés, en adminiſtrant les remedes antivénériens à leurs nourrices.

§ LVI, l. 6. *De donner bien trempé le vin aux enfans.* Galien défend abſolument le vin aux enfans [2]. Platon vouloit qu'on ne leur en donnât point juſqu'à l'âge de 18 ans [3]. Il ne faut pas croire qu'Hippocrate le preſcrive ici comme préſervatif contre le calcul, ainſi que quelques interpretes ſemblent l'avoir entendu. Ce précepte ne regarde que ceux qui ſont accoutumés à donner du vin à leurs enfans, & auxquels il recommande de le donner au moins mêlé avec de l'eau, pour qu'il les échauffe moins. Un grand nombre de médecins, parmi les Modernes, penſent ſur cet article comme Hippocrate & Galien; mais il y en a auſſi qui conſeillent expreſſément de donner du vin aux enfans. Tant qu'un enfant ſe porte bien, je ne vois point la néceſſité de lui en donner. Eſt-ce pour réprimer cette diatheſe

1 *Epidem.* L. VI. Sect. V, T. I, p. 811.

2 *De ſanit. tuend.* L. I, T. IV, p. 228.

3 *Legg.* Lib. II, T. VIII, p. 86, edit. Bipont.

muqueuse qui prédomine à cet âge, qu'on conseille l'usage du vin ? Mais cette surabondance du *mucus*, entre précisément dans les vues de la nature, qui, à cet âge, s'occupe de préférence de la nutrition & de l'accroissement de l'individu. C'est donc aller contre ses vues que de lui enlever les moyens qu'elle se ménage pour le développement du corps. Si cependant cette surabondance est parvenue à un tel point qu'elle devienne la cause efficiente de maladies muqueuses, telles, par exemple, que les vers, il est permis sans doute alors de leur donner du vin, comme un excellent tonique ; mais dans ce cas même on ne doit le donner que comme remede.

§ LVI, l. 7. ξυγκαίει καὶ ξυναναίνει. Le défaut de la particule καὶ dans le texte de Foës (défaut qui n'est certainement dû qu'à une erreur typographique) a fait croire à Heringa (*Observ. critic.* p. 46) qu'il falloit aussi retrancher le mot ξυναναίνει, comme une explication marginale de ξυγκαίει. Cet excellent critique avoit sans doute oublié que notre Auteur a dit également ailleurs [1] ξηραινόμενον καὶ ἐξαναινόμενον, & qu'on trouve dans Platon [2] αὔην καὶ ξηρὰν réunis ensemble, quoi qu'ils soient des synonymes beaucoup plus forts que ne le sont les ξυγκαίει & ξυναναίνει de notre texte.

§ LVII, l. 6. (οἱ δὲ ἄνδρες..... οὐκ εὐρέες). Je regarde comme une scholie marginale toute cette période enfermée entre deux crochets, & qui se trouve morcelée dans différentes éditions. Dans le commentaire attribué à Galien, le mot εὐθὺ n'existe pas, *maribus autem non perforatus ;* & la preuve que cette suppression n'est pas une erreur typographique, c'est que l'Auteur de ce commen-

1 *De princip. aut carnib.* § XI, T. I, p. 119.

2 *Legg.* L. VI, T. VIII, p. 270, Cf. *Tim. Lex.* in Αὔην.

taire s'étonne férieusement de ce qu'Hippocrate avance, contre l'observation, que chez les hommes l'uretre n'est point percée. Cette remarque ridicule suffiroit seule pour prouver que ce mauvais commentaire n'est point de Galien.

§ LVII, l. 8. *Chez elles ce canal s'ouvre*, &c. Tout ce qu'il dit de la conformation de l'uretre, dans les deux sexes, est conforme aux observations anatomiques. Chez les femmes, le tubercule charnu & arrondi, que Lieutaud a nommé *luette vésicale*, & qui interrompt la figure circulaire de l'ouverture de l'uretre, est moins saillant & moins facile à distinguer que chez les hommes [1]. Chez elles, le canal de l'uretre se porte dans une direction presque horizontale depuis le col de la vessie jusqu'au-dessous de la symphyse des os pubis, & son ouverture est située à quelque distance au-dessous du clitoris, & très-près de l'orifice du vagin. Il n'a guere qu'un pouce de long; mais il est plus large & plus susceptible de dilatation que dans l'homme, chez lequel il n'a guere moins de dix à douze pouces, courbé comme une S romaine, descendant depuis son origine jusqu'à la partie inférieure de la symphyse des os pubis, remontant au-devant de cette symphyse jusqu'à la racine de la verge, & redescendant ensuite jusqu'au bout du gland [2]. C'est à cause de cette largeur dans les femmes, qu'heureusement pour elles on peut souvent leur faire l'extraction de la pierre par la seule dilatation de l'uretre, sans employer aucune incision. Mais cet avantage n'est pas sans inconvénient; car, parmi celles qu'on est obligé de tailler, il y en a plus des trois quarts à qui il reste un écoulement involontaire d'urine [3];

1 Sabathier, *Traité d'Anatomie*, 1775, vol. II, p. 346.

2 Idem, *ibid.* p. 377 et 390, suiv.

3 Dionis, *Opérations de Chirurgie* 3[e] démonstr. p. 193.

qui n'est dû qu'à cette même largeur, laquelle fait qu'indépendamment même de cette circonstance les femmes sont en général plus sujettes que les hommes à l'incontinence d'urine [1].

§ LVII, l. 8. πίνουσι. L'οὐρέουσι que Septalius & Mackius ont introduit dans leur texte, d'après Lalemant, n'est pas une correction de ce dernier, comme l'a cru Martin; car il se trouve dans le commentaire attribué à Galien, *plus eæ mingunt quam mares*. Je ne m'étonne point que Mackius l'ait adopté; mais il est étonnant que Septalius l'ait préféré à la leçon ordinaire du texte, & que Martin, un demi-siecle après, ait été tenté d'imiter Septalius. Comme la quantité de l'urine est toujours (du moins dans l'état de santé) en raison de la quantité de la boisson qu'on prend, il est clair qu'Hippocrate, en disant que les femmes boivent plus que les hommes, a entendu qu'elles rendent aussi une plus grande quantité d'urine. Je finis cette note par rapporter la version de Calvus, qui représente tout ce passage (*voy. not.* § LVII, l. *6*) en ces termes: « cum » lotii meatus de vesica tam magnus latusque *non est*, » uti lotium facile dejiciat & pellat; nec manibus, uti » mares, tractare possunt, siquidem lotii meatus in pu» denda pertusi *non sint*, quoniamque hi lati *non sunt*, » propterea plusquam pueri potant ». On voit par ce dernier mot qu'il a lu aussi: πίνουσι (mais sans la particule καὶ, qui manque également dans le texte de Septalius), & non οὐρέουσι. On y voit de plus trois fois la négation répétée: ὁ γὰρ οὐρητὴρ (c'est par erreur que dans les variantes, j'ai dit que Calvus s'accordoit à lire οὐ γὰρ οὐρητὴρ, avec le Ms. 2146) βραχὺς.... καὶ ΟΥ'Κ εὐρὺς.... ἐς γὰρ τὰ αἰδοῖα ΟΥ' ξυντέτρηνται, καὶ διότι οἱ οὐρητῆρες ΟΥ'Κ εὐρέες.

1 Septalius, *Comment.* col. 308.

Les

Les mots : οἱ δὲ ἄνδρες οὐκ εὐθὺ τέτρηνται n'y existent point.

§ LVII, l. 11. *Ajoutez à cela qu'elles boivent plus [d'eau] que les hommes.* Septalius, pour justifier la correction qu'il a mal-à-propos adoptée, en lisant οὐρέουσι au lieu de πίνουσι, (*voy. la not. précéd.*) prétend que les femmes boivent moins que les hommes, quoiqu'il convienne qu'elles rendent une plus grande quantité d'urine que ces derniers. Mais outre que cette assertion me paroît contraire à l'expérience [1], la raison seule suffit, ce me semble, pour prouver qu'elles doivent boire plus que les hommes, par cela même qu'elles urinent plus ; la quantité de l'urine devant toujours être, du moins dans l'état de santé, en raison de celle de la boisson [2]. Comme c'est le sédiment de l'urine qui fournit principalement la matiere du calcul, toutes les fois qu'il est trop copieux, relativement à la partie aqueuse qui en est le véhicule, ou qu'il séjourne trop long-temps dans la vessie ; on conçoit bien qu'une boisson plus copieuse doit naturellement tempérer l'ardeur de la vessie, délayer le sédiment de l'urine, & en accélérer l'expulsion. Les Chinois, qui font un usage fréquent du thé, ne connoissent ni la pierre ni la gravelle. Tissot [3], qui rapporte cette observation, semble attribuer cet heureux effet à la plante du thé. Camper observe aussi que depuis l'introduction de cette plante en Europe, il y a moins de calculeux dans les pays où l'on fait un usage journalier de son infusion ; mais il pense avec plus de raison que c'est plutôt l'eau de l'infusion,

1 *Journ. de Médec.* vol. LXXII, p. 359, cf. & Plutarch. *Sympos.* L. III, quæst. 3, T. VIII, p. 578.

2 Hippocrat. *Prædict.* L. II, § 10, T. I, p. 494.

3 *De la Santé des gens de Lettres*, p. 196. suiv.

que la plante infusée, qui produit cet effet [1]. Metzger attribue de même à l'usage des boissons chaudes la diminution du nombre des calculeux dans la ville de Konigsberg [2]. Les Turcs, au rapport de Thévenot [3], ne connoissent pas non plus la pierre. Ne pourroit-on pas attribuer cet effet à la même cause ? Il n'y a peut-être aucun peuple qui boive autant d'eau que les Turcs, tant à cause de la chaleur du climat, qu'à cause de la loi qui leur défend le vin, & qui du temps de Thévenot étoit encore plus observée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

§ LVIII, l. 1. *Pour juger si la constitution d'une année*, &c. Pour bien entendre la doctrine d'Hippocrate concernant les maladies épidémiques de chaque saison, il faut observer que le mot *épidémie* (ἐπιδημία) a chez lui une acception plus étendue que celle que nous lui donnons ordinairement. Il entend par ce mot non-seulement les maladies que nous appelons *épidémiques*, & qu'il décrit au § LIX & suivans, mais encore les maladies propres à chaque saison, naturellement constituée par rapport à la sécheresse ou à l'humidité, à la froidure ou à la chaleur qui lui sont propres, *tempestive tempestiva* (*Aphorism.* III, 8.). Ainsi, lorsqu'il décrit (*Ibid.* III, 20-23.) les maladies des saisons, il entend les maladies qui, dans chaque saison, attaquent d'une maniere, pour ainsi dire, *sporadique* les sujets qui y ont quelque disposition par leur âge, leur sexe ou leur tempérament, en vertu des qualités de l'atmosphere ordi-

1 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XVI, p. 594.

2 *Journal de Médec.* vol. LXVII, p. 348.

3 *Voyage au Levant*, chap. 27, p. 70.

naires à cette ſaiſon ; ce que Galien explique parfaitement en diſant : *Lorſque vous liſez dans les Aphoriſmes, que les maladies les plus fréquentes en été ſont les fiévres continues, les fiévres ardentes, beaucoup de fiévres tierces, vous devez d'abord faire attention qu'il parle d'un été qui ſuit le cours ordinaire de la nature, & non pas d'un été doué d'une température qui n'eſt point naturelle* *. Et ces qualités ordinaires à chaque ſaiſon, du moins pour la Grece, où Hippocrate faiſoit ſes obſervations, ſont la froidure & la ſéchereſſe pour l'automne, la froidure & l'humidité pour l'hiver, la chaleur & l'humidité pour le printemps, la chaleur & la ſéchereſſe pour l'été [1]. Lorſqu'au contraire il répete (*Aphoriſm.* III, 11-14.) ce qu'il dit dans ce traité (§ LIX-LXVII.) des maladies propres aux ſaiſons conſtituées autrement qu'elles ne doivent l'être, il faut entendre par-là les maladies *épidémiques* proprement dites ; leſquelles, ſi l'intempérie qui les cauſe eſt la qualité propre à la ſaiſon où elles regnent, mais portée à l'excès, ne différeront de celles que nous venons d'appeler improprement *ſporadiques*, que par le plus grand nombre d'individus qu'elles auront attaqués, & ſouvent par la plus grande réſiſtance qu'elles auront préſentée aux moyens de

* Ὅταν οὖν ἀναγνῶς ἐν ἀφορισμοῖς τὰ πλεονάζοντα μετὰ (l. κατὰ) τὸ θέρος νοσήματα, πυρετούς τε εἶναι συνεχεῖς καὶ καύσους, καὶ τριταίους πλείστους, πρῶτον μὲν αὐτὸ δεῖ τοῦτο μὴ παρακοῦσαι, τὸ ὡς θέρους μέμνηται, οὕτω (l. ὂυ τοῦ) παρὰ φύσιν ἔχοντος, ἀλλὰ τοῦ κατὰ τάξιν καὶ κόσμον. *Comment. manuſcr. in lib. Hippocrat. de humoribus*, p. 228. Ce manuſcrit, que j'ai cité plus d'une fois, ſe trouve dans la Bibliotheque nationale, coté 5491.

1 Hippocrat. *de Nat. human.* T. I, p. 270, ſqq.

guériſon. Ces deux caracteres dépendent de la complication de leur cauſe : car elles ſont le produit non-ſeulement des qualités extraordinaires de la ſaiſon où elles ſe manifeſtent, mais encore de celles de deux (& quelquefois de trois) ſaiſons qui l'ont précédée ; au lieu que celles que nous avons appelées *ſporadiques*, pour nous conformer au langage des Médecins modernes, & qui en effet ne different des autres, que du plus au moins, ne dépendent que des qualités ordinaires d'une ſeule ſaiſon, ſi toutefois il peut exiſter, dans les cas mêmes ordinaires, une ſaiſon qui ne ſoit pas plus ou moins modifiée par les ſaiſons qui l'ont précédée. C'eſt en partant de ces principes qu'on peut réſoudre pluſieurs problêmes de la théorie des épidémies : pourquoi, par exemple, les maladies du § LIX, produites par la combinaiſon d'une ſaiſon ſeche & d'une ſaiſon humide, different des maladies du § LXV, produites également par une combinaiſon ſemblable ? c'eſt que les premieres tombent dans une ſaiſon naturellement ſeche & chaude, celle de l'été, & que les ſecondes arrivent dans une ſaiſon humide & froide, qui eſt celle de l'hiver.

§ LVIII, l. 4. *Si les ſignes qui accompagnent le lever & le coucher des aſtres*, &c. Ces ſignes ſont pour la plupart des vents qui s'élevent, ou des pluies qui tombent, en un mot, des changemens de temps quelconques qui arrivent aux environs des équinoxes & des ſolſtices, ou des quatre ſaiſons de l'année, marquées chez les Anciens par le lever ou par le coucher de certaines étoiles (*Voy. not.* § LXIX.). Ils précedent ou ils ſuivent le commencement de chaque ſaiſon de quelques jours, même de quelques ſemaines ; il eſt rare qu'ils coïncident au point précis de ces temps : τοῖς δὲ ἄστροις εἴωθεν ὡς ἐπὶ

τὸ πολὺ σημαίνειν καὶ ταῖς ἰσημερίαις καὶ τροπαῖς, οὐκ ἐπ᾽αὐταῖς, ἀλλ᾽ ἢ πρὸ αὐτῶν, ἢ ὕστερον μικρῷ [1].

§ LIX, l. 1. *Si, au contraire, à un hiver ſec & boréal ſuccede un printemps pluvieux & auſtral*, &c. Nous avons déja obſervé (*not.* § LVIII, l. 1) que la température naturelle de l'hiver en Grece, étoit froide & humide; & Théophraſte dit expreſſément [2] que les beaux hivers de cette contrée étoient des hivers où il tomboit beaucoup de neige & de pluie avec un froid boréal, mais ſans gelée. Ainſi, un hiver ſec & boréal, y devoit être regardé comme une ſaiſon mal conſtituée. Quant au printemps, il n'y pouvoit être mauvais qu'autant que la chaleur & l'humidité étoient exceſſives. Ordinairement, en Grece, après un hiver ſec, on s'attendoit à un printemps pluvieux [3]; & ce dérangement des ſaiſons, s'il étoit un peu plus marqué, rendoit l'été ſuivant inſalubre. Dans pluſieurs contrées de la France, au contraire, on croit avoir obſervé conſtamment qu'un hiver rude eſt ſuivi d'un printemps humide, & d'un bon été [4] : mais cela ne fait pas une regle générale; & doit d'ailleurs s'entendre d'une ſucceſſion qui ſe fait par gradation. Nous en avons la preuve dans l'été de l'an VII, qui fut très-mauvais à la ſuite d'un hiver très-rude & d'un printemps aſſez humide, mais extrêmement irrégulier.

§ LIX, l. 3. ἀναγκάιη τὸ θέρος... καὶ δυσεντερίας, κ. τ. λ. Avicenne dit ici.... καὶ διαῤῥοίας καὶ αἱμοῤῥοΐδας.

§ LIX, l. 3. *Il faut néceſſairement que l'été*, &c. Cette obſervation eſt répétée dans les Aphoriſmes (III, 11).

1 Theophraſt. *de Signis Serenitatis*, p. 440, extr.

2 Idem, *De cauſ. plant.* L. II, cap. 1.

3 Idem, *de Sign. pluviar.* p. 419.

4 Encyclopédie, article *Air.*

Celſe l'a ainſi exprimée : *ſi hiems ſicca ſeptentrionales ventos habuit, ver autem auſtros & pluvias exhibet, fere ſubeunt lippitudines, tormina, febres, maximeque in mollioribus corporibus, ideoque præcipue in mulieribus* [1]. Ariſtote, qui l'a rapportée ainſi qu'Hippocrate, y ajoute une explication plus détaillée [2], & la répete une ſeconde fois [3], en ajoutant à l'hiver ſec & au printemps pluvieux, un été extrêmement ſec, pour déduire de cette triple combinaiſon les maladies qui doivent ſe manifeſter dans l'automne ſuivant. La théorie des épidémies eſt tellement compliquée, que malgré tout ce qu'on a écrit ſur ce ſujet, on eſt encote obligé, quand on veut s'en former des idées juſtes, de revenir aux principes d'Hippocrate. Ceux qui ont été tentés de les révoquer en doute, n'ont point fait attention que ce n'eſt pas tant l'influence actuelle quelconque ſur notre corps qu'il faut conſidérer dans l'ætiologie des épidémies, que la continuité de cette influence, & tous les rapports qu'elle a avec des cauſes antérieures, analogues ou oppoſées, qui la renforcent ou qui la mitigent, ainſi qu'avec les autres circonſtances priſes de l'expoſition du lieu & de la nature du terrein qu'on habite, du ſexe, du tempérament, de l'âge, du genre de vie qu'on mene, &c. Hippocrate n'a point négligé, dans l'expoſition de ces conſtitutions, de marquer avec une étonnante exactitude que la même conſtitution produit des maladies différentes ſur les hommes, ſur les femmes, ſur les enfans, ſur les vieillards, ſur les tempéramens pituiteux ou bilieux ; & en plaçant le *chapitre des ſaiſons* à la ſuite de ceux *des climats & des eaux*, & après les obſervations générales (§ IV & V)

1 L, II, cap. 1.

2 *Problem.* I, 8.

3 *Ibid.* I, 19.

ſur la nature du ſol, & ſur le genre de vie des habitans, il a fait aſſez ſentir qu'il ne faut point conſidérer toutes ces cauſes iſolément, mais que c'eſt la combinaiſon de toutes ou de pluſieurs entr'elles qui forme le véritable point de vue, ſous lequel le médecin doit enviſager les épidémies, & d'après lequel il doit diriger ſes recherches. Rien n'eſt plus clair que ce principe, quoique ſon application préſente des difficultés. Il explique, par exemple, pourquoi un pays eſt ravagé par une épidémie, tandis que des pays circonvoiſins en ſont exempts? c'eſt que dans ces derniers il n'y a pas eu la même combinaiſon ou le même concours des cauſes qui ont exiſté dans le premier : pourquoi la *ſuette*, maladie épidémique très-meurtriere, manifeſtée d'abord en Angleterre, alloit-elle chercher, dans les Pays-bas & en France, les Anglois qui s'étoient depuis quelque temps expatriés pour ſe ſouſtraire à ſes ravages, tandis qu'elle épargnoit les étrangers qui ſéjournoient en Angleterre? c'eſt que les Anglois, en quittant leur pays natal, emportoient avec eux leur genre de vie, leurs habitudes, leur tempérament, & que les étrangers étoient conſtitués différemment & par la nature du pays qu'ils avoient quitté, & par le genre de vie qu'ils avoient conſervé *. On croit faire une objection, en diſant qu'on a obſervé les mêmes épidémies ſous des conſtitutions de l'atmoſphere différentes, comme au contraire, des épidémies différentes ſous les mêmes conſtitutions. Mais on eſt en droit de demander ſi cette identité des conſtitutions

* Freind, qui rapporte ce fait ſingulier dans ſon *Hiſtoire de la Médecine*, Part. III, p. 64, a fait un rapprochement très-heureux, en le comparant avec un autre fait ſemblable (*Ibid.* Part. I, p. 82), qui, ſuivant Evagrius, avoit eu lieu dans la fameuſe peſte de Conſtantinople, arrivée en 543.

a été bien constatée, si ces constitutions ont été examinées dans tous leurs rapports avec les autres circonstances dont je viens de parler. D'ailleurs Hippocrate, fidele à ce grand principe : *neque solum interest quales dies sint, sed etiam quales ante præcesserint* (*not.* § LVIII, l. 1, & *Disc. prélim.* § 101), ne se contente pas toujours de chercher la cause des maladies épidémiques dans les qualités physiques des deux saisons antérieures. Il va souvent plus loin, parce que l'expérience lui avoit appris qu'il y a des saisons dont l'influence s'étend sur toute l'année [1]. C'est ainsi que dans ses épidémies il fait la description de l'année médicale, en commençant par la saison de l'automne qui a une influence plus marquée sur les maladies que les autres saisons. Il existe même, d'après les observations de Raymond [2], des constitutions épidémiques triennales, & même quinquennales, c'est-à-dire, des constitutions dont les causes remontent à des automnes passés depuis trois ou cinq ans. Qu'on ajoute à cette longue chaîne de causes l'enchaînement non moins compliqué des autres circonstances déja rapportées, & l'on aura la solution de tous les problêmes qui concernent les constitutions. Pour revenir aux effets d'un printemps pluvieux & austral après un hiver sec & boréal, une constitution analogue, à la suite d'une semblable succession de ces saisons, a été observée à Marseille dans les années 1751, 61, 62 & 81 [3], & dans une partie de la province de Bigorre en 1777 [4]. Les fortes gelées d'un hiver sec & boréal suppriment, ou du

1 *De natur. human.* § 16, T. I, p. 272.

2 *Mémoir. de la Soc. Roy. de Méd.* année 1780 & 81, Part. II, p. 51.

3 *Ibid.* p. 47.

4 *Journ. de Médec.* vol. XLIX, p. 224.

moins

moins diminuent beaucoup la tranſpiration ; mais d'autres excrétions, & particuliérement celle de l'urine, augmentent à proportion pour y ſuppléer. Si le dégel, qui doit la rétablir, ſe fait d'une maniere bruſque, cette cauſe, jointe à la chaleur auſtrale du printemps, relâche & ouvre trop promptement les pores, & en augmente la faculté inhalante, de maniere qu'ils abſorbent en plus grande quantité les vapeurs & les exhalaiſons qui s'élevent de la terre dégelée [1]. Cet effet ſera encore plus ſenſible, ſi l'été eſt également très-chaud ; & alors il produira les fluxions aux yeux, les dyſſenteries & les fievres de différentes eſpeces, qui attaquent de préférence les ſujets qui abondent en humeurs, comme les femmes & les hommes d'un tempérament phlegmatique. Mais ſi des orages arrivent à l'entrée de l'été (§ LX), en diſſipant toutes ces exhalaiſons & ces vapeurs, en rétabliſſant en même temps par leur action le ton de la peau, non-ſeulement ils feront ceſſer ces maladies, mais ils influeront encore ſur la ſalubrité de l'automne ſuivante. Chacun peut obſerver ſur ſoi-même cette action, en comparant l'abattement où ſe trouve ſon corps dans les chaleurs qui précedent les orages, avec le bien-être qu'il éprouve à la ſuite de ces orages.

§ LIX, l. 13. *Toute la ſubſtance du corps*, &c. L'humidité exceſſive, en macérant, pour ainſi dire, les ſolides, doit y produire un relâchement extraordinaire, émouſſer leur action, détruire leur élaſticité, & diſpoſer le corps aux différentes maladies qui ſont la ſuite de ce relâchement. L'épidémie peſtilentielle de Breſlau en 1737, fut précédée d'une conſtitution tellement pluvieuſe que les rivieres, débordées pendant une partie du printemps & l'été, détruiſirent la récolte & amenerent la famine. Les eaux

1 Arbuthnot, *Spec. effect. aër.* cap. VI, § 26, p. 247.

ſtagnantes, dont on étoit entouré par tout, mais principalement dans les endroits bas, relâcherent tellement les ſolides, que le poil des chevaux ſe détachoit ſpontanément, & que la peau ainſi découverte s'ouvroit en ulceres [1]. Cette épidémie eſt d'autant plus remarquable qu'elle reſſemble, & par ſes cauſes & par ſes effets, à la conſtitution peſtilentielle décrite par Hippocrate [2], & dans laquelle pluſieurs malades éprouverent auſſi la chûte des cheveux & de la barbe.

§ LIX, l. 13. πλαδᾷν. L'explication de ce mot, donnée par Foës (*Œconom.* in Πλάδος), me diſpenſe d'entrer dans de plus grands détails. Il eſt d'autant moins néceſſaire de lui ſubſtituer le φλοιδᾷν des variantes, que ce dernier mot préſente une ſignification à peu près analogue à celle de πλαδᾷν (Foës *Œconom.* in Φλυδᾷν). Je profiterai ſeulement de cette occaſion pour arracher à la voracité du temps une ſcholie inédite, conſignée dans un Ms. de la Bibliotheque nationale, coté 2763, & qui n'eſt pas ſans intérêt. Dans ce Ms. qui contient entre autres choſes les hymnes de Callimaque, on trouve à la fin de l'hymne à Cérès, l'étymologie de φλοιδᾷν en ces termes : Φλοιδούμενος ἀντὶ τοῦ βρασσόμενος καὶ ἑψόμενος. ἐτυμολογεῖται δὲ ἀπὸ τῶν δύο τούτων τῶν ἐπὶ ταῖς ἑψήσεσιν εἰωθότων συμβαίνειν. ἐκεῖ γὰρ τὸ ἐν τῷ λέβητι ὕδωρ οἰδεῖσθαι πέφυκε, τοῦ πυρὸς οὐκ ἐῶντος μένειν αὐτὸ κατὰ χώραν, ἀλλὰ κινοῦντος καὶ προωθοῦντος καὶ εἰς φλυκταίνας καὶ πομφόλυγας ἀνεγείροντος, πνεύματός τινος τῇ βίᾳ συμπαρεισδυομένου καὶ φυσῶντος αὐτὸ καὶ οἰδοῦντος. καὶ ποιός τις ἦχος φλοώδης ἠχεῖται, ἐξ οὗ καὶ ἡ φλὸξ παρωνόμασται καὶ ὁ φλοῖσβος. ἀπὸ τοίνυν τῶν δύο

1 *Comm. de rebus in Scient. natur. & Medic. geſtis.* Vol. IV, p. 693, ſq.

2 *Epidem.* L. III, S. III, T. I, p. 721, ſqq.

τούτων τοῦ τε φλοιώδους ἤχου καὶ τῆς οἰδήσεως συνθέτως γίνεται τὸ φλοιδούμενος.

§ LIX, l. 16. καὶ δυσεντερίας.... ὑγροτάτοισι. Dans les *Aphorismes* (III, 11), cette derniere partie du § est conçue un peu différemment. Aristote (*Problem.* I, 8) s'est contenté de parler des fievres & des ophthalmies, sans faire mention des dyssenteries.

§ LIX, l. 19. [*Ces maladies.... s'il est pluvieux*]. J'ai transporté ici une partie du texte du § IX, par la raison qu'elle est déplacée là, & qu'Aristote, qui a copié toutes les constitutions de ce traité, paroît la placer ici à la suite de la premiere de ces constitutions. Car il dit (*Problem.* I, 8) positivement que les maladies occasionnées par un printemps pluvieux précédé d'un hiver sec, deviennent plus fâcheuses, si l'été est aussi pluvieux que le printemps. Si l'on objectoit, qu'on ne pourroit alors concilier ce que dit Hippocrate de l'insalubrité d'un pareil été, avec les pluies de la canicule qu'il regarde (§ LX) comme salutaires, je repondrois que ces dernieres pluies, n'étant que des pluies passageres d'orage, purifient plutôt qu'elles ne rendent humide l'atmosphere; & l'on trouvera cette distinction dans Aristote même, si l'on compare l'endroit que je viens de citer de lui avec ce qu'il dit ailleurs (*Problem.* I, 19). Ajoutez à cela, qu'une constitution consignée dans les *Épidémies* [1], & à peu près semblable pour les phénomenes météorologiques à celle qui est décrite ici, fut considérablement mitigée par un été, variable à la vérité, mais assez sec pour suspendre les ravages produits par l'excessive humidité qui avoit régné jusqu'alors. Au reste, Pasrenus croyoit aussi, comme moi, que cette partie

[1] *Ubi supra*, p. 722, cum 728 & 729.

étoit déplacée au § IX, ainsi que je l'ai déja remarqué dans les notes sur ce §, l. 12, p. 20.

§ LX, l. 1. *Et si le lever de la canicule*, &c. Si les maladies empirent par un été humide (§ LIX), elles ne seront pas moins fâcheuses, si cette saison tombe dans l'autre excès; par la raison que ce passage subit de l'humide au sec, ainsi que tout changement brusque, ne peut être que très-pernicieux [1]. Mais si, au lieu de pluies continuelles, l'été ne commence qu'avec des pluies d'orage, qui purifient l'atmosphere & qui mitigent la chaleur, non-seulement il sera salubre, mais il influera encore sur la salubrité de l'automne suivante, ainsi que nous l'avons déja observé (§ LIX, l. 3, p. 153).

§ LX, l. 4. *S'il en arrive autrement*, &c. C'est-à-dire, si l'été est trop sec; & ce sens est justifié par Aristote même, qui, en parlant [2] des maladies d'une automne qui vient à la suite d'un été sec, précédé d'un printemps humide après un hiver sec, ne pouvoit avoir en vue que cet endroit de notre Auteur. Ainsi Hippocrate ne fait ici que continuer la même constitution, qu'il a décrite au § LIX; & comme il a considéré dans ce dernier § les maladies de l'été comme l'effet d'une double constitution, composée de l'hiver & du printemps qui l'ont précédé, de même il considere ici les maladies de l'automne comme celui d'une triple constitution, composée de l'hiver, du printemps, & de plus d'un été extrêmement sec.

§ LXI, l. 1. *Si l'hiver est austral, pluvieux & chaud*, &c. Pendant tout le temps de sa pratique à Marseille, Raymond n'a point observé un tel printemps succéder

1 *Aphorism.* II, 51, III, 1; & *de humorib.* § 8, T. I, p. 324.
2 *Problem.* I, 19.

à un pareil hiver. En Grece, un hiver pluvieux étoit le plus souvent suivi d'un printemps sec [1]. La constitution de Périnthe, dont parle ailleurs Hippocrate, étoit également composée d'un hiver humide & d'un printemps sec, dont les effets se firent sentir pendant l'été & l'automne suivans pareillement secs. C'étoient des fiévres ardentes, des cours de ventre, des ophthalmies, des paraplégies, &c. [2]

§ LXI, l. 2. εὔδιος. Monardanus, au rapport de Mackius, prétendoit qu'on devroit retrancher ce mot, ou bien le changer en εὐδῖος (*sic*), dans le sens d'*humidus*, ou en εὔδινος, dans le sens de *procellosus*. Ce seroit le silence d'Aristote & de Celse [3], qui ne reconnoissent point ce mot, qui m'auroit déterminé à le supprimer, plutôt que les remarques de Monardanus, qui pechent contre l'analogie de la langue & les regles de la critique. Mais ce silence est contrebalancé par la conformité des Mss. & des imprimés, par celle des *Aphorismes* (III, 12.), où l'εὔδιος existe également, & enfin par le mot χειμέριον, que l'auteur lui oppose à dessein. Quant au sens de *chaud* que je lui donne ici, ce sens est autorisé par le § LVIII, où εὔδιος est opposé à ψύχει, & le § LXIII, où il est remplacé par θερμοῦ.

§ LXI, l. 2. *Les femmes enceintes*, &c. L'aitiologie que donne Galien de ces avortemens & de la mortalité des enfans qui viennent au monde dans une pareille constitution, est qu'ayant éprouvé dans le sein de leur mere un grand relâchement, par l'excessive humidité de

1 Theophrast. *de signis pluviar.* p. 419, sq.
2 *Epidem.* L. II, sect. 3, T. I, p. 696, sq.
3 Aristot. *Problem.* I, 9; & Cels. L. II, cap. 1.

l'hiver, ils deviennent plus sensibles à l'impression du froid subit qui survient au printemps, de maniere qu'ils meurent avant de naître, ou bientôt après être nés, ou s'ils vivent, ils restent maigres & maladifs, ne pouvant point supporter le changement subit qu'ils viennent d'éprouver, en passant du sein de leur mere à une atmosphere froide [1]. Cette aitiologie est à peu près celle qu'en donne Aristote [2]. Dans un hiver humide & chaud, dit Hoffmann, il se fait un amas considérable d'humeurs séreuses dans le corps, qui doivent naturellement être repoussées à l'intérieur, à mesure que la fibre se fortifie & se contracte par un printemps sec & boréal; & cette congestion peut donner lieu à la rupture des vaisseaux de la matrice, & occasionner par là l'avortement. Mais ce n'est pas, poursuit-il, à toutes les femmes enceintes indistinctement que ce malheur arrive; il n'y a que les femmes d'un tempérament humide & sanguin qui risquent de se blesser [3].

§ LXI, l. 6. ἀκρατέα. Suivant Hesychius ce mot est synonyme de ἀσθενέα, *foibles*, *infirmes*. J'aurois pu également le rendre par *impotens*, c'est-à-dire, *lésés dans quelque partie du corps*, *privés de l'usage de quelque membre*; ce qu'Aristote (*Problem.* I, 9.) a exprimé par ἀσθενῆ καὶ πηρά. Callimaque (*Hymn. in Dian.* 127.) semble faire allusion à cet endroit de notre auteur, lorsqu'il dit:

.... αἱ δὲ γυναῖκες,
Ἢ βληταὶ θνήσκουσι λεχωΐδες, ἠὲ φυγοῦσαι,
Τίκτουσιν· τῶν δ' οὐδὲν ἐπὶ σφυρὸν ὀρθὸν ἀνέστη.

1 *Comment. in Aphorism.* III, 12, T. V, p. 255.
2 *Problem.* I, 9.
3 Apud Rieger, *in Hippocrat. Aphorism.* T. I, p. 385.

§ LXII, l. 1. *Au reste, cette constitution amenera des dyssenteries*, &c. Tout ce passage, qui se trouve également dans les Aphorismes [1], ainsi que dans les Problêmes d'Aristote [2], est ainsi exprimé par Celse : *Si austri pluviaque hiemem occuparunt, ver autem frigidum & siccum est, gravidæ quidem feminæ, quibus tum adest partus, abortu periclitantur; hæ vero quæ gignunt, imbecillos vixque vitales edunt. Cæteros lippitudo arida, & si seniores sunt, gravedines atque distillationes male habent* [3]. Haller prétend que cette observation d'Hippocrate ne s'accorde point avec l'expérience. Voici ses propres paroles : *Vere sicco post pluviam hiemem feminas omnes abortare; dyssenteriam vernum morbum esse : quæ quidem a nupera experientia differunt* [4]. Ce reproche, ainsi que beaucoup d'autres que ce Médecin, justement célebre, a hazardés contre Hippocrate, prouvent que Haller étoit plus grand physiologiste que critique. Quand un Médecin, comme Hippocrate, avance un fait d'observation, dire que ce fait ne s'accorde point avec les observations modernes, c'est à peu près dire, *comment les Grecs peuvent différer des Allemands !* Gruner, qui connoît infiniment mieux les écrits d'Hippocrate, que ne les a connus Haller, s'étonne, à la vérité, comme ce dernier, des assertions du Médecin Grec, & va jusqu'à dire qu'elles pourroient bien avoir été insérées dans ce traité par quelques copistes infideles; mais il ajoute, avec plus de raison & de jugement, qu'il se peut aussi que ces observations appartiennent à la Grece [5]. Nous

1 III, 12.
2 *Problem.* I, 9.
3 Celf. L. II, cap. 1.
4 Haller, *Biblioth. Medic. pract.* vol. I, p. 61.
5 Gruner, *Censur. libror. Hippocrat.* cap. 2, § 5, p. 51.

avons déja vu (§ LXI, l. 2), qu'une pareille constitution exposoit les femmes aux avortemens, sans qu'il fût nécessaire que toutes les femmes avortassent, *feminas omnes abortare*, comme il a plu à Haller de paraphraser les paroles d'Hippocrate. Car il est évident pour ceux qui connoissent les premiers élémens de la Grammaire, que l'infinitif ἐκτιτρώσκεσθαι du § LXI dépend du mot κίνδυνος du § LX ; & c'est dans ce sens que Celse (L. II, cap. 1.) l'a entendu, en disant, *abortu periclitantur.* Quant à la dyssenterie, que Haller est scandalisé de voir placée dans le printemps, je ne puis mieux justifier Hippocrate, qu'en prouvant qu'il peut y avoir des dyssenteries printanieres, & que cependant Hippocrate n'en a point du tout parlé dans ce traité. Sans doute il y a un balancement d'action & de réaction entre la peau & les intestins. Pendant l'hiver la peau se resserre & agit avec d'autant plus de force sur les cavités du corps que la saison est dans sa constitution naturelle : le printemps, au contraire, dirige tous les mouvemens de la nature en sens contraire du dedans au dehors, en portant les humeurs vers la circonférence ; ce qui est prouvé par le caractere même de la plupart des maladies de cette saison [1]. Tel est l'ordre qu'observe la nature dans la génération des maladies, toutes les fois que l'ordre & la succession des saisons se font naturellement, & d'une maniere constante : *in constantibus temporibus, si tempestiva tempestive reddantur, &c.* [2] Mais si cet ordre est interverti, il n'est plus étonnant que les maladies d'une saison se fassent sentir dans une autre : si, par exemple, le printemps est aussi sec

1 *Aphorism.* III, 21.
2 *Aphorism.* III, 8.

&

& froid que l'automne (*not.* § LVIII, l. 1), il n'eſt pas étonnant que les dyſſenteries regnent au printemps. *Prout evariaverit anni tempeſtas, ſimiles aut diſſimiles erunt morbi qui in hac tempeſtate fiunt* [1]. Les humeurs, ramaſſées pendant un hiver humide, & augmentées dans un printemps froid par la ſuppreſſion de la tranſpiration, ſe refoulent vers les endroits les plus amples, qui ſont les inteſtins; & ſi par leur ſéjour elles viennent à contracter en même temps quelque acrimonie, elles occaſionnent la dyſſenterie [2]. L'Auteur anonyme du Traité de la Dyſſenterie, dont le Journal de Médecine [3], a rendu compte, obſerve judicieuſement que cette maladie étant pour l'ordinaire occaſionnée par les variations fréquentes du chaud & du froid, doit principalement regner au printemps & en automne, où cette ſucceſſion rapide de températures diverſes a lieu; & que les corps y ſont alors d'autant plus diſpoſés, que l'hiver & l'été ont été plus chauds. *Inæqualis calor*, dit Hippocrate [4], *aut frigus eadem die, morbos autumnales faciunt*. A ces raiſonnemens on peut ajoûter des faits obſervés par des Médecins modernes. La dyſſenterie de 1779, décrite par Birnſtiel [5], commença dès le mois d'Avril. Stoll reconnoît des dyſſenteries inflammatoires qui regnent pendant le printemps auſſi épidémiquement que les pleuréſies, & qui exigent un traitement différent de celui des dyſſenteries eſtives ou automnales, qui ſe déclarent ordinairement vers la mi-

1 *De humorib.* § 7, T. I, p. 323.
2 Gorter, *Medic. Hippocrat.* p. 141.
3 Vol. LXXXV, p. 91, ſqq.
4 *De humorib.* § 6, T. I, p. 322.
5 *De dyſſenteria*, p. 69.

Juillet, & qui cessent vers la fin de l'automne; & bien loin de trouver étrange cette observation d'Hippocrate, il l'explique, en disant : *Siquidem excernendi humores intra cutis spiracula frigore verno constricta retinentur, tum stagnatione corrumpuntur, simulque, tunc temporis aucto vasorum elatere, ad intestina modo laxiora repulsi turmatim alvo torminosa eliminantur* [1]. Ainsi, Hippocrate auroit pu observer des dyssenteries printannieres, & consigner cette observation dans ce traité. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y parle que de dyssenteries d'été, qui auroient pu tout au plus anticiper un peu sur cette saison, en se manifestant vers la fin du printemps. La preuve en est dans ce qu'il dit expressément dans le paragraphe suivant (§ LXIII) : *Et s'il arrive que les chaleurs de l'été viennent le surprendre dans cet état, ce changement brusque doit occasionner ces maladies.* Quelles maladies ? Celles dont il parle dans le § LXII, & à la tête desquelles il met la dyssenterie. Ce qui prouve encore le sens que je donne à ce passage, c'est la maniere dont Hippocrate envisage la génération des maladies épidémiques, en les faisant constamment dépendre de l'action combinée de deux & quelquefois de trois saisons différentes; action dont l'influence se fait sentir dans la troisieme ou dans la quatrieme saison. C'est ainsi qu'il fait tomber sur l'été les maladies résultantes de l'influence combinée de l'hiver & du printemps précédens (§ LIX); sur l'automne, celles qui dépendent de la triple influence de l'hiver, du printemps & de l'été (§ LX); & sur l'hiver, celles

1 Stoll, *Praelect. in divers. morb. chronic.* vol. II, p. 265, & *Dissertat. Medic. ad morb. chronic.* vol. I, p. 235. Vous pouvez encore consulter Schrœder, *Opuscul. Medic.* vol. I, p. 326.

qui dépendent de l'action combinée de l'été & de l'automne (§ LXIV-LXVII). Il est vrai que l'influence de cette action peut commencer à se manifester dès la seconde saison, dans les combinaisons doubles, comme dès la troisieme dans les combinaisons triples ; mais, comme on l'a déja observé [1], ce n'est point lorsque la température des deux saisons combinées domine qu'on en apperçoit mieux les effets ; c'est lorsqu'elle cesse d'avoir lieu, que les résultats en deviennent frappans, sur-tout si l'état de l'atmosphere change subitement, & ne passe point par gradation à une température opposée. Il est donc manifeste d'après cette théorie, que les maladies résultantes de l'action combinée de l'hiver & du printemps, dont parle ici Hippocrate, doivent principalement avoir lieu en été, & non pas dans le printemps, comme semble l'avoir pensé Galien : *νοσεῖν ἀναγκαῖόν ἐστι τοὺς ἀνθρώπους ἐν αὐτῷ τῷ ἦρι* [2]. Je dis *principalement*, parce qu'il est possible, comme je l'ai déja fait remarquer, que quelques-unes de ces maladies estives devancent un peu la saison, & qu'elles occupent une partie du printemps. Aussi Aristote, qui devoit sans contredit entendre les écrits d'Hippocrate mieux que Galien, en paraphrasant ce passage [3], dit-il expressément : *Cur si hiems austrina & pluviosa fuit, ver autem siccum & aquilonium est, corpora tam* VERE *quam* ÆSTATE *morbi exercent*, &c. Et pour peu qu'on fasse attention à ce qu'il dit ensuite, on sera convaincu qu'Aristote entendoit, comme Hippocrate, par maladies du printemps, les avortemens &

1 *Journ. de Médec.* vol. LXXXI, p. 126.

2 *Comment. in Aphorism.* III, 12, T. V, p. 255.

3 *Problem.* I, 9.

les affections des nouveaux-nés, & qu'il plaçoit la dyssenterie & les autres maladies dans la saison de l'été.

§ LXII, l. 9. πρεσβύτῃσι. Je regrette de n'avoir point remplacé ce mot par πρεσβυτέροισι, *ceux d'un âge plus avancé*, comme on lit dans les *Aphorismes* (III, 12), & comme l'explique Aristote (*Problem.* I, 9.) par son synonyme γεραιτέροις. Mackius a reçu dans son texte la leçon fautive de Galien ἄγαν πρεσβυτέροισι, exprimée aussi par la version de Cornarius ; à moins que celui-ci n'ait lu πρεσβυτάτοισι, comme on lit en effet dans un endroit parallele (*de morb. sacr.* T. II, p. 335 extr.), où il est question des mêmes fluxions & des suites qu'elles entraînent.

§ LXII, l. 10. *Ceux d'un âge avancé*, &c. Dans l'âge du déclin le systême veineux est ordinairement d'un tissu plus lâche, & moins élastique ; ce qui est prouvé par l'inspection seule des veines des vieillards. L'action systaltique des vaisseaux une fois diminuée, la circulation devient moins active. De là les stases des humeurs, les engorgemens, les varices, auxquelles cet âge est particuliérement sujet ; les paralysies, les apoplexies, qui surviennent alors par la compression que le cerveau doit éprouver de la part des vaisseaux dilatés & engorgés, & qu'on peut regarder comme des apoplexies variqueuses ; le flux hémorrhoïdal, si familier à l'âge du déclin, le pissement de sang, qui n'est autre chose qu'une dilatation variqueuse des vaisseaux des reins & de la vessie. Cet état des vaisseaux devient encore plus sensible dans les alternatives subites des températures opposées : car, comme l'observe Arbuthnot [1], plus la fibre animale continue à éprouver ces alternatives de contraction &

1 *Specim. effect. aër.* cap. 6, § 33, p. 252.

de relaxation, plus difficilement elle peut ſe rétablir dans ſon état naturel. Il n'eſt donc pas étonnant que des corps d'une fibre déja lâche, par l'effet de l'âge, après avoir éprouvé un ſurplus de relâchement par un hiver auſtral & chaud, enſuite une contraction trop forte par la conſtitution froide & boréale du printemps, retombent pendant les chaleurs ſuivantes de l'été dans un relâchement beaucoup plus conſidérable qu'il n'étoit avant l'hiver, & que leurs vaiſſeaux, perdant de plus en plus le ton néceſſaire pour pouſſer les humeurs, ſe dilatent, & donnent lieu aux ſtaſes & aux engorgemens. *Et quoniam in ipſis univerſum fere ſolidorum ſyſtema atonum flaccidumque eſt ..... quaſi ſemiparalytici & ad motum inepti obſervantur; fluxionibus, catharris ſimilibuſque ex laxitate morbis nimium obnoxii* [1]. Ces fluxions qui tuent dans un très-petit eſpace de temps, ſont des catharres ſuffoquans, dont on trouve des exemples dans Van-Swieten [2]. Quant aux affections paraplégiques, on peut voir ce que j'ai déja remarqué plus haut (Not. § XIV, l. 7, p. 42).

§ LXII, l. 10. *διὰ τὴν ἀραιότητα καὶ τὴν ἔκτηξιν τῶν φλεβῶν.* Je ne parlerai point de la leçon manifeſtement vicieuſe *ἁρμότητα*, qu'un de mes deux Mſs. & l'édition des Aldes préſentent à la place d'*ἀραιότητα*. Il n'en eſt pas de même du mot *ἔκτασιν*, que pluſieurs éditeurs & interpretes ont, d'après l'autorité des Mſs. ſubſtitué à la leçon *ἔκτηξιν*. Au premier abord l'*ἔκτασιν* ſembleroit mieux convenir à la ſuite d'*ἀραιότητα*, dont il eſt en quelque ſorte le ſynonyme, dans le ſens de *raritatem & diſtentionem*, comme traduit Calvus. Le plagiaire Avicenne eſt

1 Baglivi *de fibr. motr.* L. I, cap. 12, T. I, p. 498.

2 *Comment. in Boerhaav. Aphoriſm.* 786, T. II, p. 567.

ici trop concis pour qu'on puisse tirer quelque lumiere de sa paraphrase, *catarrhi.... qui in illorum nervos decumbunt.* L'auteur de l'ancienne paraphrase citée par Cornarius paroît avoir lu ἔκθηξιν, en traduisanr, *senibus catharrus ex defectione nervorum & consumptione.* D'ailleurs il est remarquable que l'un & l'autre de ses interpretes traduit comme s'il avoit lu : νεύρων au lieu de φλεϐῶν. Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir adopter de préférence l'ἐκτῆξιν, à l'exemple de plusieurs éditeurs & traducteurs, qui ont suivi en cela Galien : mais je ne prends ce mot ni dans le sens équivoque de *fonte des veines (eliquationem venarum)*, que lui donne Cornarius; ni dans celui de *consomption* ou *destruction des vaisseaux (wasting of the vessels)*, comme traduit Clifton, quoiqu'on puisse appliquer en quelque maniere ce dernier sens à l'oblitération & au dépérissement des vaisseaux, que l'âge amene ordinairement chez les vieillards. Celui qui a le plus approché de l'idée d'Hippocrate, est Martin. Voici comment il explique ce mot dans ses notes : *est autem* ἔκθηξις *nihil aliud quam humorum in vasis contentorum fusio propter debilem retentricem facultatem ; idque probatur ex Hippocrate*, L. 2 *Prorrheticorum*, *&c.* Mais comme dans cet endroit des Prorrhétiques [1], auquel il renvoie : καὶ ἄλλαι Ε'ΚΤΗ'ΞΙΕΣ ὠφελέουσι κάρτα, αἱ ἐς τὰ κάτω χωρία ῥέπουσαι, le mot ἐκτήξιες est absolument synonyme d'Ε'ΚΚΕΝΩ'ΣΙΕΣ, *évacuations ;* puisque le τήκειν signifie aussi κενοῦν, *vider* [2], par cette espèce de métonymie qu'on appelle *consequens per antecedens*, j'ai cru devoir traduire tout simplement, *vides de sang.* La seule chose qu'on pourroit objecter à ma version, c'est qu'elle présente une espèce de contradiction, en

1 L. II, § 15, T. I, p. 498.

2 Foës, *Œconom.* in Τήκεσθαι & Ε'κτηκόμενοι.

aſſignant pour cauſe des fluxions le défaut de ſang dans les vaiſſeaux : mais qu'on faſſe attention qu'Hippocrate parle ici de vaiſſeaux vides dans un ſens relatif, & par rapport à leur état dans un âge moins avancé, & dans une conſtitution de l'atmoſphere oppoſée à celle qu'il décrit; qu'il entend par vaiſſeaux vides, des vaiſſeaux qui ne contiennent qu'un ſang appauvri, où la partie ſéreuſe domine ſur la partie rouge. Je ne puis mieux juſtifier cette explication (ſans chercher cependant à juſtifier la théorie des fluxions que l'auteur nous donne, & qui pourroit bien être la véritable) qu'en rapportant ce qu'on lit dans le livre *de morbo ſacro*, § 10 & 11 p. 335 : τοῖσι δὲ πρεσβυτάτοισιν ὁκόταν ἐπιγένηται τοῦτο τὸ νόσημα, διὰ τοῦτο ἀποκτείνει, ἢ ΠΑΡΑΠΛΗΚΤΟΝ ποιέει, ὅτι αἱ ΦΛΕΒΕΣ ΚΕΚΕΝΩΝΤΑΙ, καὶ τὸ αἷμα ὀλίγον τέ ἐστι, καὶ λεπτὸν, καὶ ὑδαρές. . . . . ἐς δὲ τὰ δεξιὰ μᾶλλον καταῤῥέει, ἢ ἐς τὰ ἀριστερὰ, ὅτι αἱ φλέβες εἰσὶ κοιλότεραι καὶ πλείονες ἢ ἐν τοῖσιν ἀριστεροῖσιν· ἀπὸ γὰρ τοῦ ἥπατος τείνουσι καὶ ἀπὸ τοῦ σπληνός. ἐπικαταῤῥέει δὲ καὶ ΑΠΟΤΗΚΕΤΑΙ τοῖσι μὲν παιδίοισι κ. τ. λ. *Mais toutes les fois que cette maladie* (l'épilepſie) *attaque des ſujets fort avancés en âge, elle leur devient funeſte, ou elle les laiſſe paraplectiques* (c'eſt-à-dire *hémiplégiques*)*; & cela parce que leurs veines ſont vides, ne contenant qu'une petite quantité de ſang aqueux & ſans conſiſtance . . . . . Cette fluxion ſe fait plus ſouvent au côté droit qu'au côté gauche du corps, par la raiſon que les veines du côté droit ſont en plus grand nombre & d'un plus gros calibre. Chez les enfans la fluxion a lieu &c.* J'ai traduit tout ce paſſage malgré ſa longueur, non-ſeulement parce qu'il ſert de commentaire à celui qui nous occupe actuellement, mais encore parce que j'aurai bientôt occaſion de m'en ſervir pour éclaircir une autre queſtion

relative au côté du corps que les hémiplégies affectent le plus ordinairement. Je ne crois pas avoir besoin de répéter que ce passage prouve de la maniere la moins équivoque que ἔκληξιν signifie la même chose que ἐκκένωσιν, *évacuation.*

§ LXII, l. 11. τοὺς μὲν ἀπόλλυσθαι, τοὺς δὲ παραπλήκτους γίνεσθαι τὰ δεξιὰ, ἢ τὰ ἀριστερά. J'ai retranché les mots ὑπὸ φρενίτιδος que les Mss. & la plupart des éditeurs ajoutent immédiatement après ἀπόλλυσθαι. Ils n'existent ni dans les Aphorismes (III, 12), ni dans Galien, ni dans Avicenne, ni dans la version de Cornarius. Ajoutez à cela que dans l'endroit parallele du livre *de morbo sacro*, que je viens de citer dans la note précédente, l'auteur se contente de dire : ἀποκτείνει, ἢ παράπληκτον ποιέει. Néanmoins, malgré ces autorités, il est possible de donner un sens raisonnable à la leçon : ΑʼΠΟʼΛΛΥΣΘΑΙ ὑπὸ ΦΡΕΝΙʼΤΙΔΟΣ, *périr à la suite d'une phrénésie*, si l'on prend ce dernier mot, non pas dans l'acception ordinaire d'un *délire furieux*, mais dans celle d'une *affection comateuse* ou *soporeuse.* Tel est au moins le sens qu'Hippocrate attache au mot *phrénétique* dans la description de la constitution pestilentielle : οὐδʼ ἐξεμάνη τῶν ΦΡΕΝΙΤΙΚΩ͂Ν οὐδεὶς, ὥσπερ ἐπ᾽ ἄλλοισιν ἀλλʼ ἄλλῃ τινὶ καταφορῇ κακῇ, νωθρῇ, καρηβαρέες ΑʼΠΩʼΛΛΥΝΤΟ, *neque quisquam phreniticus vehementer insanivit, velut in aliis ; sed alio quodam malo ac lento sopore cum capitis gravedine peribant*[1]. Quant à ce qui suit, on a déja vu dans les variantes, que les uns lisent comme moi : τὰ δεξιὰ ἢ τὰ ἀριστερὰ, que les autres retranchent tous ces mots, & que d'autres enfin conservent seulement : τὰ δεξιά. Il est d'autant plus difficile de juger laquelle de ces trois leçons est la véritable que l'auteur a pu très-bien

1 *Epidem.* L. III, T. I, p. 725.

ici

ici se contenter d'exprimer la *paraplégie* (qu'il faut entendre dans le sens d'*hémiplégie*), sans designer les parties du corps qu'elle attaque.

§ LXII, l. 13. *Et que les autres deviendront paraplectiques de la partie gauche ou droite du corps.* Il a dit ailleurs (*Coac.* 477), en parlant des paralysies partielles à la suite des blessures : *apoplectiques de la partie gauche ou droite du corps ;* d'où l'on peut conclure que les mots παρα-πληγίη & ἀποπληξίη étoient également employés comme synonymes, pour exprimer les paralysies d'une partie déterminée du corps. On doit avoir déjà remarqué dans l'avant-derniere note, que ces paralysies partielles affectoient, suivant l'auteur du livre *de morbo sacro*, plus souvent le côté droit que le côté gauche ; & qu'il assignoit pour cause de ce phénomene le plus grand nombre & le plus gros calibre des veines du côté droit. Cette derniere observation semble confirmée par celles des Modernes, qui ont de même trouvé les vaisseaux sanguins du bras droit plus amples que ceux du bras gauche [1]. Quant au phénomene même, c'est-à dire, au plus grand nombre de paralysies du côté droit, quoiqu'il ne soit pas prouvé que le livre de *morbo sacro* soit véritablemenr d'Hippocrate, il est plus que probable qu'il appartient à quelqu'un de ses disciples, & qu'Hippocrate lui-même ne pensoit pas différemment sur le côté du corps que les paralysies partielles ou les hémiplégies attaquent de préférence. Car, dans les *Aphorismes* (IV, 33), en parlant des affections locales en général, qui se déclarent de préférence à la partie du corps qui a été la plus fatiguée avant l'invasion du mal, il dit : ἀτὰρ, ἢν καὶ προπεπονηκός τι ᾖ πρὸ τοῦ νουσέειν, ἐνταῦθα στηρίζει ἡ νοῦσος, *sed, & si ante morbum quid laboraverit, isthic morbus in-*

1 *Journ. de Médec.* vol. LXXXVI, p. 263.

cumbit ; & d'après ce principe, il devoit croire que la partie droite, étant la partie la plus fatiguée par le plus grand usage qu'on en fait, devoit, du moins dans le cas d'une hémiplégie, être plus susceptible d'être affectée que la partie gauche. Je sais que le mot équivoque προπεπονηκὸς a fait que quelques-uns en ont trop restreint la signification en le traduisant *doluerit* au lieu de *laboraverit;* mais le rapprochement suivant des passages, avec lesquels cet aphorisme est nécessairement lié, prouvera que le sens que je lui donne est d'autant plus naturel qu'il peut exprimer toute espece de souffrance ou de fatigue. Cet aphorisme est évidemment fondé sur des observations faites dans une épidémie de Perinthe [1], dans laquelle, les personnes qui avoient les organes de la voix fatigués, (tels, par exemple, que les crieurs ou chanteurs de profession) furent attaquées d'esquinancie, & celles qui vivoient du travail de leurs mains eurent la main droite paralysée. Il ne s'agit plus que de s'assurer si cette observation est assez générale pour qu'on puisse en tirer cette conclusion aphoristique, savoir, *que les hémiplégies affectent plus souvent le côté droit que le côté gauche du corps.* Dans les écrits d'Hippocrate, outre ces hémiplégies de Perinthe, on en trouve deux autres du côté droit: l'une consignée dans le premier livre des *épidemies (Ægrot.* 13*)*; l'autre dans le IVe. livre du même ouvrage (§ IV, p. 746). Il est à remarquer que Prosper Martian, dans ses notes sur la premiere, rapporte l'exemple d'une troisieme de sa connoissance, également du côté droit. De Haen est peut-être le seul parmi les Modernes qui ait avancé le contraire, savoir, *que les paralysies hémiplégiques attaquent plus souvent la moitié gauche que la moitié droite du corps.*

1 Cf. *de humoribus*, § 3, p. 320, avec *Epidem.* L. IV, § 28, p. 763, & L. VI, S. VII, p. 815.

Mais il suffit d'exposer la maniere dont il rapporte ses observations pour se convaincre que de Haen s'est un peu trop pressé de tirer une pareille conclusion de faits, qui n'étoient ni assez distincts, ni peut-être assez nombreux. Dans la premiere partie de sa *Ratio medendi* [1], en rendant compte des effets de l'électricité sur différentes maladies, il nous donne l'histoire de 24 malades, auxquels on l'avoit appliquée en 1756. Dans ce nombre il n'y a que 7 paralysies expressément nommées, dont 2 sans désignation de côté, 1 des deux côtés, 1 du côté droit, 3 du côté gauche; & 4 danses de Saint-Vite, dont 2 du côté gauche et 2 sans désignation de côté. Tout le reste consiste en tremblemens de tout le corps, en gouttes-sereines, en surdités & en 6 cas qu'il ne spécifie point, & qui, vraisemblablement, devoient être des paralysies ou des danses de Saint-Vite. A la fin de cette histoire [2], il ajoute: « Problema » hisce subjungere liceat. Si paralysis, vel Chorea S. » Viti, omnes haud afficit artus, verum alterutrum » modo brachium aut crus, cur lævam potius quam » dextram corporis partem occupet? In recensitis decem » casibus unicus modo dextri est lateris; in cæteris, » hic non recensitis, plerique omnes sinistrum latus sunt » résoluti. Dumque adnotata mea practica revolvo, » videor dudum idem observasse. Facileque credi- » derim, si annosior quisque medicus præterita sua » sive ex scriptis, sive ex memoria, refricet, rem » quoque eandem illum deprehensurum esse. Quid » causæ horum? » Il est à remarquer que, dans ce problême, de Haen mêle d'abord la paralysie avec la danse

1 Cap. VIII, p. 139, sqq. edit. Vindob. 1757.
2 *Ibid.* p. 147.

de Saint-Vite, maladie d'une nature spasmodique, & par conséquent opposée à la paralysie ; qu'en second lieu il ne prononce, sur le côté que ces deux maladies affectent de préférence que d'après des réminiscences, dont il ne paroît pas être fort sûr ; & qu'enfin il présume plutôt (*facileque crediderim*) qu'il n'est fermement persuadé que les observations des autres médecins donneront les mêmes résultats. Dans la seconde partie de ce même ouvrage [1], il rend compte de nouvelles expériences électriques, faites en 1757 sur quelques paralytiques : mais il n'entre dans aucun détail sur leur personnel, ni ne fait mention du côté paralysé, quoique ce fût ici naturellement le lieu de confirmer ou d'infirmer l'opinion qu'il avoit avancée dans son problême ; à moins que l'on ne suppose que dans tous les cas de cette année il n'y avoit point d'hémiplégiques. Dans la troisieme partie [2], on trouve 26 malades électrisés pendant l'année 1758. Le 11e de ces malades est qualifié paralytique de toutes les parties du corps, *paralyticum omnibus artubus*, *lingua*, *genis ;* & cependant en revenant sur ce même malade dans la quatrieme partie, publiée l'année suivante [3], il dit qu'il étoit affecté du côté droit, *latere dextro tumidum ac paralyticum.* Le 12e, 17e, 20e, 21e & 25e sont des paralysies des deux côtés. Le 13e est le même cas d'hémiplégie du côté droit, rapporté parmi les expériences de l'année 1756. Le 14e est une danse de Saint-Vite des deux côtés, dont le côté droit ne fut rétabli que quelque temps après la guérison du gauche. Le 15e, également une

1 Cap. XIII, p. 214, sqq.

2 Cap. VI, p. 219, sqq.

3 *Rat. med.* P. IV, cap. 5, p. 168.

danse de Saint-Vite, est rapporté sans désignation de côté. Le 16e, 18e & 24e sont des hémiplégies du côté droit. Tous les autres cas, relatifs, pour la plupart, à des doreurs de profession, sont des tremblemens de tout le corps ou du moins des deux extrémités inférieures & quelques affections d'yeux ou d'oreilles. Parmi ces malades, il y en a un (c'est le 5e cas) dont les membres furent rétablis, à l'exception du pied droit, qui conserva quelques légers vestiges de tremblement. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire de ces 26 malades, c'est qu'au sujet du 24e, dont je viens de parler, & dont l'hémiplégie s'étoit déclarée à la suite d'une apoplexie, de Haen dit que la paralysie, précédée d'apoplexie, attaque moins souvent le côté droit, *paralysis ab apoplexia in dextro latere rarius.* Une réflexion qui se présente ici naturellement, c'est que de Haen ne se rappelle plus le problême qu'il avoit proposé dans la premiere partie de son ouvrage que pour le décomposer & le rendre plus particulier. Là, c'étoient la danse de Saint-Vite & l'hémiplégie; ici ce n'est plus que cette derniere : là, c'étoit l'hémiplégie en général; ici ce n'est plus que l'hémiplégie précédée d'apoplexie, qui attaque moins souvent le côté droit *. Dans la quatrième partie, il rend compte des effets de l'électricité appliquée à différents sujets en 1759.

* On peut encore regarder ceci comme une opinion particuliere à De Haen. L'auteur d'une excellente these sur la paralysie, soutenue à Upsal en 1765, par conséquent postérieurement à l'époque des observations faites à Vienne, dit positivement que les hémiplégies, précédées d'apoplexie, attaquent plus souvent le côté droit du corps, *lateris alterutrius, dextri sæpius* (Voyez Baldinger, *Syllog. select. opuscul.* vol. I, p. 197). Quant à Hippocrate, on pourroit croire, d'après son passage cité dans l'avant-derniere note, qu'il attribue aussi aux seules hémiplégies décidées

J'excepte du nombre des cas qu'il rapporte[1], les affections scrofuleuses, une paralysie du bras décidée par une chûte, & dont il ne désigne point le côté affecté, & un tremblement de tout le corps à la suite d'une colique de Poitou. Les 5 qui restent consistent en 2 hémiplégies du côté gauche, & en 3 hémiplégies du côté droit, dont l'une avoit été décidée par une apoplexie. A ces 3 cas je puis ajouter une paralysie de l'œil & de la mâchoire du côté droit que l'auteur rapporte à la fin des expériences de cette année [2]. On pourroit encore ici s'étonner du silence que garde de Haen à l'égard de son problême. Quoi qu'il en soit, en résumant tous les cas d'hémiplégies désignés dans ces expériences, faites depuis l'année 1756, il résulte que de 14 hémiplégiques que de Haen avoit traités par l'électricité, 5 l'étoient du côté gauche & 9 du côté droit; & que parmi ces 9, il y en a 2 dont l'hémiplégie avoit été précédée d'apoplexie. Si ce résultat ne détruit point l'opinion de de Haen, il n'est pas du moins de nature à la favoriser. Car, en supposant même que les deux paralysies sans désignation de côté, traitées en 1756, le fussent du côté gauche, & que de six cas, non-spécifiés, qui se trouvent parmi les expériences de la même année, les 3 fussent également des paralysies du même côté, les hémiplégies du côté gauche seroient à celles du côté droit, comme

par une épilepsie, la propriété d'attaquer le côté droit de préférence. Mais l'explication qu'il donne ensuite de ce phénomene, savoir, le plus grand nombre & le plus gros calibre des vaisseaux de ce côté, prouve assez qu'il entendoit parler de toute hémiplégie en général.

1 *Ibid.* P. IV, cap. VIII, p. 241, sqq.

2 *Ibid.* p. 251.

10 à 9; proportion qui eſt trop foible pour décider une queſtion de cette nature. Je n'avois pas encore fait le dépouillement qu'on vient de voir de tous les cas rapportés par le célebre praticien de Vienne, je ne me rappellois même que ſon problême général, lorſque je voulus vérifier par moi-même un fait d'autant moins indifférent qu'il pourroit donner lieu à des recherches très-utiles. Je priai mon eſtimable confrere, le profeſſeur Pinel, de me permettre de viſiter les femmes paralytiques de ſon hoſpice; ce qu'il m'accorda avec ce zele éclairé pour les progrès de l'art qui caractériſe ſa conduite médicale. Je me rendis à la Salpêtriere, accompagné de mon ſavant ami Chardon la Rochette, & nous parcourûmes à nous trois toutes les ſalles où il y avoit des paralytiques. Sur 68 femmes hémiplégiques, j'en ai trouvé 40 paralysées du côté droit & 28 du côté gauche. Non content de ce réſultat, favorable à l'opinion d'Hippocrate, je voulus viſiter les paralytiques de Bicêtre; & je m'y rendis quelques ſemaines après avec Démetrius Gripilli, jeune étudiant grec, qui, dans l'âge des paſſions, n'en a d'autres que celle de perfectionner ſa raiſon, & qui ſaiſit avec empreſſement l'occaſion de s'inſtruire avec moi. Je n'eus qu'à me louer de la maniere obligeante dont les officiers de ſanté, qui dirigent cet hoſpice, m'accorderent la liberté de parcourir les lits des malades, en me donnant pour guide un de leurs éleves. De 39 hommes hémiplégiques que je trouvai à Bicêtre, 25 l'étoient du côté droit & 14 du côté gauche; réſultat qui eſt encore conforme à l'obſervation d'Hippocrate. Il étoit naturel que ces faits m'inſpiraſſent l'envie de revenir à ceux qui ſont rapportés par de Haen. Quelle fut ma ſurpriſe de voir que ſon problême général, dont

je me souvenois très-bien, étoit restreint aux seules hémiplégies apoplectiques par son observation ultérieure au sujet du 24e cas de l'année 1758, que je ne me rappelois plus. Je m'apperçus alors, mais trop tard, qu'il manquoit quelque chose aux recherches que je venois de faire. Une autre inexactitude que je craignois d'y avoir commise, c'étoit de ne pas avoir séparé les hémiplégies spontanées de celles décidées par des plaies à la tête, occasionnées par des chûtes ou autrement, supposé (comme il est probable) qu'il y en eût de ces dernieres parmi les hémiplégiques des deux hospices. Car, si les observations d'Hippocrate [1], confirmées par celles des modernes [2], ont prouvé que les hémiplégies de cette espece attaquent le plus souvent le côté du corps opposé au côté lésé de la tête, il est clair que, ces lésions étant l'effet du hazard, les hémiplégies qu'elles décident ne doivent pas être confondues avec celles qui sont précédées d'une apoplexie, & encore moins avec les hémiplégies primitives qui n'ont pas été précédées d'apoplexie. Ce qui m'a empêché de retourner aux hospices pour répéter mes recherches, c'est le défaut de temps, & plus encore, le peu d'espoir que j'aurois de recueillir des renseignemens satisfaisans de la bouche des malades. La plupart de ces malheureux ont, & par leur éducation & par la nature de leur maladie, les facultés intellectuelles si bornées, si affoiblies, qu'il est souvent impossible aux officiers même de santé, d'apprendre de leur bouche, au moment de leur arrivée à l'hospice, toutes les circonstances qui ont accompagné ou précédé l'invasion de leur mal. Morgagni, forcé plus d'une fois,

1 *Epidem.* L. VII, § XIX, p. 845.

2 Morgagni, *Epistol. Anatom.* LI, N° 46 — 48.

malgré

malgré ſon exactitude, de ſe contenter de conjectures, ſe plaint[1] de l'impoſſibilité d'avoir, dans des cas pareils, toutes les informations qu'on deſire. La ſeule reſſource qui me reſtoit, pour ſuppléer à ce défaut, c'étoit de faire le dépouillement de quelques ouvrages où il eſt queſtion de paralyſies, & j'ai commencé par Morgagni. Sur 34 hémiplégies que j'ai trouvées éparſes dans ſon immortel ouvrage *de ſedibus & cauſis morborum*, &c. il y en a 25 précédées d'apoplexie; ſavoir 8 du côté gauche & 17 du côté droit. Des 9 qui reſtent, 6 ſont du côté droit. Les 95 volumes du *Journal de Médecine* m'ont fourni le même nombre, mais dans une proportion différente. Car ſur 34 hémiplégies, il y en a 6 précédées d'apoplexie, dont 2 ſeulement du côté droit; & des 28 qui reſtent, 10 ſeulement ſont auſſi du côté droit. Les 36 volumes, que j'ai chez moi, de l'ouvrage périodique, imprimé à Léipſick, ſous le titre de *Commentarii de rebus in Scientia naturali & Medicina geſtis*, contiennent 20 hémiplégies. Dans ce nombre je n'en trouve que 2 précédées d'apoplexie, l'une du côté droit & l'autre du côté gauche. Des 18 qui reſtent, 13 ſont du côté droit. J'ai parcouru les expériences de Mauduyt & de l'abbé le Noble, inſérées dans les trois premiers volumes des *Mémoires de la Société royale*, années 1777, 78 & 79. Sur 53 hémiplégies que j'y ai trouvées, il y en a 17 précédées d'apoplexie, dont 9 du côté droit. Des 36 qui reſtent, 21 ſont également du côté droit. Dans le petit nombre d'expériences électriques, faites par Jallabert[2] & par de Sauvages[3], on ne trouve que 9

1 *Epiſtol. Anatom.* III, N° 7.

2 *Expériences ſur l'électricité*, &c. par Jallabert, Paris, 1749, *in*-12, p. 143.

3 *Ibid.* p. 363, & apud Haller, *Diſputat. ad morbor. hiſtor. facientes*, T. I, p. 35, ſqq.

hémiplégies. Dans ce nombre, une seule vint à la suite d'une apoplexie; & ce fut du côté gauche. Des 8 qui restent, la moitié est aussi du même côté. De ces cinq dépouillemens (dans lesquels j'ai eu soin d'écarter toutes les hémiplégies décidées par des coups ou des blessures, ainsi que celles qui m'ont paru tant soit peu douteuses), il n'y a que celui du *Journal de Médecine* qui paroisse favoriser l'opinion de de Haen; mais ce n'est point sur des données aussi foibles & auxquelles le hazard peut avoir une grande part, qu'il faut établir un aphorisme de Médecine. C'est plutôt, d'après le résultat général de plusieurs faits réunis ensemble, qu'on est en droit de prononcer; encore faut-il, dans ce cas, être fort circonspect, de crainte de prendre les apparences pour des réalités. Or, si je réunis tous les cas pris des cinq ouvrages précités, il en résultera que sur 150 hémiplégiques, il y en a 51 dont l'hémiplégie a été précédée d'apoplexie; & de ce dernier nombre, 29 l'étoient du côté droit. Des 99, dont l'hémiplégie n'a pas été précédée d'apoplexie, 54 l'étoient également du même côté. Ainsi, qu'on entende le problême de de Haen des hémiplégies considérées en général, comme il semble l'avoir énoncé la premiere fois, ou des hémiplégies précédées d'apoplexie, auxquelles seules il paroît l'avoir restreint dans la suite, le nombre de celles du côté droit surpasse toujours celui des hémiplégies du côté gauche. Car en ajoutant 54 à 29, on aura 83 hémiplégies droites sur le nombre total de 150. A ce nombre j'aurois pu encore ajouter celles des deux hospices, si j'eusse été sûr qu'il n'y en existe aucune qui ait été décidée par des coups ou des blessures; & alors de 257 (qui sont le produit du nombre des hémiplégiques des deux hospices & de celui des hémiplégiques pris des cinq ouvrages précités), il y en

aura 148 du côté droit. Il eſt poſſible que quelque erreur ſe ſoit gliſſée dans mes calculs, dans ceux ſur-tout que j'ai tirés des obſervations faites par d'autres; mais je puis affirmer qu'elle ne ſera jamais de nature à donner lieu à des réſultats oppoſés. Ainſi, d'après ces faits, on pourroit, ce me ſemble, avancer avec beaucoup de probabilité : 1°. que, d'après le dépouillement des cinq ouvrages mentionnés, ſur un nombre donné, qui ne ſoit pas trop petit, d'hémiplégiques par cauſe d'apoplexie, la plupart le ſeront du côté droit; 2°. que ſur le même nombre d'hémiplégiques par toute cauſe quelconque, excepté les bleſſures à la tête, la plupart le ſeront encore du côté droit; 3°. que, d'après les obſervations des deux hoſpices, ſeules, ou même réunies avec le reſte, ſur le même nombre d'hémiplégiques par toute cauſe quelconque (ſans excepter l'apoplexie ni les bleſſures à la tête), la plupart le ſeront peut-être encore du côté droit. Au reſte, je n'ai préſenté ici que des faits, ſans m'attacher à aucune théorie, ſans même trop compter ſur les concluſions que je me ſuis permis d'en tirer. Loin de regarder ces faits comme ſuffiſans pour décider la queſtion, j'exhorte mes confreres, ceux ſur-tout qui ſont à la tête des hôpitaux, à multiplier les obſervations par des recherches exactes; & pour qu'il en réſulte plus d'un avantage, je les invite à examiner avec ſoin les cas ſuivans: 1°. Si l'hémiplégie a été précédée d'apoplexie; 2°. ſi dans une paralyſie univerſelle les deux côtés ont été paralyſés ſimultanément ou ſucceſſivement; 3°. dans le premier cas, quel eſt le côté qui a été le plus paralyſé, ſuppoſé que la paralyſie n'ait pas été également forte des deux côtés; 4°. dans le ſecond, quel eſt le côté qui a été paralyſé le premier; 5°. & au

défaut de cette derniere observation, que le plus souvent le médecin n'est pas à même de faire, du moins, quel est, en cas de guérison, le côté qui a été rétabli le premier ; 6°. à bien distinguer les hémiplégies spontanées, soit primitives, soit précédées d'apoplexie, de celles occasionnées par une chûte; 7°. & parmi ces dernieres, celles qui viennent d'une blessure à la tête, & qui affectent, comme je l'ai déjà observé, le plus souvent le côté opposé à la blessure, & celles qui ont été décidées par la lésion de toute autre partie du corps, mais sur-tout de la moëlle épiniere, dont les blessures, ainsi qu'on croit l'avoir observé [1], produisent des hémiplégies du même côté ; 8°. quel est le nombre des hémiplégies d'un côté en général par rapport à celui des hémiplégies du côté opposé ; 9°. quel est le nombre des hémiplégies primitives du même côté, par rapport à celui des mêmes hémiplégies du côté opposé ; 10°. quel est le nombre des hémiplégies d'un côté précédées d'apoplexie par rapport à celui des mêmes hémiplégies du côté opposé ; 11°. quel est le nombre des hémiplégies des extremités supérieures, par rapport à celui des hémiplégies des extrémités inférieures ; 12°. quel est le nombre des hommes hémiplégiques en général, par rapport à celui des femmes. On doit avoir observé qu'à Bicêtre il n'y a que 39 hommes, tandis qu'il y a à la Salpêtriere 68 femmes hémiplégiques. Mais sur les 34 hémiplégiques de Morgagni, je ne trouve que 7 femmes ; sur le même nombre du *Journal de Médecine* que 15 ; sur les 20 des *Commentaires de Léipsick* que 9 ; sur les 53 de Mauduyt que 8 ; & il n'y a pas une seule femme sur les 9 hémiplégiques de Sauvages. Il faut de plus examiner 13°.

1 Burserii *Institut. medic. pract.* vol. V, § XCI, not. p. 103.

quel eſt le nombre des hommes hémiplégiques d'un côté quelconque, par rapport à celui des femmes hémiplégiques du même côté; 14°. quel eſt le nombre des paralyſies univerſelles, par rapport à celui des hémiplégies; 15°. dans les cas où deux des quatre extrémités, l'une ſupérieure & l'autre inférieure du côté oppoſé, ont été paralyſées, il faut déſigner le côté de chacune de ces extrémités; quelle eſt la plus paralyſée; quelle a été la premiere paralyſée, ou, en cas de guériſon, quelle a été la premiere rétablie. Cette décuſſation paralytique mérite d'autant plus d'être obſervée, que les exemples, hors les cas qu'on obſerve dans les dyſſenteries épidémiques, en ſont très-rares. Je n'en trouve qu'un ſeul dans Hippocrate, celui d'une jeune fille paralyſée de l'extrémité ſupérieure droite & de l'extrémité inférieure gauche [1]; qu'un ſeul à Bicêtre, d'un homme paralyſé des mêmes extrémités, & qu'un ſeul dans le *Journal de Médecine*, obſervé par Poma en 1784. C'étoit une femme paralyſée du bras & de la main gauche, & de la jambe & du pied droit [2]. Avant cette époque, on ne trouve peut-être que Lentilius, parmi les Modernes, qui rapporte le ſeul cas d'une fille de dix ans, paralyſée du bras gauche & de la cuiſſe droite. Fabricius, d'après lequel je cite ce dernier exemple, & qui paroît avoir ignoré celui qui eſt rapporté par Hippocrate, obſerve que ces paralyſies tranſverſales ou croiſées, ſurviennent ſur-tout aux dyſſenteries épidémiques de mauvais caractere, dans leſquelles on a négligé les remedes évacuans au commencement, ou l'on a trop tôt adminiſtré les

1 *Epidem.* L. II, S. II, p. 691.

2 *Journal de Médec.* vol. LXXII, p. 409.

aſtringens & les narcotiques [1]. Loin de regarder comme minutieuſes les recherches que je viens de recommander aux médecins, je penſe, au contraire, qu'en médecine, comme dans toute autre ſcience fondée ſur l'obſervation, on ne ſauroit être trop minutieux. Ce n'eſt que de l'accumulation d'un grand nombre de faits bien circonſtanciés, bien comparés enſemble, que jaillit la lumiere; & chaque fait, quelqu'indifférent qu'il paroiſſe, lorſqu'il eſt iſolé, doit être regardé comme un chaînon qui doit tôt ou tard trouver ſa place dans la grande chaîne des vérités, pour lui ſervir de complément.

§ LXIII, l. 5. ἅμα τῷ ἦρι. . . . ἀπό τε κορύζης, κ. τ. λ. J'ai déja averti dans les variantes que je me ſuis permis de changer la prépoſition ὑπὸ en ἀπό. Je corrigerai à cette occaſion un paſſage d'Ariſtote [2], τοῖς δὲ ἄλλοις, ἅτε ἐν τῷ ἈΈΡΙ οὐκ ἀποκαθαρθέντος τοῦ φλέγματος διὰ τὴν ὑπερβολὴν, κ. τ. λ. qui concerne ce § d'Hippocrate, & dans lequel il faut néceſſairement lire ἜΑΡΙ au lieu d'ἀέρι.

§ LXIII, l. 11. καὶ λειεντερίαι. . . . . ῥηϊδίως. Dans le Ms. 2146, dans la verſion de Calvus, dans l'édition des Aldes & dans celle de Froben, tout ce morceau eſt placé immédiatement après les mots : τοῦ δὲ χειμῶνος ψυχρὰ § IX, l. 9, tandis que celui du même § enfermé entre deux crochets ſe trouve tranſporté ici à la ſuite du mot ἐπιπίπτειν. Il en eſt de même du Ms. 2255, ſi ce n'eſt que dans celui-ci le premier morceau eſt placé après les mots (§ IX, l. 10, 11.) ὅσα π. ἀ. ἐ. ν. π. ἐπιφορέει, qui manquent dans les autres. Je ne vois rien dans Ariſtote qui puiſſe nous aider à débrouiller cette confuſion.

§ LXIII, l. 11. *Auxquelles ſuccedent enfin les lienteries & les hydropiſies.* Il n'eſt pas rare de voir l'hydropiſie

1 Haller, *Diſp. ad morb. hiſtor. facientes*, T. I, N° VII, p. 104.
2 *Problem.* I, 9.

ſuccéder à la dyſſenterie chez les perſonnes d'un tempérament lâche & phlegmatique ; ſur-tout, ſi l'on a eu l'imprudence de ſupprimer cette derniere par les opiatiques. On a de plus obſervé qu'il exiſte une grande affinité entre cette maladie & le rhumatiſme, de maniere que ce dernier accompagne quelquefois la dyſſenterie, ſouvent il la ſuit de près en ſe manifeſtant par des douleurs au bras, au côté, ou aux tégumens du crâne [1]. Ces obſervations s'accordent parfaitement avec la théorie d'Hippocrate, qui regarde la dyſſenterie ou le cours du ventre en général, comme un catarrhe ou une fluxion dont l'origine eſt dans la tête (§ X & LXII). Stoll conſidere de même l'eſpece de dyſſenterie qu'il appelle *ſimple*, comme un vrai catarrhe des inteſtins occaſionné par la même cauſe, ſavoir, la ſuppreſſion de la matiere tranſpirable, qui, refoulée vers les parties intérieures du corps, cauſe, ſuivant les différentes ſaiſons de l'année, différentes eſpeces de maladies, d'après la tendance particuliere que les humeurs affectent dans chaque ſaiſon. En hiver, ces humeurs ſe portent aux parties ſupérieures, & produiſent les maux de dents, les coryzes, les eſquinancies, les rhumes ; au printemps, elles attaquent les parties moyennes, & font naître les pleuréſies, les péripneumonies ; en été & en automne, elles ſe précipitent vers le bas-ventre, & y cauſent de véritables catarrhes ou rhumatiſmes des inteſtins [2].

§ LXIV, l. 1. *ἢν δὲ τὸ θέρος ἔπομβρον γένηται καὶ νότιον, καὶ τὸ μετόπωρον ὡσαύτως, κ. τ. λ.* Cette conſtitution n'exiſte point dans les Aphoriſmes. C'eſt par erreur que Galien lit ici : *αὐχμηρὸν καὶ βόρειον*, à la place de *ἔπομβρον καὶ νότιον*. Clifton veut au contraire qu'on ſubſtitue à l'*ὡσαύτως* les mots

1 Akenſide, *De dyſſenteria commentarius*, p. 19, 20.

2 Stoll, *Diſſertat. Med. ad morb. chronic.* vol. I, p. 254.

αὐχμηρὸν καὶ βόρειον, de maniere qu'a u lieu d'unété humide & auſtral, ſuivi d'une automne pareille, la conſtitution ſoit compoſée d'un été humide & auſtral, & d'une automne ſeche & boréale : mais Ariſtote s'oppoſe a ce changement; car il dit poſitivement (*Problem.* I, 20) : διὰ τί, ἐὰν τὸ θέρος ἔπομβρον γένηται καὶ νότιον καὶ τὸ μετόπωρον, ὁ χειμὼν νοσερὸς γίνεται, κ. τ. λ.

§ LXIV, l. 1. *Si l'été eſt pluvieux & auſtral*, &c. Les maladies de cette conſtitution ſeront des pleuréſies & des péripneumonies bilieuſes, putrides, vermineuſes & gangréneuſes, ou tout au plus mixtes avec une diatheſe phlogiſtique, la chaleur humide de l'été & de l'automne précédens ayant diſpoſé les humeurs à la putridité plutôt qu'à une véritable inflammation. Telles furent les maladies épidémiques qui régnerent pendant l'hiver de 1751 à Caillan & aux environs, à la ſuite d'une conſtitution auſtrale & pluvieuſe de l'été & de l'automne de 1750, & où les émétiques réuſſirent beaucoup mieux que les ſaignées [1]. Cela n'empêche cependant pas que ces maladies ne deviennent inflammatoires, ou du moins qu'elles ne ſe compliquent avec une diatheſe inflammatoire, ſi l'âge ou d'autres circonſtances favoriſent cette diatheſe. C'eſt ainſi que l'angine épidémique, qui eut lieu à la Ciotat pendant l'hiver humide de 1791, à la ſuite d'une automne & d'un été également humides, étoit saburrale, putride & vermineuſe chez les enfans, & inflammatoire chez les adultes [2].

§ LXV, l. 3. *Des ſphaceles du cerveau.* On verra dans la note ſuivante que les Anciens déſignoient ſouvent les apoplexies par le nom de *ſphaceles du cerveau.* Les apoplexies épidémiques de 1694 & 1695 dans toute

1 *Journ. de Médec.* vol. VII, p. 60, ſuiv.

2 *Ibid.* vol. LXXXVIII, p. 172.

l'Italie, celles ſur-tout de 1695, outre les tremblemens de terre qui avoient précédé cette époque, avoient encore pour cauſe, une automne auſtrale & pluvieuſe, à la ſuite d'un été extrêmement ſec [1].

§ LXV, l. 3. *σφακέλους τοῦ ἐγκεφάλου.* Paſiénus aimoit mieux retrancher ces mots du texte, par la raiſon qu'ils n'exiſtent point dans les *Aphoriſmes* (III, 13). Il eſt vrai qu'on ne les trouve pas non plus dans Avicenne; mais il ſuffit qu'Ariſtote (*Problem.* I, 20) en parle pour qu'on doive les conſerver ici. Il eſt d'autant plus eſſentiel d'examiner le ſens du mot *σφακέλους*, que Galien [2] avoue qu'on n'étoit point d'accord ſur ſon acception, puiſqu'on l'employoit dans les différentes ſignifications de *douleur vive & forte*, d'*inflammation violente qui fait craindre la gangrene*, de *gangrene* même ou de *corruption de la partie enflammée*, de tout *ſpaſme* en général, de *ſpaſme des parties nerveuſes* manifeſté ou prêt à ſe manifeſter à la ſuite des grandes inflammations, de *tenſion forte* ou de *putréfaction*. Il ne fait l'énumération de toutes ces acceptions que pour accuſer d'obſcurité Archigene, qui s'étoit ſervi de l'expreſſion équivoque de *migraines ſphacéliques*, *σφακελώδεις ἑτεροκρανίας.* Cependant, ce reproche, pour le dire en paſſant, eſt d'autant moins fondé, qu'il eſt manifeſte, d'après le paſſage d'Archigene, que cite Galien, que le premier entendoit, par *migraines ſphacéliques*, des migraines inflammatoires, puiſqu'il les oppoſoit aux *maux de tête ſans inflammation* : *τὰς ἄνευ φλεγμονῆς κεφαλαλγίας.* Si l'on conſidere l'origine de *σφάκελος*, qui vient de *σφάω* ou *σφάζω*, *égorger*, ce mot a dû ſignifier d'abord une *douleur vive & lancinante*, par la même raiſon que

1 Baglivi *Opera*, T. II, p. 388, ſqq. edit. Pinel.
2 *De loc. affect.* L. II, T. III, p. 263.

les François appellent *tranchées* les douleurs de bas-ventre, & que les Grecs modernes déſignent une colique très-vive par σφαγμὸς, mot de la même origine que le σφάκελος. Cela éclaircit la gloſe de Suidas : Σφάκελος, τὸ βέλος τὸ σφάζον, ainſi que cette autre gloſe d'Heſychius : Σφακελίζει..... σφακελισμὸς γὰρ καὶ σφάκελος, ἡ ἄμετρος ὀδύνη, καὶ ἡ μετὰ σπασμοῦ τῆς χολῆς πρόεσις. C'eſt en vain qu'on chercheroit à expliquer ces derniers mots d'Heſychius, ſi l'on ne ſavoit point qu'Hippocrate aſſocie les vomiſſemens de bile aux maux de tête violens : ὁ δὲ σφάκελος δεινὸς..... χολώδης ἔμετος [1], & κεφαλῆς σφάκελος, ἔμετος χολῆς πολλῆς [2]. Mais comme un mal de tête violent eſt ordinairement accompagné de pulſations, & peut entraîner des mouvemens convulſifs ou des ſpaſmes du cerveau, enflammer ce viſcere, & finir par le faire tomber en mortification ou gangrene, le σφάκελος fut encore employé pour déſigner toutes ces différentes affections. C'eſt pour cela que Suidas dit : Σφακελισμὸς, ἡ σῆψις τοῦ μυελοῦ, ὁ σπασμὸς, ὁ σφυγμὸς, ὁ παλμὸς, que, ſuivant Ammonius, Σφάκελος eſt ὁ μετὰ φλεγμονῆς σπασμὸς, & qu'Heſychius explique l'Ἀπεσφακέλισεν par ἐσάπη.... προσεσπάσθη (ou comme on corrige, παρεσπάσθη), ἢ αἰφνιδίως ἀπέθανεν. En un mot, le terme *ſphacele*, employé d'abord dans le ſens d'une douleur vive, mais ſur-tout d'une douleur de tête, s'étendit dans la ſuite juſqu'à l'inflammation du cerveau & à toutes les ſuites de cette inflammation, & finit par embraſſer de plus toutes les affections nerveuſes que peut entraîner la léſion de ce viſcere, qui eſt l'origine des nerfs, telles que la manie, l'épilepſie, l'apoplexie, la paralyſie, &c.

1 *Epidem.* L. VII, § 30, T. I, p. 855.

2 *Ibid.* § 42, p. 864.

Eſchyle a joint enſemble σφάκελος καὶ φρενοπληγεῖς μανίαι [1]. Le Scholiaſte d'Oppien [2] explique σφακέλῳ par ἐπιληψίᾳ ; & ce ſens eſt confirmé par Plutarque, qui, en parlant de l'uſage du vin, comme propre à produire, chez les enfans qui ont de la diſpoſition pour l'épilepſie, des accès de cette maladie, dit : ἐξίσταςθαι τὰ ἐπιληπτικὰ καὶ νοσώδη πρὸς τὸν ἄκρατον ἀποσφακελίζοντα [3]. Selon Heſychius & Suidas, le σφακελισμὸς eſt encore ſynonyme de παραπληξία ; ce qui peut juſtifier le ſens de *paralytick diſeaſes* que Clifton a cru devoir donner aux *ſphaceles du cerveau* (σφακέλους τοῦ ἐγκεφάλου) dont parle dans ce § Hippocrate. Gadaldinus & Martin entendent par là les *apoplexies*, en comparant cet endroit avec ce qui eſt dit ailleurs [4] ; mais le dernier convient auſſi que les ſphaceles du cerveau dont il eſt queſtion dans les *Aphoriſmes* [5], & qui ſe terminent par la gangrene, ſont différens des apoplexies. D'autres [6] les ont traduits par *engorgemens muqueux*, aimant mieux, ſans doute, exprimer d'une maniere vague une des cauſes matérielles du mal, que de donner un nom ſpécifique au mot *ſphacele*, ſuſceptible de tant de ſignifications différentes. En effet, Ariſtote [7] attribue les ſphaceles du cerveau à une congeſtion d'humeurs froides dans ce viſcere. Selon Hippocrate [8], ce ſont tantôt ces mêmes humeurs, qu'il appelle pituiteuſes,

1 *Prometh. Vinct.* 877.

2 *Halieut.* 583.

3 Plutarch. *in Lycurgo*, T. I, p. 197.

4 *De morbis*, L. II, § V, T. II, p. 39, § XX, p. 51, § XXIII, p. 53, & L. III, § IV, p. 98.

5 VII, 50, cf. & *Coac.* 187.

6 *Journ. de Médec.* vol. XCI, p. 7.

7 *Problem.* I, 10.

8 *De morbis*, L. II, § V, T. II, p. 39.

tantôt des humeurs bilieuses, quelquefois l'excès de froid, & d'autres fois celui de chaleur, c'est-à-dire, une atonie ou un excès de ton de ce viscere, qui y produisent le sphacele. Toutes ces considérations m'ont déterminé à conserver dans ma version le mot grec. Au reste cette variété de significations n'a lieu que lorsqu'il est question des parties molles du corps. Quant aux *sphaceles des os*, tous les Médecins, anciens & modernes, sont d'accord sur le sens qu'il faut leur donner [1]. Qu'il me soit permis de finir cette note par l'explication de l'adage grec, *καὶ σφάκελοι ποιοῦσιν ἀτέλειαν* [2], *& les sphaceles aussi exemptent des impôts*, dont je doute qu'on ait encore compris le véritable sens. Pisistrate, après avoir exigé que les Athéniens lui payassent la dîme pour tous les fruits de la terre, passant près du champ d'un vieillard, qui labouroit avec beaucoup de peine un terrein extrêmement ingrat, lui demanda quels étoient les fruits qu'il en recueilloit; à quoi le vieillard répondit: *je recueille des douleurs & des sphaceles* (*ὀδύνας καὶ σφακέλους*); *& c'est cependant*, ajouta-t-il, *sur un pareil produit que Pisistrate prétend lever la dîme.* Le Prince, étonné d'une réponse à laquelle il ne s'attendoit point, exempta le vieillard de la dîme: & cette conduite donna lieu à l'adage, *& les sphaceles aussi exemptent des impôts.* Ritterhuis, dans ses notes sur Oppien [3], entend ici par le mot *sphaceles*, les *cals* ou les *durillons*, fruits ordinaires d'un travail pénible; & cela paroît très-probable au premier coup-d'œil. Néanmoins, j'aime mieux

1 Galen. *Comment.* 2 *in lib. de fractur.* T. V, *p.* 546, & Foës, *Œconom. in* Σφάκελος.

2 Suidas, *in* Σφακελισμὸς, & Zenob. Cent. IV, 76.

3 *Halieut.* 540.

le prendre dans le ſens de ces maux de tête violens & ſouvent funeſtes, connus plus particuliérement ſous le nom de *coups de ſoleil* (Voy. not. §XIV, l. 7, p. 43), auxquels ſont ſur-tout expoſés les laboureurs.

§ LXV, l. 4. *Des enrouemens, des coryzes, des toux.* C'eſt au contraſte de la grande ſéchereſſe de l'été & d'une partie de l'automne, avec l'humidité exceſſive qui la ſuivit, qu'on a attribué le rhume épidémique & autres affections analogues qui régnerent en Flandres en 1779 & 1780 [1]; ainſi que la toux convulſive des enfans, qui fut épidémique, en 1768, dans certains pays de l'Allemagne, à la ſuite d'une automne fort humide, précédée d'un été fort ſec [2]. Le catarrhe épidémique de Londres, en 1762, vint à la ſuite de l'hiver pluvieux & modérément froid de la même année, précédé de l'automne pluvieuſe & de l'été ſec & chaud de l'année précédente [3].

§ LXV, l. 6. *Des phthiſies.* Ce ſont des phthiſies pituiteuſes, qui viennent ſouvent à la ſuite des rhumes, ou des toux long-temps négligées. Elles attaquent de préférence les femmes, & les hommes d'un tempérament analogue à celui du ſexe, c'eſt-à-dire, lâche & phlegmatique. L'automne par ſes variations ſubites qui dérangent la tranſpiration, eſt la ſaiſon la plus propre à produire la phthiſie [4], ou à l'empirer & à la rendre mortelle, ſi elle exiſte déja [5]. L'hiver, qui, par ſa

1 *Journ. de Médec.* vol. LIII, p. 243, ſuiv.

2 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. geſtis*, vol. XVIII, p. 131, ſq.

3 *Ibid.* vol. XIV, p. 141.

4 Aret. *Morb. acut.* L. II, cap. 2, p. 15.

5 Hippocrat. *Aphoriſm.* III, 10.

nature, est la saison de la pituite, venant à succéder à une automne extrêmement humide, empêchera la matiere de la transpiration de s'exhaler, ou la refoulera vers l'intérieur; & alors elle occasionnera des congestions aux poumons chez les personnes qui ont ces organes fort délicats, & produira également des phthisies dans cette saison. Quant à la phthisie inflammatoire, c'est ordinairement le printemps qui l'engendre & qui l'empire, par la diathese phlogistique que les humeurs prennent dans cette saison. Telles furent les phthisies qu'Hippocrate observa à Perinthe pendant le printemps, à la suite d'une toux épidémique qui avoit régné pendant l'hiver [1].

§ LXV, l. 6. φθίσιας. La constitution que place après ce mot (*Voy. les Variantes*) Avicenne, pourroit bien avoir été observée en Perse, où cet écrivain exerçoit la médecine.

§ LXVI, l. 1. *Mais si l'automne est boréale & seche [comme l'été] & qu'il n'y ait eu*, &c. J'ai ajouté les mots qu'on voit entre deux parentheses & qui sont sous-entendus dans le texte grec, pour ne point donner lieu à l'erreur dans laquelle est tombé Cornarius, en traduisant dans sa premiere version, *si l'été est boréal & sec*, & dans la derniere, *si l'automne est boréale & seche*, comme s'il n'étoit question ici que d'une seule saison, de l'été ou de l'automne. Cette erreur, née de la concision du style d'Hippocrate, étoit cependant très-facile à éviter, si l'on eût fait attention aux deux problêmes d'Aristote [2], qui ne sont qu'une paraphrase de cet endroit, & dans lesquels il répete deux fois: *Sicca*

1 *Epidem.* L. VI, sect. 7, T. I, p. 818.

2 *Problem.* I, 11, 12.

æstas & aquilonia, siccusque autumnus & aquilonius, & à ce que dit Galien, en commentant la 14e aphorisme de la IIIe section. C'est donc par distraction que Lalemant accuse Aristote & Galien d'attribuer ici la sécheresse boréale à la seule saison de l'automne, sans aucun égard pour l'été qui l'a précédée. Il seroit bien singulier que deux Grecs (Aristote sur-tout) fussent moins heureux à saisir le sens d'Hippocrate, que Celse, qui dit expressément : *Sin autem autumnus quoque æque siccus iisdemque aquilonibus perflatur*, &c.[1]; & qu'Avicenne, qui paraphrase : *Verum si sicci atque aquilonii simul ambo sunt*, &c.

§ LXVI, l. 2. *Ni au lever de la Canicule, ni à celui d'Arcturus.* Consultez la note sur le § LXIX, l. 2, p. 197.

§ LXVI, l. 2. μήτε ὑπὸ κύνα ἐπομβρον. Ces mots qui manquent dans Calvus & dans l'un de mes Mss., Cornarius se vante de les avoir rétablis le premier, à l'aide d'une ancienne traduction. Cependant Septalius dit avoir lu tout ce passage corrigé, d'après un ancien Mss., de cette manière : μήτε ἐπὶ τῷ Κυνὶ, μήτε ἐπὶ τῷ Ἀρκτούρῳ ἐπομβρον, ce qui fournit un sens un peu différent. Ὑπὸ Κύνα est *durant la Canicule*, comme il paroît par cet autre passage d'Hippocrate : ὑπὸ Κύνα πνίγεα μεγάλα[2], au lieu que les mots ἐπὶ Κυνὶ signifient, *au lever de la Canicule*, comme il paroît par ce passage d'Aristote : ἐπὶ πᾶσι μὲν σημαίνει τοῖς ἄστροις δυομένοις ἢ ἐπιτέλλουσιν, οὐχ ἥκιστα δὲ ἐπὶ τούτῳ [τῷ Κυνί]· δῆλον οὖν ὅτι πνεύματα μάλιστα ἐπὶ τούτῳ καὶ μετ' αὐτόν[3].

§ LXVI, l. 6. *Mais elle aura des effets absolument*

1 L. II, cap. 1.

2 *Epidem.* L. V. § 33, p. 791.

3 *Problem.* XXVI, 12 & 34.

opposés, &c. On s'est trompé [1], en croyant qu'il est ici question des maladies de l'automne. Il s'agit plutôt de celles de l'hiver suivant, quoiqu'elles puissent, ainsi que nous l'avons déja observé (*note* § LXII, l. 1), devancer cette saison en commençant dès l'automne. La preuve en est dans ce qu'il dit dans la suite (§ LXVII), en parlant des personnes d'un tempérament phlegmatique, qu'elles arrivent à l'hiver dépouillées de toute humidité superflue. Ajoutez à cela, que cette constitution, composée d'un été & d'une automne également secs, n'étant, comme l'a très-bien vu Galien [2], que la continuation de la précédente, les maladies qui en résultent, ne peuvent tomber que sur la même saison, qui est celle de l'hiver, comme l'auteur l'a dit expressément plus haut (§ LXV). Galien, en commentant cette derniere constitution, conjecture [3] qu'Hippocrate a plutôt voulu donner, dans ce traité, un échantillon des différentes combinaisons possibles des saisons, que d'en traiter à fond ; & il fonde cette conjecture sur ce qu'il n'y est point question de plusieurs autres combinaisons doubles, c'est-à-dire, composées de deux saisons, non plus que d'aucune combinaison triple & quadruple, c'est-à-dire, composée des intempéries de trois ou quatre saisons. Il observe ensuite que tout ce que dit Hippocrate sur les constitutions, n'est applicable qu'aux pays tempérés, comme sont ceux de la latitude de Cos & de Cnide, les pays maritimes de la Thrace & du Pont-Euxin, qui sont moins froids que les pays éloignés de la mer, ainsi que les pays maritimes de l'Egypte & de la Libye, qui, pour

1 *Journ. de Médec.* vol. LXVII, p. 393.

2 *Comment. in Aphorism.* III, 14.

3 *Ibid.*

être

être battus pendant l'été par les vents septentrionaux, sont moins chauds que les pays éloignés de la mer. C'est apparemment pour suppléer, en partie, au défaut que Galien trouvoit dans les constitutions d'Hippocrate, qu'Avicenne ajoute à la constitution composée d'un été sec & boréal & d'une automne pluvieuse & australe, deux constitutions, l'une composée d'un été austral & d'une automne boréale, & l'autre d'un été sec & austral, & d'une automne pluvieuse & boréale. Il parle aussi d'une constitution composée d'un hiver & d'un printemps également secs.

§ LXVI, l. 8. πολυχρόνιοι (l. πουλυχρόνιοι). Au lieu de ce mot on trouve dans les *Aphorismes* (III, 14). κόρυζαι, leçon qui se trouve aussi dans Galien. Aristote, qui, de ce passage, a fait deux problêmes (*Problême* I, 11 & 12), n'a ni l'un ni l'autre; mais Celse en traduisant *partim acutæ partim longæ* (L. II, cap. 1), prouve qu'il avoit lu πουλυχρόνιοι, & non pas κόρυζαι.

§ LXVIII, l. 6. *Ni donner des purgatifs*, &c. A cause du changement qu'éprouve à cette époque l'état des humeurs[1]. Cependant, il faut sur-tout entendre ce précepte des purgatifs ou des émétiques forts, tels que ceux dont se servoient les Anciens, & notamment de l'ellebore qu'ils appelloient *le médicament*, τὸ φάρμακον[2], par excellence. Les minoratifs dont se sert la médecine moderne, ne sont point sujets aux inconvéniens qui pourroient résulter de l'usage des drastiques.

§ LXVIII, l. 8. *Que dix jours au moins ne soient passés*. C'est par une erreur typographique qu'ont disparu de ma version les mots *au moins*, nécessaires

1 Aristot. *Problem.* I, 4.

2 *Epidem.* L. V, § 1, p. 767.

pour exprimer le ἢ καὶ πλέονες du texte. Hippocrate déconseille ailleurs [1] l'usage des purgatifs pendant les 50 jours qui suivent le lever de la canicule. Septalius, pour faire disparoître cette contradiction, pense qu'en ajoutant les 10 jours, dont il est question ici, aux 40 jours caniculaires des Grecs, on aura le nombre de 50. Car les Grecs, suivant Galien [2], appelloient jours caniculaires les 20 jours qui précédent & les 20 jours qui suivent le lever de la Canicule. Il me paroît plus simple de ne point confondre deux préceptes qu'Hippocrate lui-même distingue. Dans ce § il ne parle que des deux solstices & des deux équinoxes ; & il veut qu'on attende 10 jours après chacune de ces quatre époques pour administrer des purgatifs, ou pour faire quelque opération chirurgicale. Ce n'est que dans le paragraphe suivant (§ LXIX) qu'il parle de la Canicule, sans cependant faire mention des 50 jours, dont il est question dans son traité *de purgantibus* que je viens de citer.

§ LXVIII, l. 8. μέγισται δέ εἰσι ΑΙ῞ΔΕ ΚΑῚ ἐπικινδυνόταται, κ. τ. λ. La correction que je me suis permise ici paroîtra bien simple, si l'on compare les élémens qui la composent avec ceux de la leçon vulgaire, qui d'ailleurs ne donne aucun sens raisonnable : μέγιστα (il n'y a que le Ms. 2146 qui porte μέγισται) δέ εἰσιν ΑῚ ΔΈΚΑ ΚΑῚ ἐπικινδυνόταται. Calvus ne connoît point le premier mot de cette phrase ; car il traduit, *decem enim dies, utræque solis mutationes*, &c. comme s'il y avoit : αἱ γὰρ δέκα ἐπικινδυνόταται, ἡλίου τροπαὶ ἀμφότεραι, κ. τ. λ. Plus bas (l. 10) j'ai ajouté l'article au

1 Hippocrat. *de purgantib.* extr. T. I, p. 609.
2 Galen. *de puer. epilept.* T. IV, p. 31.

mot θεριναὶ; & cette addition est justifiée par ce qui suit : αἱ μετοπωριναί. J'ai de plus adopté la correction de Heringa ἰσημερίαι νομιζόμεναι, κ. τ. λ. au lieu de ἰσημεριναὶ νομιζόμεναι. Elle s'accorde avec ce que dit Plutarque [1] sur le même sujet : οἱ αὐτοὶ ΝΟ'ΜΟΙ πᾶσι. . . . τροπαὶ βόρειοι, τροπαὶ νότιοι, Ι'ΣΗΜΕΡΙ'ΑΙ, Πλειὰς, Α'ρκτοῦρος, κ. τ. λ.

§ LXVIII, l. 12. *Mais sur-tout pendant le solstice d'été & pendant l'équinoxe d'automne.* On s'apperçoit sur-tout de l'influence des équinoxes & des solstices dans les salles des hôpitaux, dont l'air, indépendamment même de celui de l'atmosphere, produit le plus souvent des effets très-pernicieux sur l'ouverture des abscès. Le solstice d'été doit être le plus dangereux par les grandes chaleurs qui regnent alors, comme l'équinoxe d'automne par les alternatives subites de chaud & de froid qui se font sentir dans cette saison. On peut expliquer par là, pourquoi dans les pays chauds, situés entre les tropiques, le tétanos se manifeste aisément à la suite de blessures ou de simples piqûres de peu d'importance, & pourquoi les effets des plaies y sont plus dangereux qu'en Europe. C'est qu'ordinairement dans ces pays il regne un contraste frappant entre la chaleur extrême de la journée & la fraîcheur humide de la nuit. A l'île de Bourbon & à Madagascar, les plaies, même guéries, causent des convulsions, si on les expose à l'air froid. Aussi faut-il s'abstenir dans ces pays, autant qu'il est possible, de faire usage de l'instrument tranchant; & le Chirurgien doit principalement s'occuper des moyens de défendre les plaies du contact de l'air. Arbuthnot a d'autant moins

1 *De exsilio*, T. VIII, p. 371.

raison de blâmer Hippocrate de ce qu'il avance au sujet de l'influence des équinoxes & des solstices [1], qu'il convient lui-même de tous les effets que l'air peut produire sur les opérations chirurgicales [2]. Ajoutez à cela que les modifications les plus remarquables dans les marées arrivent aux environs des équinoxes & des solstices, c'est-à-dire, dans les nouvelles & pleines lunes les plus voisines de ces époques [3]; & nous avons déja observé (*not.* § VII, l. 7) que ces modifications ne peuvent avoir lieu, sans que l'état de l'atmosphere ne s'en ressente plus ou moins. Il y a d'ailleurs des observations qui prouvent que les saisons prennent une disposition à la pluie ou au beau dans les quatre points cardinaux de l'année, ou dans les deux équinoxes ou dans les deux solstices [4]; phénomene qui s'observe encore pour les quatre points cardinaux du jour relativement aux vents, aux pluies, aux temps sereins, & même à l'égard des malades & des mourans [5]. Au surplus, il faut se rappeller ce dont j'ai déja plus d'une fois prévenu le lecteur, savoir, que les observations d'Hippocrate regardent principalement la Grece, & ne sont applicables à d'autres contrées qu'autant qu'on y rencontre le même concours de circonstances physiques & locales, & même de circonstances morales. Le même climat n'influe point sur un peuple libre de la même maniere que sur un peuple esclave, sur des hommes sobres & vertueux que sur des hommes dominés par leurs passions. Les époques

1 Arbuthnot, *Specim. effect. aër.* cap. VI, § 2, p. 199.
2 Idem, *ibid.* § 42, p. 264.
3 Toaldo, *Essai météorolog.* p. 42, 53 & 70.
4 Idem, *ibid.* p. 133.
5 Idem, *ibid.* p. 41, 42.

d'ailleurs dont il est question dans ce paragraphe ne doivent point être considérées comme un point indivisible; il faut leur donner quelque latitude plus ou moins grande. Si l'on fait attention à la table des morts à Padoue pendant l'espace de 59 ans, on trouvera que la mortalité augmente peu après le solstice d'été, de manière que les mois de juillet donnent le nombre de 5485 morts, tandis que ceux de juin n'en donnent que le nombre de 4427; qu'elle diminue considérablement après l'équinoxe du printemps [1], saison qu'Hippocrate considéroit aussi comme la plus salubre [2]. Si l'équinoxe de l'automne n'y présente pas de semblables résultats, il faut chercher la cause de cette différence dans la différence des localités. En Grece, l'automne, & l'époque qui la précédoit immédiatement, connue sous le nom d'ὀπώρα, & qui faisoit la seconde partie de l'été (*Voy. la not. suivant.*) étoient les saisons de l'année qui donnoient naissance au plus grand nombre de maladies, ou qui rendoient mortelles celles dont on étoit depuis long-temps affecté; & cela par l'abondance de fruits, par l'abus qu'on en faisoit, par les insolations, & ensuite par les brusques alternatives de chaud & de froid qui succédoient aux grandes chaleurs [3].

§ LXIX, l. 2. *Sur-tout à celui de la canicule, ensuite à celui*, &c. Il regarde la canicule comme l'époque la plus dangereuse de toutes; & cela par la raison qu'elle est précédée, suivie & accompagnée des plus grands changements dans l'état de l'atmosphere, ainsi que je l'ai déja observé d'après Aristote

1 Toaldo, *Essai météorolog.* Table IV.

2 *Aphorism.* III, 9.

3 *Ibid.* III, 9 & 10; & *de humorib.* § 8, p. 325.

(*Discours prélimin.* § 54 & *not.* § LXVI, l. 2). Mais pour bien entendre tout ce passage, il faut se rappeller la maniere dont les Anciens divisoient leurs saisons. Il n'y avoit que l'équinoxe de printemps qui marquât cette saison. Leur été commençoit avec le lever des Pléïades, & étoit divisé en deux parties, dont la seconde, désignée par le nom ὀπώρα (*saison des fruits*), commençoit avec le lever de la Canicule, à laquelle Homere donne pour cela même le nom d'ὀπωρινὸς ἀστὴρ (*Iliad.* V. 5, X, 27). Le lever d'Arcturus commençoit leur automne ; & cette époque, qui étoit celle de la vendange [1], devançoit, du temps de Galien, de 12 jours l'équinoxe de cette saison. Le coucher des Pléïades marquoit l'entrée de l'hiver [2]. Ils expriment quelquefois ces époques par le simple nom de la constellation, de maniere qu'il est impossible de les entendre sans le secours du reste de la narration. C'est ainsi qu'Hippocrate, du moins à ce que prétend Galien [3], emploie le nom Πληϊὰς pour indiquer le coucher des Pléïades. Dans Sophocle [4], cette expression ἐξ ἦρος εἰς Ἀρκτοῦρον a donné lieu à une double explication [5]. Je corrige à cette occasion un passage d'Hippocrate, relatif à cette maniere de compter les saisons : ἡ Ἱππίου ὑδρωπιώδης...... ἦρος ἀρχομένου ἔβησσεν, ἘΠῚ ΠΛΕΟ͂Ν ΔῈ διεπύησεν, ἐς χει-

1 Hesiod. *Oper. & dies*, 610, Plat. *Legg.* VIII, T. VIII, p. 430, Plutarch. *De vitand. aer. alien.* T. IX, p. 306.

2 Hippocrat. *De diaet.* L. III, § 2, T. I, p. 242, & Galen. *Comment. ad Aphorism.* III, 14, & *Comment. Ms. in libr. de humorib.* p. 250.

3 Foës. *Œconom.* in Πλειάς.

4 *Œd. Tyr.* 1137.

5 Schol. *in Sophocl.* T. III, p. 35 & 379, edit. Brunck.

μῶνα ἐξυδατώθη[1], en lisant.... ΥʹΠΟʹ ΠΛΗΪΑʹΔΑ διεπύησεν, κ. τ. λ. Il dit ailleurs[2] : ὑπὸ Πληϊάδα καὶ μέχρι χειμῶνος. Dans ces deux endroits l'expression ὑπὸ Πληϊάδα signifie *pendant l'été* (cf. *not.* § LXVI, l. 2).

§ LXIX, l. 2. *Sur-tout à celui de la Canicule, ensuite à celui d'Arcturus*, &c. A toutes les causes des maladies épidémiques dont l'auteur a parlé jusqu'ici, on pourroit ajouter les tremblemens de terre, dont il connoissoit très-bien l'influence sur les maladies[3]. Ces dernieres se propagent souvent bien au-delà des contrées qui ont éprouvé des secousses ; soit que cette cause agisse par les seules exhalaisons qu'elle fait sortir de la terre, & qui, en se changeant en brouillards, alterent l'état de l'atmosphere[4], soit qu'à ces météores malfaisans se joigne encore la consternation dont cette calamité frappe les esprits. Nous avons déja remarqué (*not.* § LXV, l. 3, p. 184) des apoplexies épidémiques à la suite de tremblemens de terre. On assigne une pareille cause à l'épidémie de Normandie, dans l'année qui suivit celle de 1755, où la ville de Lisbonne fut détruite par un tremblement de terre, dont les secousses s'étoient fait sentir dans une grande partie de l'Europe[5].

§ LXIX, l. 3. καὶ ΕʹΤΙ Πληϊάδων ΔΥʹΣΙΝ. Je suis d'autant plus persuadé que cette correction est préférable à la leçon vulgaire : καὶ ΕʹΠΙʹ Πληϊάδων ΔΥʹΣΕΙ, que ce dernier mot, devant nécessairement se rapporter à l'infinitif

1 *Epidem.* L. IV, § 27, T. I, p. 763.

2 *Ibid.* L. I, S. 2, T. I, p. 658.

3 *Epidem.* L. IV, § 12, T. I, p. 751.

4 Toaldo, *Essai météorolog.* p. 29, 30, not.

5 *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. X, p. 404.

φυλάσσεσθαι, doit être un accusatif, comme l'ἐπίπολας qui le précede. *Voy. les Variantes.*

§ LXIX, l. 6. ἀποφθίνει. J'ai rendu ce mot dans le sens actif de *tuer*, *devenir mortelles ;* & ce sens est autorisé par Aristote, qui, en transportant ce passage dans ses *Problêmes* (I, 3) s'est servi du mot ἀνεῖλε. Il est possible cependant que l'ἀποφθίνει ait été employé ici dans le sens de *décroître*, *diminuer*, & que le passage entier ait été conçu de cette maniere : καὶ τὰ μὲν ἐπιγείνει (ou ἄυξεται), τὰ δὲ ἀποφθίνει, τὰ δὲ λήγει, κ. τ. λ. Car, dans le même problême d'Aristote que je viens de citer, on trouve de plus : ἘΠΙΤΕΊΝΕΙ, καὶ παύει, καὶ κρίνει, καὶ ποιεῖ ; & Hippocrate, en parlant de ces mêmes révolutions des maladies, s'exprime ainsi : κρίνεσθαι δέ ἐστιν ἐν τῇσι νούσοισιν, ὅταν ΑΥ"ΞΩΝΤΑΙ αἱ νοῦσοι, ἢ ΜΑΡΑΊΝΩΝΤΑΙ, ἢ μεταπίπτωσιν ἐς ἕτερον νόσημα, ἢ τελευτῶσιν [1], & : τά τε νουσήματα γινώσκειν. . . . . καὶ τὰ θανάσιμα, καὶ τὰ μὴ θανάσιμα, καὶ τὰ μεταπίπτοντα, καὶ τὰ αὐξανόμενα, καὶ τὰ μαραινόμενα [2]. Quant à ce qui suit : τὰ δὲ Ἄ́ΛΛΑ ΠΆΝΤΑ μετίσταται, κ. τ. λ. Les deux mots ἄλλα πάντα qui manquent dans la version de Calvus & dans celle de Cornarius, sont peut-être dus à la distraction des copistes. Cela paroît d'autant plus vraisemblable, qu'ils manquent également dans les passages paralleles d'Hippocrate & d'Aristote. Auroit-on lu anciennement : τὰ δὲ ἈΝΤΙΜΕΤΙ'ΣΤΑΤΑΙ ? c'est ce que je n'ose pas affirmer.

§ LXX, l. 1. *Les villes qui sont dans une belle exposition*, &c. Cela devient sur-tout sensible dans les villes peu distantes les unes des autres, mais différemment situées. Les épidémies de 1750 & 51 qui affligerent Caillan

1 Hippocrat. *De affect.* § 8, T. II, p. 165.

2 Idem, *De morbis*, L. I, § 5, p. 7.

lan (*not.* § LXIV, p. 184), se firent à peine sentir à Fréjus & au Pujet, villes voisines, mais situées dans une exposition différente [1]. La dyssenterie de 1750, produite par une constitution seche, enleva dix fois plus de malades à Montreuil, petite ville située sur un terrein sec, élevé & exposé au septentrion, que dans la ville de Boulogne, qui n'en est éloignée que de sept lieues, & dont l'exposition & le sol sont tout-à-fait différens; mais les fievres miliaires de 1756, occasionnées par une humidité excessive, ont été funestes dans cette derniere ville, & se sont fait peu remarquer dans les villes voisines [2]. Il y a plus: la même épidémie se fait sentir différemment dans les différents quartiers de la même ville, selon la nature du sol sur lequel ils se trouvent ou l'exposition qu'ils ont par rapport aux vents, qui sont la principale cause de l'épidémie (*cf. not.* § XXII, l. 6). Les fievres miliaires de Boulogne, dont je viens de parler, infesterent beaucoup plus le quartier des matelots, que les autres quartiers de la ville, par la raison que le sol de ce quartier étoit plus humide [3].

§ LXXI, l. 6. *περὶ δὲ τῶν μέγιστον καὶ πλεῖστον διαφερόντων.* J'ai changé la leçon ordinaire *μεγίστων* en *μέγιστον*, parce que l'auteur s'exprime constamment de cette maniere: *ἣν δὲ διάφοροι ἔωσι μέγα* (§ LXXIX, l. 8), *διαφέρει....* *μεγάλα* (§ LXXX, l. 1), *μέγα διάφοροι* (§ CXX, l. 4), & *μέγισται διαλλαγάι* (§ CXXIV, l. 1).

§ LXXII, l. 5. *ἥ τε χώρη τῆς χώρης ἡμερωτέρη.* Le *χώρης* se rapporte à l'Europe, comme le *χώρη* regarde l'Asie; & cela signifie dans toutes les langues du monde, que *le climat*

1 *Journ. de Médec.* vol. VII, p. 61.

2 Desmars, *Epidem. d'Hippocrat. trad. du Grec*, 1767, p. 112.

3 *Journ. de Médec.* vol. X, p. 72.

de l'Asie est plus doux que celui de l'Europe C'est cependant parce que la plupart des traducteurs latins ont rendu ce passage *estque regio ipsa HAC NOSTRA mitior*, (comme si les mots τῆς χώρης étoient les équivalens des mots ταύτης τῆς χώρης), que Cardan & Septalius ont conclu qu'Hippocrate se donnoit pour Européen quoiqu'il fût de l'île de Cos. De cette étrange conséquence, Haller en a tiré une autre encore plus étrange, savoir *que ce traité n'appartenoit point à Hippocrate, mais à quelqu'autre Médecin européen.* (Voy. *Disc. prélim.* § 47 & 48). Il est étonnant que Clifton se soit mépris sur ce passage, en le traduisant dans le sens des versions latines : *the country itself is milder than ours.* Dacier n'est point tombé dans cette erreur.

§ LXXII, l. 6. *Et les peuples qui l'habitent*, &c. (Voy. *not.* § XXIII, l. 3, p. 74).

§ LXXII, l. 7. ἐυοργότερα. Ce n'est point par amour propre que je substitue ma correction à celle de Heringa ἐυοργητότερα (*Voy. les Variantes*). Ce ne sont que deux formes différentes du même mot; formes qui existent encore dans leurs opposées δυσοργίη & δυσοργησίη, dont se sert Hippocrate [1] dans le sens de *mauvaise humeur* : mais la mienne s'approche davantage du texte altéré ἐυεργότερα, qui ne signifie rien ici, quoiqu'en dise Prosper Martian. La glose de Galien que cite Heringa à l'appui de sa correction, étant écrite εὐοργητοτέρα, *plus douce*, & non pas εὐοργητότερα, *plus doux*, peut bien se rapporter à quelque autre endroit d'Hippocrate. La leçon ἐνεργότερα, *plus actifs*, est d'autant plus fausse qu'il s'agit ici des Asiatiques, naturellement adonnés à la paresse, comme l'auteur l'observe dans la suite. Aussi

[1] *De veter. Medic.* § 19, T. I, p. 24, & *de humorib.* § 4, p. 321.

Vander-Linden a-t-il cru adopter une leçon tout opposée ἀεργότερα, *moins actifs*, que Clifton a voulu défendre avec quelque eſpece de vraiſemblance. Il ſeroit ſuperflu d'obſerver ici que le mot ὀργὴ, dont ſont composés l'εὔοργος & le δύσοργος eſt ſouvent pris dans le ſens d'une certaine diſpoſition de l'eſprit, ſoit naturelle, ſoit accidentelle, qu'on exprime en françois par le mot *humeur*[1], ſi l'on n'avoit pas commis l'erreur de le traduire par *iram* au § XXIII, où Hippocrate, en parlant de ces mêmes peuples de l'Aſie qualifiés ici d'εὐοργότερα, les appelle ὀργὴν βελτίους. Ce rapprochement me paroît encore une preuve en faveur de ma correction.

§ LXXIII, l. 2. *Située à l'Orient entre les deux levers du ſoleil.* Il entend le lever d'été, qu'il place à 45 degrés de l'Eſt au Nord, dans l'horizon de la Grece, & particulierement celui de l'île de Cos; & le lever d'hiver qu'il place à 45 degrés de l'Eſt au Sud. C'eſt à cette poſition que l'Aſie doit, ſelon notre auteur, ſa ſupériorité ſur l'Europe. Il faut croire que ceux qui, au contraire, ont donné la préférence à cette derniere[2], n'ont entendu par là autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il exiſte en Europe, à proportion de ſon étendue, plus de contrées fertiles & tempérées, qu'il n'en exiſte dans la vaſte Aſie.

§ LXXIII, l. 3. τοῦ τε ψυχροῦποῤῥωτέρω. La verſion de Cornarius, ſuivi en cela par Dacier & par Grimm, ajoute: καὶ τοῦ θερμοῦ, ce qui eſt vrai du milieu de l'Aſie, dont il va parler dans le § ſuivant, & non pas de l'Aſie en général, quoique les mots: παντὸς ἰσομοιρίη δυναστεύῃ ſemblent juſtifier en quelque maniere l'ad-

1 Voy. *les notes ſur Heſychius*, au mot Εὔοργοι.

2 Agathemer. L. II, cap. 7.

dition de Cornarius, trop légerement blâmé peut-être par Septalius. Car cet ἰσομοιρίη ne peut s'entendre que d'une contrée placée à une distance égale du chaud & du froid. A dire vrai, Hippocrate, s'exprime ici d'une maniere un peu trop vague, pour qu'on puisse adopter ou rejeter la leçon καὶ τοῦ θερμοῦ.

§ LXXIV, l. 2. *Celles de ses contrées qui sont placées à une égale distance*, &c. Par ces contrées moyennes de l'Asie, il entend celles auxquelles les Anciens donnoient spécialement le nom d'*Asie*, connues aujourd'hui sous le nom d'*Asie mineure ;* & sur-tout la province de cette derniere contrée, qu'on appelle *Ionie*, laquelle, suivant Hérodote (I, 142), est précisément située à une égale distance du chaud & du froid, de la trop grande humidité & de la trop grande sécheresse. Elle est encore aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois, & qui plus est, elle soutient encore sa réputation de fertilité & d'abondance en dépit d'un gouvernement qui ne sait que détruire.

§ LXXIV, l. 4. αὕτη μὲν εὐκαρποτάτη ἐστὶ καὶ εὐδενδροτάτη. Le mot καρπὸς, *fruit*, employé souvent dans le sens spécial de *blé*, doit sur-tout avoir ce dernier sens, toutes les fois qu'il précede ou qu'il suit le mot δένδρον, ou φυτὸν, *arbre*. Καρποὶ & δένδρα signifient, dans ce cas, ce que les écrivains romains expriment par *fruges arboresque*. Le premier désigne tous les fruits de la terre, mais spécialement les *plantes céréales* [1], & le second, les *arbres* proprement dits. C'est dans ce sens qu'il faut entendre Xénophon [2], lorsqu'il dit : ἐνεργὸν οὖσαν τὴν γῆν, καὶ πλήρη δένδρων..... καὶ καρπῶν, ainsi que cette phrase de

1 Hesychius *in* Καρπός.

2 Œconom, cap. IV, 8.

Plutarque : οὔτε καρπὸν ἀφανίζων οὔτε φυτόν [1]. Il en est de même quand le mot καρπὸς est joint aux mots qui expriment le *vin* ou la plante qui le produit :

Στοάς τε καρποῦ, βακχίου τε νάματος
Πλήρεις [2]. . . . .

C'est à l'aide de ces vers d'Aristophane que je crois avoir rétabli un autre vers de ce poète. Comme cette correction se trouve consignée dans un ouvrage périodique [3], je ne veux point la répéter ici. J'aurois même fait grace au lecteur de cette note, si le mot καρπὸς n'eût souvent donné lieu à des contre-sens manifestes. Lorsque Polybe, par exemple, en parlant d'Amycles, canton de la Laconie, l'appelle : τόπος καλλιδενδρότατος καὶ καλλικαρπότατος, il veut dire tout simplement, qu'*il abondoit en blés & en arbres de toute espece ;* & non pas, comme Pauw [4] le traduit, *que la beauté des arbres & la vivacité de leur verdure le disputoient à la beauté même des fruits.*

§ LXXIV, l. 9. ὄυτε ὑπὸ ψύχεος βεβιασμένη, [ὄυτε] νοτία τε, κ. τ. λ. On pourroit justifier la leçon ordinaire βεβιασμένη par ce que l'auteur lui même dit plus bas (§ XCI : ὁι μὲν ὑπὸ τοῦ θερμοῦ εἰσὶ βεβιασμένοι, ὁι δὲ ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ. Mais il est possible aussi qu'on ait lu anciennement : πεπιεσμένοι, dans ce dernier passage, & πεπιεσμένη ou bien πεπίεσται, dans celui qui nous occupe dans ce moment. Car je croirois volontiers que la leçon de Galien πέτεται (*Voyez les Variantes*), n'est qu'une altération du mot πεπίεσται. Πιέζεσθαι ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ou

1. *Quaest. roman.* T. VII, p, 152.
2. Aristoph. *Concionat.* 14.
3. *Magasin Encyclop.* T. V, 5[e] an. p. 480.
4. *Recherch. philosoph. sur les Grecs*, vol. II, p. 243.

ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ est une expression familiere à notre auteur [1], ainsi qu'à Hérodote. Je rapporterai d'autant plus volontiers le passage de ce dernier, qu'il nous servira à applanir une autre difficulté de notre texte beaucoup plus essentielle. L'historien grec, en parlant de l'excellence du climat de l'Ionie par rapport aux autres provinces qui l'environnent, s'exprime ainsi : ΟΥ̓́ΤΕ γὰρ τὰ ἄνω αὐτῆς χωρία τὠυτὸ ποιέει τῇ Ἰωνίῃ, ΟΥ̓́ΤΕ τὰ κάτω, ΟΥ̓́ΤΕ τὰ πρὸς τὴν ἠῶ, ΟΥ̓́ΤΕ τὰ πρὸς τὴν ἑσπέρην· τὰ μὲν ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ τε καὶ ὑγροῦ ΠΙΕΖΟ'ΜΕΝΑ, τὰ δὲ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ τε καὶ αὐχμώδεος [2]. D'après ce passage, il me paroît clair qu'Hippocrate parlant de la même Ionie (Voy. *not.* § LXXIV, l. 2), & la plaçant à distance égale des climats qui péchent par excès de froid ou de chaleur, d'humidité ou de sécheresse, a dû distinguer ces quatre qualités de cette maniere : ΟΥ̓́ΤΕ γὰρ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ. . . . . ΟΥ̓́ΤΕ ὑπὸ αὐχμῶν. . . . . ΟΥ̓́ΤΕ ὑπὸ ψύχεος βεβιασμένη (ou si l'on veut ΠΕΠΙ'ΕΣΤΑΙ), ΟΥ̓́ΤΕ νοτία τε καὶ διάβροχός ἐστι, κ. τ. λ. Ce quatrieme οὔτε que j'ajoute au texte, & qui me rappelle ce vers d'Aristophane (*Nub.* 1120) : Ὥστε ΜΗ'Τ' αὐχμὸν ΠΙΕ'ΖΕΙΝ, ΜΗ'Τ' ἄγαν ἐπομβρίαν, n'existe dans aucun exemplaire manuscrit ou imprimé ; mais le sens l'exige absolument, à moins qu'on n'aime mieux étendre (comme on dit ἀπὸ κοινοῦ) l'influence du troisieme οὔτε jusqu'à ce dernier membre de la période. Peu importe d'ailleurs qu'on l'ajoute ou qu'on le sous-entende, il suffit d'avoir prouvé qu'il est nécessaire, & que son défaut a été la cause de l'erreur de tous les traducteurs. En effet, la négation supprimée, le mot νοτία devient une énigme. Aussi

1 Voy. § CXVI, l. 3, de ce traité. & *de morb. mulier.* L. I, § 51, T. II, p. 449.

2 Herodot. L. I. 142.

les uns ont-ils voulu lui donner le ſens forcé de *méridionale*, tandis que les autres, ont été juſqu'à ſuppoſer qu'Hippocrate parle ici de l'Afrique. Ce dernier ſentiment eſt même celui de Cardan. Septalius, choqué de l'expreſſion *Aſie auſtrale* ou *méridionale*, a cru réſoudre la difficulté par la diviſion naturelle de l'Aſie, partagée de l'Orient à l'Occident par le mont Taurus. Proſper Martian ſe contente de relever la contradiction de ceux qui expliquent νοτία par *auſtrale*, tandis qu'il s'agit d'un pays ſouvent couvert de neige; mais il ne s'eſt point apperçu que la même contradiction ſubſiſtera toujours, ſi en rendant au mot νοτία la véritable ſignification d'*humide* qu'il doit avoir ici, on ne le prend pas en même-temps dans un ſens négatif ὄυτε νοτία. Car il réſulteroit du défaut de la négation qu'Hippocrate regarde comme pays tempéré un pays *inondé* (c'eſt le ſens du mot qui ſuit, διάβροχος) *par des pluies & par des neiges continuelles*. Mais ces difficultés diſparoiſſent, ſi l'on fait attention que toute cette période eſt compoſée des quatre membres ſuivans:

ὄυτε γὰρ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ἐκκέκαυται λίην,
ὄυτε ὑπὸ ἀυχμῶν καὶ ἀνυδρίης ἀνεξήρανται,
ὄυτε ὑπὸ ψύχεος βεβιασμένη,
ὄυτε νοτία τε καὶ διάβροχός ἐστι ὑπό τε ὄμβρων πολλῶν καὶ χιόνος,

qui s'expliquent mutuellement par l'oppoſition manifeſte du 1er au 3e & du 2e au 4e. Ainſi, l'Aſie ou plutôt l'Aſie mineure, & notamment l'Ionie, eſt regardée comme un pays tempéré par la raiſon qu'elle n'eſt tourmentée ni par des chaleurs exceſſives, ni par des froids rigoureux, ni par de grandes ſéchereſſes, ni par des pluies conſidérables & par des neiges. Si l'on doute encore du sens de ce paſſage, on n'a qu'à examiner ce qu'il dira bien-

tôt de l'Europe, sujette, suivant lui, à toutes les intempéries, qu'il exprime (§ CXIV) dans un ordre différent, de manière que le premier membre s'oppose au second, comme le troisieme s'oppose au quatrieme :

θάλπεά τε ἰσχυρὰ,
καὶ χειμῶνες καρτεροὶ,
καὶ ὄμβροι πουλλοὶ,
καὶ αὖτις αὐχμοὶ πουλυχρόνιοι καὶ πνεύματα.

§ LXXV, l. 1. ὡραῖα. J'ai rendu ce mot par *fruits d'été*. Hesychius explique : Ὡραίων, τῶν πεπανῶν· καὶ Ὡραίων, τῶν καρπῶν. Cette derniere signification convient à notre texte ; la premiere peut en outre s'appliquer à l'ἕλκεα ὡραῖα des *abscès mûrs* dont il est question ailleurs [1]. Dans cette autre glose du même grammairien: Ὡραίοις, ΚΑΙΡΟΙ͂Σ, j'aime mieux lire ΚΑΙΡΙ͂ΟΙΣ ou ΚΑΡΠΟΙ͂Σ, que de changer avec Saumaise le premier mot en ὥραις. Les Grecs entendoient particulierement par ὡραῖα les fruits de la fin de l'été, c'est-à-dire, de cette partie de l'année qu'ils appelloient ὀπώραν (cf. *not.* § LXIX, l. 2, p. 198) ou bien ὥραν ἔτους [2]. C'est dans ce sens qu'on trouve l'ὡραῖα dans Strabon [3] : ἡ πόλις τοῦ θέρους ὁμολογεῖται παρὰ πάντων εἶναι δυσάερος καὶ τοῦ μετοπώρου, διά τε (l. διά τε τὰ) καύματα καὶ τὴν ἀφθονίαν τῶν ὡραίων.

§ LXXV, l. 3. αὐτὴ ἡ γῆ. J'ai substitué à l'αὕτη des éditeurs & des Ms. le premier mot αὐτὴ, dans le sens homérique de *seule* [4], c'est-à-dire, *spontanément & sans culture*.

1 *De locis in homine*, § 47, T. I, p. 391.

2 Foës, Œconom. in Ὥρα, Galen. *de facult. aliment.* L. II, T. IV, p. 319.

3 L. XIV. p. 448, edit. 1587.

4 Eustath. *in Iliad.* XVII, p. 1105.

§ LXXV,

§ LXXV, l. 5. *μέταφυτέοντες*. Ce n'est point l'accord presque unanime des imprimés & des Ms. qui m'a empêché de remplacer cette étrange forme par la forme usitée *μεταφυτέυοντες*, qu'on trouve dans le texte de Zvinger. C'est plutôt parce qu'elle porte un air de simplicité antique que j'ai cru qu'elle pourroit bien appartenir au dialecte ionique. Ce dialecte d'ailleurs, aussi doux que la poésie, prenoit presque autant de licences que cette derniere. Les Ioniens disoient indifféremment : *ἀρχηγετέυειν* & *τυραννέυειν* pour *ἀρχηγετέειν* & *τυραννέειν*, *σακκέειν* & *τειχέειν* pour *σακκίζειν* & *τειχίζειν*, *καταποντόειν* pour *καταποντίζειν* [1], comme aussi *ἀποστερίζειν* pour *ἀποστερέειν* [2].

§ LXXV, l. 9. *καὶ τὰ εἴδεα καλλίστους, καὶ μεγάθεα μεγίστους*. *La beauté*, dit Aristote [3], *ne peut exister sans une taille avantageuse ; les petits peuvent être appellés jolis ou bien faits, mais il ne seront jamais beaux* : *τὸ κάλλος ἐν μεγάλῳ σώματι· οἱ μικροὶ δ' ἀστεῖοι καὶ σύμμετροι, καλοὶ δ' οὔ.*

§ LXXV, l. 11. *καὶ τὰ μεγάθεα*. Lalement ajoute : *καὶ τὰς φωνὰς*; & Martin a reçu cette leçon dans son texte & dans sa version : *minimeque differentes quantum ad formam corporum, proceritatem & vocem attinet.* Ce qui me fait croire que le premier l'a tirée de quelque ancien Ms., c'est qu'en effet il est aussi question de la voix au § XXIII, où l'auteur parle, comme ici, des expositions orientales.

§ LXXVI, l. 1. *εἰκός τε τὴν χώρην ταύτην τοῦ ΗΛΙΟΣ ΕΓΓΥΤΑΤΑ εἶναι*; *κ. τ. λ.* Conduit par les traces de la

1 Hérodot. I, 125; II, 123; IV, 23, 124, & 137.
2 Hippocrat. *de glandulis*, § 12, T. I, p. 422.
3 *Moral. Nicom.* L. IV, cap. 7.

leçon fautive . . . . . τοῦ ΠΡΟΣΕΓΓΥ'ΤΑΤΑ εἶναι, qui ne ſignifie rien, ainſi que par le § XXIV, où en parlant des expoſitions orientales, l'auteur dit expreſſément : ἔοικέ τε μάλιστα ἡ οὕτω κεομένη πόλις ἦρι, κ. τ. λ. j'ai rétabli ce paſſage long-temps avant d'avoir connu la bonne leçon de Gadaldinus, qui n'eſt pas cependant non plus ſans tache. Car on y lit ἦρους, au lieu de ἦρος ; erreur très-commune dans les Ms., & qu'on rencontre ſouvent dans les éditions de Galien [1].

§ LXXVI, l. 4. ταλαίπωρον. C'eſt encore une autre erreur non moins fréquente dans les imprimés & dans les Ms. que celle qui confond le ταλάιπωρον & l'ἀταλάιπωρον, deux mots oppoſés. Dans ce paſſage d'Hippocrate, Galien lit bien : ταλάιπωρον, au lieu d'ἀταλάιπωρον ; mais dans le § CXXV, l. 7, où il faut lire : ἀταλάιπωροι, il lit au contraire : ταλάιπωροι. Dans ces deux endroits, la confuſion de ces mots n'a pas du moins confondu les idées des interpretes, puiſqu'ils ſe ſont preſque tous apperçus de l'erreur des copiſtes, quoique la plupart d'eux aient eu la foibleſſe de la conſerver dans le premier. Mais il n'en a pas été de même de ce paſſage des *Prorrhétiques*, l. II, § XV, p. 498 : où il s'agit de la podagre : ὅσοι μὲν ἢ ΓΕ'ΡΟΝΤΕΣ περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν ἐπιπωρώματα ἔχουσιν, ἢ τρόπον ΤΑΛΑΙ'ΠΩΡΟΝ ζῶσι κοιλίας ξηρὰς ἔχοντες, οὗτοι μὲν πάντες ἀδύνατοι ὑγιέες γίνεσθαι ἀνθρωπίνῃ τέχνῃ ὅσον ἐγὼ οἶδα· ἰῶνται ΜΕ'Ν τούτους ἄριστα μὲν δυσεντερίαι· ἀτὰρ καὶ ἄλλαι ἐκλήξιες ὠφελέουσι κάρτα αἱ ἐς τὰ κάτω χωρία ῥέπουσαι· ὅστις δὲ νέος ἐστὶ, καὶ ἀμφὶ τοῖσιν ἄρθροισιν οὔπω ἐπιπωρώματα ἔχει, καὶ τὸν τρόπον ἐστὶν ἐπιμελής τε καὶ φιλόπονος, καὶ κοιλίας ἀγαθὰς ἔχων

1 Voy. entre autres ſon *Comment. ad Aphoriſm.* III, T. V, p. 260, l. 4 & 8. & alibi paſſim.

ὑπακούειν πρὸς τὰ ἐπιτηδεύματα, οὗτος, κ. τ. λ. Tous les Médecins anciens & modernes, fondés ſur l'obſervation journaliere, s'accordent à dire que la goutte attaque de préférence les hommes qui vivent dans la moleſſe, qui ſe nourriſſent délicatement & copieuſement & qui s'exercent peu : διὰ τὴν ὑπερβάλλουσαν ἀργίαν τε ἅμα καὶ ἀκολασίαν τῆς διαίτης, dit Galien [1], ... ηὐξημένης δὲ τῆς τροφῆς (l. τρυφῆς) εἰς τοσοῦτον ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς χρόνοις, ὡς ἂν μηδ' ἐπινοεῖν ἔτι προσθήκην αὐτῇ, ἄπειρόν τι τὸ πλῆθος τῶν ποδαγριώντων ἐστὶν, ἐνίων μὲν οὖν (effacez l'οὖν) οὔτε γυμναζομένων, κ. τ. λ. Sydenham, après avoir dit en parlant de la podagre : *eos plerumque ſenes invadit, qui poſtquam meliores vitæ dies mollius ac delicatius tranſegerint, epulis lautioribus, vino aliisque liquoribus ſpirituoſis liberalius indulgentes, tandem ob pigritiam, ætatis ingraveſcentis ſemper comitem, ea corporis exercitia penitus omiſere, quibus juvenes adſueverant* [2]; ajoute, pour ſe conſoler ſur ſa goutte, & pour conſoler ſes compagnons d'infortune : *ita vixerunt atque ita tandem mortem obierunt magni reges, dynaſtæ, exercituum claſſiumque duces, philoſophi, aliique his ſimiles haud pauci. Verbo dicam, articularis hicce morbus (quod vix de quovis alio adfirmaveris) divites plures interemit quam pauperes, plures ſapientes quam fatuos* [3]. Enfin c'eſt une obſervation ſi conſtante, ſi populaire, que la goutte fuit les habitations des pauvres (μισόπτωχος θεά [4]), & qu'elle fréquente les palais & les hôtels, qu'on a de la peine à concevoir par quelle fatalité les interpretes

1 *Comment. in Aphoriſm.* VI, 28.

2 Sydenham, *Tract. de Podagra*, p. 435.

3 Idem, *ibid.* p. 443.

4 Lucian. *Epigramm.* T. X. p. 57, edit. Bipont.

ont pu être trompés par une leçon évidemment fausse, au point d'attribuer à Hippocrate une opinion contraire à cette observation. Je dis *évidemment fausse*, par ce que l'expression τρόπον ταλαίπωρον ζῶσι, que les traducteurs ont rendue dans le sens de *menent une vie pénible & pleine de misere (ærumnose vivunt)* ne peut être opposée à celle qui suit : ἐπιμελὴς καὶ φιλόπονος ; & cependant il est clair que l'auteur établit à dessein cette opposition entre deux genres de vie différens. Il faut donc de toute nécessité rétablir le texte de cette maniere : ὅσοι μὲν ἢ ΓΕ'ΡΟΝΤΕ'Σ Ε'ΙΣΙΝ, Η' περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν ἐπιπωρώματα ἔχουσιν, ἢ τρόπον Α'ΤΑΛΑ'ΙΠΩΡΟΝ ζῶσι..... ἰῶνται ΜΕ'ΝΤΟΙ τούτους, κ. τ. λ. D'après cette correction, l'expression νέος ἐπιμελὴς καὶ φιλόπονος, *jeune, aimant l'exercice & le travail*, s'oppose à celle qui a précédé : γέροντες...... ἢ τρόπον ἀταλαίπωρον ζῶσι, *vieux, ou qui menent une vie molle & oisive*, sur-tout, si dans leur jeunesse ils en avoient mené une plus laborieuse, comme il le dit ailleurs [1] : ἀνάγκη γὰρ τούτους ταλαιπώρους τε γενέσθαι καὶ φιλοπόνους τῷ σώματι καὶ ἐργάτας νεανίσκους ὄντας, ἔπειτα δὲ ἐξανεθέντας τῶν πόνων, κ. τ. λ. Ce dernier passage est encore une preuve que le φιλόπονος étant synonyme de ταλαίπωρος, ne peut avoir pour opposé que l'ἀταλαίπωρος, comme on a pu le remarquer au commencement de ce traité (§ V). Ce dernier mot, appliqué comme épithete, à βίος, est équivalent à cette expression du même auteur : ἡσυχῇ καὶ ἐπὶ τὸ ῥᾴθυμον βεβιωκότες [2], ainsi qu'à ce qu'Homere appelle ῥηΐστην βιοτὴν (*Odyss.* IV, 565), ou ῥεῖα ζώειν (*Iliad.* VI, 138),

1 *De nat. human.* § 25, T. I, p. 277.

2 *Epidem.* L. I, S. II, p. 667.

qu'on explique par *mener une vie exempte de toute espece de peine & de travail* [1].

§ LXXVI, l. 4. *Mais il est impossible que dans un tel pays*, &c. Cela doit s'entendre sur-tout de la partie de l'Asie, qui s'avance au-delà du tropique. L'activité de l'homme est en raison inverse de la douceur du climat, de la fertilité du sol, & en raison directe de ses besoins. Dans un pays chaud & fertile, on est naturellement moins porté au travail, & par le relâchement que la chaleur produit dans toute la machine, & par ce que la terre n'a besoin que d'un travail très-léger, pour produire au-delà de ce qu'il faut pour satisfaire aux besoins d'hommes qui mangent peu (*not.* § X, l. 7) & qui se vêtissent très-légerement. Cette inaction devient, à la longue, une véritable paresse, qui énerve de plus en plus le physique de l'homme, le rend lâche & incapable d'aucune action qui demande du courage. « La » stérilité des terres (dit Montesquieu) rend les hommes » industrieux, sobres, endurcis au travail, courageux, » propres à la guerre; il faut bien qu'ils se procurent ce » que le terrein leur refuse. La fertilité d'un pays » donne, avec l'aisance, la mollesse & un certain amour » pour la conservation de la vie. On a remarqué que » les troupes d'Allemagne, levées dans les lieux où les » paysans sont riches, comme en Saxe, ne sont pas si » bonnes que les autres [2] ». Cette observation est presque toute entiere comprise dans ce vers de Menandre [3] :

Τὰ κακῶς τρέφοντα χωρί' ἀνδρείους ποιεῖ.

1 Voy. Athen. L. XII, p. 512, D, & Hesychius *in* Ῥεῖα ζώοντες.
2 *Esprit des Loix*, L. XVIII, chap. 4.
3 Apud Stob. tit. LVI.

Tous les peuples induſtrieux & entreprenans, ſont ſortis des pays ſtériles & des climats rudes. Les pays chauds & fertiles n'ont guere produit que des hommes mous & adonnés aux plaiſirs. On ſait que la paſſion du jeu, qui eſt un fruit de la pareſſe, eſt très-commune chez les Chinois, les Tonquinois, en un mot, chez tous les orientaux [1].

§ LXXVI, l. 6. ἐγγίγνεσθαι..... μήτε ὁμοφύλου μήτε ἀλλοφύλου. J'ai préféré la leçon de Galien, confirmée par l'un de mes deux Ms., à celle des autres qui liſent ὁμόφυλον & ἀλλόφυλον à l'accuſatif. Mais de quelque maniere qu'on liſe, il eſt évident & par le défaut de conſtruction grammaticale, & par ce qui ſuit περὶ μὲν οὖν Αἰγυπτίων καὶ Λιβύων, *concernant les habitans de l'Egypte & de la Libye*, & qui ſuppoſe que l'auteur a déja parlé de ces deux peuples, ſur leſquels cependant il n'a rien dit, il eſt évident, dis-je, qu'il exiſte ici au moins une lacune conſidérable. Car Zvinger penſe qu'il y a deux lacunes; la premiere, que j'ai marquée par des points après le mot ἐγγίγνεσθαι, & l'autre un peu plus haut immédiatement après le mot ὡρέων. Quant à la leçon de Galien, je ne lui ai donné la préférence que dans la ſuppoſition que dans le morceau omis par la diſtraction des copiſtes, il devoit y avoir un infinitif, tel qu'ἀπέχεσθαι ou quelqu'autre équivalent qui pût régir ces génitifs de cette maniere: μήτε ὁμοφύλου μήτε ἀλλοφύλου ἀπέχεσθαι. Les mots τὴν ἡδονὴν κρατέειν indiquent aſſez qu'il eſt queſtion ici de ces accouplemens entre animaux de différente eſpece, connus dans les pays chauds & notamment en Libye, & plus encore peut-être entre

1 Dampier, *Supplément au Voyage autour du monde*, vol. III, p. 44, ſuiv. edit. 1701.

hommes & animaux ou entre hommes du même ſexe, le mot ὁμόφυλον étant auſſi ſuſceptible de cette derniere ſignification [1]. En parlant des monſtres de la Libye, Ariſtote [2] fait remarquer que dans ce pays la rareté de l'eau eſt cauſe que dans les endroits où il exiſte quelque ſource, il ſe fait un plus grand concours d'animaux de diverſes eſpeces; & que ce concours donne lieu aux accouplemens contre nature & aux monſtres qui en réſultent: λέγεται δὲ καὶ τὸ περὶ τῆς Λιβύης παροιμιαζόμενον, ὡς ἀεί τι τῆς Λιβύης τρεφούσης καινὸν, διὰ τὸ μίγνυσθαι καὶ τὰ μὴ ΟΜΌΦΥΛΑ ἀλλήλοις, λεχθῆναι τοῦτο. διὰ γὰρ τὴν σπάνιν τοῦ ὕδατος ἀπαντῶντα πάντα πρὸς ὀλίγους τόπους τοὺς ἔχοντας τὰ νάματα μίγνυσθαι καὶ τὰ μὴ ὁμοιογενῆ. Si cependant on préféroit de lire ὁμόφυλον & ἀλλόφυλον, il faudroit alors ſuppoſer que l'infinitif omis par les copiſtes, étoit διακρίνειν, comme je l'ai exprimé dans ma verſion, ou quelque autre verbe analogue.

§ LXXVI, l. 7, *Tout* [*juſqu'aux animaux*] *y eſt néceſſairement dominé par l'attrait du plaiſir*, &c. Comme il exiſte dans cette partie du texte une lacune, ainſi que je l'ai déja obſervé (*Voyez la note précédente*), & qu'il devoit y être queſtion des peuples de l'Egypte & de la Libye, à en juger par la fin de ce paragraphe, il eſt bien difficile de décider, ſi ce qu'Hippocrate dit de l'amour du plaiſir doit être appliqué à ces derniers, ou ſi cela regarde en même temps les Aſiatiques, dont il vient de parler. Quoi qu'il en ſoit, toutes les obſervations s'accordent à nous repréſenter les Aſiatiques qui s'avancent au-delà du tropique, doués à peu-près des mêmes diſ-

1 Ariſtote, *de mundo*, cap. 5.

2 *De generat. anim.* L. II, cap. 7, & *de hiſtor. animal.* L. VIII, cap. 28.

positions naturelles que les Africains. L'analogie du climat fait qu'ils se ressemblent au physique comme au moral. Les Egyptiens, naturellement doux & timides, sont gais & débauchés. Ils ont un goût singulier pour les fêtes, pour la danse, pour tout ce qui favorise la réunion des deux sexes & le libertinage : chaque ville d'Egypte à son saint, ses processions & ses plaisirs * ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce goût est aussi ancien que leur existence [1]. C'est dans cette partie de la terre, que les femmes se prostituerent aux boucs [2] ; & c'est vraisemblablement dans le même pays ou dans quelque contrée de l'Asie que la pédérastie à pris naissance. Car je pense avec Plutarque [3], que c'est à tort qu'Hérodote prétend que les Perses prirent des Grecs la pédérastie. Ce n'est pas non plus en Thrace, qu'il faut chercher l'origine de cette infame passion **. Il est plus probable qu'elle fût portée en Grece des pays chauds ; & comme ce furent les Crétois qu'on en accusa principalement [4], je suis porté à croire qu'ils la prirent des Phéniciens & des Libyens avec lesquels ils eurent com-

* Cela ne s'accorde point avec ce que dit Winkelmann (*Histoir. de l'Art*, L. II, chap. I, p. 57) du caractere sombre des Égyptiens : mais le témoignage d'Hérodote (L. II, cap. 59 — 65) s'oppose formellement à cette opinion ; & il est d'ailleurs justifié par les relations modernes.

1 *Mémoires du Baron de Tott*, part. IV, p. 44, 45.

2 Herodot. L. II, cap. 46. & Pindar. apud Strabon. L. XVII, p. 1154.

3 *De Herodot. malignit.* T. IX, p. 402.

** Il y en a qui l'attribuent à Orphée ; d'autres en ont accusé Thamyris. Voy. Stob. tit. LXII, & les Scholiastes d'Homere, publiés par Villoison, *Bœot.* vers. 102, p. 78.

4 Platon. *de legib.* L. I, T. VIII, p. 28.

merce

merce de très-bonne heure [1]. Pour ce qui eſt du continent de la Grece, le premier qui s'aviſa d'y donner l'exemple d'une pareille diſſolution fut Laïus: πρῶτος ἐν ἀνθρώποις τὴν ἀῤῥενοφθορίαν ὑπέδειξε [2]; & l'on ſait que Laïus étoit originaire d'Afrique.

§ LXXVII, l. 2. τῶν ἀνατολέων τῶν θερινῶν. Il ſuffit de jetter les yeux ſur une carte pour ſe convaincre qu'il faut lire avec le Ms. de Gadaldinus, θερινῶν, *du levant d'été*, & non pas χειμερινῶν, *du levant d'hiver*, quoi qu'en diſent ceux qui ſoutiennent cette derniere leçon. Les *Macrocéphales* & les *habitans du Phaſe*, dont il eſt queſtion ici, placés en deça du Palus-Méotide, les premiers, entre le 40 & le 41, & les ſeconds, entre le 42 & le 43e degrés de latitude, ſe trouvent naturellement à la droite du levant d'été (*Voy. not.* § LXXIII, l. 2, p. 203), pour le ſpectateur qui ſeroit placé à l'île de Cos (patrie d'Hippocrate), le dos tourné au Sud-Oueſt.

§ LXXVII, l. 3. *Juſqu'au Palus-Méotide.* Le Palus-Méotide, déſigné plus communément aujourd'hui par le nom de *Mer d'Azof*, eſt un grand golfe ou lac ſitué par le 46e degré de latitude entre l'Europe & l'Aſie, au Nord de la mer Noire, avec laquelle il communique par le moyen d'un détroit appellé anciennement le *Boſphore Cimmérien*, aujourd'hui le détroit de *Caffa.* Ses côtes au Nord-Oueſt ſont habitées par les petits Tatars; il a la Crimée au Sud-Oueſt, les Tatars du Cuban & les Circaſſiens au Sud-Eſt. On lui donne environ 200 lieues de circuit. Les Scythes l'appelloient *Témérinda*,

1 Meurſii *Creta*, L. III, cap. 1.

2 Voyez l'argument mis à la tête de la tragédie d'Eſchyle intitulée *Septem contra Thebas*.

ce qui dans leur langue signifioit *mere de la mer*; & cette dénomination paroît avoir quelque rapport avec celle de Μαιῶτις ou μήτηρ τοῦ πόντου, que les Grecs lui avoient donnée [1]. Les Turcs l'appellent *Azack-Degnisi*, ce qui est la même chose que *mer d'Azof*. Ce lac reçoit les eaux de plusieurs rivieres ou fleuves, dont le principal est le *Tanaïs*, appellé aujourd'hui le *Don*. Hérodote fait de ce dernier les limites de l'Asie & de l'Europe; d'autres, comme Hippocrate, donnoient pour limites à ces deux contrées le Palus-Méotide, ce qui revient au même. Mais Arrien [2] nous apprend que c'étoit au contraire du fleuve Phasis qu'Eschyle, dans une de ses tragédies, avoit fait la limite de l'Asie & de l'Europe. Il paroît plus naturel de regarder, avec Strahlenberg, la chaîne des montagnes élevées, dont j'aurai occasion de parler dans la suite (*not.* § XCV, l. 8) comme la ligne de démarcation que la nature a établie entre l'Europe & l'Asie. Ces montagnes, qui sont une prolongation de l'Ouralsk, s'abaissent & se divisent entre le Jaïk & la Samara, en s'étendant vers la partie méridionale du Volga. Elles séparent les déserts de l'Asie, des contrées septentrionales de la Russie garnies de collines, dont le sol fertile produit des plantes européennes [3].

§ LXXVII, l. 6. *Ce qui vient des variations de leurs saisons.* (Voy. plus bas *not.* § XCIX, l. 5 & § CXV, l. 11).

§ LXXVIII, l. 1. ἔχει δὲ..... ὥσπερ καὶ κατὰ τοὺς (ἄλλους) ἀνθρώπους. J'ai exposé dans les Variantes les raisons qui m'ont déterminé à regarder le mot ἄλλους

1 Vibius Sequest. *de fluminib.* &c, edit. J. J. Oberlin. Argent. 1778, p. 278, sqq.

2 *Peripl. Pont. Eux.* p. 131. Cf. & Agathem. L. I, cap. 1.

3 *Voyage de Pallas*, vol. 1, p. 577, suiv.

comme un intrus. J'ajoute ici un endroit parallele qui justifie ma conjecture: εὑρήσει τὴν φύσιν πᾶσαν παραπλησίην ἐοῦσαν τῶν τε ἐκ γῆς φυομένων καὶ τῶν ἐξ ἀνθρώπων [1].

§ LXXVIII, l. 3. *Par-tout où les saisons éprouvent des changemens*, &c. On a déja fait l'application de cette observation d'Hippocrate à la ville de Bruyeres [2]. Avicenne considere ici comme cause ce qu'Hippocrate regarde comme effet: *mutationes autem accidunt aëri maxime in locis situ inæqualibus ac depressis; minus iis patent loca plana; minime omnium edita.* C'est qu'en effet les variations brusques & fréquentes de l'atmosphere peuvent être considérées comme effet & comme cause de l'inégalité du sol. C'est la figure de ce dernier qui détermine la direction des vents, ou qui les modifie, en réfléchissant plus ou moins la chaleur du soleil. Plus un terrein est inégal, plus les vents se croisent, partent de directions opposées, soufflent avec violence, & amenent le froid. Les terreins au contraire qui présentent une surface unie, réfléchissent davantage la chaleur & doivent éprouver des vents moins violens & moins variables. Les vents violens à leur tour, soit par leur propre action; soit par les pluies qu'ils amenent, ou les eaux des rivieres & de la mer, qu'ils agitent & qu'ils forcent à franchir leurs bornes, peuvent dégrader un terrein, & le rendre très-inégal, en changeant sans cesse sa surface par des excavations, & des atterissements successifs. Si ce terrein est sablonneux & toujours mouvant, le vent seul suffit pour rendre sa surface inégale, en transportant le sable d'une partie à l'autre & en l'accumulant de maniere à former des montagnes & des vallées. Ce qui prouve la

1 Hippocrat. *de natura pueri*, § XXXV, T. I, p. 157.

2 *Journ. de Médec.* vol. LXXVI, p. 13.

vérité de ces obſervations, c'eſt le changement qu'a produit dans pluſieurs climats, le défrichement & la culture des terres; changement qu'on ne peut attribuer qu'à l'applaniſſement du terrein & à la deſtruction des forêts. Théophraſte avoit déja obſervé [1] en Grece que les pays en friche étoient plus froids que les pays cultivés. Il n'y a peut-être pas une ſeule contrée en Europe, où l'on n'ait fait la même obſervation, depuis que les nations ont commencé à ſe civiliſer par le moyen de l'agriculture. Le nouveau monde préſente auſſi plus d'un exemple de cette vérité. La Penſylvanie n'eſt plus ce qu'elle étoit il y a 50 ans; ſon climat s'eſt beaucoup radouci, & ſe radoucira vraiſemblablement davantage dans la ſuite. Ce changement n'eſt dû qu'aux défrichemens qu'on a faits dans cette partie de l'Amérique, & qui ont égaliſé la ſurface de ce pays [2]. Il en eſt de même du Canada: on y obſerve depuis quelque temps que les printemps ſont plus hâtifs & que les hivers commencent plus tard qu'autrefois [3].

§ LXXIX, l. 2. *Les uns ſont d'une nature analogue à des pays montueux....... & ceux-là à des plaines nues & arides.* Bien loin de retrancher tout ce paſſage depuis les mots εἰσὶ γὰρ φύσιες juſqu'aux mots ψιλῇ καὶ ξηρῇ incluſivement, comme le vouloit un Médecin allemand [4] qui le jugeoit indigne d'Hippocrate, je le regarde comme un des meilleurs & des plus philoſophiques morceaux de ce traité, & le crois même indiſ-

1 *De cauſ plant.* L. V, cap. 20, p. 345.

2 *Journ. de Phyſiq.* vol. I, p. 430 — 436.

3 *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences*, année 1746, p. 88.

4 *Comment. de reb. in Scient. natur. & Medic. geſtis*, vol. XX, p. 131.

penſable pour l'intelligence de ce qu'il dira plus bas (§ CXX *ſuiv.*), & qui n'eſt au fond qu'un développement de cette idée philoſophique. C'eſt un fait tiré de l'obſervation confirmée dans tous les temps & dans tous les pays du monde. Cyrus détournoit les Perſes de ſe tranſporter en Médie, en leur alléguant pour raiſon qu'un terrein mou énerve & amollit les hommes : φιλέειν γὰρ ἐκ τῶν μαλακῶν χώρων μαλακοὺς ἄνδρας γίνεσθαι [1]. Je ne puis m'empêcher de rapporter ce que dit le pere Lamberti en parlant des mœurs des Mingreliens ; ſes paroles peuvent ſervir de commentaire à l'obſervation de notre auteur ; commentaire d'autant plus intéreſſant, qu'il eſt plus que vraiſemblable que ce miſſionnaire n'avoit jamais lu Hippocrate : « frà rozzi luoghi & inculti, rozzi & aſpri habitatori ſi trovano ; ma frà l'amenità de' ſiti, gentili, gratioſi huomini ſi vedono. Qnindi è, che li Colchi eſſendo cinti dall' aſpriſſimo Caucaſo, & da amene colline, da precipitoſi & groſſi torrenti & da gratioſi ruſcelli, da boſchi incolti & da ben coltivate campagne, da aria ſu i monti ſpecchiata, e caliginosa ne' piani : varii ſono i loro coſtumi..... havendo & del gentile & del aſpro accoppiato inſieme [2] ».

§ LXXIX, l. 3. ὄυρεσι. La variété des leçons m'a déterminé à traduire *pays montueux*, comme ſi le texte portoit : χώρῃσι ὀυρείοισι. Il eſt poſſible que le χώρῃσι ait diſparu ſous la mauvaiſe leçon ὤρεσιν de mon Ms. 2146, & que l'épithete ὀυρέοισι, reſtée ſeule ſans ſubſtantif,

1 Herodot. L. IX, cap. 122. Cf. & Plutarch. *Apophthegm.* T. VI, p. 660.

2 *Relatione della Colchide*, &c. Napoli, 1654, cap. 26, p. 190.

ait été changée en ὄυρεσι. Je suis d'autant plus porté à regarder le χώρῃσι ὀυρέιοισι comme la vraie leçon qu'on trouve χώρην ὀυρεινὴν au § CXX, qui, comme l'observe Prosper Martian, correspond à celui-ci. Je puis citer un autre exemple d'une pareille confusion dans ce passage d'Aristote [1] διὰ τί ἐν τῇ ψυχροτάτῃ ΧΩ'ΡΑι, οἱ καῦσοι μᾶλλον γίγνονται; ἢ διότι ἀντιπεριίσταται τὸ ψύχος ἔσω τὴν θερμότητα· ἐν δὲ τῷ θέρει τοὐναντίον συμβαίνει...... Je le corrige en substituant Ω'ΡΑι au mot χώρᾳ; & cette correction est justifiée par le mot θέρει qui suit, ainsi que par Hippocrate [2], qui pensoit également que les fievres ardentes étoient plus fréquentes en hiver qu'en été. Qu'on me permette de citer encore ces vers de Théognis :

Οἱ δ' ἀπογηράσκοντας ἀτιμάζουσι τοκῆας,
Τούτων τοι ΧΩ'ΡΗ, Κύρν', ὀλίγη τελέθει (vers. 800),

où je pense qu'il faut également lire Ω'ΡΗ ou du moins Κ'Ω'ΡΗ (pour καὶ ὥρη) dans le même sens de l'expression françoise, *on n'en fait aucun cas*, *on les méprise*, qu'on trouve dans Tyrtée (I, 11) :

Εἶθ' οὕτως ἀνδρός τοι ἀλωμένου οὐδεμί' ὥρη
Γίγνεται, ...

ainsi que dans Hésiode (*Oper. & Dies*, 20) :

Ω'ρη γάρ τ' ὀλίγη πέλεται νεικέων τ' ἀγορέων τε.

§ LXXIX, l. 4. ἐπύδροισι, *humides*. J'adopte cette leçon de préférence à l'ἀπύδροισι ou ἀφύδροισι, *secs*, non seulement, parce qu'elle a pour elle le plus grand nombre de Ms. & d'imprimés, mais encore parce qu'il seroit absurde de supposer qu'un pays couvert de bois est sec. Ajoutez à cela que dans le § CXX, qui correspond

1 *Problem.* XIV, 3.

2 *De affectionib.* § VII, T. II, p 164.

manifestement à ce passage (*Voy. la not. précéd.*), je lis avec la plupart des Ms. & des commentateurs : ὀρεινήν τε . . . καὶ ἔνυδρον.

§ LXXIX, l. 5. ἀνύδροισι, *seches*, par la raison contraire, cette leçon doit être préférée à l'ἐνύδροισι, *humides*, de quelques éditeurs. Elle correspond avec ce qui est dit au § CXXIII, λεπλά τε καὶ ἄνυδρα.

§ LXXIX, l. 8. ἢν δὲ διάφοροι ἔωσι μέγα. J'ai substitué ce dernier mot à la préposition μετὰ qui étoit ici déplacée. Μέγα διάφοροι équivaut à διαφορώτατοι, *maxime diversa*, comme le traduit Cornarius ; de même que μέγα πλούσιος dans Hérodote [1], est la même chose que πλουσιώτατος. Cette expression revient encore plus bas (§ CXX); & j'ai d'ailleurs fait voir, en corrigeant un autre endroit d'Hippocrate (*not.* § XIV, l. 1, p. 40), combien il étoit facile de confondre le μέγα avec le μετά.

§ LXXX, l. 5. *Je commence par les Macrocéphales.* Il est d'autant plus difficile aujourd'hui de déterminer la vraie position géographique de cet ancien peuple, qui n'existe plus, que les Anciens mêmes, en parlent d'une manière très-vague [2]. Pline les place près de la ville *Cérasus*, & non loin d'un autre peuple appellé *Macrones*, & qui pourroit très-bien être le même que celui de *Macrocéphales* [3]. Hippocrate semble leur donner la même position ; puisqu'après avoir annoncé clairement (§ LXXVII) qu'il va parler *des peuples situés à la droite du levant d'été, & qui s'étendent jusqu'au Palus-Méotide*, il commence par les Macrocéphales & finit

1 L. I, cap. 32.
2 Stephan. *de urbibus*, Harpocration & Suidas, *in* Μακροκέφαλοι.
3 Plin. L VI, cap. 4.

par les habitants du Phase ou les Colchiens, comme plus voisins du Palus-Méotide, & par conséquent plus septentrionaux que les premiers. En effet, la ville de *Cérasus* se trouve en-deçà de la Colchide par le 41 ou 42ᵉ degré de latitude septentrionale ; & c'est environ cette même latitude que devoient occuper les Macrocéphales (Voy. *not.* § LXXVII, l. 2, p.217). Je remarquerai en passant que dans la *Géographie ancienne* de l'Encyclopédie méthodique, à l'article *Macrocephali*, on a copié l'erreur d'Ortelius [1], qui, en parlant de ce peuple, cite au lieu d'Hippocrate, Théophraste *de aëre & aquis*. Je ne connois aucun traité sous ce titre qui soit attribué à Théophraste, & ne sache pas que cet auteur ait jamais parlé des Macrocéphales.

§ LXXXI, l. 2. *On la façonne avec les mains.* Ce caprice d'altérer la figure naturelle du corps & particuliérement de la tête, est assez général chez tous les peuples sauvages ou barbares. Strabon parle des *Sigynes*, voisins du mont Caucase, & vraisemblablement peu éloignés de nos Macrocéphales, qui s'étudioient aussi à avoir la tête longue & le front saillant au-delà du niveau du menton [2]. Encore aujourd'hui quelques sauvages de l'Amérique applatissent le visage de leurs enfans, en leur serrant la tête entre deux planches ; d'autres leur font rentrer le cou dans les épaules ; & quelques-uns, au contraire, cherchent à l'allonger. Ce sont sans doute, comme l'observe Buffon [3], ces coutumes insensées qui ont donné lieu à ce que les Anciens ont écrit sur l'existence des hommes sans tête (*acéphales*) des

1 *Tesaur. Geograph. in* Macrocephali.

2 Strabon, L. XI, p. 358, edit. 1587.

3 *Histoir. natur.* vol. III, p. 495, 504, 505.

hommes

hommes à tête de chien (*cynocéphales*), &c. Il est singulier que l'écrivain que je viens de citer, ainsi que l'abbé Richard [1], qui le copie, attribuent aux Scythes ce que dit Hippocrate au sujet des Macrocéphales; quoiqu'il soit d'ailleurs très-possible que les anciens Scythes eussent de même le caprice de s'allonger la tête. Les Hottentots ont le nez fort plat & fort large par le soin que leurs méres prennent de leur applatir cette partie du corps peu de temps après leur naissance, parce qu'elles regardent un nez proéminent comme une difformité [2]. Les habitans du royaume d'Arracan aiment un front large & plat; & pour lui donner cette forme, ils appliquent une plaque de plomb à cette partie du corps des enfans, dès le moment de la naissance [3]. Bodin assure qu'il fut un temps où les François avoient aussi la manie de s'allonger la tête: « Exemplis domesticis utar; cum majores nostri vultus » oblongos formosiores esse putarent, obstetrices sensim » perfecerunt ut longissimi viderentur; id quod videre » est in antiquis statuis & imaginibus [4] ». Il est d'autant moins étonnant de trouver ces caprices dans les siecles & parmi des nations barbares, qu'on voit encore aujourd'hui dans l'Europe éclairée les femmes se donner la torture des corps à baleine, pour le plaisir de se procurer une taille difforme qu'elles appellent *svelte*, & qui devient une source de maux pour elles & pour leurs enfans.

§ LXXXI, l. 5. δέσματα. Cette leçon (du singulier δέσμα, qui n'est guere en usage) est d'autant plus pré-

1 *Histoir. natur. de l'air & des météor.* vol. II, p. 108.
2 Buffon, *Hist. nat.* vol. I, p. 475.
3 *Histoir. génér. des Voyages*, T. IX, p. 67.
4 *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 217.

férable, qu'elle est du langage d'Homere [1], & que son composé ἐπιδέσματα se trouve aussi dans notre auteur [2]. Une autre forme plus commune de ce mot (dérivée de δέδεμαι) est δέμα & δέματα, que les Grecs modernes ont conservée.

§ LXXXI, l. 8. *Mais avec le temps la nature s'y étoit tellement pliée*, &c. Blumenbach [3] observe que la différente forme des têtes qu'on voit chez les différens peuples, est l'effet des coutumes bizarres, devenu dans la suite du temps naturel & héréditaire, ou bien qu'elle est dû au genre de vie particulier à chaque nation; que les habitans de la terre de Labrador ont la tête d'une forme symmétrique, les Chinois ovale, & les naturels de l'île Mallicolo, au 15e degré de latitude australe, approchant de celle du singe.

§ LXXXII, l. 1. *En effet la liqueur séminale émane de toutes les parties du corps*. Il répete & explique en détail cette doctrine dans un traité particulier [4]. Il pensoit que la liqueur spermatique du mâle & de la femelle n'étoit qu'un extrait de toutes les parties de leurs corps respectifs, mais principalement du cerveau; que cet extrait se rendoit d'abord à la moëlle épiniere, qui n'est, comme on sait, qu'une continuation du cerveau; que de là il passoit par les reins pour se rendre aux parties génitales des deux sexes. L'émission faite, ces deux liqueurs se mêloient & se combinoient ensemble dans la matrice pour y former le fétus. Dans toutes les deux il

1 Eustath. *in Iliad.* VII, p. 677. Cf. & *Iliad.* X, 468, *Odyss.* VIII, 278, & Hesychius, *in* Δέσματα.

2 *De Medico*, § 3, T. I, p. 46.

3 *De generis humani varietate*, Gottingæ, 1776.

4 *De genitura*, T. I, p. 124, 133. Cf. *de morbis*, L. IV, § I, T. II, p. 120, & *de morbo sacro*, § V, p. 329, sq.

existe, suivant lui, une quantité plus ou moins grande de particules mâles & des particules femelles. Le sexe, ou la ressemblance entre les enfans & l'un ou l'autre des parens dépend de cette quantité, en sorte qu'une fille même peut ressembler plus au pere qu'à la mere, si le premier dans l'acte de la copulation a fourni plus de parties spermatiques que sa compagne. Ce systême sur la génération n'est qu'un composé de celui de quelques Stoïciens, de Démocrite & d'Epicure, qui regardoient la semence comme un extrait de toutes les parties du corps, de celui de Pythagore & d'Alcméon, qui la faisoient venir du cerveau, & de celui de Platon, qui la croyoit originaire de la moëlle épiniere [1]. Leucippe & Zénon sont peut-être les seuls parmi les anciens philosophes qui aient regardé la liqueur séminale comme une émanation ou une substance *incorporelle*, détachée de l'ame. C'est Plutarque qui nous a conservé cette opinion singuliere; mais son passage est altéré, & au lieu de, *Λεύκιππος καὶ Ζήνων, ΣΩ͂ΜΑ· ψυχῆς γὰρ εἶναι ἀπόσπασμα* [2], il faut y lire..... ΟΥ ΣΩ͂ΜΑ, *κ. τ. λ.* en rétablissant la négation, absorbée par la finale du mot précédent. La même erreur s'est glissée dans Galien [3]. Au reste, si l'on compare l'opinion d'Hippocrate sur la génération avec le systême que Buffon [4] a proposé de nos jours, on verra que le naturaliste françois n'a fait que renouveller l'opinion du médecin grec. Ce n'est pas ici le lieu d'exa-

1 Plutarch. *de placit. philosoph.* L. V. cap. 3, Diog. Laert. L. VII, segm. 159, L. VIII, segm. 28, L. X, segm. 67, & Plato, in *Timaeo*, T. IX, p. 423.

2 Plutarch. *ibid.* L. V, cap. 4.

3 *Philosoph. Histor.* T. IV, p. 435.

4 *Histoir. natur.* T. IV, chap. 10, p. 5, suiv. edit. in-12, 1752.

miner la solidité de ce systême, ni les raisons qu'Aristote a employées pour le réfuter [1]. La génération est un de ces mysteres de la nature que, malgré les étonnantes expériences de Spallanzani, on ne parviendra peut-être jamais à expliquer d'une maniere satisfaisante.

§ LXXXII, l. 5..... καὶ ἐκ διεστραμμένων, στρεβλοί. L'auteur parle encore de cette ressemblance des enfans avec les parens, en disant : εἰ γὰρ ἐκ τοῦ φλεγματώδεος, φλεγματώδης, καὶ ἐκ χολώδεος, χολώδης γίγνεται...... τί κωλύει, κ. τ. λ. [2]. Il est difficile de savoir si les mots διεστραμμένων & στρεβλοὶ doivent s'entendre des *contrefaits*, *estropiés*, *marqués de quelque difformité du corps*, ou s'ils sont employés dans le sens spécial de *louches*. La plupart des interpretes ont adopté le premier sens : & en effet ces mots n'ont guere la signification de *louches* que lorsqu'ils sont joints avec les mots ὀφθαλμὸς ou ὄμμα [3]. Je me suis cependant décidé, à l'imitation de Dacier, pour ce dernier sens, par la proximité du mot γλαυκοὶ, qui ne peut s'entendre que des yeux ; par l'autorité d'Hesychius, qui explique le mot Ἴλλὸς par στρεβλὸς, στραβὸς, διεστραμμένος, & par la glose de Galien : Στρεβλοὶ, στραβοί. Car je suis persuadé que cette glose regarde notre passage, & qu'elle ne doit point, comme le pense Foës [4], se rapporter à cet autre endroit d'Hippocrate évidemment altéré : ὧν κατακορέα τα στήθεα, ψελλοὶ, μανιώδεες καὶ φαλακροί. τουτέων ὅσοι ἐκ γενεῆς

1 *De generat. animal.* L. I, cap. 18, cf. & *Problem.* IV, 16 ; & X. 50.

2 Hippoc. *de morbo sacro*, § 5, T. II, p. 329.

3 Idem, *Prædict.* L. II, § 16, T. I, p. 499, cf. & Aristot. *Problem.* XXXI, 7.

4 *Œconom.* in Στρεβλοί.

ΚΑΙ` ΣΤΡΕΒΛΟ`Ι, ἀσύνετοι, Η` ΑΙΘΙΩ`ΝΤΕΣ, ἢ μαινόμενοι [1]. Foës observe que quelques Mss. portent dans le passage que je viens de citer, στρεβλοὶ au lieu de στρεβλοί : mais je présume, au contraire, qu'il faut lire.... ἐκ γενεῆς ΤΡΑΥΛΟ`Ι *, ἀσύνετοι, Η` 'ΗΛΙ'ΘΙΟΙ Ε'Ο'ΝΤΕΣ, ἢ μαινόμενοι ; parce que ce passage n'est qu'une répétition de la même observation rapportée plus haut [2] : νουσήματα δὲ ἔχουσι τραυλὸς ἢ φαλακρὸς.... ἰσχυρῶς μελαγχολικὰ, ainsi que de cette autre [3] : οἱ τραυλοὶ, παχύγλωσσοι, μελαγχολικοὶ, κατακορέες. Quant à l'ἠλίθιοι que j'ai rétabli, ce mot & le μαινόμενοι n'expriment que les divers degrés de la disposition maladive de l'esprit, connue sous le nom générique d'ἀφροσύνη, comme l'observe Platon : καὶ τοὺς μὲν πλεῖστον μέρος αὐτῆς [τῆς ἀφροσύνης] ἔχοντας, ΜΑΙΝΟΜΕ'ΝΟΥΣ καλοῦμεν, τοὺς δ' ὀλίγον ἔλαττον, Η'ΛΙΘΙ'ΟΥΣ τε καὶ ἐμβροντήτους [4]. Hippocrate y ajoute l'ἀσύνετοι comme un autre degré de démence, qu'il applique à ceux qui sont begues (τραυλοὶ) de naissance. Il n'est pas rare en effet qu'une prononciation embarrassée annonce un pareil embarras dans les idées. Du moins chez les paralytiques, la difficulté de parler est presque toujours accompagnée d'une certaine imbécillité des facultés intellectuelles. De là vient que dans notre langue moderne, nous désignons un *imbécille* ou *fou* par le mot τρελὸς, qui est évidem-

1 *Epidem.* L. II, sect. VI, T. I, p. 709, sq.

* Calvus paroît avoir trouvé dans ses Mss. deux leçons différentes στρεβλοὶ & τραυλοί : car il traduit, *tortuosi blaesique*, à moins qu'il n'ait pris le *blaesi* dans le sens du mot grec βλαισοί.

2 *Ibid.* sect. V, p. 706.

3 *Ibid.* sect. VI, p. 708.

4 Plat. *in Alcibiad.* II, T. V. p. 80.

ment une altération de τραυλὸς, & non point de στριβλὸς, comme l'a cru Ducange [1].

§ LXXXIII, l. 2. *Les habitans du Phaſe.* Le Phaſe (Phaſis), fleuve de la Colchide, prend ſa ſource dans le mont Caucaſe, & va ſe jeter dans la mer Noire par deux embouchures ſéparées par une petite île, ſur laquelle les Turcs bâtirent en 1578 une forteresse. Sur la rive méridionale, vers l'embouchure de ce fleuve, étoit ſituée une ville appellée du même nom *Phaſis*. Suivant Strabon [2], elle étoit entourée du fleuve, de la mer & d'un étang. Elle ſubſiſte encore; & les Turcs lui donnent, auſſi bien qu'au fleuve, le nom de *Fache* [3]. Les naturels du pays appellent ce dernier, *Rione*. Plutarque [4] nous apprend que le Phaſe étoit plus anciennement connu ſous le nom d'*Arcturus*; & il ajoute entre autres fables, qu'il y naiſſoit une plante à laquelle on attribuoit la ſurprenante vertu de garantir les maris des infidélités de leurs épouſes.

§ LXXXIII, l. 4. *Il y tombe dans toutes les ſaiſons des pluies auſſi fortes que fréquentes.* Tout ce qu'il dit de l'exceſſive humidité de la Colchide, eſt conſtaté par la relation du pere Lamberti: « Il ſito della Colchide » porta ſeco un' aria tanto humida che forſi in altro » luogo non ſi è veduta la ſimile. E la ragione ſi è » perche venendo dall' occidente bagnata dall' Euſino, » & dall' oriente cinta dal Caucaſo, dal quale ſgor- » gano gran quantità di fiumi rende da per tutto l' aria » humidiſſima affatto. A queſto s'aggiungono la fre-

1 *Gloſſar. med. graecit. in* Τριλὸς.
2 L. XI, p. 762.
3 *Encycloped. méthod.* Géogr. anc. T. III, p. 232.
4 T. X. p. 723, ſq. edit. Reiſke.

» quenza de' boſchi, fra quali non viene agitata » l'aria da' venti, & li ſpeſſi venti marini apportatoi di » pioggie & de' vapori del mare. Quindi ne naſce ch'eſ- » ſendo già vicina la ſera, benche non ſia il ſole » ancor partito dal noſtro orizonte, in ogni luogo ove » non giunge con i ſuoi raggi, ſubito compariſcono » l'herbe tutte ripiene di rugiada, e le veſte degli huo- » mini bagnate quaſi da una minuta pioggia; e per » tutto il corſo della notte caſca in tanta gran quan- » tità la rugiada, particolarmente ne' tempi ſereni che » non vi è di biſogno, d'inaffiare i giardini, baſtando » gli a mantener verdeggianti l'humore della cadente » rugiada. Queſta humidità sì grande genera poi gran » quantità de' vapori, che ſollevati in alto ſi diſſolvono » in frequintiſſime pioggie [1] ».

§ LXXXIII, l. 7. ὀλίγῃ τε χρέονται [τῇ] βαδίσι. J'ai ajouté l'article d'après le § CI, l. 7. Les copiſtes l'omettent ſouvent à la ſuite des mots qui finiſſent en ται, comme le χρέονται. On lit au commencement du livre *de affectionibus* : ὅταν τούτων ἕκαστα τῶν εἰρημένων, ἢ μὴ ἐν τῷ δέοντι προσφέρηται σώματι, ἢ μὴ τὰ εἰωθότα; il faut y lire également avec l'article.... προσφέρηται τῷ σώματι, ἢ μὴ τὰ εἰωθότα [2].

§ LXXXIII, l. 10. *Ils montent & ils deſcendent les canaux*, &c. On voit encore aujourd'hui les deux rives du Phaſe peuplées par des hommes qui ſe ſervent de la même forme de nacelles, conduites ſouvent par des femmes. Ce ſont pour la plupart des pêcheurs d'eſturgeons, qui ſe tiennent au-deſſus de l'île formée par les deux embouchures du fleuve. « Entrando ſi per

1 *Relatione della Colchide*, &c. cap. 27, p. 192.
2 Hippocrat. *de affectionibus*, § 1, T. I, p. 161.

» queste boche (dit le pere Lamberti) si ritrova il » Fasso dopo dell' isoletta slargato per lo spazio di un » mezzo miglio ; & in tutte le due rive coronato d'ar- » bori altissimi e verdeggianti....... Qui continua- » mente risiedono gran numero di pescatori per la » pesca di storione ; de' quali frequentemente ne pren- » dono. Più oltre ancora passando, ve si ritrovano varie » e diverse isolette, & l'una & l'altra riva quasi tutta » habitata. E per le loro affari ogni casa tiene la sua » barchetta d' un solo legno incavato, per potere pas- » sare, & ripassare all' altra riva : che per la piacevo- » lezza dell'acque vengono ben spesso dalle donne » guidate [1] ».

§ LXXXIII, l. 12. *Ils font usage d'eaux chaudes, stagnantes*, &c. Cela doit s'entendre des bas-fonds & des marécages que forme ce fleuve dans les endroits où son cours est rallenti. Les eaux du Phase passoient pour excellentes, & même, si l'on en croit Arrien, les vaisseaux qui naviguoient dans le Pont-Euxin, arrivés au Phase, jettoient leur provision d'eau, & prenoient celle de ce fleuve, qui pouvoit se conserver pendant dix ans sans se putréfier [2]. Chardin & le pere Lamberti déposent également en faveur des eaux du Phase.

§ LXXXIII, l. 14. *Le Phase lui-même est dans son cours*, &c. Le cours du Phase a été un sujet de dispute. Procope prétend qu'il est très-rapide ; & c'est ce que confirme aussi Chardin [3]. Agricola, au contraire, s'accorde avec Hippocrate, à regarder le Phase comme très-lent dans son cours. Le pere Lamberti concilie ces

1 *Relatione della Colchide*, cap. 29, p. 205.

2 Arriani *Peripl. Pont. Eux.* p. 120, Amstelod. 1683.

3 *Voyage en Perse*, vol. I, p. 105.

différentes opinions en assurant, comme témoin oculaire, que les eaux de ce fleuve ne courent rapidement que dans leur origine en se précipitant des montagnes; & que parvenues à la plaine, leurs cours devient si lent que l'œil peut à peine distinguer en quel sens elles coulent: « Ma poi calato al piano, così soavemente camina » che appena scorger si può in qual parte ne scorra [1] ».

§ LXXXIII, l. 15. ἀναλδέες εἰσὶ, καὶ τεθηλυσμένοι, καὶ ἀτελέες. Le premier de ces mots & son opposé εὐαλδέες sont les mots propres, lorsqu'il s'agit de l'accroissement des végétaux & de leurs fruits. Hippocrate dit ailleurs [2] (dans un sens figuré), ὅκως..... εὐαλδέως τοὺς καρποὺς ἐξενέγκηται; & Plutarque [3] en fait même l'application aux eaux d'orage, qu'il appelle εὐαλδῆ, comme possédant plus que toute autre eau la propriété de favoriser la végétation. En voila assez pour justifier la préférence que j'ai donnée à la leçon ἀναλδέες, qui paroît d'ailleurs avoir été celle d'Erotien [4]. Le mot τεθηλυσμένοι signifie proprement *efféminés*. L'auteur l'applique aux plantes ou aux fruits, auxquels il attribue ailleurs une *nature humide, froide & fade*, ὑγρὴν φύσιν ἔχει, καὶ ψυχρὴν, καὶ μωρὴν [5], & qu'il oppose aux fruits pleins de saveur, πολύνοστα [6]. J'ai rendu l'ἀτελέες par cette phrase: *ils ne parviennent jamais à une parfaite maturité*; effet qu'il faut attribuer à l'excès d'humidité, joint au défaut de chaleur de la part du soleil, toujours couvert de

1 *Relatione della Colchide*, &c. cap. 29, p. 203.
2 *In lege*, T. I, p. 41.
3 *Symposiac.* L. IV, quæst. 2, T. VIII, p. 638.
4 Foës, *Œconom. in* Ἀναλδέες.
5 *De diæt.* L. II, § 27, T. I, p. 226.
6 *Ibid*, § 32, p. 229.

nuages. ἐπεὶ δ᾽ ἡ πέπανσις, dit Aristote, τελείωσίς τίς ἐστιν, ἡ ὠμότης ἈΤΈΛΕΙΑ ἔσται· γίγνεται δ᾽ ἀτέλεια δι᾽ ἔνδειαν τοῦ φυσικοῦ θερμοῦ, καὶ ἀσυμμετρίαν πρὸς τὸ ὑγρὸν τὸ πεπαινόμενον, κ. τ. λ. [1].

§ LXXXIII, l. 16. *C'est à cette surabondance d'eaux qu'il faut encore attribuer*, &c. Chardin observe [2] qu'à l'exception du raisin, tous les fruits de la Colchide, sont presque sauvages & n'ont point de goût. Il prétend que les bêtes venimeuses même n'y ont que peu ou point de venin ; ce qu'il attribue à la grande humidité de l'air. Il en est de même de la vertu des plantes. Le pere Lamberti assure que les plantes aromatiques, comme l'origan, le pouliot, la menthe, &c. n'ont dans la Colchide que très-peu ou point de vertu [3]. Si l'on compare ces observations avec ce qu'ajoute Thieri à la topographie des Asturies (*not.* § XIII, l. 3 p. 39), pays aussi humide que la Colchide, on verra que les mêmes causes produisent par-tout les mêmes effets. Dans cette province espagnole, les plantes n'ont point la même consistance ; une grosse branche d'arbre se plie comme de l'osier ; la quantité de bois la plus grande que l'on puisse mettre dans les cheminées, y laisse à peine quelques cendres ; pour y avoir le sel d'absinthe & de centaurée, les apothicaires font venir des royaumes de Castille & de Léon les cendres de ces végétaux ; parce qu'il faudroit brûler une quantité prodigieuse de ceux des Asturies, pour avoir quelques grains d'alcali fixe ; on ne peut tirer non plus qu'une très-petite portion de parties odorantes & volatiles des plantes aromatiques ; enfin la vipere ne

1 Aristot. *Meteorolog.* L. IV, cap. 3.

2 *Voyage en Perse*, vol. I, p. 41.

3 *Relatione della Colchide*, cap. 35, p. 237.

peut vivre dans les Asturies ; on ne l'y a jamais vue ; & quand on l'y a fait venir des provinces voisines pour en faire des remedes, on l'a vue expirer au bout de 30 à 40 jours. Il en est tout autrement des plantes qui viennent dans les pays secs & exposés à l'influence vivifiante des rayons du soleil ; elles se distinguent par une saveur [1] & une odeur [2] plus pénétrantes & plus suaves.

§ LXXXIV, l. 4. ὑπερπαχέες. A la place de ce mot vulgaire, mon Ms. 2146 porte ὑπερπάχητες ; & Cornarius, dans son édition de 1529, se félicite d'avoir changé ce mot, qui lui paroît altéré, en ὑπερπαχέες. Cependant il est très-possible que ce dernier ne soit qu'une explication marginale du premier. Je trouve dans Hesychius : Πάχηλες · πλούσιοι, παχεῖς. Si l'on en croit Suidas, πάχης ne differe de παχὺς, qu'en ce que ce dernier mot est le plus souvent employé au figuré pour *riche* ou *stupide* (voy. § CXXV, l. 9), au lieu que πάχης conserve la signification primitive de *gros* ou *gras*. On le trouve dans ce dernier sens dans Evagrius [3], suivant Henri de Valois. Je suis d'autant plus porté à regarder l'ὑπερπάχητες comme la vraie leçon de notre texte que ce mot a un air antique, & sent le dialecte d'Homere. Il existe un petit nombre d'adjectifs contractés en ης qui semblent appartenir au dialecte Ionique. Tels sont αἰγλῆς, αὐλῆς, ἀργῆς, δαφνῆς, τιμῆς, &c. De ce nombre étoit sans doute le παχῆς (de παχήεις), qui a donné lieu à une autre forme

1 Hippocrat. *de diaet.* L. II, § 32, T. I, p. 229, sq.

2 Aristotel. *Problem.* XII, 3 ; XIII, 4 ; & Theophrast. *Histor. Plant.* L. IX, cap. 7, p. 177.

3 *Histor. Ecclesiast.* L. IV, cap. 7, p. 386, cum notis Valesf. p. 103.

παχὴς, & au génitif παχῆτος, au lieu de παχῆντος (comme on trouve ἀργῆτα [1] au lieu d'ἀργῆντα), ou bien πάχης, πάχητος, à l'inſtar de Λάχης, Λάχητος.

§ LXXXIV, l. 4. *Chargés d'un embonpoint ſi exceſſif*, &c. Le développement de la graiſſe, comme l'a très-bien obſervé Lorry [2], ſuppoſe toujours plus ou moins de relâchement & de foibleſſe dans la conſtitution du corps. Les animaux châtrés ſont en général chargés de graiſſe & ſpécifiquement plus légers que les animaux de la même eſpece, qui, n'ayant pas le même volume, ſont cependant & plus denſes & plus forts. Ces animaux ſont auſſi moins vifs & moins actifs que les autres. On ſait que les excès dans les plaiſirs de l'amour engraiſſent ſouvent ceux qui s'y ſont adonnés, de même que les ſaignées multipliées, ou les hémorrhagies qui viennent à la ſuite de grandes bleſſures; de ſorte qu'on peut regarder la graiſſe comme le premier degré de cachexie. Une foibleſſe pouſſée à l'excès produit un épanchement de ſéroſité; un moindre degré de foibleſſe procure une graiſſe ſurabondante. Ce relâchement de la fibre animale qui donne lieu à l'accumulation de la graiſſe & aux maladies qui en ſont la ſuite, eſt l'effet de l'exceſſive humidité; & ſe remarque par-tout où cette humidité regne. Les Hollandois ſont auſſi gras que les habitans de la Colchide; auſſi ont-ils le ſyſtême vaſculaire extrêmement débile, & ſont-ils ſujets à toutes les affections qui dépendent d'une pareille diſpoſition. *Phyſica hac certior*, dit Arbuthnot, en citant ce paſſage d'Hippocrate, *haberi nequit: hi enim effectus ex laxi-*

1 *Iliad.* VIII, 133.

2 *Mémoir. de la Société Royale de Médecine*, année 1779, part. II, p. 124.

tate fibrarum procedunt; hæc vero ex nimia humiditate[1]. C'eſt le même relâchement qui s'obſerve dans la fibre végétale. Nous avons déja vu (*not.* § LXXXIII, l. 16) combien étoit foible le principe de cohéſion dans les arbres & les plantes des pays humides. En général le bois des arbres des terreins marécageux eſt léger, préſente un tiſſu plus rare, ſe fend facilement, ſe vermoule plus vîte & dure fort peu, à cauſe de la grande quantité de ſucs aqueux qui le pénetrent. Pour revenir à l'organiſation animale, Cælius Aurelianus[2] a mis au nombre des maladies l'embonpoint exceſſif, ſous le nom de *Polyſarcie*, & il le conſidere comme une eſpece de cachexie. Il compare ingénieuſement cette diſpoſition du corps à groſſir, à ce qu'on obſerve dans les excroiſſances ou chairs qui s'élevent au-deſſus du niveau de la peau autour des ulceres. Cullen[3] en a auſſi parlé ſous le même nom. Avant ces Médecins, Hippocrate avoit déja conſidéré l'embonpoint exceſſif comme un objet qui méritoit l'attention du Praticien, en diſant qu'il entraînoit des morts ſubites : Οἱ παχέες σφόδρα κατὰ φύσιν, ταχυθάνατοι γίγνονται μᾶλλον τῶν ἰσχνῶν[4]. Cet aphoriſme nous aide à rétablir un paſſage de l'épître à Damagete, attribuée à Hippocrate, & dans laquelle on lit mal aujourd'hui : καθάπερ ΔΕ` ΤΩ͂Ν ΠΑΘΕ´ΩΝ ἐυεξίη, κίνδυνος πρόδηλος[5] au lieu qu'il faut lire : καθάπερ Δ'Η` ΤΩ͂Ν ΠΑΧΕ´ΩΝ..... *quemadmodum autem in craſſis optimus corporis habitus periculum manifeſtum eſt.* Ce danger

1 *Specim. effect. aër.* cap. VI, § 2, p. 200.
2 *Morb. chronic.* L. V, cap. XI, p. 596.
3 *Elém. de Médec. prat.* § 1621.
4 Hippocrat. *Aphoriſm.* II, 44.
5 Idem, *Epiſtol. ad Damaget.* T. II, p. 922, extr.

vient de ce que la graisse excessive comprime les parties du corps, relâche les fibres, diminue le calibre des vaisseaux & la masse du sang [1], multiplie les résistances du cœur, retarde le mouvement & le sentiment, & peut amener la mort au moment où l'on s'y attend le moins. Il est prouvé par l'observation que les hommes excessivement gras, meurent en général très-jeunes, & que c'est ordinairement par une mort subite qu'ils sont enlevés. Les exemples les plus remarquables d'obésité ou d'embonpoint excessif que notre siecle a fournis, sont ceux de Louis Coute [2], & d'Edouard Bright, natif de Malden dans le comté d'Essex en Angleterre [3]. Le premier pesoit huit cents livres.

§ LXXXIV, l. 5. *Leur teint est aussi jaune que celui des ictériques.* De ce seul état on peut déduire toutes les maladies auxquelles les habitans de la Colchide sont sujets, suivant les relations des voyageurs modernes. Ces maladies sont, selon le pere Lamberti, les obstructions de la rate, les fievres d'accès, les catarrhes, l'asthme, la jaunisse, les affections léthargiques; maladies qui les empêchent de parvenir à une parfaite vieillesse (*not.* § XXIX, l. 8. p. 100). Chardin y ajoute l'hydropisie, & la vermine, qui afflige également les hommes & les bêtes, & qui est aussi un effet de l'humidité excessive [4]; il observe encore qu'il y a fort peu d'individus parmi les naturels du

1 Idem, *Epidem.* L. II, S. I, T. I, p. 683. Cf. & Aristot. *Histor. animal.* L. III, cap. 19.

2 *Journ. de Médec.* vol. XIII, p. 65.

3 *Philosoph. Transact.* vol. XLVII, p. 188, & *Journ. de Méd.* vol. II, p. 248. Cf. & *Comment. de reb. in Scient. nat. & Med. gest.* vol. III, p. 22 & 434.

4 Aristot, *Problem.* I, 16.

pays qui poussent leur carriere jusqu'à 60 ans. Cette insalubrité de la Colchide, selon lui, est sur-tout fatale aux étrangers, qu'elle accable d'abord d'une maigreur hideuse & rend en un an de temps jaunes, secs & débiles[1]. A la topographie médicale de la Colchide, on pourroit encore comparer celle de Châlons-sur-Saone. Les habitans de cette ville, située sur le bord de la riviere dont elle a pris son nom, & dont le cours est aussi lent que celui du Phase, environnés d'une atmosphere excessivement humide, & presque toujours couverte de brouillards, sont, de même que les Mingreliens, sujets aux obstructions des visceres du bas ventre, aux fievres d'accès, aux catarrhes, aux asthmes, à la jaunisse, à l'hydropisie, à l'apoplexie, &c.[2].

§ LXXXIV, l. 6. *Ils ont la voix forte & rude.* On peut consulter ce que j'ai déja dit (*not.* § XXIII, l. 3, p. 71) sur les différentes causes qui peuvent modifier la formation de la voix.

§ LXXXIV, l. 9. *χνοώδει.* La correction de Heringa[3] ἀχλυώδει est d'autant plus spécieuse que la Colchide est tourmentée par les vents du midi, auxquels Hippocrate[4], donne le nom d'ἀχλυώδεες. Aétius[5] & Galien[6] parlent aussi d'ἀὴρ ἀχλυώδης, expression qui, suivant ce dernier, désigne cet état de l'air, qui est plus épais que le brouillard, & moins épais qu'un nuage[7]. Malgré ces raisons,

1 Chardin, *Voyage en Perse*, vol. I, p. 41.

2 *Recueil d'Observations militaires*, par Hautersieck, vol. I, p. 111 — 123.

3 *Observ. crit.* cap. VI, p. 50.

4 *De humoribus*, § 8, T. I, p. 324.

5 Apud Foës, *Œconom. in* Ἀχλύς.

6 *De temperam.* L. II, T. I, p. 72.

7 Galen. *Comment. II in Praedict.* T. V, p. 185.

je regarde le χνοώδεϊ comme la vraie leçon du texte, dont le γνοφώδει, le νοτώδει (*Voy. les Variant.*) & même l'ἀχλυώδεϊ ne peuvent être que des explications. Ce mot, dérivé de χνόος, signifie *couvert de duvet*, & exprime parfaitement cet état de l'air, toujours chargé de particules aqueuses, qui éparpillées dans l'atmosphere, avant que de se réunir pour former des nuages, présentent à la vue, à laquelle elles dérobent les rayons du soleil, une espece de duvet. Pour mieux comprendre cet état brumeux de l'air auquel les Grecs appliquoient le mot χνοώδης, il est bon de se rappeller qu'ils exprimoient [1] par la même épithete, cette finesse que les François désignent par le mot *impalpable*, lorsqu'il est question de poudres, rendues si déliées par la trituration, qu'elles ne font aucune impression sensible au toucher. C'est par une semblable métaphore que les Scythes, au rapport d'Herodote [2], disoient que les régions situées au-delà d'eux près du pole, & où il y avoit des nuits de six mois, leur étoient inconnues, par la raison que l'air y étant *couvert de plumes*, les empêchoit de voir pour y pénétrer. Cet Historien prétend que par cette expression ils entendoient les neiges qui y tomboient continuellement à gros flocons, imitant les plumes. Pour achever d'assurer à la leçon χνοώδεϊ la place qu'elle occupe, j'ajouterai qu'Hesychius explique par ψακάζει (*il fait une pluie fine, il bruine*) le mot χνίει, qui est évidemment de la même origine que le χνόος; & que tous les Grecs modernes donnent encore aujourd'hui au *brouillard* le nom de καταχνία; mot composé de χνία.

1 Galen. *Method. medend.* L. XIII, T. IV, p. 181, & alibi passim.

2 L. IV, cap. 25 & 31.

Un

Un dérivé de ce dernier est le χναρωτέρα que le même Hesychius explique par χνοωτέρα, & que d'après l'analogie il vaudroit peut-être mieux expliquer par χνοηροτέρα ou χνοωδεστέρα.

§ LXXXIV, l. 9. διερῷ. Foës [1] présume qu'au lieu de ce mot, Erotien doit avoir lu λιβρῷ dans le même sens de διερῷ, *humide*. Si cette conjecture est juste, il faut supposer que le mot λιβρῷ ou λιβηρῷ vient de Λὶψ, Λιβὸς, *vent de Sud-Ouest*, de même que le νοτερὸς, son synonyme, dérive de Νότος, *vent de Sud*.

§ LXXXIV, l. 13. πλὴν ἈΫΤΜΗ͂Σ ΜΙΗ͂Σ ἐπιχωρίης. C'est une correction que j'ai substituée à la leçon vulgaire du texte : πλὴν ἈΥΤΗ͂Σ ΜΙΗ͂Σ ἐπιχωρίης. Cet αὐτῆς ne paroît point dans la version de Calvus, qui traduit, *præter unum regionis illius peculiarem & incolam.* Il n'y a que la marge de Servin qui le change en ἄυρης ; & cette leçon ou correction, adoptée par Vander-Linden & Mackius, a eu le suffrage d'un habile critique [2]. Mais l'ἄυρα (*aura* des Romains) est un air frais & doux, ἄυρη δὲ ἀπὸ ψυχροῦ τινὸς φιλέει πνέειν [3], au lieu qu'ici il s'agit d'un vent impétueux & chaud, βίαιος, καὶ χαλεπὴ, καὶ θερμή. Ajoutez que Théophraste oppose l'ἄὒρα aux vents impétueux & forts, τοῖς σκληροῖς καὶ διατόνοις πνέυμασι [4]. Ces considérations me paroissent plus que suffisantes pour justifier la préférence que je donne à l'ἀϋτμῆς, *soufle* [5]. On pourroit encore lire Α'Η'ΤΗΣ,

1 *Œconom. in* Λιβηρῷ.

2 Heringa, *Observ. crit.* cap. VI, p. 50.

3 Herodot. L. II, cap. 19 & 27, avec les notes du savant Larcher, T. II, p. 199 & 204.

4 Theophrast. *de caus. plant.* L. II, cap. 4, p. 235.

5 Voy. *Odyss.* XI, 399.

dans le même sens, mais au genre féminin, comme l'a employé Hésiode [1]. Peut-être la même erreur s'est-elle glissée dans ce vers de Sophocle (*Antig.* 929).

Ἔτι τῶν αὐτῶν ἀνέμων ΑΥΤΑῚ,

où l'ΑἩΤΑΙ ou ἈΫΤΜᾺΙ présenteroit un meilleur sens. Il n'y a rien de si fréquent dans les Mss. que la confusion de ces lettres & de ces diphtongues Η, Ι, Υ, ΕΙ & ΟΙ. Dans ce passage de Platon [2]: ΤΡΥΘΕ'ΝΤΟΣ δὲ, καὶ τῆς ἰκμάδος ἔξω δι' αὐτοῦ φερομένης, j'aimerois mieux lire: ΤΡΗΘΕ'ΝΤΟΣ. Archestrate [3] dit, en parlant de l'anguille:

Ἔγχελυς, ἣ φύσει ἐστὶν Α'ΠΥ'ΡΗΝΟΣ μόνος ἰχθύς.

D'après l'idée que les Anciens avoient de l'anguille, qu'ils regardoient comme un poisson privé des parties sexuelles, & formé seulement de la vase des étangs [4], il me paroît certain que dans ce vers d'Archestrate il faut lire: Α'ΠΗ'ΡΙΝΟΣ, *privé des parties génitales.* Hesychius explique Πρὴν (je corrige Πηρὶν) par ταῦρος [5], mot synonyme d'αἰδοῖον, *pudendum.* La même erreur défigure un passage de Théophraste, mais elle doit être corrigée différemment. En parlant du mélange des différentes terres, fait dans le dessein de les rendre fertiles, cet auteur dit: ἐὰν τὴν Α'ΠΥΡΗΝΙ'ΑΝ καὶ μὴ δυναμένην φέρειν ἑτέρᾳ μίξῃς, πάλιν φέρει, καθάπερ ἂν εἰ καινὴ γεγενημένη [6]. Il faut lire, Α'ΠΕΙΡΗΚΥΙ͂ΑΝ, *defatigatam ac viribus fractam.* Ἀπειρηκυῖα γῆ est une *terre fatiguée &*

1 *Oper. & dies.* 645. Cf. Damm. *nov. Lex. gr.* col. 174.

2 *In Tim.* T. IX, p. 401, edit. Bipont.

3 Apud Athen. L. VII, p. 299, A.

4 *Ibid.* p. 298, C. Cf. Aristot. *Histor. animal.* L. IV, cap. XI.

5 Foës, *Œconom. in* Πηρίνα, & Suid. *in* Πηρίν.

6 Theophrast. *de caus. plant.* L. III, cap. 25.

usée à force de labour. Je reviens à notre texte pour observer que Septalius a mal à propos rendu par *potissimum* la particule πλὴν qui précede l'ἀυλῆς; & son erreur est d'autant plus singuliere qu'il cherche à la justifier par ce passage des Septante : ἐι πεφυλαγμένα τὰ παιδία εἰσὶ πλὴν ἀπὸ γυναικὸς [1], comme si le style de ces traducteurs devoit faire autorité, quand il s'agit d'un auteur ancien, tel qu'Hippocrate. De plusieurs significations, dont la particule hébraïque אך *ach*, est susceptible, ils ont précisément choisi celle qui ne convenoit pas ici, ou plutôt ils ont commis un hébraïsme, en donnant au mot grec un sens forcé.

§ LXXXIV, l. 15. Κέγχρονα. Ce mot a un air étranger : & on le prendroit pour le nom que les habitans de la Colchide donnoient dans leur langue à ce vent impétueux & redoutable qui les tourmentoit; d'autant plus que l'auteur dit expressément : Κέγχρονα ὀνομάζουσι τοῦτο τὸ πνεῦμα, *ils appellent ce vent du nom de Cenchron.* Cependant, à bien examiner la chose, il paroît que ce terme n'est que la traduction ou l'expression grecque littérale du nom qui étoit usité dans la Colchide. C'est ainsi que plus bas (§ XCIV), en parlant de cette espece de fromage que les Scythes font avec le lait de jument, il lui donne le nom d'*hippace*, ἱππάκη, mot grec, évidemment dérivé d'ἵππος, *jument*, quoiqu'il dise expressément ailleurs [2], que c'étoient les Scythes qui lui donnoient ce nom : ἱππάκην μὲν καλέουσιν. Il est à présumer que les Colchidiens appelloient leur fâcheux vent d'un nom qui avoit la même signification que le mot κέγχρων des Grecs, à cause de sa qualité *dessicative* &

1 I Regum, cap. XXI, 4.

2 *De morbis*, L. IV, § 25, T. II, p. 144.

mordante. La forme ionique de ce dernier est κέρχνων, & l'on a souvent confondu ces deux formes. On trouve par exemple, dans Hippocrate κεγχρώδεα & κερχνώδεα [1], comme dans d'autres écrivains, κεγχρὶς & κερχνίς [2]. On trouve même la forme de κέρχει pour κέρχνει, qu'Hesychius explique par τραχύνει, & κερχαλέον (qui, selon le même grammairien, signifie σκληρὸν, ξηρὸν, διψαλέον) pour κερχναλέον. Quant à la signification de *mordant* que je donne au vent Κέγχρων, je la trouve encore dans cette glose d'Hesychius : Κέγχει· ἐπιδάκνει, dont le premier mot doit être changé en Κέρχει ou Κέρχνει, ou peut-être Κέγχρει. D'ailleurs, Hippocrate attribue cette qualité mordante aux vents du Nord, τὰ ὄμματα δάκνουσι [3]. Le Κέγχρων de la Colchide pourroit bien être un vent septentrional, s'il n'étoit pas plutôt un vent d'Est du côté du mont Caucase, analogue au רוח קדים, *rouach kadim*, que les Septante ont traduit par ἄνεμος καύσων, à cause de sa propriété éminemment dessicative & brûlante. Il souffloit dans la Judée des déserts du côté de l'Orient. Les écrivains sacrés, toutes les fois qu'ils en parlent, le représentent comme un fléau envoyé de Dieu [4].

§ LXXXIV, l. 18. καὶ περὶ μὲν τῆς φύσιος (καὶ) τῆς διαφορῆς καὶ τῆς μορφῆς, κ. τ. λ. Je retranche le second καὶ, non-seulement d'après la version de Calvus, qui ne le connoît point; mais plus encore, parce que le sens

1 Foës, *Œconom. in* Κεγχρίδες & Κέρχνω.

2 Voy. les *Notes sur Hesychius*, *in* Κέγχρος & Κεγχρώμασι, Spanhem. *ad Callimach.* p. 483, Salmas. *ad Histor. Aug. Script.* T. II, p. 851, & Valckenaer, *ad Euripid. Phoeniss.* 1395.

3 Hippocrat. *Aphorism.* III, 17.

4 Ezech. XIX, 12, Hos. XIII, 15, Ion. IV, 8.

exige que les génitifs φύσιος καὶ μορφῆς soient gouvernés par le διαφορῆς, & celui-ci par la préposition περὶ, dans cet ordre grammatical, καὶ περὶ μὲν τῆς διαφορῆς τῆς φύσιος καὶ τῆς μορφῆς, *atque de differentia naturæ formæque*; & cet ordre est conforme à ce que l'auteur a dit plus haut, § LXXI, περὶ τῶν ἐθνέων τῆς ΜΟΡΦΗ͂Σ, ὅτι διαλλάσσει, & § LXXII, τὴν Ἀσίην πλεῖστον ΔΙΑΦΕΡΕΙΝ φημὶ τῆς Εὐρώπης ΕΣ ΤΑΣ ΦΥΣΙΑΣ τῶν ξυμπάντων.

§ LXXXIV, l. 20. καὶ ἐν τῇ Εὐρώπῃ. C'est sans nécessité que Septalius a retranché de son texte ces mots, sous prétexte qu'Hippocrate n'a parlé jusqu'ici que des Asiatiques. Car, comme l'a très-bien observé Prosper Martian, n'ayant parlé des Asiatiques que pour les opposer en tout aux Européens (§ LXXI & LXXII), il est censé avoir aussi parlé de ces derniers.

§ LXXXV, l. 1. *Si les Asiatiques sont pusillanimes*, &c. Le parallele que l'auteur fait ici des Asiatiques & des Européens est encore confirmé par l'histoire. L'Asie, ou plutôt la partie moyenne de l'Asie, a été conquise plusieurs fois par les peuples du Nord, au lieu que l'Europe a souffert beaucoup moins de révolutions (*Disc. prélim.* § 103). *Les Asiatiques*, dit quelqu'un, en parlant des Perses, *n'obéissent à un seul homme, que parce qu'ils ne savent point prononcer la syllabe NON*[1]. Cette pensée, qui a l'air d'un bon mot, est si vraie, qu'il n'y auroit jamais d'oppression, si les opprimés pouvoient se persuader que, sans avoir même recours à des moyens que l'influence du climat ne permettroit peut-être pas, la seule force d'inertie suffiroit pour faire pâlir leurs tyrans. Le plus souvent c'est leur sottise qui fait tout l'esprit de ces derniers. *Je commande*, disoit un despote, *à mes*

1 Plutarch. *de vitios. pudor.* T. VIII, p. 110.

sujets, non parce que je suis plus puissant qu'eux, mais parce que je passe dans leur esprit pour l'être [1].

§ LXXXV, l. 8. ἐκπλήξιες τῆς γνώμης, *secousses de l'ame.* Par cette expression *secousses de l'ame* (qu'il répete plus bas, § CXVI, l. 4), j'entends toute impression vive qui ébranle l'ame, & qui réveille & met en jeu ses passions d'une maniere tumultueuse & brusque. Les Grecs, qui devoient bien connoître ces secousses, leur ont donné encore un autre nom plus significatif, σεισμοὺς τῆς ψυχῆς [2]. Elles sont plus ou moins fortes, suivant l'importance de l'objet qui les imprime, & l'état de l'esprit qui les éprouve. Une marmite de bouillie suffit pour bouleverser l'ame d'un esclave :

. . . . ἀλλά με
Ἀθάρης χύτρα τις ἘΞΕΠΛΗΤΤΕ κειμένη [3].

§ LXXXV, l. 10. τοῦ ἀγνώμονος καὶ θυμοειδέος. Avant d'avoir aucune connoissance des variantes de Gadaldinus j'avois déja rétabli ce passage, ainsi conçu dans toutes les éditions, καὶ τοῦ γνώμονος καὶ θερμοῦ (al. θυμοῦ), en ajoutant au premier mot l'α privatif, ἀγνώμονος, comme j'ai fait pour le passage des *Prorrhétiques* (Voy. *not.* § LXXVI, l. 4, p. 212), & en changeant le θυμοῦ de la marge de Zvinger en θυμοειδέος, qualité que l'auteur devoit attribuer aux Européens, par la même raison qu'il l'a refusée aux Asiatiques (§ LXXVI, l. 5). D'ailleurs la leçon vulgaire γνώμονος, expliquée par les interpretes latins dans le sens de συνετοῦ, *intelligent*, qu'Hesychius [4] lui donne,

[1] Xenoph. *Cyropaed.* L. V, p. 86.

[2] Hippocrat. *de diaet.* L. II, § 39, 234, & Plat. *in Philaeb.* T. IV, p. 254, 255.

[3] Aristoph. *Plut.* 673.

[4] *In* Γνώμων.

est une contradiction manifeste, puisqu'Hippocrate attribue cette qualité aux Asiatiques ou Orientaux : ὀργήν τε καὶ ΞΥ'ΝΕΣΙΝ βελτίους (§ XXIII, l. 4). En conséquence de cette opposition, l'ἀγνώμονος pourroit être pris ici dans le même sens d'ἀσυνέτου, *sans intelligence*, que l'auteur lui donne ailleurs [1], & que l'endroit parallele d'Aristote semble justifier ; car ce dernier, en rapportant la même observation concernant les Européens & les Asiatiques, s'exprime en ces termes : τὰ μὲν γὰρ ἐν τοῖς ψυχροῖς τόποις ἔθνη καὶ τὰ περὶ τὴν Ε'ΥΡΩ'ΠΗΝ, ΘΥΜΟ~Υ μέν ἐστι ΠΛΗ'ΡΗ, ΔΙΑΝΟ'ΙΑΣ δὲ Ε'ΝΔΕΕ'ΣΤΕΡΑ καὶ τέχνης..... τὰ δὲ περὶ τὴν Α'ΣΙ'ΑΝ, ΔΙΑΝΟΗΤΙΚΑ' μὲν καὶ τεχνικὰ τὴν ψυχὴν, Α"ΘΥΜΑ δὲ, κ. τ. λ. [2]. Ce qu'il apelle ici διανοητικὰ, il l'exprime ailleurs [3] par σοφώτεροι, en parlant toujours des mêmes peuples ; & Hérodote [4] oppose formellement au mot σοφίη le mot ἀγνωμοσύνη, qui devient, dans ce cas, synonyme de l'expression διανοίας ἔνδεια. Malgré ces considérations, j'ai pris ici l'ἀγνώμονος dans le sens d'*indocile*, dont il est également susceptible, & que j'aurois pu de même exprimer par les synonymes *entêté*, *opiniâtre*, *intraitable*. Car je crois m'appercevoir clairement que l'auteur a voulu exprimer ici la même idée qu'il rend plus bas par ces phrases, τό τε ἄγριον, καὶ τὸ Α"ΜΙΚΤΟΝ, καὶ τὸ θυμοειδὲς (§ CXVI), & τὰς ὀργὰς αὐθάδεάς τε καὶ Ι'ΔΙΟΓΝΩ'ΜΟΝΑΣ (§ CXXIII). Cette derniere expression que les Allemands rendent également par le seul mot *eigensinnig*, ne peut se rendre littéralement en françois

1 *De diaet.* L. I, § 12, T. I, p. 190. Cf. Hesych. *in* Α'γνωμων.
2 *De Republic.* L. VII, cap. 7.
3 *Probl.* XIV, 15.
4 L. II, cap. 172.

que par celle-ci, *des hommes qui abondent en leur sens*; c'est-à-dire, des hommes qui s'entêtent tellement de leurs opinions, qu'ils n'ont pas la moindre condescendance ou complaisance pour celles des autres, & qui sont par conséquent d'un caractere insociable : εἰσὶ δὲ ἰσχυρογνώμονες, dit Aristote [1], οἱ ἰδιογνώμονες, καὶ οἱ ἀμαθεῖς, καὶ ἄγροικοι. Et ce sens convient parfaitement à son synonyme Ἀγνώμονες, auquel Hesychius applique entr'autres significations celle d'ἀσύγγνωστοι, ἐναντιογνώμονες, ἀσύμψηφοι (comme on corrige au lieu de σύμψηφοι). Je crois avoir assez justifié le rétablissement dans mon texte, ainsi que le sens du mot ἀγνώμονος. Quant au θυμοειδέος que j'ai substitué aux leçons θερμοῦ ou θυμοῦ, quoiqu'on puisse en quelque sorte défendre ces deux dernieres, l'une par l'expression parallele d'Aristote θυμοῦ πλήρη, rapportée ci-dessus, & l'autre par une autre expression du même auteur : ὁ θυμὸς μετὰ θερμότητος (*Problêm.* X, 53, & XXVII, 3), je donne la préférence à la premiere, tirée du bon Ms. de Gadaldinus, & justifiée de plus par les endroits paralleles des §§ LXXVI & CXVI, que je viens de citer.

§ LXXXV, l. 12. αἱ γὰρ μεταβολαὶ...... τῶν ἀνθρώπων, καὶ οὐκ ἐῶσι ἀτρεμίζειν. C'est la leçon de Vander-Linden que j'ai choisie de préférence, si ce n'est qu'aux mots τοῦ ἀνθρώπου, que porte son texte, j'ai substitué, d'après mes variantes, la forme plurielle τῶν ἀνθρώπων. Si cette leçon est vraie, il faut regarder la locution αἵ τε ἐγείρουσι, comme une figure grammaticale, connue sous le nom d'*hyperbate* pour αἱ ἐγείρουσί τε. A peine mon texte étoit-il imprimé, que je me suis apperçu qu'il étoit altéré dans toutes les éditions, & qu'on ne pouvoit

1 *Ethic. Eudem.* L. VII, *cap.* 9, p. 263.

pas

pas même le rétablir par le seul secours des Variantes. Les mots τῶν πάντων embarrassent tellement la construction, que Calvus & Cornarius les ont omis dans leurs versions; car il est à présumer qu'ils les ont retranchés, non d'après l'autorité de quelque Ms., mais plutôt parce qu'ils ne savoient comment rendre l'expression μεταβολαὶ τῶν πάντων. Pasienus l'a rendue par *hæ mutationes omnia immutant*, & Clifton un peu moins mal par *thorough changes*, c'est-à-dire, *des changemens totaux* ou *complets*, comme si elle étoit équivalente à l'expression μεταβολαὶ παντελεῖς. Ce sens, que j'ai aussi exprimé par *passages rapides d'un extrême à l'autre*, peut en quelque sorte être justifié par cet endroit parallele: ταχὺ δὲ καὶ μεγάλη τις ἡ μεταβολὴ τούτοισι πάντων ἐγίνετο [1], ou plutôt par celui-ci: ἐξαπίνης ὅλῳ τῷ πρήγματι μεταβάλλειν [2]. Néanmoins je suis persuadé, & même presque convaincu, qu'au lieu de, αἱ γὰρ ΜΕΤΑΒΟΛΑΊ ΕἸΣΙ ΤΩ͂Ν ΠΆΝΤΩΝ, ἍΙ ΤΕ ἘΓΕΊΡΟΥΣΙ τὴν γνώμην τῶν ἀνθρώπων καὶ οὐκ ἐῶσι ἀτρεμίζειν, on lisoit anciennement dans notre texte: αἱ γὰρ ΜΕΤΑΒΟΛΑῚ ΜΆΛΙΣΤΑ ΠΆΝΤΩΝ (ou ΠΛΕΊΣΤΟΝ ἉΠΆΝΤΩΝ) ἈΙΕΊ ΤΕ ἘΓΕΊΡΟΥΣΕΙ (ou ἐπεγείρουσι) τὴν γνώμην, κ. τ. λ. littéralement, *car ce sont sur-tout les grandes variations des saisons* (celles dont il a parlé quelques lignes plus haut) *qui réveillent l'esprit des hommes, & ne le laissent jamais en repos.* Cette correction me paroît d'autant plus probable que l'expression, qui en résulte, est une répétition de ce que l'auteur a dit au commencement de ce §: αἱ ὧραι αἴτιαι μάλιστα οὐ μεγάλας τὰς μεταβολὰς ποιεύμεναι, & qu'il a répété au § LXVIII: φυλάσσεσθαι δὲ χρὴ μάλιστα τὰς

1 Hippocrat. *Epidem.* L. I, S. II, T. I, p. 661.

2 Idem, *de vict. acut.* § 17, T. II, p. 281.

μεταβολὰς τῶν ὡρέων, ainsi que dans les *Aphorismes* (III, 1) : *αἱ μεταβολαὶ τῶν ὡρέων μάλιστα τίκτουσι νουσήματα*. Il a dit de même dans un autre sens, mais toujours en s'exprimant d'une maniere analogue, § LXXIII : *τὴν δὲ αὔξησιν καὶ ἡμερότητα παρέχει πλεῖστον ἀπάντων, ὁκόταν, κ. τ. λ.* Ajoutez à cela que l'addition de *μάλιστα* ou *πλεῖστον* est tellement commandée par le sens que Cammillus Flavius paraphrase notre texte, *cœli quippe constitutio dum varia est..... MAXIMAM partem ad ingenia hominum excitanda sibi vindicat*, & que Dacier le traduit, *car ces changemens éveillent l'ame PLUS QUE TOUTES CHOSES*; soit qu'ils aient senti la nécessité de cette addition, soit qu'ils aient voulu rendre de leur mieux un passage obscur. Au reste, ce n'est pas le seul endroit où les copistes ont omis le mot *μάλιστα*. Une semblable omission a eu lieu dans les caracteres de Théophraste [1], où il faut également lire : *ἀνθρώπων πάντων μάλιστα μεμίσηκα*, d'après la correction de Casaubon, ou bien : *ἀνθρώπων πλεῖστον* (& non *πλέον*, comme porte le Ms. du Vatican) *ἀπάντων μεμίσηκα*. Pour revenir à Hippocrate, des deux manieres dont le reste de la période est exprimé dans les Variantes, *ἐπεγείρουσαι τ. γ. τ. ἀ. οὐκ ἐῶσι ἀτρεμίζειν*, & *ἐγείρουσι* (ou si l'on veut *ἐπεγείρουσι*), *τ. γ. τ. ἀ. καὶ οὐκ ἐῶσι ἀτρεμίζειν*, j'ai choisi cette derniere, précisément parce que le pléonasme ou la tautologie, *reveillent & ne laissent en repos*, y est plus marquée, & par conséquent plus dans le goût des écrivains ioniens. Cette figure consiste à répéter la même idée, par une expression opposée jointe à une négation. Comme elle sent l'antique simplicité, c'est aussi dans les plus anciens écrivains qu'on

1 Voy. *la nouvel. Traduct. françoise de cet ouvrage*, p. 33c.

la rencontre le plus ſouvent. Après les auteurs hébreux de la Bible [1], ceux parmi les Grecs qui s'en ſont le plus ſervis, ſont Homere, Hérodote & Hippocrate, quoiqu'on en trouve auſſi des exemples dans les autres. L'auteur de l'Iliade a dit :

. . . . ἔοικέ τοι, ὄυτοι ἀεικὲς [2],
. . . . ἑκαστάτω, ὀυδὲ μάλ' ἐγγύς [3].

On trouve dans Hérodote ὀυκ εἶναι ἀδαὴς, ἀλλ' ἔμπειρος [4], ἐμμανὴς καὶ ὀυ φρενήρης [5], πολλάκις καὶ ὀυκὶ ἅπαξ [6]. De même, Hippocrate a pu dire ici ἐγέιρουσι καὶ ὀυκ ἐῶσι ἀτρεμίζειν, comme il a dit § VIII de ce même traité, ὀυκ ἐλάχιστον.... ἀλλὰ πάνυ πλεῖστον, § LI, διὰ μακροῦ ἀγομένοισι, καὶ μὴ ἐκ βραχέος, § LXVII, ὀυ πλαδῶντες ἀλλ' ἀνεξηρασμένοι, § LXXI, διαλλάσσει καὶ μηδὲν ἔοικε ἀλλήλοισι, κ. τ. λ. Je n'ai accumulé tous ces exemples, dont un ſeul auroit ſuffi, que dans le deſſein de fixer la leçon de notre texte, & de rétablir en même temps celui de deux autres endroits, que l'ignorance de cette tautologie a d'abord altérés, & enſuite empêché de rétablir. Dans le premier il s'agit des ſymptômes de l'apoplexie : καὶ ὁ νόος ἀφρονεῖ, καὶ ὁ ἐγκέφαλος σπᾶται, καὶ ἕλκει τὸν ὅλον ἄνθρωπον. Ε'Ν Ε'ΩΥΤΩ͂ι Δ' οὐ φωνέει, καὶ πνίγεται [7]. J'y rétablis le pléonaſme ionique en liſant..... Ε'ΝΕΟ'Σ ΤΕ ΚΑΙ' οὐ φωνέει, καὶ πν.... ou bien Α"ΝΕΩ'Σ ΤΕ ΚΑΙ' ὀυ φωνέει, καὶ πν... (on peut

1 *Geneſ.* XL, 23, *Deut.* XXXII, 6, *Regum*, I, XVIII, 23, *Pſalm.* CVI, 40, *Jerem.* IV, 22, VII, 24, & alibi paſſim.

2 *Iliad.* IX, 70.

3 *Ibid.* X, 113. Cf. & XXII, 300.

4 L. II, cap. 49.

5 L. III, cap. 25.

6 L. VII, cap. 46.

7 *De glandulis*, § IX, T. I, p. 419.

encore lire *ἄνεώς τε, οὐδὲ φωνέει*), *mutusque est, nec ullam vocem edit.* L'ἐνεὸς & l'ἄνεος (ou ἄνεως), mots d'une origine obscure, ne different que de forme; car ils signifient tous les deux *muet*: mais je donne la préférence au second, parce qu'il me fournit en même temps l'endroit où l'on doit rapporter cette glose de Galien : Ἄνεως, ἄφωνος καὶ τὸν νοῦν ἐμπεπληγμένος. Peut-être faudroit-il changer ce dernier mot en ἐκπεπληγμένος. Du moins Hesychius explique-t-il l'Ἄνεω par ἄφωνοι, ἐνεοὶ καὶ ἐκπλήξει ἥσυχοι. Dans le second endroit, également altéré par les copistes, Hippocrate parle d'un violent mal de tête, accompagné entre autres accidens de la roûgeur & du gonflement de tous les vaisseaux sanguins du visage: καὶ βλέφαρον τὸ ἐπάνω ἐπῴδησε, καὶ κατὰ γνάθον ἔρευθος ἐπὶ τελευτῆς, καὶ φλέβες πᾶσαι αἱ ἐν τῷ προσώπῳ φανεραὶ, ΟΥΤΩ ξυνεσταλμέναι [1]. Je rends encore ici à l'auteur ionique sa tautologie favorite, en corrigeant........ φανεραὶ, ΟΥΤΕ ξυνεσταλμέναι, *& omnes faciei venæ manifestæ, neque contractæ;* car φλέβες φανεραὶ, *des veines visibles, manifestes*, sont absolument la même chose que φλέβες ἐπηρμέναι, *des veines dilatées & élevées au-dessus du niveau de la peau*, par opposition aux veines affaissées, ξυνεσταλμέναι.

§ LXXXV, l. 14. *Car ce sont les passages rapides*, &c. Plus littéralement & d'après la correction que j'ai proposée dans la note précédente, *car ce sont sur-tout les grandes variations des saisons qui réveillent l'esprit des hommes, & ne le laissent jamais en repos.* Il explique plus bas, § CXIV, ce qu'il entend par *grandes variations;* & l'expérience prouve les effets qu'il leur attribue. Au contraire, les changemens qui se font par

1 *Epidem.* L. VII, § V, T. I, p. 830.

degrés, quelque grands qu'ils ſoient, n'apportent guere des variations ſenſibles, ſoit dans le moral, ſoit dans le phyſique de l'homme, par cela même qu'étant, pour ainſi dire, imperceptibles, ils lui donnent le loiſir de s'y accoutumer. Nous ſavons par les obſervations modernes[1], que l'homme peut ſupporter la variation de 60 degrés du thermometre ſans en être incommodé, pourvu que le paſſage d'un extrême à l'autre ne ſe faſſe pas bruſquement.

§ LXXXVI, l. 2. ἄναλκες. Erotien, trompé par le ſimple ἀλκὴ, *aide*, *ſecours*, explique le compoſé ἄναλκες par ἀβοήθητον, *ſans ſecours*. On trouve, il eſt vrai, le mot ἀλκὴ employé dans le ſens de βοήθεια, ſecours[2] : mais il ſignifie auſſi δύναμις, ἰσχὺς, comme l'explique Heſychius; par conſéquent ſon compoſé doit de plus avoir le ſens d'ἄνανδρον, ἀσθενὲς, ſuivant le même grammairien[3]. Hippocrate l'a placé à la ſuite d'ἀπολεμώτεροι (§ LXXX, l. 2), comme Homere a joint les mots ἀπτόλεμος καὶ ἄναλκις[4].

§ LXXXVI, l. 3. *Et enſuite à la nature des loix, auxquelles ils ſont ſoumis.* Ariſtote penſoit, au contraire, que les Aſiatiques n'étoient gouvernés par des rois, que parce qu'ils étoient d'un caractere ſervile[5], & Platon n'étoit pas éloigné de ce ſentiment, lorſqu'il poſoit pour principe que ce ſont les mœurs des peuples qui décident de la forme du gouvernement qu'ils ſe donnent[6]. Cette contradiction diſparoît, ſi l'on fait

1 *Philoſophic. Tranſact.* Vol. XLVII, p. 4, ſq.
2 Euripid. *Androm.* 28.
3 *In* Ἀναλκὲς & Ἀναλκής.
4 *Iliad.* II, 201.
5 Ariſtot. *de Republ.* L. III, cap. 14.
6 Plat. *de Republ.* L. VIII, T. VII, p. 186.

attention qu'un des principaux effets du despotisme, la pusillanimité, peut à son tour devenir la cause de ce même despotisme, en le perpétuant & en l'affermissant de plus en plus (Voy. *Disc. prélim.* § 108). La plupart des fondateurs des anciens empires ont été des conquérans, qui passerent d'abord d'un climat rude à des climats favorisés par la nature, & chez des peuples trop doux & trop paisibles pour qu'ils leur opposassent une résistance efficace; mais ensuite les successeurs de ces conquérans, dégénérés par la longue influence du climat & par l'abus des plaisirs que leurs ancêtres n'avoient point connus, n'ont pu se soutenir que par la pusillanimité des peuples conquis, lesquels croyoient encore voir dans la personne de leurs maîtres amollis, les premiers ravisseurs de leur liberté. Plus bas (§§ CXVI, CXVII) en parlant du caractere opposé des Européens, l'auteur considere également l'influence du climat comme cause principale de ce caractere, renforcée ensuite par la nature de leur gouvernement.

§ LXXXVI, l. 10. *Et cela par la raison que les dangers n'y sont pas également partagés.* Platon fait la même réflexion au sujet des rois des Perses, qui, pour avoir mis tous les avantages de leur côté, à mesure qu'ils en dépouilloient leurs sujets, ne trouvoient plus aucune ressource dans ces derniers, toutes les fois qu'il s'agissoit de défendre leur empire contre l'invasion d'un ennemi; & qui, par conséquent, malgré des millions d'hommes qu'ils gouvernoient, se voyoient réduits à la triste nécessité de prendre à leur solde des troupes étrangeres, comme s'ils avoient régné sur un pays désert [1]. « Tant que les Athéniens (dit Herodote) resterent sous

[1] Plat. *Legg.* III, T. VIII, p. 149.

» la puissance de leurs tyrans, ils ne se distinguerent pas » plus dans les armes que leurs voisins ; mais ils sont de» venus le premier peuple pour la valeur, dès qu'ils ont » secoué le joug de la servitude. Cela prouve que pen» dant qu'ils étoient opprimés, ils se comportoient » lâchement de propos délibéré, parce qu'ils travail» loient pour un maître, au lieu qu'ayant recouvré la » liberté, chacun s'est empressé avec ardeur de travailler » pour soi[1] ».

§ LXXXVII, l. 7. ἐκφύονται. Ce mot, dont le sens littéral, *ils germent, ils pullulent*, s'applique aux végétaux, est ici employé élégamment dans le sens figuré. Hérodote s'est servi d'une pareille métaphore, en parlant de la puissance à laquelle étoit parvenue Syracuse, sous le gouvernement de Gélon : αἱ δὲ παραυτίκ' ἀνά τ' ἔδραμον καὶ ἔβλαστον[2].

§ LXXXVII, l. 9. ἀναγκαίη ἐρημοῦσθαι τὴν γῆν ὑπό τε πολεμίων καὶ ἀργίης· ὥστε.... ἀποτρέπεσθαι τὴν γνώμην ὑπὸ τῶν νόμων. Malgré les raisons qu'allegue Héringa[3], & la confiance que j'ai dans les lumieres de cet habile critique, je ne me persuaderai jamais qu'on doive remplacer ici l'ἀναγκάιη ou ἀνάγκη du texte, par le mot ἀράζη, qu'on trouve dans le glossaire d'Erotien. Quant à la suite de la phrase, il est incroyable combien les traducteurs anciens & modernes en ont défiguré le sens; & il est à présumer que l'ἡμεροῦσθαι τὴν γνώμην ou τὴν ὀργὴν de Zvinger (*Voy. les Variant.*), est une mauvaise correction, née de l'embarras des commentateurs, plutôt qu'une leçon tirée du Ms. de Gadaldinus, comme se l'est imaginé Foës. Le raisonnement d'Hippocrate se

1 Herodot. L. V, cap. 78.

2 Idem, L. VII, cap. 156.

3 *Observat. crit.* cap. VI, p. 51.

réduit à ceci: les Asiatiques ne sont point belliqueux, 1°. par la nature du climat qu'ils habitent & qui les énerve; 2°. par la nature du gouvernement, auquel ils sont soumis, & qui, dans le cas d'une guerre heureuse, donne tous les avantages au maître qui gouverne, & ne laisse rien aux gouvernés; 3°. parce que, non-seulement ils ne gagnent rien en combattant pour leur despote, mais qu'ils sont de plus exposés à perdre la vie, ou tout au moins à laisser leurs terres en friche ou à les voir dévastées par le fer & par le feu de l'ennemi: ἔρημον (τὴν γῆν) καὶ ἀργὸν οὖσαν διὰ τὸν πόλεμον [1]. Ce dernier motif seul suffiroit pour leur faire détester la guerre; & plus ils auront de possessions territoriales, & plus ces possessions seront fertiles, plus ils desireront la paix: ὅσῳ ἂν σπείρωσι, τοσούτῳ μᾶλλον τῆς εἰρήνης ἐπιθυμήσουσι [2]. « La bonté des terres d'un pays (dit l'au- » teur de l'Esprit des loix) y établit naturellement la » dépendance. Les gens de la campagne, qui y sont la » principale partie du peuple, ne sont pas si jaloux de » leur liberté; ils sont trop occupés & trop pleins de » leurs affaires particulieres. Une campagne qui regorge » de biens, craint le pillage; elle craint une armée [3] ». L'intérêt personnel est un mobile si puissant, qu'il se fait sentir même dans les gouvernemens libres. On a observé parmi les Athéniens une différence très-remarquable entre la partie du peuple qui ne possédoit rien & les possesseurs des terres, relativement à la maniere de repousser les attaques d'un ennemi extérieur. Ceux-ci n'aimoient point la guerre, dans laquelle ils avoient plus à perdre qu'à ga-

1 Xenoph. *Cyropaed.* L. III, cap. 2, § 1,

2 Idem, *Histor. Graec.* L. IV, cap. 6, § 13.

3 *Esprit des Loix*, L. XVIII, chap. 1.

gner,

gner, cherchoient toujours à ménager l'ennemi, afin de l'empêcher d'exercer sur eux sa vengeance : οἱ γεωργοῦντες καὶ οἱ πλούσιοι Ἀθηναίων ὑπέρχονται τοὺς πολεμίους μᾶλλον [1]. Menandre fait dire à un Athénien, vraisemblablement agriculteur, que *les rochers produisent assez pour nourrir l'homme qui les cultive en temps de paix; au lieu que la guerre détruit l'abondance dans les plaines mêmes les plus fertiles :*

. . . ., εἰρήνη γεωργὸν κἀν πέτραις
Τρέφει καλῶς· πόλεμος δὲ κἀν πεδίῳ κακῶς [2].

Mais le cri favori de la classe indigente du peuple d'Athenes étoit, ὁ πόλεμος ἑρπέτω, *que la guerre aille son train* [3]. Il n'est donc pas étonnant que l'agriculteur esclave, écrasé pendant la paix par des taxes arbitraires & surveillé sans cesse par un maître jaloux, qui, loin de le dédommager des pertes inséparables d'une guerre, croit au contraire qu'il ne peut être tranquille qu'autant que ses sujets sont misérables : il n'est pas, dis-je, étonnant qu'un tel agriculteur aime à rester spectateur oisif d'une lutte qui s'engage entre deux souverains, dont l'un lui a déja fait beaucoup de mal, & dont l'autre pourroit au moins l'en venger. Je n'ai allongé cette note que pour fixer enfin le sens d'un des plus beaux passages de ce traité, que les traducteurs ont défiguré, chacun à sa maniere. Il suffira de citer la version de Dacier pour juger de celles des autres. Voici comment ce traducteur rend notre texte : *ajoutez à cela qu'il est impossible que de vaillans hommes demeurent long-temps dans un pays où ils sont esclaves ; ils vont dans les pays étrangers*

1 Xenoph. *Athen. Respubl.* cap. 2, § 14.
2 Apud Stob. Tit. LV.
3 Aristoph. *Equit.* 673.

chercher la guerre, ou bien ils sont chassés par l'oisiveté; car plus un homme a de courage & de valeur, plus il est ennemi des loix & de la contrainte. C'est la version latine de Cornarius mise en françois. Les autres traducteurs n'ont pas été plus heureux, quoiqu'ils traduisent différemment, les uns d'après la leçon ἡμεροῦσθαι τὴν ὀργὴν ὑπό τε ἀπολεμίης, les autres d'après celle d'ἐρημοῦσθαι τὴν γῆν ὑπό τε πολεμίων. Tous ensemble s'accordent à faire dire à Hippocrate ce qu'il n'a jamais dit ni ne pouvoit dire; & aucun d'eux n'a compris que le mot ἀργίης devoit être pris ici, non dans le sens général d'*oisiveté*, mais dans celui de la *cessation des travaux de la terre*, appellés par excellence ἔργα [1]. Il n'ont pas senti non plus que ce qui a précédé, διὰ τοὺς νόμους (§ LXXXVI) prouvoit assez qu'il falloit lire ici : ἀποτρέπεσθαι τὴν γνώμην ὑπὸ τῶν νόμων, comme je l'ai corrigé dans mon texte, & non pas...... ἀπὸ τῶν νόμων. Il est vrai que Zvinger a rendu cette derniere phrase dans le sens de ma correction, *legibus tamen a militari studio avertatur;* mais on n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans ses notes, & la maniere dont il la lie avec ce qui précede, pour s'assurer qu'il n'a pas saisi l'esprit de l'auteur.

§ LXXXVIII, l. 2. *Tous ceux des Grecs & des barbares qui se gouvernent par leurs propres loix*, &c. Hippocrate pensoit donc que l'influence du climat, quoique réelle, pouvoit cependant être modifiée par la forme du gouvernement ou par toute autre cause morale. Il cite pour exemple les Grecs d'Asie, qui, malgré la nature du climat, étoient plus vaillans que leurs voisins, les Perses. Ils auroient fini par triompher de ces derniers,

1 Apollon. *Lexic. in* Ἔργον Cf. & Herodot. L. I, cap. 97, extr.

& affermir leur liberté, s'ils eussent suivi le conseil de Thalès [1]. Même à l'époque de leur asservissement, il se trouva parmi eux des peuples tels que les Phocéens & les Téïens, qui aimerent mieux renoncer à leur patrie que de subir le joug des Perses [2]; & d'autres qui prirent l'horrible parti de se brûler avec leurs femmes & leurs enfans, pour se sauver de l'ignominie de la servitude. Tels furent les Lyciens & les Cauniens [3].

§ LXXXVIII, l. 10. *Au reste vous trouverez que les Asiatiques*, &c. C'est-à-dire, les Asiatiques gouvernés par des despotes, ou du moins qui vivent sous des chefs qui jouissent du pouvoir suprême par droit de succession. Les Tatars sont plus braves & plus belliqueux que les Chinois, parce qu'ils sont plus septentrionaux que ces derniers. A cette influence de la latitude, il faut ajouter la nature du sol, qui décide aussi du plus ou moins de vigueur physique & morale d'un peuple. Les Medes passoient pour être moins belliqueux que les Perses, par la raison que ces derniers, quoique plus méridionaux, habitoient un pays pierreux (*Voy. not.* § LXXIX, l. 2, p. 221).

§ LXXXIX, l. 3. *Elle est connue sous le nom de Sauromates.* On les appelle encore *Sarmates*. Leur pays, connu anciennement sous le nom de *Sauromatie* ou *Sarmatie*, se divisoit en Sarmatie européenne & en Sarmatie asiatique. La premiere s'étendoit depuis la Vistule, qui la séparoit de la Germanie, jusqu'au Pont-Euxin, au Bosphore cimmérien, au Palus-Méotide, & étoit

1 Herodot. L. I, cap. 170.

2 Idem, L. I, cap. 167, 168. Cf. & Strabon, L. XIII, p. 443, edit. 1587.

3 Herodot. L. I, cap. 176, avec la note de Larcher.

séparée par le Tanaïs de la Sarmatie asiatique. Elle renfermoit les pays connus aujourd'hui sous les noms de *Pologne*, de *Russie* & en partie de *la Tatarie*. Hippocrate donne aux Sarmates d'Europe le nom de *Scythes*, parce qu'ils descendoient des Scythes, proprement dits, & des Amazones [1].

§ LXXXIX, l. 5. *Les femmes montent à cheval*, &c. On appelloit ces femmes *Sauromatides*, c'est-à-dire, *filles des Sarmates* [2]. Elles menoient le même genre de vie & portoient les mêmes armes que les Amazones, dont elles descendoient. Dans les médailles des Amazones qui nous restent, ces femmes singulieres sont représentées tantôt avec une lance, tantôt avec une hache à deux tranchans [3]. L'arc, les fleches & la lance sont encore aujourd'hui les armes favorites des Tatars.

§ LXXXIX, l. 7. *Elles ne se marient point, si elles n'ont tué trois ennemis*. Hérodote dit [4] qu'aucune fille ne se marie si elle n'a tué un ennemi, & il ajoute, qu'il y en a qui, ne pouvant accomplir la loi, vieillissent & meurent sans être mariées. Diodore de Sicile [5], attribue une semblable coutume aux Amazones de Libye, plus anciennes, suivant lui, que celles de Scythie; mais il dit simplement qu'elles ne pouvoient se marier, si elles n'avoient servi à la guerre pendant un espace de temps déterminé. Une autre loi des Scythes, qui ne regardoit que les hommes, étoit, au rapport d'Hérodote, de ne point être admis au partage du butin, si

1 Herodot. L. IV, cap. 21 & 110-117.
2 Plat. *Legg.* L. VII, T. VIII, p. 354, sq.
3 Petit, *de Amazonibus*, cap. XXIV, p. 156,
4 L. IV, cap. 117.
5 L. III, § 52, 53, p. 220.

l'on n'avoit au moins apporté au roi une tête d'ennemi. On devoit remplir la même condition pour participer à la distribution du vin que le chef de chaque peuplade ou horde faisoit une fois par an. Tous ceux qui avoient tué un grand nombre d'ennemis étoient régalés de deux coupes pleines de vin à la fois : au lieu que ceux qui n'en avoient point tué, n'y avoient aucune part ; & cette exclusion étoit une véritable ignominie pour eux [1]. A l'occasion de cette loi & d'autres institutions semblables, Aristote, observe avec sa sagacité ordinaire, que, malgré la grande confusion qui regne dans les loix de la plupart des peuples, il est cependant facile de voir que toutes ces loix tendent à ce que la société qu'elles gouvernent, soit supérieure aux sociétés qui l'environnent [2]. Chez les Scythes, on ne pouvoit acquérir cette supériorité qu'en encourageant la valeur guerriere. Encore aujourd'hui chez les Tatars Kalmoucks, on condamne à une forte amende tout chef ou simple soldat convaincu de poltronerie ; on lui ôte ses armes, on l'habille en femme, & on le promene ensuite dans le camp [3]. Quand un législateur a le malheur de vivre au milieu d'une nation barbare ou sauvage, qui, sans productions territoriales, sans industrie & sans commerce, n'a d'autres ressources que la guerre & la rapine, il doit, de toute nécessité, en attendant que la nation se police, encourager d'une maniere spéciale le métier des armes, s'il ne veut pas qu'elle devienne la proie d'une autre nation plus féroce & plus guerriere. Par le même esprit, chez les nations paisibles, qui ont des ressources

1 Herodot. L. IV, cap. 64 & 66.

2 Aristot. *de Republ.* L. VII, cap. 2.

3 Pallas, *Voyage en Russie*, vol. I, p. 529.

territoriales, les loix & les inſtitutions ſociales doivent, ſans négliger les moyens de défenſe, avoir pour objet principal la conſervation & l'accroiſſement de ces reſſources. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui chez les habitans de l'île de Simé dans l'Archipel, les plus habiles plongeurs qu'on connoiſſe, & qui ſubſiſtent du produit de la pêche d'éponges & de corail, les filles & les garçons ne peuvent s'établir qu'après avoir donné des preuves de leur habileté à tirer du ſein de la mer ces productions, ſeul héritage qu'ils puiſſent tranſmettre à leurs enfans [1].

§ LXXXIX, l. 8. *μέχρις ἂν τῶν πολεμίων, κ. τ. λ. Si elles n'ont tué trois ennemis.* D'après ce que j'ai rapporté d'Hérodote & de Diodore de Sicile, au commencement de la note précédente, on pourroit trouver trop dure la condition de tuer trois ennemis, que, ſuivant Hippocrate, on exigeoit des filles Sarmates, avant de leur accorder la permiſſion de ſe marier. L'expreſſion de notre texte eſt formelle: *μέχρις* ἌΝ *τῶν πολεμίων τρεῖς ἀποκτείνωσι.* Celle d'Hérodote ne l'eſt pas moins : *οὐ γαμέεται παρθένος οὐδεμίη πρὶν ἂν τῶν πολεμίων* ἌΝΔΡΑ *ἀποκτείνῃ.* Il eſt poſſible que le texte d'Hippocrate ait été altéré par les copiſtes, qui auront d'abord répété la derniere lettre du mot *πολεμίων*, pris enſuite cette lettre paraſite pour un *γ*, note numérique du nombre *trois*, qu'ils auront enfin écrit en toutes lettres *τρεῖς.* Si l'on ne veut point qu'Hippocrate ait dit : *μέχρις* ἌΝ ἌΝΔΡΑ *τῶν πολεμίων ἀποκτείνωσι*, on peut le concilier avec Hérodote, en ſuppoſant que le nombre de victimes ait pu

1 Voy. *la Lettre de Peiſſonel ſur les Mémoires du Baron de Tott*, p. 107, 208. Cf. & *Voyage pittoreſque de la Grece*, cap. VII,

varier ſuivant les différentes époques & chez les différentes hordes ou peuplades Sarmates.

§ LXXXIX, l. 10. ἤπερ τὰ ἱρὰ θῦσαι τὰ ἐν τῷ νόμῳ. Parmi les variantes, j'ai choiſi la correction de Portus, qui eſt au moins conforme aux regles grammaticales. On peut, ſans s'écarter de ces regles, lire encore: ἤπερ τὰ ἱρὰ θύσωσι τὰ ἐν τῷ νόμῳ. Au lieu de ce dernier mot, Calvus avoit vraiſemblablement trouvé dans quelqu'un de ſes Mſs. Νομίῳ, qu'il a pris pour le ſurnom *Nomius*, qu'on donnoit à Apollon [1]; & il a par conſéquent traduit *Nomio Apollini*, en ſuppoſant que le ſacrifice dont il eſt ici queſtion, étoit offert à ce dieu. Il eſt plus probable, d'après ce que dit Diodore de Sicile [2], que c'étoit au dieu Mars & à la déeſſe Diane que ſacrifioient les filles Sarmates.

§ LXXXIX, l. 12. ἕως ἂν μιν ἀναγκαίη καταλάβῃ παγκοίνου στρατιῆς. Le ſeul changement eſſentiel que je me ſuis permis d'introduire dans ce texte, eſt le pronom ionique & poétique μὶν (pour αὐτὴν) que j'ai ſubſtitué à la négation μὴ. On peut ſe paſſer de cette derniere; mais il eſt rare qu'on trouve le verbe καταλάβῃ, ou d'autres verbes analogues, ſans leur régime naturel. Celui qui m'a paru le plus convenir ici, eſt préciſément le mot dont Hippocrate ſe ſert très-ſouvent [3]. Rien de plus fréquent dans Hérodote que ces locutions : νοῦσός μιν κατέλαβε, καί μιν κατέλαβε ἀποθανεῖν, τὸν πατέρα κατέλαβε πρῆγμα τοιόνδε, κ. τ. λ. [4].

§ XC, l. 1. *Ces femmes n'ont point la mammelle*

1 Voy. Gyrald. *Hiſtor. Deor.* Synt. VII, p. 190.

2 L. II, §, 46, T. I, p. 157.

3 Foës, *Œconom. in* Μίν.

4 Æmil. Port. *Dicton. Ionic. in* Καταλαμβάνειν.

droite, &c. Et c'est de là, à ce qu'on prétend, que leur est venu le nom d'*Amazones*, qui signifie *sans mammelles :* Diodore de Sicile [1] rapporte le même fait, en y ajoutant une autre coutume plus atroce, & dont Hippocrate parle aussi ailleurs [2] : c'étoit d'estropier à leurs enfans mâles, les jambes (Diodore ajoute & *les bras*), en leur luxant les articulations, & de les condamner à l'exercice des arts mécaniques & sédentaires, les seuls que leur état leur permît d'exercer, afin de n'avoir rien à craindre de leur part dans l'exercice de leur gouvernement féminin, dont elles étoient jalouses. Hérodote, qui parle très-au long de ces femmes extraordinaires, ne fait aucune mention ni de l'une ni de l'autre de ces coutumes atroces; & certainement on ne doit point lui savoir mauvais gré d'avoir omis deux anecdotes fabuleuses. Petit pense que l'opinion d'Arrien, qui rapporte simplement que les Amazones avoient la mammelle droite plus petite que la gauche, est beaucoup plus vraisemblable, que ce que dit Hippocrate, & que d'autres ont répété après lui de l'ustion de cette mammelle. Il ajoute que cette inégalité dans le volume pouvoit bien être l'effet des bandages & de quelques médicamens qu'on appliquoit à la mammelle droite [3]. Mais une question plus importante, & qui devroit se présenter la premiere, c'est de savoir, si les Amazones ont existé réellement, telles que les historiens grecs & romains nous les représentent; c'est-à-dire, s'il y eut en effet une république composée de femmes, & gouvernée par des femmes. Hérodote parle d'une armée composée unique-

1 L. II, § 45, p. 156.

2 *De articulis*, §58, T. II, p. 814.

3 Petit, *de Amazonibus*, cap. 22, p. 133 - 145.

ment

ment de femmes qu'il appelle *Amazones*. Une partie de ces femmes, faite prisonniere par les Grecs dans un combat près du fleuve Thermodon, massacra ses vainqueurs, traversa le Palus-Méotide, & se rendit en Scythie. Mariées ensuite à de jeunes Scythes, elles passerent avec leurs époux le Tanaïs, & se fixerent vers l'Est. Leurs descendantes conserverent leurs anciennes coutumes; elles montoient à cheval & alloient à la chasse, tantôt seules, & tantôt avec leurs maris: elles les accompagnoient aussi àla guerre, & portoient les mêmes habits qu'eux [1]. Hippocrate semble aussi ne parler dans ce traité que des filles des Sauromates, c'est-à dire, de ces descendantes des Amazones, & non point des Amazones mêmes, puisque, selon lui, elles alloient à la guerre avec leurs maris, & cela pendant un temps déterminé. La seule circonstance qu'il ajoute au récit d'Hérodote, c'est la coutume barbare de se brûler la mammelle droite; coutume qu'elles devoient avoir reçue de leurs ancêtres, les Amazones, si toutefois elle a existé réellement. Ce n'est que dans son traité *de articulis*, que je viens de citer, qu'Hippocrate parle d'une espece de femmes qui avoient la coutume atroce d'estropier leurs enfans mâles; mais il ne rapporte cette coutume que comme une fable. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il donne à ces femmes le nom d'*Amazonides*, & non pas d'*Amazones*, comme s'il vouloit les distinguer de ces dernieres, par une dénomination, qui signifieroit *descendantes des Amazones*. Quoi qu'il en soit, les Ecrivains postérieurs à Hérodote & à Hippocrate ont attribué la coutume d'aller à la guerre, celle de se brûler la mammelle & celle d'estropier les enfans mâles, à une seule espece de femmes, qu'ils

1 Herodot. L. IV, cap. 110-117.

ont appellées *Amazones*. Chercher à prouver l'existence de ces femmes par celle des Amazones modernes de l'Amérique, c'est vouloir prouver une chose problêmatique, par une autre qui est fort douteuse [1]. Ce que dit le pere Lamberti [2] des Amazones modernes de la Tatarie, ne prouve tout au plus que l'existence de quelques femmes courageuses qui accompagnent leurs maris à la guerre, dont on trouve des exemples dans tous les siècles & dans tous les pays, & en plus grand nombre chez les Tatars. Mais il y a encore bien loin de là à une république composée uniquement de femmes, gouvernée par des femmes, & perpétuée par des moyens si atroces & si contraires à la nature. On parle, il est vrai, d'une république d'Amazones en Bohême, qui, pour affermir leur autorité, crevoient l'œil droit & coupoient le pouce à leurs enfans mâles; mais aussi ajoute-t-on que cette horrible république ne dura que sept ans [3].

§ XC, l. 3. *χάλκεον τετεχνημένον ἐπ' αὐτέῳ τουτέῳ*. Héringa veut qu'on change le premier mot en *χάλκιον* ou *χαλκεῖον*, pour qu'on puisse y rapporter la glose d'Erotien, laquelle lui paroît regarder ce passage [4]. Je regarde au contraire notre leçon comme un adjectif de forme ionique, qui se rapporte au *μαζὸν* qui a précédé; & j'entends par là un instrument de fer, ayant à-peu-près la forme d'une mammelle, pour pouvoir être appliqué sur tout le sein droit. *χάλκεον τετεχνημένον* est une expression analogue à cette autre expression *καλάμινα με-*

1 *Encyclopédie*, au mot *Amazones*, & Buffon, *Hist. nat.* vol. III, p. 477.

2 *Relatione della Colchide*, cap. 28, p. 200.

3 Petit, *de Amazonibus*, cap. VII, p. 43.

4 Héringa, *Obs. crit.* p. 51, & Foës, *Œconom. in* Χαλκεῖον.

μηχανημένα du § LXXXIII. Je ne garantis ici ni la vérité du récit concernant l'aduſtion de la mammelle, pratiquée chez les Amazones, ni la maniere dont elles la pratiquoient, j'explique ſeulement ce que dit Hippocrate. Au reſte, j'ai mieux aimé rendre le χάλκιον par *de fer*, avec quelques traducteurs latins, que de conſerver à ce mot ſa ſignification naturelle de *cuivre*. Le traducteur Hollandois [1] a de même traduit *gloyendyſer* (*fer ardent*). On ſait que les Anciens, parce qu'ils avoient commencé par travailler le cuivre, continuerent, pendant longtems après la découverte du fer, à donner à ce dernier métal le nom de χαλκὸς, *cuivre* [2]. Quant aux derniers mots ἐπ' αὐτέῳ τουτέῳ, ceux qui liſent : Η' ἐπ' αὐτέῳ τουτέῳ ou ΚΑΙ' ἐ. α. τ. ou Η' Ι'ΣΩΣ ἐ. α. τ. n'ont pas fait attention que ces particules ἢ, καὶ, ἢ ἴσως, *ou*, *&*, *ou peut-être*, ne ſont que des notes marginales employées par les copiſtes, pour indiquer les diverſes leçons. Héringa s'eſt auſſi apperçu que l'ἢ eſt abſolument déplacé dans cet endroit. L'ἴσως pourroit ſeulement laiſſer quelque doute. Ce mot, joint à τετεχνημένον, ſignifieroit *ayant des dimenſions égales à celles du ſein*.

§ XC, l. 6. *Cette opération en empêche l'accroiſſement*, &c. Ce n'eſt pas ſeulement le voiſinage, mais encore la communication des nerfs, des vaiſſeaux, & du tiſſu cellulaire qui établit ce rapport ou cette eſpece de ſympathie entre le ſein & les épaules ou les bras de deux côtés. De là vient que les femmes qui nourriſſent, éprouvent peu de temps après avoir pris des alimens ſolides, & plus encore de liquides, un gonflement du ſein & de tous les endroits qui l'avoiſinent, juſques aux

1 Witſen, *Noord en Ooſt Tartarye*, &c. T. I, p. 93.
2 Euſtath. *ad Iliad.* III, p. 421.

épaules : *a cibis & potibus humeri & mammæ inflantur* [1]. Il arrive, par la même raison que dans les cancers du sein, l'induration se propage facilement jusqu'aux glandes axillaires, & que l'amputation de la mammelle produit souvent, chez les femmes qui nourrissent, des phénomenes qu'on ne peut expliquer que par la surabondance des humeurs, qui, perdant leur réceptacle naturel, se portent vers les parties supérieures; tels sont la rudesse de la voix, la salivation, les maux de tête [2], &c. L'ustion de la mammelle chez les jeunes Sarmates, si toutefois elle a existé, ne pouvoit point entraîner ces inconvéniens, parce qu'elle avoit lieu dans leur enfance ; mais parvenues ensuite à l'âge de puberté, elles devoient avoir l'épaule droite plus forte, par le surplus d'humeurs qu'elle recevoit au défaut de la mammelle du même côté. C'est par un procédé analogue que les filles Caraïbes ont le molet de la jambe plus gros & plus ferme, qu'elles ne l'auroient naturellement. Dès qu'elles ont atteint l'âge de puberté, on leur met aux jambes des brodequins, qu'elles ne peuvent jamais ôter ; ils sont si serrés, qu'ils ne peuvent ni monter ni descendre. Par cette opération, les humeurs forcées à se refouler vers les parties supérieures rendent les molets plus volumineux & plus denses [3].

§ XCI, l. 4. *Ce phénomene leur est commun avec les Egyptiens.* Il est à remarquer que dans toute cette partie du traité qui concerne les Scythes, Hippocrate a pris, pour ainsi dire, à tâche de comparer cette nation singuliere avec la nation non moins singuliere des

1 Hippocrat. *Epidem.* L. II, sect. 3, T. I, p. 702.

2 Idem, *de glandulis*, § 12, T. I, p. 422.

3 Buffon, *Hist. nat.* vol. III, p. 498.

Egyptiens, pour confirmer les obſervations qu'on pouvoit avoir de ſon temps ſur la conformité de ces deux peuples à l'égard de quelques phénomenes phyſiques ou moraux, & pour prouver par là que les températures oppoſées du chaud & du froid produiſent à-peu-près les mêmes effets, toutes les fois qu'elles regnent d'une maniere conſtante & uniforme. Il parle ici de l'uniformité de figure qu'on obſerve également chez les Scythes & chez les Egyptiens. Plus loin (§ XCIII & XCIV) en parlant de la vie nomade des Scythes, il eſt clair qu'il fait alluſion, quoiqu'il ne le diſe pas expreſſément, à la vie des Arabes paſteurs qui exiſtoient de ſon temps, comme ils exiſtent encore, & qui ſe nourriſſoient de viandes & de lait, comme les Scythes (*Voy. not.* § XCIV, l. 7). Il dit que les Scythes ſont vétus de la même maniere en été qu'en hiver, à cauſe de la température froide qui regne chez eux pendant toute l'année (§ XCVII); & il ne pouvoit pas ignorer que la même coutume exiſtoit en Egypte, comme elle exiſte encore aujourd'hui (*Voy. not.* § XCVII, l. 10), à cauſe d'une température oppoſée, mais également conſtante. S'il eſt vrai que les anciens Egyptiens avoient beaucoup d'embonpoint [1], comme ceux d'aujourd'hui (du moins les habitans du grand Caire) paſſent pour en avoir [2], il eſt encore clair qu'il ne pouvoit parler de la corpulence des Scythes (§ XCVIII) ſans ſonger à celle des habitans d'Egypte. Cet embonpoint exceſſif a néceſſité l'uſage des aduſtions ou cautériſations chez les premiers (§ C); mais ce même uſage exiſtoit de ſon temps chez les

1 Plutarch. *de Iſid. & Oſirid.* T. VII, p. 391.

2 Winkelmann, *Hiſt. de l'art*, L. I, chap. 3, T. I, p. 41.

peuples de la Libye [1], comme il y existe encore aujourd'hui [2]. Il regarde ce même embonpoint comme l'effet, du moins en partie, de la coutume qu'avoient les Scythes de ne point emmailloter leurs enfans; & à l'occasion de cette coutume, il les met encore en parallele avec les Egyptiens (§ CI). A ces traits je pourrois ajouter l'usage général chez les Egyptiens d'embaumer les cadavres, usage qui n'étoit pas non plus inconnu aux Scythes [3]. Il en est de même de leurs pays respectifs, qui, quoique sous une température opposée, ne laissent pas de présenter quelques traits de ressemblance & de conformité. En Egypre, le défaut total de pluie est suppléé en partie par les débordemens périodiques du Nil. Sans les débordemens du Volga [4], les environs d'Astracan seroient aussi totalement stériles, à cause du peu de pluie qui y tombe. On peut encore comparer les déserts de la Scythie avec ceux de l'Afrique; & l'on sait que dans l'une comme dans l'autre de ces deux contrées, il existe un grand nombre de lacs d'eau salée, qui produisent du natron [5].

§ XCII, l. 1. *Ce qu'on appelle le désert de la Scythie*, &c. La Tatarie est pleine de déserts, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur les cartes. Dans celles de la Russie on les trouve ordinairement marqués sous le nom de *steppe* ou *dsike pole*. Le premier de ces noms signifie *désert*, & le second, *plaine déserte*. Le désert qui s'étend depuis la Crimée jusqu'à l'Ukraine

1 Herodot. L. IV, cap. 187.

2 Prosp. Alp. *de Medic. Ægypt.* L. III, cap. XII, p. 97.

3 Herodot. L. II, cap. 86, cum L. IV, cap. 71.

4 Busching, *Geograph.* vol. II, p. 287.

5 Pallas, *Voyage en Russie*, vol. III, p. 38.

dans la province d'Oczacow, entre le Dniester (l'ancien Tyras) & le Dnieper (l'ancien Borysthene) abonde en pâturages; mais il n'a point d'arbres. C'est celui que Charles XII, roi de Suede, fut obligé de traverser en 1709, avec beaucoup de peine, pour gagner la Turquie, après la malheureuse bataille de Pultava[1]; Strabon parle aussi d'un désert ou d'une plaine fort aride, dans laquelle Darius, dans son expédition contre les Scythes, courut grand risque de périr de soif avec toute son armée. Il la place entre le Borysthene & l'Ister ou le Danube des Modernes, & il l'appelle tantôt *le désert des Scythes*, & tantôt *le désert des Getes*[2]. A ces traits on ne reconnoît point le désert ou la plaine couverte de pâturages & arrosée de grands fleuves dans laquelle Hippocrate place les Scythes Nomades. Elle ressemble plutôt à la plaine dont parle Hérodote[3]; si ce n'est que celui-ci la place près des côtes de la mer par le 46e degré de latitude, & que notre auteur la fait monter bien au-delà du 50e près des sources des fleuves nombreux qui l'arrosent & qui vont se jeter, les uns dans la mer Noire, les autres dans la mer Caspienne, & quelques-uns dans la Baltique. Cela s'accorde parfaitement avec son plan, qui étoit de parler après les Sauromates ou Scythes d'Europe (*Voy. Disc. prélim.* § 110) de tous les Scythes en général (quoique de son temps ceux d'Asie ne dussent pas, à beaucoup près, être aussi bien connus que les Scythes Européens); & de les placer en grande partie à la proximité de l'Ourse & des monts Riphées, afin de faire ressortir davan-

1 Busching, *Géographie*, vol. III, p. 321.

2 Strabon, L. I, p. 34, 36, & L. VII, p. 211, sq. edit. 1587.

3 L. IV, cap. 47.

tage le parallele qu'il ſe propoſoit d'en faire avec les Egyptiens, ſitués près du Tropique, & vivant ſous une température oppoſée. Pour bien ſaiſir ſon plan, il faut donc ſe repréſenter un eſpace compris entre le 30ᵉ & le 55ᵉ degré de longitude, priſe du méridien de Paris, & entre le 46ᵉ & 54ᵉ degré de latitude, c'eſt-à-dire, depuis les rives du Boryſthene ou Dnieper, juſqu'à celles du Jaïk, & depuis l'embouchure du premier juſqu'aux ſources du ſecond. Dans cet eſpace, ſitué à la proximité du pole & d'une grande partie de la chaîne des monts Ouralsks, on trouve les Tatars de la Crimée, les Koſaques, les Kalmouks, les Kirguis & tous les Nomades du Dnieper, du Volga & du Jaïk.

§ XCII, l. 2. καὶ λειμακώδης, καὶ ψιλή. J'ai laiſſé dans mon texte ce dernier mot, quoique dans la verſion, pour éviter la contradiction qui ſeroit réſultée de l'expreſſion *couverte de prairies & nue*, j'aie exprimé le mot ὑψηλή, *élevée*, que portent un de mes Mſs.* & quelques imprimés. Il eſt d'autant plus difficile de ſavoir laquelle de ces deux leçons eſt la véritable, qu'on ne ſait pas au juſte de quel déſert de la Scythie parle ici l'auteur (*Voy la noi. précéd.*), & qu'un peu plus loin (§ XCVI) en parlant de cette même plaine, il dit: μετέωρα γὰρ τὰ πεδία καὶ ψιλὰ, *car ce ſont de hautes plaines nues*. Au reſte, on peut, à la rigueur, donner à une plaine couverte de pâturages le nom de *nue*, ſi l'on entend, avec l'auteur, par *nudité* τῆς γῆς ἡ ψιλότης (§ XCVII), le défaut d'arbres ou de bois qu'on obſerve en effet dans les pays qui abondent en prairies. Quant au mot λειμακώδης, qui exprime cette derniere qualité,

* J'ai oublié d'obſerver dans mes variantes, que ce Ms. (coté 2146) repréſente ainſi corrigée cette leçon ὑψιλή.

qualité, on le trouve dans Galien écrit λιμακώδης [1]. Mais cette derniere orthographe, que Vander-Linden a suivie, me paroît moins conforme à l'étymologie.

§ XCIII, l. 3. ὀυκ ἔστι [σφι] ὀικήματα. J'ai ajouté le pronom, que le sens & la construction grammaticale me paroissent exiger. C'est en parlant de ces mêmes Scythes Nomades, dont les habitations sont portées sur des chariots qu'Hérodote dit : τοῖσι γὰρ μήτε ἄστεα, μήτε τεῖχεα ἦ ἐκτισμένα. . . . . ΟἸΚΉΜΑΤΆ τέ ΣΦΙ Ἦι ἐπὶ ζευγέων, κ. τ. λ. [2].

§ XCIII, l. 5. πίλοισι est la véritable leçon indiquée par Erotien. Le πιλοῖς est une erreur d'orthographe, & le πηλοῖς une leçon vicieuse, qui a fait dire aux premiers traducteurs que les tentes des Scythes étoient recouvertes de boue ou de plâtre, *luto obturati* ou *circumliti*. Et quoique cette derniere explication soit vraie à l'égard de certaines hordes Tatares, comme, par exemple, des Kosaques Russes, qui habitent des cabanes d'osier, revêtues en dehors de terre glaise ou de boue [3]; il est cependant clair qu'Hippocrate n'a entendu parler ici que de la coûtume la plus généralement adoptée parmi ces peuples. Tous les voyageurs [4] s'accordent à dire que les tentes des Tatars sont fermées tout autour avec des feutres (πίλοισι), auxquels ils donnent le nom de *touourga*, quand ils sont assez grands pour servir à cet usage; & celui d'*ischigué* *, lorsqu'ils ne servent qu'à faire des

1 Foës, Œconom. in Λιμακώδεις.

2 L. IV, cap. 46.

3 Pallas, *Voyage dans l'empire de Russie*, vol. I, p. 450.

4 Pallas, *ibid.* p. 503, & Chardin, *Voyage en Perse*, vol. I, p. 38.

* Pallas, *ibid.* vol. I, p. 518. Chez les Galates d'aujourd'hui,

tapis ou des coussins. Quoique fabriqués de laine de mouton [1], c'est improprement que Dacier dans sa version les appelle *tapis de laine*. Ce sont des étoffes de laine foulées, ou de véritables *feutres*. Les tentes qu'on en fait sont appelées par Strabon [2] σκηναὶ πιλωταὶ, *tentes feutrées* Eschyle [3], en leur donnant le nom de πλεκτὰς στέγας, *maisons tissues*, n'a voulu sans doute indiquer par cette expression, que leur charpente (*Voyez la note suivante.*), qui est un véritable tissu d'osier, *textum vimineum*.

§ XCIII, l. 5. *Fermés tout autour avec du feutre.* Les tentes des Kalmouks, des Kirguis, ainsi que de tous les Nomades asiatiques, appelées par les Russes du nom de *Kibitks*, sont très-ingénieusement construites, à en juger par la description & par la planche que nous en a données le célebre Pallas. Lorsqu'il fait chaud, on ôte les couvertures de feutre qui les entourent, & la charpente, qui reste & qui consiste dans une claie d'osier, forme alors des especes de berceaux [4]. On peut les démonter par pieces toutes les fois qu'on quitte un endroit pour se transporter dans un autre; & cette derniere circonstance me fait croire que ce n'est point de ces *Kibitks* qu'Hippocrate parle ici. Car il dit positivement que ce sont les chariots mêmes qui sont fermés tout autour avec du feutre. Strabon, ne differe de

ainsi que dans toute la Natolie ou Turquie asiatique, ces feutres sont connus sous le nom de *Kecé*. Ils servent ordinairement d'enveloppe aux sacs de cuir, dans lesquels les marchands d'Angora envoient leur fil de chevre aux Échelles de l'Asie mineure.

1 Pallas, *ibid.*

2 L. VII, p. 211, edit. 1587.

3 *Prometh. vinct.* 715.

4 Pallas, *Voyage en Russie*, T. I, p. 503-505 & 611.

notre auteur, qu'en ce qu'il les appelle *tentes de feutre, fixées sur les chariots* : τῶν δὲ Νομάδων αἱ σκηναὶ, πιλωταὶ πεπήγασιν ἐπὶ ταῖς ἁμάξαις [1]. Il eſt donc plus que probable qu'il ne s'agit ici que de ces eſpeces de tentes qu'on voit encore aujourd'hui chez les Tatars de Koundourof ou Mankates, qui errent avec leurs troupeaux le long de l'Aẜtouba, depuis Tſchigit juſqu'à la mer Caſpienne. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que, au rapport de Pallas, ces Mankates, originaires du Kouban, prétendent être le même peuple, à qui les anciens géographes donnoient le nom d'*Hamaxobies* *. Leurs tentes, connues ſous le nom de *Jourtes* ou *Iourtens*, different de celles des Kalmouks & autres peuples Nomades de l'Aſie. Elles ne ſont pas ſuſceptibles d'être démontées par pieces comme celles-là. Ils les compoſent d'un léger treillage en cercle ; ils entourent ce treillage d'un paillaſſon fait avec des roſeaux, & couvrent enſuite toute la cabane d'un feutre, qu'ils fixent auſſi de maniere à ne pas être enlevé lors du tranſport. Lorſqu'ils paſſent d'une contrée à une autre ; ils mettent cette tente ou cabane ſur une grande charrette (*arba*) à deux roues, de maniere qu'elle repoſe devant & derriere ſur les brancards ; & couvre les roues des deux côtés. Les riches poſſedent deux ou trois cabanes, ſelon que la famille eſt plus ou moins nombreuſe.

1 Strab. *ubi ſupra.*

* Je ne ſais ſi c'eſt par une erreur de l'imprimeur ou du traducteur que ce nom eſt écrit dans Pallas *Hamarobites.* On pourroit tout au plus dire *Hamaxobites*, comme on dit *Cénobites* ; mais, puiſqu'en grec on dit plus généralement ἁμαξόβιοι que ἁμαξοβῖται, il vaudroit mieux écrire en françois *Hamaxobies*, comme on écrit *amphibies.*

Ceux-ci ont, outre cela, une charrette particuliere qui porte une espece de maisonnette en charpente, à peu près semblable aux cabanes portatives de nos bergers. Elle leur sert pour y coucher avec leur femme. En été, lorsqu'ils ne s'arrêtent pas long-temps dans une place avec leurs troupeaux, ils ne se donnent pas la peine de descendre la cabane de dessus la charrette; ils s'asseyent simplement dessous pour se mettre à l'ombre, & y font leur besogne [1]. Les Missionnaires envoyés en 1247 par le Pape Innocent IV, reconnoissent aussi ces deux especes de tentes: « Queste sue trabache, alcune si disfanno & » portansi da somieri dove si vuolè; altre non si pos» sono disfare, ma nelle carrette così intiere si por» tano [2] ». Marc-Paul, après avoir parlé des tentes qu'on démonte & qu'on charge sur des chariots à quatre roues, parle aussi d'une autre espece de tentes fixées sur des chariots à deux roues, ou plutôt des chariots couverts tout autour avec du feutre, en forme de tentes; ce qui s'accorde beaucoup mieux avec le texte d'Hippocrate, au nombre de roues près. « Hanno oltre ciò » carrette bellissime di due ruote solamente, coperte di » feltro, & così bene che, se piovesse tutt' il giorno, » non si potrià bagnar cosa che fosse in quelle, qual » menano con buoi & cameli. Sopra quelle conducono » li loro figlivoli & mogli, & tutte le massarie & vet» tovaglie che li bisognano [3] ». Je finis par observer que, quoique les Scythes Nomades vivent sous des tentes, ou dans des chariots faits en forme de tentes, tous ceux qui vivent de cette maniere ne sont pas cependant

1 Pallas, *ubi supra*, T. V, p. 154 - 156.

2 *Viaggi di Ramusio*, vol. II, p. 226. A.

3 *Ibid.* vol. II, p. 14, C.

Nomades. Il y en a dont les tentes sont toujours fixées au même endroit. Celles des Nogais de la Crimée, par exemple, dressées dans des vallons très-profonds sur le bord des ruisseaux, & rangées sur une seule ligne, forment des espèces de villages [1].

§ XCIII, l. 7. τὰ μὲν διπλᾶ, τὰ δὲ τριπλᾶ. Tous s'accordent à lire ἁπλᾶ dans le sens de *simples*, au lieu de διπλᾶ *doubles* Il n'y a que Calvus, dont la version porte *duplici*, vraisemblablement parce qu'il avoit trouvé dans ses Mss. cette derniere leçon, que je n'ai point balancé à suivre dans mon texte. On peut encore lire, τὰ μὲν ἁπλᾶ, τὰ δὲ διπλᾶ, ou bien, τὰ μὲν ἁπλᾶ, τὰ δὲ διπλᾶ, τὰ δὲ τριπλᾶ : mais je ne crois pas qu'Hippocrate ait dit, τὰ μὲν ἁπλᾶ, τὰ δὲ τριπλᾶ, en passant brusquement du *simple* au *triple*, sans faire mention du nombre intermédiaire. Quant au sens, cette expression ne peut signifier que la division des tentes des Scythes en deux ou trois compartimens ou loges, division faite par des cloisons, διπλῆν διαφράγματι, comme dit Thucydide [2] en parlant d'une cabane divisée en deux. On peut encore l'entendre du nombre de deux ou trois tentes séparées, comme on en voit aujourd'hui chez les Tatars Mankates (*Voy. la note précédente*); mais ce dernier sens ne me paroît pas si naturel. Car si les tentes des Mankates paroissent être simples & sans aucune division, il ne s'ensuit pas que du temps d'Hippocrate il n'y eût point des hordes ou des peuplades Scythes qui eussent des cabanes plus spacieuses, & divisées par conséquent en plusieurs compartimens. Cela devient d'autant plus probable que les tentes, dont parle notre auteur,

1 *Mémoires du Baron de Tott*, part. II, p. 34 & 77.

2 L. I, 133.

étoient portées par des chariots à quatre ou à six roues; (c'est-à-dire, les tentes divisées en deux par des chariots à quatre, & celles divisées en trois par des chariots à six roues); au lieu que les charrettes que les Mankates emploient pour leurs tentes (vraisemblablement simples) n'ont que deux roues. Je ne puis finir cette note sans parler de l'étrange erreur dans laquelle sont tombés la plupart des interpretes, en s'imaginant contre toute vraisemblance qu'il s'agissoit ici du nombre d'étages, plutôt que des compartimens ou chambres des habitations des Scythes. Dacier, en suivant les traducteurs latins qui l'avoient précédé, a dit, *qui ont jusqu'à trois étages*, sans se douter seulement de l'impossibilité des tentes à trois étages. Le docteur Grimm n'a pas précisément parlé d'*étages*; mais sa traduction me porte à croire qu'il a entendu la couverture simple ou triple qu'on pose au sommet d'une tente; car il traduit, *und wie hæuser mit einem einfachen oder mit einem dreyfachen aufsatze eingerichtet.*

§ XCIII, l. 8. στεγνὰ πρὸς ὕδωρ, κ. τ. λ. Tous s'accordent à lire σλενὰ π. ὕ. Foës présume que Cornarius devoit avoir lu σθεναρά; & Clifton corrige σλεῤῥὰ ou σλερεά. La correction d'Hemsterhuis [1] σλεγνὰ, que j'ai reçue dans mon texte, est d'une telle simplicité & d'une telle évidence, qu'il seroit même superflu de la confirmer par cet endroit d'Hérodote [2], où cet historien parle précisément des feutres avec lesquels les Scythes chauves entouroient également leurs cabanes pratiquées sous des arbres d'une maniere différente : ὑπὸ δενδρέῳ δὲ ἕκαστος

1 *Ad Aristoph. Plut.* p. 369.

2 L. IV, cap. 23.

καἶοίκηἶαι, τὸν μὲν χειμῶνα, ἐπεὰν τὸ δένδρον περικαλύψῃ ΠΙΛΩι ΣΤΕΓΝΩῖ λευκῷ, κ. τ. λ.

§ XCIII, l. 10. *Par deux ou trois paires de bœufs.* Quelquefois ils y attelent auſſi des chameaux. Le nombre des uns & des autres eſt en raiſon de la grandeur des chariots, & de la quantité du bagage qu'ils portent. Suivant Rubruquis on y met juſqu'à onze paires de bœufs ou de chameaux [1]. Les Tatars Mankates attelent ordinairement deux taureaux à leurs chariots, & en mettent quelquefois un troiſieme en flèche [2].

§ XCIII, l. 11. *Qui n'ont point de cornes à cauſe du froid exceſſif.* Hérodote [3] & Strabon [4] diſent la même choſe des bœufs de la Scythie, & ils en aſſignent la même cauſe, le froid, qui, ſelon eux, empêche encore qu'il n'y ait des ânes en Scythie. Quant aux autres bêtes, d'après les relations des voyageurs modernes, on voit dans pluſieurs contrées de la Tatarie des chevres & des moutons ſans cornes; dans d'autres ils en portent, & même plus de deux [5].

§ XCIV, l. 2. ξὺν τοῖσι παιδίοισι. Si cette addition que j'ai faite à mon texte, n'étoit pas ſuffiſamment juſtifiée par mes variantes, je pourrois ajouter ce que dit l'auteur au § CI: τά τε γὰρ ἔρσενα . . . . . κάἶηται ἐν τῇ ἁμάξῃ, κ. τ. λ. Marc-Paul (*not.* § XCIII, l. 5, p. 276) a dit auſſi, *li loro figlivoli & mogli.*

§ XCIV, l. 3. *Suivis de leurs troupeaux.* Ce ſont

1 Witzen, *Noord en Ooſt Tartarye*, vol. I, p. 24.

2 Pallas, *Voyage en Ruſſie*, T. V. p. 156.

3 L. IV, cap. 28 & 29.

4 L. VII, p. 471.

5 Pallas, *Voyage en Ruſſie*, vol. I, p. 522, 628, vol. III, p. 432, vol. IV, p. 234.

exactement des peuples paſteurs, comme ſont les Arabes de l'Afrique ; & c'eſt encore une conformité de plus que les Scythes ont avec les Egyptiens (*not.* § XCI, l. 4, p. 269). Je crois que c'eſt dans ce genre de vie qu'il faut chercher l'origine du ſurnom de *tchoban* (*berger*), que portoient les princes ou Kans de la Crimée, de la branche de Gingis-Kan, & non dans la tradition fabuleuſe rapportée par Tott [1].

§ XCIV, l. 7. *Ils mangent des viandes cuites, & boivent du lait de jument.* C'eſt preſque le même régime qu'obſervoient, ſelon Hérodote, les Nomades de la Lybie, ainſi que les Ethiopiens. Il dit, en parlant des premiers, οὕτω μὲν μέχρι τῆς Τριτωνίδος λίμνης ἀπ' Αἰγύπτου νομάδες εἰσὶ κρεοφάγοι τε καὶ γαλακτοπόται Λίβυες [2] ; & au ſujet des ſeconds, σίτησιν δὲ εἶναι κρέα τε ἑφθὰ, καὶ πόμα, γάλα [3]. Les Scythes, ſuivant Strabon [4], outre les viandes ordinaires, faiſoient encore uſage de chair de cheval. Ce n'eſt donc que d'après l'uſage plus fréquent & plus généralement adopté parmi les peuples paſteurs, de ſe nourrir de lait, qu'Homere donne aux Scythes le nom d'ἱππημολγοὺς γαλακτοφάγους *. Les paſteurs des Alpes, Nomades [5] comme les Scythes, ſe nourriſſent, comme ces derniers, de lait, ou pour mieux dire, de ſes décompoſitions. Le fromage & le *ſerêt* ſont

1 *Mémoires*, part. II, 154, 155, not.

2 L. IV, cap. 186.

3 L. III, cap. 23.

4 L. VII, p. 461.

* *Iliad.* XIII, 5, 6. Je corrige en paſſant les Scholies publiées par d'Anſſe de Villoiſon : τινὲς δὲ τούτους ΣΠΑ'ΡΜΑΤΑ φασὶ, en liſant : τ. δ. τ. ΣΑΥΡΟΜΑ'ΤΑΣ (ou Σαρμάτας) φασί.

5 Coxe, *Lettres ſur la Suiſſe*, P. I, p. 250, 252, 283, ſq. de la traduction françoiſe.

leurs

leurs alimens solides, & le petit-lait est leur boisson. Ce *serêt* qui a une grande analogie avec l'*hippace* (*note* § XCIV, l. 8 & 10.) est le précipité de la partie séreuse du lait, & il leur sert de pain [1].

§ XCIV, l. 8. *μετέρχονται.* Pour peu qu'on soit familiarisé avec les auteurs grecs, on sentira bien que le ΜΕΤΕ'ΡΧΟΝΤΑΙ convient mieux ici que le simple ἔρχονται des autres éditeurs. Lucien, en comparant avec ces transmigrations continuelles des Scythes la conduite d'un gourmand, qui, dans un repas, changeoit à tout moment de place pour se transporter aux endroits de la table les mieux garnis, dit avec autant d'élégance que de fine plaisanterie : ἐδείπνει, ὥσπερ οἱ Σκύθαι, πρὸς τὴν ἀφθονωτέραν τροφὴν ΜΕΤΕΞΑΝΙΣΤΑ'ΜΕΝΟΣ, καὶ τοῖς περιφέρουσι τὰ ὄψα συμπερινοστῶν [2].

§ XCIV, l. 8. *Du lait de jument.* On a prétendu que dans toute la Tatarie les vaches ne souffrent point qu'on les traie ; que, quoiqu'elles nourrissent leurs veaux, d'abord qu'on les leur ôte elles ne se laissent plus approcher, & perdent incessamment leur lait, ensorte que c'est une espece de nécessité qui a introduit l'usage du lait de jument chez les Tatars [3]. Mais, d'après le rapport de Pallas, il paroît qu'ils ne préferent le lait de jument à celui de vache, ou à tout autre, que parce que pour peu qu'il s'aigrisse, il devient spiritueux, & que deux ou trois grandes écuellées suffisent pour les griser. Ils appellent ce lait aigri *koumiss*. On ne l'emploie en été que pour la boisson ordinaire, & pour en tirer par la distillation une espece d'eau-de-vie, qu'ils nomment

1 Coxe., *ibid.* p. 247.
2 *Conviv. S. Lapith.* T. IX, p. 56, edit. Bipont.
3 *Encyclopédie*, à l'article *Tartares.*

araka [1]. Le même auteur ajoute que les femmes Tatares traient les jumens toutes les heures ; mais qu'on ne trait les vaches que deux fois par jour. Il assure qu'on ne peut faire du beurre de ce lait de jument, comme quelques-uns l'ont prétendu. D'autres avoient attribué cette prédilection des Tatars pour le lait de jument, à l'opinion qu'ils ont de sa vertu d'engraisser & de fortifier le corps [2]. Ce *koumiss*, ou ce lait aigri, que Marc-Paul appelle *chemurs* [3], & Rubruquis, *kosmos* [4], est peut-être la même chose que l'ὀξύγαλα de Strabon. Ce géographe, en parlant des Nomades, s'exprime ainsi : Νομάδας εἶναι, τρεφομένους κρέασιν ἄλλοις τε καὶ ἱππείοις· ἱππείῳ δὲ καὶ τυρῷ, καὶ γάλακτι, καὶ ὀξυγάλακτι. τοῦτο δὲ καὶ ὄψημά ἐστιν αὐτοῖς κατασκευασθέν πως [5] : j'observe en passant que l'ὄψημα est synonyme d'ὄψον. Hesychius explique ὄψου par παντὸς προσοψήματος. Quoi qu'il en soit de la nature du *koumiss*, les Anglois, qui ont appris des Russes la maniere de le préparer, l'ont employé, dit on, avec succès dans la phthisie & dans l'ectisie [6]. Cela me rappelle cet endroit d'Hippocrate que j'ai voulu mal-à-propos corriger, (§ XLVIII, l. 15, p. 130) pour ne l'avoir pas d'abord compris. Il y est question d'une espece de phthisie tuberculeuse, à laquelle l'auteur donne le nom de πλευμονίς. Entre autres remedes il prescrit le *lait de jument agité ou battu à la maniere des Scythes :* Πινέτω δὲ καὶ τὸ ἵππειον γάλα ΣΕΣΕΙΣΜΕ΄ΝΟΝ [7]. J'ajoute,

1 Pallas, *Voyage en Russie*, T. I, p. 506 - 509 & 610.

2 Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, vol. I, p. 81.

3 *Viaggi di Ramusio*, vol. II, cap. 45, p. 14, D.

4 Witzen, *ubi supra*, p. 24.

5 Strabon, L. VII, p. 461.

6 *Journ. de Médec.* vol. LXXVIII, p. 298.

7 Hippocrat. *de intern. affectionib.* T. II, p. 202.

à la maniere des Scythes, parce qu'en comparant cet endroit avec celui où le même auteur décrit la maniere dont les Scythes battent le lait, pour en séparer les diverses substances qui le composent, ἐγχέοντες γὰρ τὸ γάλα ἐς ξύλα κοῖλα ΣΕΙΟΥΣΙ *, on voit clairement que ce γάλα σεσεισμένον, si ce n'est pas le véritable *koumifs* des Tatars d'aujourd'hui, est une espece de *lait de beurre*, ou plus littéralement, *bas-beurre*. Ainsi des deux leçons σεσεισμένον, *battu*, & σεσησμένον, *filtré*, que Calvus paroît avoir trouvées dans ses Mss., c'est la premiere qu'il faut conserver, d'autant plus que, de l'aveu même de Foës (qui a été, comme moi, trompé par la version de Cornarius), elle est la seule qui existe dans les Mss. & dans les éditions d'aujourd'hui [1].

§ XCIV, l. 8. *Dont ils font aussi une espece de fromage qu'ils appellent hippace.* C'est vraisemblablement ce lait desséché & converti en une espece de pâte, que les Tatars font encore dans l'usage de porter avec eux dans leurs expéditions militaires [2], & qui paroît une substance semblable ou analogue au *serêt* des Nomades des Alpes (*Voyez not.* § XCIV, l. 7, p. 281). Cependant, si l'on en croit Hesychius [3], on donnoit encore le nom d'*hippace* au lait *aigri*, dont nous avons parlé dans la note précédente.

§ XCIV, l. 10. ἱππάκην, *hippace*. Ce mot, semblable, quant à la forme, aux mots barbares ἀϐυρτάκη **, &

* Ce passage intéressant est rapporté en entier plus bas, *not.* § XCIV, l. 10.

1 Foës, *not. in lib. de intern. affectionib.* p. 701.

2 *Viaggi di Ramusio*, vol. II, cap. 47 p. 15, A, sq.

3 *In* ἱππάκη.

** Le nom d'ἀϐυρτάκη (*abyrtacc*), ainsi que la chose qu'il signi-

ῥαδινάκη, a, comme ces derniers, l'air d'une origine étrangere; d'autant plus que l'auteur du traité *de morbis*, en nous enseignant la maniere dont les Scythes faisoient leur *hippace*, dit expressément que c'étoient les Scythes mêmes qui lui donnoient ce nom. « Les Scythes (dit-il) » après avoir versé le lait dans des vaisseaux de bois, » le battent jusqu'à ce qu'il se sépare en trois parties » distinctes. La plus légere & la plus huileuse, qu'ils » appellent *le beurre*, vient surnager à la surface. La » partie la plus pesante gagne le fond, & c'est à cette » partie qu'ils donnent le nom d'*hippace* après l'avoir » fait sécher. Ce qui reste au milieu de ces deux parties est » le *petit-lait*». ἐγχέοντες γὰρ τὸ γάλα ἐς ξύλα κοῖλα, σείουσι. τὸ δὲ ταρασσόμενον ἀφριᾷ καὶ διακρίνεται· καὶ τὸ μὲν πῖον, ὃ βούτυρον * καλέουσιν, ἐπιπολῆς διίσταται, ἐλαφρὸν ἐόν.

sioit, sont passés des Medes chez les Grecs. C'étoit une espece de sauce composée de porreaux, d'une espece de cresson (dont les Perses faisoient leurs délices), de jus de grenade, &c. Théopompe, en parlant de cette sauce, dit dans son Thésée :

Ἥξει δὲ Μήδων γαῖαν, ἔνθα καρδάμων
Πλείστων ποιεῖται καὶ πράσων ἀβυρτάκη.

Voy. Suidas, *in* Ἀβυρτάκη, & Perizonius, *ad Ælian. V. H* L. III, cap. 39. Quant au mot ῥαδινάκη, c'étoit, suivant Hérodote (L. IV, cap. 119), le nom que les Perses donnoient à une espece d'huile minérale ou *naphthe*.

* Le mot βούτυρον, que j'ai rendu par *beurre*, n'existoit pas encore dans la langue, du temps d'Hippocrate; & cela même prouve que le livre d'où j'ai tiré ce passage appartient à un écrivain postérieur à Hippocrate. Il faut observer de plus que cette partie du lait à laquelle il donne le nom de βούτυρον, étoit plutôt une *créme* qui contenoit en beaucoup plus grande quantité des parties caséeuses que des parties butyreuses; puisque le lait de jument ne donne guere de beurre (*Voy. not.* § XCIV, l. 8, p. 282).

τὸ δὲ βαρὺ καὶ παχὺ κάτω ἵσταται, ὃ καὶ ἀποκρίναντες ξηραίνουσιν· ἐπὴν δὲ παγῇ καὶ ξηρανθῇ, ἱππάκην μὲν καλέουσιν. ὁ δὲ ὀῤῥὸς τοῦ γάλακτος ἐν μέσῳ ἐστίν *. C'eſt d'après ce texte que je me ſuis cru autoriſé à dire dans ma verſion « qu'ils appellent *hippace* ». Cependant il n'y a pas de doute que le mot ἱππάκη, ainſi que je l'ai déja obſervé (*not.* § LXXXIV, l. 15) ne ſoit un dérivé d'ἵππος, *jument*. Théophraſte [1] parle auſſi de cette *hippace*, à l'occaſion d'une racine douce qui vient en Scythie, près du Palus-Méotide, & qui, ſelon lui, a la propriété d'appaiſer la ſoif, ſi on la tient dans la bouche : δύναται δὲ καὶ τὴν δίψαν παύειν, ἐάν τις ἐν τῷ στόματι ἔχῃ. διὸ ταύτῃ τε καὶ τῇ ἱππάκῃ διάγειν φασὶ τοὺς Σκύθας ἡμέρας ἕνδεκα καὶ δώδεκα. Pline [2], en copiant cet endroit du Naturaliſte grec, a pris l'*hippace* pour une plante douée de la même vertu d'appaiſer la ſoif, que poſſédoit la racine douce, *idem præſtat apud eoſdem hippace dicta*, quoiqu'il reconnoiſſe ailleurs [3] que l'hippace n'étoit que du fromage de jument. Cependant le paſſage de Théophraſte, que Mercuriali regarde auſſi comme obſcur [4], ne préſente aucune équivoque. Il y eſt dit ſimplement que les Scythes pouvoient paſſer pluſieurs jours ſans prendre d'autre nourriture que l'hippace & la racine douce; ce qui ſignifie qu'ils prenoient la premiere comme aliment, & qu'ils ſe ſervoient

* A ce récit (pris du IVe livre *de morbis*, T. II, p. 144) Hérodote ajoute une autre particularité, ſavoir, que les Scythes employoient à ce travail des eſclaves priſonniers de guerre, auxquels ils crevoient les yeux (Hérodot. L. IV, cap. 2).

1 *Hiſtor. Plantar.* L. IX, cap. 13.

2 L. XXV, cap. 44.

3 L. XXVIII, cap. 34.

4 Mercurial. *Var. lection.* L II, cap. 26.

de la ſeconde au lieu de boiſſon, puiſqu'elle poſſédoit la vertu d'étancher la ſoif. C'eſt ſans doute à ces deux ſubſtances que Plutarque [1] fait alluſion lorſqu'il dit : τὰ δ᾽ ἄλιμα ταῦτα καὶ ἄδιψα φάρμακα μᾶλλον ἢ σιτία, πυνθάνομαι καὶ μέλι, καὶ τυρὸν βαρβαρικὸν δέχεσθαι. Ce fromage des barbares n'étoit autre choſe que l'*hippace*, comme le miel pouvoit très-bien être le ſuc de la *racine douce*.

§ XCV, l. 1. περὶ δὲ τῶν ὡρέων, κ. τ. λ. La leçon περί τε τῶν ὡρέων non-ſeulement contredit la regle grammaticale qui exige ici un δὲ à la ſuite du μὲν du précédent §, mais elle donne auſſi lieu à l'équivoque, puiſqu'elle ſuppoſeroit qu'Hippocrate dit avoir déja parlé des objets qu'il n'a pas encore traités. On s'apperçoit en effet de cette équivoque dans les verſions, mais ſur-tout dans celle de Calvus, qui, ayant placé un *diximus* avant les mots κέεται γὰρ ὑπ᾽ αὐτῇσι τῇσι ἄρκτοισι, en a abſolument eſtropié le ſens. Il eſt vrai que l'auteur a déja dit quelque choſe ſur l'uniformité de la figure des Scythes; mais il n'a pas encore dit un ſeul mot ni de la nature de leurs ſaiſons, ni du peu de fécondité des hommes, ni de la rareté & de la petiteſſe des animaux. C'eſt dans la ſuite du diſcours qu'il traite ces matieres, & qu'il revient encore à l'article de l'uniformité de la figure pour en expliquer la cauſe, dont il n'avoit pas encore parlé non plus. Ainſi il me paroît certain qu'il faut lire περὶ δὲ, quoique je ne diſconvienne point qu'il n'y ait une lacune dans l'endroit du texte où Calvus a placé le mot *diximus*. C'eſt pour remplir cette lacune que j'ai mis dans ma verſion ces mots enfermés entre deux crochets, *on doit les attribuer aux cauſes ſuivantes*.

1 *De ſanit. tuend.* T. VI, p. 599.

§ XCV, l. 6. *Et plus petits qu'ailleurs.* Strabon dit [1] que les chevaux des Scythes sont petits ; mais que leurs moutons sont grands. Ce phénomene doit varier d'après les différentes latitudes de la Tatarie. Il est de fait qu'à mesure qu'on avance vers les terres arctiques, les hommes & les animaux y diminuent de taille. Les Lapons, les Esquimaux, les Groenlandois, &c. ont la taille médiocre, ainsi que les animaux de ces contrées glaciales. Dans les climats même tempérés, la seule élévation du terrein suffit souvent pour présenter le même phénomene. Dans les montagnes de l'Auvergne, par exemple, les animaux sauvages sont plus petits que dans les vallées [2]. Il arrive à ces animaux ce qui arrive à l'homme pendant la saison du froid : les enfans, dont l'accroissement est si sensible en été, n'en prennent presque aucun en hiver. Quant à la Tatarie, Pallas observe que le Souslik, l'animal le plus commun, & qui est une espece de muset (*mus citillus*), y est plus grand dans la partie méridionale & orientale, qui s'étend depuis le Volga jusqu'à la Sibérie [3]. Il observe encore que chez les Tatars Katschintzi, l'air des montagnes empêche les bestiaux de devenir très-gros [4]. Les moutons Kalmoucks à large queue, dégénerent & deviennent plus petits quand ils passent en Sibérie [5]. Le contraire a lieu dans les pays chauds : les Anciens avoient déja observé que les animaux étoient beaucoup plus grands aux Indes que

1 L. VII, p. 471.

2 *Mém. de la Soc. Roy. de Médec.* années 1782 & 1783, P. II, p. 290, 291.

3 Pallas, *Voyage en Russie*, vol. I, p. 197.

4 Idem, *Ibid.* vol. III, p. 431.

5 *Comment. de reb. in Sc. nat. & Med. gest.* vol. II, p. 492.

par-tout ailleurs [1]. En Afrique les ânes sont d'une stature grande & très-robustes, au lieu que dans les parties septentrionales de l'Europe ils sont très petits & sans force [2]. Il faut cependant convenir que cette influence du climat ne regarde que certaines especes d'animaux; & qu'il y en a d'autres qui viennent mieux dans les climats froids que dans les climats chauds. Quant à l'homme, indépendamment du climat, l'espece de nourriture ou le régime dont il fait usage, joint à d'autres causes physiques ou morales, peut modifier sa stature au point de la changer même à différentes époques. Par exemple, en Suede, on s'est assuré, par des recherches faites sur des squeletes anciens, que les hommes ne sont plus aussi grands qu'ils l'étoient, il y a quelques siecles. On attribue cette diminution de stature au changement de régime qui suivit l'introduction du christianisme dans ce royaume [3].

§ XCV, l. 8. ῥιπαίοισι. Les Anciens appelloient ces monts ὄρη ῥιπαῖα [4], ou simplement ῥιπαὶ [5] sans aspiration; & je n'ai écrit *Riphées* que pour me conformer à l'orthographe de Virgile, de Pline, de Pomponius Mela, &c. adoptée par les François. Les uns prétendent que ce nom leur a été donné à cause de l'impétuosité (en Grec ῥιπὴ) des vents qui partent de ces monts; d'autres aiment mieux lui donner une origine Scythe, en le dérivant du mot Tatar *rifaet*, qui signifie *haut*, *elevé*. Quant à

1 Herodot. L. III, cap. 106.

2 Buffon, *Histoir. nat.* T. IV, p. 397.

3 *Comment. de reb. in Sc. nat. & Medic. gest.* vol. XV, p. 596.

4 Hesychius, *in* Ῥιπαῖα.

5 Aristot. *Meteorol.* L. I, cap. 13. Cf. & Scholiast. *ad Sophocl. Œd. Col.* 1248.

la

la chose même, les Anciens avoient des idées si confuses sur les *monts Riphées*, & notamment sur leur position géographique, qu'il seroit inutile d'entrer dans aucune discussion sur ce sujet. On peut consulter les auteursqui en ont parlé [1]. Il ne faut pas cependant s'imaginer que les Anciens ayent parlé de montagnes qui n'ont jamais existé. Il est plus que probable que leurs *monts Riphées* sont les *monts Ouralsks* ou *Urals*, qui séparent la Russie de la Sibérie. (*cf. not.* § LXXVII, l. 3). On les appelle encore *montagnes de Werchotur*, du nom de la ville *Werchoturie*, suivant Busching, ou *Verkotourié*, comme l'écrit Pallas. Ils portoient anciennement le nom de *porte de fer*, & ils ont pris dans la suite celui de *monts Jugoriens*. Suivant Pallas, les Baschkirs les appellent *Oural-Taou*, c'est-à-dire *montagne de la ceinture*. Ils forment une chaîne continue, qui commence dans la province d'*Ufa*, entre les contrées supérieures des fleuves *Ural* ou *Jaïk* & *Bielaïa*, &, qui prend ensuite sa direction du Sud au Nord vers la mer glaciale, en faisant plusieurs détours, mais sans aucune interruption [2]. La partie septentrionale de ces montagnes porte le nom russe de *Severnoï Poïassovoï-Kamen* [3], & la partie méridionale, celui de *Obstchei-sirt* [4].

§ XCV, l. 8. *La Scythie est située précisément sous l'Outse & sous les monts Riphées.* Cela doit s'entendre

1 Plin. L. IV, cap. 12, Mela, L. III, cap. 5, Casaub. *in Athen.* L. VI, cap. 4, p. 255. sq. Cf. Vibius Sequester, *de fluminib. &c.* édit. Oberlin, 1778, p. 364 sq.

2 Busching *géograph.* T. II, de la trad. Franç. édit. de 1783, p. 450 & 488. & Pallas, *Voyag. en Russie*, T. II de la trad. Franç. in 4o, p. 98 & 376.

3 Pallas *ibid.* p. 359.

4 Idem, *ibid.* T. I, p. 696, & T. V, p. 93.

de la partie la plus septentrionale de la Tatarie près de la mer glaciale, de la Sibérie, des Ostiacks & des Samoyedes, que les Anciens comprenoient sous le nom général de *Scythes.* Mais ce n'est pas seulement à cause de la latitude que la Tatarie est froide. L'élévation & l'inégalité de son terrein, le défaut de culture (*not.* § LXXVIII, l. 3) & d'autres causes physiques la rendent encore plus froide qu'elle ne devroit être, au point que dans sa partie méridionale, au même degré de latitude que la France, on éprouve un plus grand froid que dans cette derniere. Du temps de Strabon, les eaux du Palus-Méotide geloient si fort qu'on pouvoit le traverser sur des chariots : τῶν δὲ πάγων ἡ σφοδρότης, μάλιστα ἐκ τῶν συμβαινόντων περὶ τὸ στόμα τῆς Μαιώτιδος δῆλός ἐστιν· ἁμαξεύεται γὰρ ὁ διάπλους ὁ εἰς Φαναγορίαν ἐκ τοῦ Παντικαπαίου, ὥστε καὶ ΠΗΛΟ'Ν εἶναι καὶ ὁδόν [1]. Je corrige ce passage, qui a fort embarrassé les critiques, en lisant . . . . . ὥστε καὶ ΠΛΟΥ͂Ν εἶναι καὶ ὁδὸν, *de maniere qu'on peut faire le même chemin dans des temps différens sur un vaisseau comme sur une voiture.* ὁδὸς & πλοῦς, quand ils sont opposés l'un à l'autre, signifient, le premier, *chemin par terre*, & le second *chemin par eau.* C'est dans ce sens qu'Hérodote les emploie, lorsqu'il dit : μέχρι μέν νυν τεσσέρων μηνῶν ΠΛΟ'ΟΥ καὶ ʽΟΔΟΥ͂ γινώσκεται ὁ Νεῖλος [2]. Il s'est glissé également une erreur dans ce que cet historien ajoute immédiatement, & que je copie sur l'édition de Borheck, la seule que je possede : πάρεξ τοῦ ἐν Αἰγύπτῳ ʽΡΕ'ΥΜΑΤΟΣ. ΟΥ͂ΤΟΙ γὰρ συμβαλλομένῳ μῆνες εὑρίσκονται, κ. τ. λ. Je la corrige en lisant. . . . ʽΡΕ'ΥΜΑΤΟΣ. ΤΟΣΟΥ͂ΤΟΙ γὰρ, κ. τ. λ.

1 Strab. L. VII, p. 472.

2 Herodot. L. II, cap. 31.

§ XCV, l. 12. τὰ ἔυδια πνέυματα. Je ne crois pas avoir manqué au devoir d'un éditeur en changeant le mot διαπνέυματα, qui n'est pas même grec, en ἔυδια πνέυματα. Ma correction est d'ailleurs justifiée par son opposé πνέυματα ψυχρὰ du § suivant. (*Voy. aussi not.* § LXI, l. 2, p. 157).

§ XCVI, l. 1. *Les vents froids & septentrionaux y soufflent constamment.* En Tatarie les vents du Nord sont beaucoup plus vifs & plus pénétrans qu'en tout autre pays situé sous la même latitude. Aussi les Tatars ont-ils la précaution de tourner les portes de leurs tentes, & même de leurs demeures fixes du côté du midi [1].

§ XCVI, l. 2. *Ils viennent des montagnes . . . . presque inhabitables à cause de l'excessive humidité qui y regne*, &c. Cette observation s'accorde parfaitement avec ce que dit Pallas, & prouve en même-temps l'identité des monts *Ouralsks* avec les monts *Riphées* des Anciens (*not.* § XCV, l. 8 p. 289). Suivant ce célebre voyageur, « cette chaîne de montagnes est très-élevée & entiérement couverte de forêts. Quoique composée de rocs, » elle est fort humide ; pour peu qu'il pleuve, on » marche continuellement dans l'eau & dans la bourbe, » & même sur sa cime la plus élevée. Cette humidité » provient des brouillards & des vapeurs qui s'élevent » au-dessus de ces hautes montagnes, sur lesquelles il » s'en éleve d'autres encore plus élevées [2] ».

§ XCVI, l. 4. ὑπὸ τουτέων δὲ ΔΥΣΟΊΚΗΤΑ ἐστι. A la place de δυσοίκητα un de mes deux Mss. porte διοικητά ; & je ne doute point que les copistes n'aient subs-

1 Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, Part. I, p. 24. Voy. & *Viaggi di Ramusio*, vol. II, cap. 45, p. 14. C.

2 Pallas, *Voyag. en Russie*, T. II, p. 99.

titué par diſtraction ce dernier mot, ainſi que le δυσοίκητα au mot Α'Ο'ΙΚΗΤΑ, comme ils ont confondu le διπλᾶ avec l'ἁπλᾶ (§ XCIII, l. 7, p. 277). Je ſuis d'autant plus blâmable de n'avoir pas oſé introduire dans le texte cette conjecture qu'Hérodote, & enſuite Ariſtote, ſe ſont ſervi de la même expreſſion en parlant de ces mêmes contrées ſeptentrionales : τὰ ὑπὸ τὴν Α'ρκτον Α'Ο'ΙΚΗΤΑ δοκέει εἶναι, διὰ τὰ ψύχεα[1], & τά θ'ὑπὸ τὴν Α'ρκτον Υ'ΠΟ ψύχους Α'ΟΙ'ΚΗΤΑ[2]. Les regles de la langue, jointes à ce dernier paſſage, m'ont du moins autoriſé à changer en ὑπὸ τουτέων l'ἀπὸ τουτέων de mon texte.

§ XCVI, l. 7. τὸν μὲν χειμῶνα ἀιεὶ εἶναι, τὸ δὲ θέρος ὀλίγας ἡμέρας, καὶ ταύτας μὴ λίην. *Ils vivent dans un hiver perpétuel, n'ayant que quelques jours d'été, qui ne ſont pas même aſſez chauds.* Hérodote, en parlant de la Scythie, dit que l'hiver y dure huit mois de l'année, & que pendant les quatre autres il y fait froid[3]. C'eſt avec la même rigueur que le froid ſe fait ſentir dans la Thrace, contrée voiſine de la Scythie, quoique beaucoup plus méridionale. Stratonique, fameux par ſes plaiſanteries & ſes bons mots, a parodié cette obſervation d'Hérodote & d'Hippocrate, en parlant de la température d'Ænos, ville de la Thrace : ἐν Αἴνῳ δὲ ἔφη τοὺς μὲν ὀκτὼ μῆνας εἶναι ψῦχος, τοὺς δὲ τέτταρας, χειμῶνα[4], *à Ænos le froid regne pendant les huit mois, & l'hiver occupe le reſte de l'année.* Auroit-il par hazard dit .... εἶναι χειμῶνα, τοὺς δὲ τέτταρας ψῦχος ..... *le froid regne pendant les quatre mois, & l'hiver occupe*

1 Herodot. L. V, cap. 10.

2 Ariſtot. *Meteorol.* L. II, cap. 5.

3 Herodot. L. IV, cap. 28.

4 Apud Athen. L. VIII, p. 351.

le reste de l'année? Cela auroit été plus piquant ; & l'on sait d'ailleurs que les hivers de la Thrace sont très-longs. Quoi qu'il en soit, cette constitution de l'atmosphere, comme je l'ai deja observé (*not.* § XCV, l. 8, p. 290), tient à différentes causes. Hésiode se plaint du froid d'Ascra, sa patrie adoptive, située en Béotie, qui, plus marécageuse & infiniment moins cultivée de son temps qu'elle ne l'a été dans la suite, devoit être un séjour fort désagréable dans toutes les saisons :

. . . . *ὀϊζυρῇ ἐνὶ κώμῃ,*

Ἄσκρῃ, χεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλέῃ, οὐδέ ποτ' ἐσθλῇ [1].

§ XCVI, l. 10. *ἀλλ' ἀνάντεα ἀπὸ τῶν ἄρκτων αὐτόθι.* Je doute fort que les interpretes aient bien saisi le sens de cette expression. Dacier a traduit *entierement exposées au Nord*. La version italienne porte *sottogiaciono a tramontana in guisa di piaggia* [2], & la traduction hollandoise, *maer onder de beeren steil* [3]. Tout cela ne paroît pas fort clair. Clifton, malgré la peine qu'il s'est donnée pour éviter l'obscurité, semble dire tout le contraire de ce que l'auteur vouloit dire ; car il traduit, *but rising higher and higher towards the North or under the bears*. D'après cette version, la Scythie va toujours en s'élevant du Sud au Nord, ou vers le pole arctique ; au lieu que, suivant Hippocrate, elle se prolonge en s'élevant du Nord au Sud. Cette derniere observation est conforme à celles des Modernes, qui regardent la Tatarie comme un plateau élevé fort audessus du niveau des mers circonvoisines ; ce qui a fait dire à Montesquieu que la Tatarie est une espece de *mon-*

1 Hesiod. *Oper. & Dies*, 598.
2 *Viaggi di Ramusio*, T. II, f°. 198.
3 Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, &c. T. I, p. 94.

tagne plate. Mais cette élévation se fait sur-tout remarquer, en partant des points qui forment les côtes de la mer Glaciale, & en s'avançant vers les sources des fleuves nombreux qui s'y jetent ; car on compte plus de vingt-trois rivieres, tant grandes que petites, qui coulent vers le Nord, & qui se déchargent dans cette mer [1]. La même pente s'observe encore tout autour des côtés qui aboutissent à la mer Baltique, à la mer Noire, à la mer Caspienne, à la mer des Indes, & à l'Océan oriental [2].

§ XCVI, l. 10. *Car ce sont de hautes plaines nues qui commencent près de l'Ourse, &c.* Les Anciens ont très-bien connu cette élévation du terrein, commune à toute la partie septentrionale du globe [3]. Elle explique les froids plus rigoureux qu'on éprouve dans certaines contrées de la Tatarie, relativement à d'autres pays de la même latitude (*Voyez not.* § XCV, l. 8, p. 290), & rend raison d'un phénomene rapporté par Gmelin [4]. Il observe qu'en Sibérie on voit des plantes tendres fleurir & porter des fruits dans les mois de Mars & d'Avril, malgré la rigueur du climat, & résister aux froids tardifs qui surviennent dans cette saison. On ne peut expliquer ce phénomene que par le court séjour que les neiges y font, à cause de la déclivité du terrein ; puisque ces mêmes plantes, transplantées à Pétersbourg & en Allemagne, n'ont pu y prospérer ni au printemps ni pendant l'automne.

§ XCVII, l. 1. *Les animaux y sont assez petits, &c.* Voyez not. § XCV, l. 6, p. 287.

1 Bailly, *Lettres sur l'Atlantide*, let. 19me & 23me, p. 235 & 386.

2 *Encyclop. méthod.* Géograph. T. III, art. *Tartarie.*

3 Aristotel. *Problem.* XXVI, 15.

4 *Comment. de reb. in Sc. nat. & Medic. gestis*, vol. II, p. 492.

§ XCVII, l. 6. *μεταλλάσσουσαι.* J'ai préféré cette leçon au *μεταβάλλουσαι* des autres, qui non-ſeulement a l'air d'une explication marginale, mais dont il réſulte encore le concours déſagréable pour l'oreille, *μεταβολαὶ μεταβάλλουσαι.* La même confuſion a eu lieu dans ce paſſage de Platon : *ταχὺ δὲ μεταβάλλουσι τάς τε ἰδέας καὶ τὴν δύναμιν εἰς ἀλλήλους*[1], où Henri Etienne vouloit avec raiſon qu'on remplaçât le *μεταβάλλουσι* par le *μεταλλάσσουσι* qu'on trouve dans d'autres Mſs. Ceux qui l'ont blâmé de ce choix n'avoient point fait attention que Platon dit encore plus bas : *πάντως τοὔνομα οὐδεὶς αὐτοῖς εἴωθε μεταλλάττειν*[2], avec cette différence qu'il l'emploie ici dans le ſens tranſitif.

§ XCVII, l. 8. *De-là vient cette uniformité, &c.* Voyez plus bas *not.* § XCIX, l. 1 & 5, p. 299.

§ XCVII, l. 10. *Vêtus & nourris de la même maniere en eté qu'en hiver.* Dans les pays très-froids comme dans les pays très-chauds, on ne connoît guere qu'une maniere de ſe nourrir & de s'habiller. Proſper Alpin obſerve qu'en Egypte il y a bien des gens qui marchent pieds nuds dans la ſaiſon froide, & qui ne ſont pas plus habillés que dans la ſaiſon chaude [3]. Leur vêtement ſe borne à une ſimple chemiſe bleue ; & les enfans y ſont toujours nuds [4]. Les Lapons, ainſi que les payſans Suédois, portent ordinairement les mêmes habits en été qu'en hiver [5]. Quant aux Tatars, il doit en être de même pour ceux qui habitent la partie la

1 Plat. *in Politic.* T. VI, p. 75.
2 Idem, *ibid.* p. 77.
3 Proſp. Alp. *de Medic. Ægypt.* cap. XIV, p. 26.
4 Voy. Tott, *Mémoires*, Part. 4, p. 44.
5 *Comment. de reb. in Sc. nat. & Medic. Geſtis*, vol. XI, p. 415.

plus septentrionale de la Tatarie. Les plus méridionaux ont une maniere de vivre plus analogue à la latitude qu'ils occupent. Les Kalmouks connoissent des habits d'été & d'hiver ; dans cette derniere saison ils se servent de manteaux de feutre [1]. Il en est de même des Tatars de la Crimée. Pour ce qui est de la nourriture, on sent bien que dans les pays où la température chaude ou froide n'éprouve guere de variations, elle doit être fort simple, & se borner pour les pays chauds à un très petit nombre de végétaux, comme pour les pays froids aux seuls animaux que la chasse procure, ou que l'homme s'est associé pour ses besoins, ainsi qu'on l'observe chez les peuples chasseurs ou pasteurs. Nous avons déja vu (*not.* §. XCIV, p. 280-286.) que la nourriture habituelle des Tatars se bornoit aux viandes cuites & au laitage. Pendant l'hiver, où le lait de vache & de jument est plus rare, ils sont obligés de se servir d'une boisson qu'ils préparent avec de l'eau de glace, du miel & du millet [2].

§ XCVII, l. 13. *Ils sont d'ailleurs paresseux, &c.* Buffon prétend le contraire ; mais c'est par opposition à l'extrême indolence des Chinois, auxquels il compare les Tatars [3]. En général la remarque d'Aristote, que les peuples Nomades sont naturellement paresseux [4], est confirmée par l'expérience. L'activité qu'on observe chez eux, leur vient, pour ainsi dire, par accès, & ils retombent bientôt dans l'inaction la plus complette, dès que la passion ou le caprice qui les avoit fait agir cesse.

1 Pallas, *voyag. en Russie*, vol. I, p. 501.

2 Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, Part. I, p. 24.

3 *Histoir. natur.* T. III, p. 384.

4 Aristotel, *de Republica*, L. I, cap. 8.

Ou

Ou ils agissent au point de s'épuiser de fatigue, ou ils croupissent dans la paresse & dans l'indolence; ils ne connoissent point de milieu. Pallas, en parlant des Kalmoucks, fait la même observation qu'Aristote : *Ils sont*, dit-il, *paresseux ..... il est assez naturel que tous les peuples Nomades, libres & sans ambition, aiment beaucoup l'oisiveté* [1]. Le même voyageur attribue l'embonpoint excessif des Tatars Kirguis à la vie oisive qu'ils menent [2]. Il n'en est pas de même des femmes Tatares : autant les hommes sont paresseux, autant il est rare de les voir oisives [3]; c'est que chez les peuples sauvages ou barbares, les femmes en général sont traitées en esclaves. Si Hippocrate accuse les femmes Scythes de la même indolence (Voy. ci-dessous § CIV, CV), il entend par là les femmes des grands & des notables de la nation, comme il est aisé de s'en convaincre, par le parallele qu'il fait entr'elles & leurs esclaves.

§ XCVIII, l. 2. *Tellement chargé d'embonpoint qu'on n'y peut distinguer les articulations.* Cela est vrai de certaines hordes Tatares. Les Kirguis, par exemple, & les Baschkirs, sont si gros, qu'ils peuvent à peine se remuer. C'est cet embonpoint excessif qui a vraisemblablement donné lieu à la fable que Witzen rapporte d'après Carpin; savoir, qu'au Sud d'une certaine ville appelée *Chanyl*, il y a un grand désert, où l'on trouve des Sauvages, qui ne parlent point & dont les os n'ont point d'articulation, ensorte qu'ils ne peuvent fléchir leurs membres, ni se relever si une fois ils tombent par

1 Pallas, *Voyag. en Russie*, T. I. p. 499.
2 Idem, *Ibid.* p. 616.
3 Idem, *Ibid.* p. 506. & 517.

terre : *Die geensins sprecken, noch junćturen of buigingen in de beenen hebben, en nicht kunnen opstaen, wanneer zy vallen* [1]. Cette foiblesse & cet embarras dans la démarche peut encore, du moins chez certaines hordes, venir de l'usage habituel d'aller à cheval. Les historiens du Bas-Empire donnoient aux Huns l'épithete d'*hommes sans pieds*, ou *aux pieds vacillans*, ἄποδας καὶ ἀκροσφαλεῖς Οὔνους [2].

§ XCVIII, l. 3. ἄναρθρα. Cette leçon, que j'ai prise de la marge de Zvinger, est confirmée par son opposé διηρθρωμένα (§ C, l. 13), & plus encore par l'endroit parallele, σαρκώδέες εἰσι, καὶ ἄναρθροι, καὶ ὑγροί (§ CXXV, l. 6). Héringa [3] approuve bien notre ἄναρθρα ; mais il pense qu'il vaudroit peut-être mieux lui substituer la glose d'Erotien ἀργὰ [4], qui, selon lui, doit se rapporter à ce traité.

§ XCIX, l. 1. *Leur complexion grasse, jointe au défaut de poil, donne lieu à cette uniformité de figure, &c.* En général les Tatars ont très-peu de barbe & de poil ; défaut qui leur est commun avec les Chinois, qui ont la barbe par petits épis, & même avec les Samoïedes & autres peuples Septentrionaux [5]. Il y a cependant quelques nations Tatares qui ont la barbe forte, & le corps velu ; tels sont les Kalmouks [6], les Tatars Saïgaks, les Beltires, & ceux qui habitent les

1 Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, Part. I, p. 12.

2 Suidas, *in* Ἀκροσφαλεῖς.

3 *Observ. Critic.* Cap. VI, p. 52.

4 Foës, *Oeconom.* in Ἀργός.

5 Pallas, *Voyag. en Russie*, vol. IV, p. 576, & Buffon, *Hist. natur.* vol. III, p. 373, 380, 381

6 Pallas, *Voyag. en Russie*, vol. I, p. 498.

montagnes de Kousnez [1]. Comme l'idée de la beauté tient souvent aux sensations qu'on éprouve habituellement de la part des objets dont on est entouré, de là vient vraisemblablement aussi l'usage qu'ont les Tatars de s'épiler tout le corps [2]. Quant à l'uniformité de figure, ce phénomene a lieu presque dans toute la partie septentrionale du globe. Les Lapons, suivant Buffon, les Samoïedes, les Tatars Septentrionaux, & peut-être les Ostiaques, dans l'ancien continent, les Groenlandois, & les Sauvages au nord des Esquimaux, dans l'autre continent, semblent être de la même race; leurs femmes même leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord [3]. Les Sauvages du Canada ont des rapports si frappans avec les Tatars Orientaux, tant pour la couleur de la peau, des cheveux & des yeux, pour le peu de barbe & de poil, que pour le naturel & les mœurs, qu'on les croiroit issus de cette nation, s'ils n'en étoient pas séparés par une vaste mer. Ils sont aussi sous la même latitude; ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur & sur la figure des hommes [4].

§ XCIX, l. 5. *Ajoutez à cela que les saisons*, &c. Hippocrate attribue cette uniformité de figure dans les Scythes, à l'influence de leur climat, toujours froid, & où les saisons n'éprouvent point de grandes variations, ainsi que cela s'observe chez les Egyptiens, qui vivent dans un climat chaud, mais dont la température

1 Pallas, *ibid.* Vol. IV, p. 498.

2 Idem, *ibid.* vol. I, p. 498 & 694, & Busching, *Géograph.* vol. II, p. 333.

3 Buffon, *Histoir. Natur.* Vol. III, p. 372, 373.

4 Idem, *Ibid.* p. 487.

est presque toujours uniforme (§§ XCI, XCV). Bodin, peu satisfait de cette explication, pense, d'après Empedocle [1], que la ressemblance ou la dissemblance dans les traits des hommes, en général, vient de l'imagination; que par-tout où cette faculté de l'ame est vive & très-mobile dans ceux qui engendrent, dans le moment sur-tout de la copulation, les enfans doivent naturellement différer plus ou moins de leurs parens; qu'ils leur ressemblent au contraire toutes les fois que l'imagination est émoussée & presque nulle, comme cela s'observe chez les animaux de la même espece, qui se ressemblent tous; que les Scythes peuvent être regardés comme étant dans le cas de ces derniers, & que dès-lors il n'est point étonnant qu'ils aient tous à-peu-près les mêmes traits : *ita Scythæ qui puras & natura congruentes amant voluptates, minusque cogitationum varietate distrahuntur, similiores parentibus liberos procreare solent* [2]. Mais embarrassé ensuite d'une objection tirée de l'observation même d'Hippocrate, savoir, pourquoi cette uniformité de figure se remarque de même chez les Egyptiens, qui ont, comme on sait, l'imagination très-vive, Bodin tâche de donner une autre solution, qui consiste dans le plus ou moins de mélange de différens peuples. Les nations qui n'ont point reçu des Colonies d'autres peuples, & qui, par conséquent n'ont point contracté des mariages avec eux, ont conservé une physionomie nationale uniforme. Ainsi, comme la plupart d'émigrations se sont toujours faites des régions

1 V. Plutarch. *de placitis Philosoph.* L. V, cap 12. Cf. & Galen. *Histor. philosoph.* T. IV, p. 436. & *de Theriaca ad Pisonem*, T. II, p. 463.

2 Bodin, *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 212.

ou trop chaudes ou trop froides vers les régions moyennes & tempérées du globe, une plus grande variation de figure a dû néceſſairement avoir lieu dans ces dernieres plutôt que dans les premieres [1]. Cette ſolution eſt ſans-doute beaucoup plus probable que la premiere ; elle explique, par exemple, pourquoi dans les grandes villes, qui doivent ordinairement leur population à un concours d'hommes de différens pays, ou du moins de différentes provinces, on rencontre à peine deux hommes qui ſe reſſemblent. Mais il reſte toujours à ſavoir d'où vient que de deux pays également préſervés du mêlange des étrangers, on trouve dans l'un des hommes qui ſe reſſemblent, tandis que dans l'autre les phyſionomies ſont très-variées. Les traits de ceux qui habitent la partie de Newgalles, qui s'étend du Sud au Nord de la baye d'Hudſon par l'Oueſt, ne ſont point uniformes comme ceux de plusieurs autres Indiens, mais ils varient comme en Europe [2].

§ XCIX, l. 6. *ἐν τῇ τοῦ* ΓΟ΄ΝΟΥ *ξυμπήξι*. Cette expreſſion revient encore deux fois dans ce traité ; & le mot *γόνου*, au rapport de Cornarius, étoit écrit de trois manieres différentes, ſavoir, ΤΟΜΟΥ (dans ce §), ΤΟ΄ΟΥ (§ CXV, l. 2) & ΤΟ΄ΝΟΥ (§ CXV, l. 10). Mais Calvus paroît avoir trouvé dans ſes Mſs. une quatrieme leçon relative au texte qui nous occupe actuellement, puiſqu'il le traduit, *cum CORPUS conformatur, compingiturve, ſive componitur.* Cette leçon ne peut être que ΓΥ΄ΙΟΥ, mot qu'Hippocrate emploie quelquefois

1 Bodin, *ibid.* p. 213.

2 Richard, *Hiſtoir. natur. de l'air & des météores*, Vol. III, p. 90.

comme synonyme de σώματος [1]. Elle me rappelle un passage de Plutarque, où les copistes ont commis la même erreur, que personne n'a encore relevée : μάλιστα μὲν γὰρ (dit cet écrivain, en parlant des effets du vin) ὁ ἄκρατος, ὅταν τῆς κεφαλῆς καθάψηται καὶ ΤΟΝΩ'ΣΗΙ τὰ σώματα, κ. τ. λ. [2]. Il me paroît presque démontré qu'il faut lire ΓΥΙΩ'ΣΗΙ, non seulement parce que le même auteur dit plus bas : σάλοι τοῦ περὶ τὰ γυῖα πνεύματος [3], mais de plus parce qu'il fait allusion à ce vers d'Homere [4].

Μή μοι οἶνον ἄειρε μελίφρονα, πότνια μήτηρ,
Μή μ' Α'ΠΟΓΥΙΩ'ΣΗΙΣ. ....

Pour revenir à notre texte, au lieu du dernier mot ξυμπήξει, on trouve à la marge de Zvinger ξυμμίξει. L'une & l'autre de ces leçons paroissent dans la version de Cornarius ; & l'on s'est sans doute apperçu par la paraphrase de Calvus, *conformatur, compingiturve, sive componitur*, que ce dernier doit les avoir aussi trouvées dans ses Mss. J'ai préféré la premiere, qui revient encore deux fois (§ CXV) sans variation.

§ XCIX, l. 6. ἢν μή τινος ἀναγκαίης (βιαίου) τύχῃ ἢ νούσου. J'ai eu grand tort d'enfermer le βιαίου entre deux crochets ronds comme un mot suspect. ἀναγκαίη (substantif ionique pour ἀνάγκη [5]) βίαιος est la même

1 Foës, *Oeconom.* in Γυῖον. Cf. & Scholiast. *ad Pindar. Nem.* VII, antistr. 4.

2 Plutarch. *Symposiac.* L. III, Quaest. I, T. VIII, p. 566, edit. Reiske.

3 Idem, *ibid.* Quaest. 5, p. 588.

4 Iliad. VI, 264.

5 Voy. *not. ad Hesych.* in Α'ναγκαίη.

chose que πάθημα βίαιον, dont il se sert ailleurs [1] pour exprimer tout accident violent, autre que les maladies, qui peut arriver à une femme enceinte avec préjudice de son fruit.

§ C, l. 2. *C'est que la plupart des Scythes, & en général tous les Nomades*, &c. C'est une chose digne de remarque que l'usage de se cautériser, reçu parmi les peuples Nomades des pays froids comme des pays chauds. Les Ostiacks, au rapport de Pallas, dans les douleurs des jointures, les enflûres & les inflammations, maladies auxquelles ils sont fort sujets, font brûler sur la partie affectée un morceau d'Agaric [2]. Ceux des Arabes qui menent une vie errante, ou qui habitent dans le désert, font plus souvent usage du feu que les autres, pour se guérir spécialement des affections goutteuses & rhumatiques, ou des fluxions en général, auxquelles leur genre de vie les rend très-sujets [3]. Du temps d'Hérodote, les Nomades de la Libye cautérisoient la tête de leurs enfans à l'âge de quatre ans, dans la vue de prévenir des fluxions pituiteuses, & de leur procurer une bonne santé pour le reste de leur vie [4]. La médecine s'est ensuite emparée de ce remede qui ne paroissoit qu'une invention barbare de l'empirisme, & l'a employé avec succès dans plusieurs maladies. Hippocrate recommande les adustions dans les affections de la tête [5] & de la poitrine [6], dans la sciatique [7] & dans

1 *De Genitur.* § VIII, T. I, p. 132, *de natur. puer.* § XXXVIII, p. 159, & § XLI, p 161.
2 Pallas, *Voyag. en Russie*, vol. IV, p. 68.
3 Prosp. Alp. *de Medic. Ægypt.* L. III, cap. 12, p. 97.
4 Hérodot. L. IV, cap. 187.
5 *De morbis*, L. II, T. II, p. 44.
6 *Ibid.* p. 78.
7 *De intern. affectionib.* T. II, p. 265, & *Aphorism.* VI, 60.

plusieurs autres maladies. Personne parmi les modernes n'a mieux apprécié les bons effets du cautere actuel que Pouteau, chirurgien très-distingué de Lyon [1].

§ C, l. 8. οὔτε τοῖσι τόξοισι ξυντείνειν, οὔτε τῷ ἀκοντίῳ ἐμπίπτειν, τῶν ὤμων ὑπὸ ὑγρότητος καὶ ἀτονίης. C'est la leçon exprimée par les versions de Calvus & de Cornarius. Les autres lisent ..... ἐμπίπτειν τῷ ὤμῳ, ὑπὸ ὑγρότητος καὶ ἀτονίης. J'ai préféré la forme plurielle par la raison que l'humidité & la mollesse du corps, & notamment des épaules étoit un obstacle au maniement du javelot aussi bien qu'à celui de l'arc; & que suivant Platon, les Scythes s'exerçoient à tirer de l'arc de la main gauche comme de la main droite [2]. La phrase ἐμπίπτειν τῷ ἀκοντίῳ exprime ce mouvement ou soulevement du corps sur les cuisses pour suivre & pour aider de tout son poids l'épaule & le bras qui lancent le javelot; & ne sauroit mieux être éclaircie que par ce passage d'un habile capitaine, qui devoit se connoître en pareils exercices : ἢν γὰρ προβαλλόμενος μὲν τὰ ἀριστερὰ, ἐπανάγων δὲ τὰ δεξιὰ, ἐξανιστάμενος δ' ἐκ τῶν μηρῶν, μικρὸν ἐπανακύπτουσαν τὴν λόγχην ἀφῇ, οὕτω σφοδρότατόν τε καὶ μακρότατον οἴσεται τὸ ἀκόντιον, κ. τ. λ. [3]. Quant à l'arc, les Scythes tiroient également la corde vers l'épaule, au lieu que les Crétois étoient dans l'usage de la tirer vers la mammelle. Je corrige à cette occasion deux endroits des Scholiastes d'Homere, dont le premier, relatif aux différentes manieres de tirer de l'arc, est ainsi conçu : τοῦτο γὰρ ᾤετο Νεοτέλης, ὅλον BI'ON γράψας περὶ τῆς κατὰ

1 *Encycloped. Méthodique*, *Médecine* T. I, article *Adustion*, p. 202.

2 Plat. *Legg.* VII, T. VIII, p. 334.

3 Xenoph. *de re equestri.* cap. XII, § 14.

τοὺς

τοὺς Ἥρωας τοξείας, καὶ τοὺς μὲν Κρῆτας φάμενος τὴν νευρὰν ἕλκειν ἐπὶ τὸν μαστὸν, τὴν δὲ τάσιν κυκλοτερῆ ποιεῖσθαι; τῶν Σκυθῶν οὐκ ἐπὶ τὸν μαστὸν ἀλλ'ἐπὶ τὸν ὦμον ἑλκόντων [1]. Il n'y a personne peut-être qui ne s'apperçoive qu'il faut lire ici ΒΙΒΛΙ'ΟΝ. Mais il n'en est pas de même de cet autre endroit, où la même erreur, méconnue par des critiques habiles, a prêté à rire aux dépens d'un pauvre grammairien. Il y est dit : ὅλου ΒΙ'ΟΥ ἰδέησε Δωροθέῳ τῷ Ἀσκαλωνίτῃ εἰς ἐξήγησιν τοῦ παρ' Ὁμήρῳ κλισίου [2]. *Dorothée d'Ascalon passa toute sa vie à expliquer le mot* κλίσιον *qu'on trouve dans Homere.* En lisant ΒΙΒΛΙ'ΟΥ, on verra que ce Dorothée n'a pas été assez sot pour passer toute sa vie à expliquer un mot seul, comme Spanheim & Valckenaer l'ont cru [3]. Tout ce qu'il avoit fait se réduisoit à éclaircir, dans une *dissertation* (βιβλίον) particuliere, un endroit d'Homere qui présentoit quelques difficultés.

§ CI, l. 1. ῥοϊκά. J'ai rendu par *une complexion lâche*, & plus bas (l. 9) par *humides* le mot ῥοϊκά, que je regarde ici comme un synonyme de ῥοώδεα (*Voy. not.* § XI, l. 2, p. 29). On l'a très-bien rendu par *morbidi*, en italien [4], & par *slap*, en hollandois [5]. Mais Calvus, en traduisant *distorta aut incurva*, semble avoir lu ῥοικά sans le tréma; leçon qui se trouve dans mes Variantes, & que Foës [6] présume avoir été aussi celle

1 Homer. *Ilias cum Schol. antiquissim.* edit. J. B. C. d'Ansse de Villoison, VIII, 323, p. 203. Cf. Eustath. p. 715.

2 Idem, *ibid.* IX, 90, p. 215.

3 Cf. *Hectoris interitus cum schol. Porphyrii*, &c. Edit. L. C. Valckenaer, p. 99. sqq.

4 *Viaggi di Ramusio*, T. II, f°. 198.

5 Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, &c. T. I, p. 94.

6 *Œconom.* in Ῥοικά.

de Galien. Ce mot ionique *ῥοικά*[1] *tortus*, ſeroit d'autant moins déplacé dans ce texte, qu'il convient très-bien aux corps *trapus*, *πλατέα* ou *εἰς εὖρος πεφυκότα*, & qu'il ſembleroit être opposé à deſſein aux corps *droits* ou *bien proportionnés κανονίαι* du § CXXI. Quoi qu'il en ſoit de cette variante, j'ai cru devoir ſuivre la leçon vulgaire, qui préſente un ſens non moins naturel, & plus probable que celui du mot *ῥοικά*.

§ CI, l. 1. *Ils ſont naturellement d'une complexion lâche & trapus.* En général, les Tatars ſont d'une taille médiocre, ils ont les épaules larges, le viſage de même, large, plat & carré[2] : mais cette forme eſt plus prononcée dans certaines hordes ou peuplades ; par exemple, les Tatars Kirguis & Tcheremiſſi ſont plus trapus & plus petits que les autres[3].

§ CI, l. 2. *ὅτι οὐ σπαργανοῦνται, ὥσπερ ἐν Αἰγύπτῳ, οὐδὲ νομίζουσι διὰ τὴν ἱππασίην, κ. τ. λ.* Ma verſion ſemble ici s'éloigner du texte. Selon l'uſage de la langue grecque, conforme en cela à celui de la langue françoiſe, la comparaiſon exprime la reſſemblance des choſes comparées, lorſque ſes deux parties ſont affirmatives ou négatives, & la différence, toutes les fois que la négation n'affecte qu'une ſeule de ſes parties. D'après cette regle, le texte ne peut ſignifier littéralement que *parce qu'ils ne connoiſſent point l'uſage des maillots, comme en Egypte*, &c. C'eſt-à-dire, *qu'ils n'ont pas imité les Egyptiens, qui ſont dans l'uſage d'emmailloter leurs enfans.* C'eſt le ſens qu'ont exprimé tous les tra-

1 Gregor. Corinth. *de Dialect.* p. 261.

2 Witzen, *ubi ſupra* T. I, p. 9, 81 & 93. Cf. & Buffon, *Hiſtoir. natur.* Vol. III, p. 383 & 388.

3 Buffon, *ibid.* & Pallas, *Voyag. en Ruſſie*, vol. I, p. 616.

ducteurs, excepté Dacier; & pour le justifier, on n'a pas besoin d'aller chercher ailleurs les exemples. Notre auteur dit plus bas (§ CXVII), en rendant raison pourquoi les Européens sont plus belliqueux que les Asiatiques, ὅτι ΟΥ' βασιλεύονται ΩʹΣΠΕΡ οἱ Ἀσιηνοί : ce qui signifie, non pas *parce qu'ils ne sont point gouvernés par des rois, non plus que les Asiatiques*, mais *parce qu'ils ne sont point gouvernés par des rois, comme le sont les Asiatiques* *; & c'est le sens de tous les interpretes, sans en excepter Dacier. On pourroit objecter ce passage d'Aristote, qui, voulant dire qu'*il ne faut jamais laisser sans garde une maison non plus qu'une ville*, s'exprime sans négation au second membre : καὶ μηδέποτε ἀφύλακτον οἰκίαν εἶναι ὥσπερ πόλιν [1]. Mais cette maniere équivoque de s'exprimer peut tenir à une autre regle grammaticale, suivant laquelle *deux négations valent une affirmation*; car si l'on substitue à cette phrase l'expression affirmative équivalente, καὶ ἀείποτε φυλάττεσθαι οἰκίαν, ὥσπερ πόλιν, il n'y aura plus d'équivoque. Il n'en est pas de même de notre texte, qui, pour signifier ce que Dacier & moi avons voulu lui faire exprimer, devroit être conçu à peu-près de cette maniere : ὅτι οὐ σπαργανοῦνται, ὥσπερ ΟΥ'Δ' ἐν Αἰγύπτῳ νομίζουσι, διὰ τὴν ἱππασίην **.

* A cet exemple on peut encore ajouter celui-ci, pris du § LXXXII : νῦν δὲ ὁμοίως ΟΥΚ ἔτι γίγνονται Ἢ πρότερον, où la comparaison exprime également la différence, parce qu'elle n'a qu'une seule négation.

1 Aristot. *Œconom.* L. I, cap. 6. T. II, p. 495.

** C'est ainsi que notre auteur s'exprime dans le livre *de capit. vulnerib.* § VII, T. II, p. 692 : οὐδὲ γὰρ...... γίνεται τοῖσιν ὀφθαλμοῖσι καταφανὲς ἰδεῖν αὐτίκα μετὰ τὴν τρῶσιν, ὥσπερ οὐδὲ τῶν ῥωγμέων ἔνιαι, κ. τ. λ. où il emploie également deux négations pour établir un rapport de ressemblance entre les contusions, & les fissures du crâne.

Ceux qui sont familiarisés avec les Mss. n'auront aucune difficulté à adopter ou du moins à regarder comme très-probable cette correction, que je ne propose d'ailleurs que comme une simple conjecture. Je crus même, un instant, que Dacier l'avoit trouvée dans quelque Mss. ou du moins qu'il l'avoit conjecturée. Mais d'après sa note sur ce passage, exprimée d'ailleurs d'une maniere qui n'est pas fort claire, il est à présumer que la phrase, telle qu'elle est, lui a paru susceptible d'un sens négatif; puisqu'il se borne à dire, *la même chose*, (c'est-à-dire, l'usage de ne point emmailloter les enfans) *se pratiquoit à Sparte, & cette coutume est condamnée par Aristote, comme très-préjudiciable aux enfans; & cela est conforme à ce que dit ici Hippocrate.* Quoi qu'il en soit, je ne crois pas qu'Hippocrate ait voulu dire que les Egyptiens connoissoient l'usage des maillots. Une pareille observation s'opposeroit non-seulement à son dessein de faire ressortir tous les traits de ressemblance qu'il croyoit avoir observés entre ce peuple & celui des Scythes (*Voy. not.* § XCI, I. 4, p. 269), mais encore à la nature même de leur climat, & au témoignage des historiens & des voyageurs. Si les Scythes avoient proscrit l'usage des maillots dans la vue de se tenir dans la suite plus aisément à cheval, en Egypte, la chaleur du climat devoit empêcher qu'on n'eût même l'idée d'un pareil usage. En effet, si l'on fait attention à ce que Diodore de Sicile [1] dit de l'éducation des enfans en Egypte, les maillots ne devoient pas être plus connus des anciens Egyptiens, qu'ils ne le sont des modernes [2]. Je me suis étendu sur cette note,

1 L. I, § 80, T. I, p. 91.

2 Savary, *Lettres sur l'Egypte*, lettr. 15, T. I, p. 141.

non pas tant pour défendre le ſens que je donne à mon texte, que pour mettre le lecteur en état d'en juger par lui-même.

§ CI, l. 2. *Parce que dans leur enfance ils ne ſont point emmaillotés*, &c. Les Grecs, excepté les Lacédémoniens, paroiſſent avoir connu l'uſage des maillots [1]. Platon recommande d'emmailloter les enfans juſqu'à l'âge de deux ans [2]. Ariſtote, à en juger parce qu'il dit de l'exercice libre des membres des enfans, qu'il conſidere comme une condition néceſſaire à la ſanté comme au développement du corps, ne paroît pas avoir été auſſi favorable à cet uſage [3]. Quant aux effets que peuvent produire les maillots, il eſt certain qu'ils ne peuvent être que pernicieux, ſi on les ſerre trop & qu'on y empaquette les enfans comme des ballots deſtinés à être envoyés bien loin. Les couches laborieuſes, chez les femmes, la phthiſie pulmonaire dans l'un & l'autre ſexe, & mille autres maux, ne connoiſſent ſouvent d'autre cauſe que la torture qu'on fait ſubir aux enfans par les maillots, & par ces corps de baleine que de fauſſes idées de beauté ont fait adopter au ſexe. Mais il n'eſt pas moins vrai que des maillots, ſerrant légerement le tronc & laiſſant les extrémités libres, peuvent auſſi avoir leur utilité. On ſait les avantages que la médecine moderne en a retiré pour la guériſon des varices, des

1 Voy. Hippocrat. *de Fractur.* § XXVI. T. II, p. 734, & Plutarch. *in Lycurg.* T. I, p. 197. Cf. & Pfeiffer, *Antiquit. Græc.* L. IV, cap. 25, p. 666, & Lamb. Bos, *Antiquit. Græc.* P. IV, cap. 5, p. 212.

2 Plat. *Legg.* VII, T. VIII, p. 323.

3 Ariſtot. *de Republic.* L. VII, cap. 17, p. 447.

anévrysmes, des œdêmes, des hydropisies [1]; avantages qui résultent, sans contredit, de ce que les chairs, dont le relâchement & l'atonie donnent lieu à l'épanchement des humeurs, comprimées par le moyen des maillots, acquierent plus de ton & favorisent la résorption de ces mêmes humeurs. Ce ne seroit donc que d'après la constitution physique des enfans & celle des parens dont ils sont nés, qu'il faudroit conseiller ou condamner l'usage des maillots. Si l'une & l'autre sont bonnes, ou si elles pêchent par une trop grande activité du systême vasculaire, l'usage des maillots est tout au moins inutile, s'il ne devient pas pernicieux. Si au contraire c'est le systême nutritif qui prédomine dans l'économie animale; si l'expansion du tissu cellulaire, propre d'ailleurs à l'âge des enfans, est trop *luxuriante;* s'ils sont d'une fibre lâche & qu'ils soient nés de parens trop gras & sujets à des affections dépendantes de ce relâchement, les maillots pourroient alors rétablir l'équilibre, en réprimant cette expansion, en donnant plus de ressort à la fibre, & prévenir les affections convulsives familieres à cet âge, & tous les maux que les âges subséquens peuvent amener. C'est par l'usage des maillots que Van-Swieten [2] guérit une demoiselle d'une sensibilité nerveuse si excessive qu'elle tomboit dans des convulsions horribles au moindre bruit qui frappoit ses oreilles, & au seul aspect de la lumiere.

§ CI, l. 5. *Afin qu'ils puissent se tenir plus aisément*

1 *Comment. de reb. in Sc. nat. & Med. gestis*, vol. XVIII, p. 605, & 615, & Van-Swieten, *Comm. in Boerh. Aph.* § 112, vol. I, p. 152.

2 *Comment. in Boerh. Aphor.* § 28, T. I, p. 33.

à cheval. Au rapport de Tott [1], « les Tatars ne con-
» noissent d'autres principes d'équitation que la fermeté
» de l'assiette, & cette fermeté va jusqu'à la rudesse ».
Il en est de même des Turcs : aussi leurs selles sont-elles fabriquées en conséquence, & peuvent-ils à peine se tenir sur des chevaux sellés à l'européenne. Les Grecs se tenoient à cheval de la même maniere que les bons écuyers prescrivent aujourd'hui [2].

§ CI, l. 9. ῥοϊκὰ [καὶ βλαδέα] εἶναι τὰ εἴδεα. Plus haut (*not.* § CI, l. 1), Calvus avoit lu ῥοικὰ; mais ici il a trouvé dans ses Mss. deux leçons, ῥοικὰ & ῥοϊκά, & il les exprime toutes deux, suivant sa coutume. Quant à ce qui suit καὶ βλαδέα, que j'ai enfermé entre deux crochets, cette leçon n'existe que dans le Ms. de Gadaldinus & dans celui de Baccius, qui vraisemblablement ne sont qu'un seul & même Ms.; mais l'un & l'autre de ces interpretes y a trouvé καὶ βραδέα, & traduit *& tarda.* Je n'ai pu résister à l'envie de changer cette leçon en καὶ βλαδέα, par la raison que presque toutes les acceptions de ce dernier mot prouvent que c'est un synonyme de ῥοϊκά. Βλαδὸν, accusatif de βλαδὸς, ou nominatif neutre, signifie, selon Hesychius, ἀδύνατον. Ce grammairien présente le même mot sous une seconde forme Βλαδεῖς (de βλαδὴς), & il l'explique également par ἀδύνατοι. Βλαδαρὸν est la troisieme forme qu'il lui donne; & il signifie, selon lui, ἐκλελυμένον, χαῦνον. A l'aide de cette derniere glose, je corrige celle de Galien : ΒΛΑΒΕΡΑΙ', ὑγραὶ, μυξώδεις [3], en substituant au mot évidemment altéré, le ΒΛΑΔΑΡΑΙ', que

1 *Mémoires &c.* Part. II, p. 62.

2 Voy. Xenoph. *de re equestri*, cap. VII.

3 Foës, *Œconom. in* Βλαβεράι.

Galien avoit ſans doute trouvé dans les écrits d'Hippocrate, & qui juſtifie, ou du moins rend très-probable ma correction βλαδέα au lieu de βραδέα.

§. CII, l. 1. πυῤῥὸν. J'ai rendu ce mot par *baſané*, ainſi que l'a rendu Clifton par *tawny* (*couleur tannée*); & j'entends par là une couleur fauve ou jaunâtre. Je ſais qu'on traduit auſſi ce mot par *roux* (*rufus*); mais il n'y a rien de ſi vague & de ſi difficile à traduire dans nos langues modernes, que les noms des couleurs qu'on trouve chez les Anciens. Platon définit ce qu'on appelloit πυῤῥὸν, une couleur entre le blond & le brun, πυῤῥὸν δὲ, ξανθοῦ τε καὶ φαιοῦ κράσει γίγνεται [1]. Heſychius explique le πελλαιχρὸν (qui paroît être une couleur *minime* ou *tannée*) par πυῤῥόν. Cette difficulté vient en grande partie des idées mêmes des couleurs, qui, étant, comme celles des ſons, des idées ſimples, & cependant très-variables à cauſe des nuances différentes dont chaque couleur eſt ſuſceptible, ne peuvent être ſaiſies, d'une maniere exacte, que par l'affection même des organes qui nous les tranſmettent. Il ſeroit tout auſſi peu conforme à la raiſon de prétendre définir au juſte les idées que les Anciens attachoient aux mots πυῤῥὸν & φαιὸν, que d'affirmer d'un ton magiſtral qu'ils les prononçoient *purrhon* & *phaïon*, & non pas *pyrrhon* & *phaion*. Tout ce qu'on peut faire en pareil cas c'eſt de ſuivre, pour ce qui regarde les ſons, la prononciation uſitée parmi leurs deſcendans, qui ne l'ont pas ſans doute conſervée ſans altération, mais qui doivent naturellement l'avoir moins mauvaiſe que les étrangers. Quant aux couleurs, ſi l'on veut en avoir des idées, non pas juſtes, ce qui eſt impoſſible, mais au moins approchantes, il faut

1 Plat. *in Timaeo*, T. IX, p. 384.

raſſembler

rassembler & comparer ensemble, autant qu'il est possible, tous les objets physiques auxquels les Anciens donnoient le nom de telle ou telle couleur. Nous savons, par exemple, qu'ils appliquoient le nom πυῤῥὸν à la couleur du jaune d'œuf [1], à celle des excrémens, du safran [2], &c. Ceux qui désirent en savoir davantage sur ce sujet, peuvent consulter Aristote [3], Aulugelle [4], & parmi les Modernes, Saumaise [5].

§ CII, l. 1. *Les Scythes ont en général le teint basané.* Aristote [6] attribuoit cette même couleur à tous les habitans du Nord, si toutefois il entendoit par πυῤῥοὶ (*Voyez la note précédente*) la même nuance de couleur qu'Hippocrate. Les Budins (qui sont les Tatars Budziaks d'aujourd'hui [7]) étoient aussi basanés (πυῤῥοὶ) suivant Hérodote *. En général, les Tatars sont plus ou

1 Foës, *Œconom.* in Πυῤῥὸν, & *Annot. in Hippocrat. Epidem.* L. II, S. V, p. 1041.

2 Aristoph. *Concionatr.* 329, & 1053.

3 *De colorib.* cap. 6.

4 *Noct. Attic.* L. II, cap. 26.

5 *Exercit. Plin.* p. 812.

6 *Problem.* XXXVIII, 2.

7 Busching. *Géograph.* vol. III, p. 320.

*. Voici les propres expressions d'Hérodote (L. IV, cap. 108): Βυδῖνοι δὲ, ἔθνος ἐὸν μέγα καὶ πολλὸν, γλαυκόν τε πᾶν ἰσχυρῶς ἐστὶ καὶ πυῤῥόν. Saumaise (*Exercit. Plin.* p. 133. col, 2. D. E.) prétend que par les mots γλαυκὸν & πυῤῥὸν l'historien entend des couleurs dont les Budins se peignoient le corps; & il se fonde sur ce que Virgile appelle les Gélons, leurs voisins, *pictos Gelonos.* Je crois, au contraire, qu'on ne peut entendre ce que dit Hérodote, que de la couleur naturelle des Budins, dont le teint étoit *basané* (πυῤῥὸν) & les yeux d'un bleu *très-foncé* (γλαυκὸν ἰσχυρῶς). S'il étoit question d'une couleur artificielle, il se feroit exprimé differemment, en ajoutant le mot ἀλείφεσθαι ou χρίεσθαι, comme il l'a fait

moins basanés, ayant les uns le teint jaune, ou rouge tirant sur le brun, les autres, olivâtre [1].

§ CII., l. 2. *Le soleil n'agit pas assez puissamment, &c.* L'explication que l'auteur nous donne de ce phénomene convient plus aux Tatars les plus Septentrio-

ailleurs (L. IV, cap. 191, 194, & VII, cap. 69.). Quant au *pictos Gelonos* de Virgile (*Georg.* II, 115), on trouve dans ce poëte la même épithete appliquée aux Agathyrses (*Æneid.* IV, 146.), autre peuple, voisin des Gélons & de la même origine qu'eux; mais l'on sait que cette expression est si équivoque que les uns l'ont entendue de la couleur dont ces peuples se peignoient le corps, les autres, de celle de leurs habits, & quelques-uns des marques qu'ils avoient le caprice d'empreindre sur leurs corps. Cette dernière explication, qui paroît à Saumaise la moins vraisemblable, pourroit bien être la seule vraie. La coutume bizarre de se *stigmatiser* le corps existe encore aujourd'hui chez plusieurs individus de la nation Turque, originaire, comme on sait, de la Scythie. Mais quand même il seroit démontré que les Agathyrses & les Gélons se peignoient le corps, il ne s'ensuivroit point de là que les Budins dussent en suivre l'exemple. Au contraire, il me paroît d'autant moins vraisemblable qu'il les eussent imités, qu'Hérodote en parlant des Gélons, quelques lignes plus loin, nous les représente comme un peuple, pour ainsi dire, diamétralement opposé aux Budins, soit pour la langue & la maniere de vivre, soit pour l'air & la couleur du visage: Βουδῖνοι δὲ οὐ τῇ αὐτῇ γλώσσῃ χρέονται, τῇ καὶ Γελωνοὶ οὐδὲ δίαιτα ἡ αὐτὴ....... οὐδὲν τὴν ἰδέην ὁμοῖοι, οὐδὲ τὸ χρῶμα (L. IV, cap. 109). Il est à remarquer dans ce passage que l'auteur oppose à ce qu'il a dit des Gélons, γλαυκόν τε πᾶν ἰσχυρῶς ἐστὶ καὶ πυῤῥὸν, l'expression, οὐδὲν τὴν ἰδέην ὁμοῖοι, οὐδὲ τὸ χρῶμα. Or si ce dernier mot (χρῶμα) exprime ici une couleur naturelle, les mots γλαυκὸν & πυῤῥὸν ne peuvent non plus exprimer que des couleurs naturelles.

1 Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, P. I, p. 25, 93, 105, P. II, p. 404. Buffon, *Histoir. natur.* vol. III, p. 372, 380, 382, 388, Busching, *Géograph.* vol. II, p. 285 & 333. Pallas, *Voyage en Russie*, vol. I, p. 134, & 496.

naux, ainsi qu'aux Samoïedes, aux Lapons, aux Groenlandois & autres, qui ressemblent plus ou moins de figure aux Tatars, & qui sont, dit-on, fort basanés. On rencontre même, dans les Terres Arctiques, des hommes dont la noirceur approche de celle des Negres. Un froid excessif produit les mêmes effets sur le corps qu'une chaleur extrême; & peut, en desséchant trop la peau, lui donner une teinte obscure, telle que la donne ordinairement le grand hâle. Cet effet peut encore tenir à la réverbération du soleil, dans les pays occupés, la plupart du temps, par les neiges ou par les glaces. Dans ces pays le soleil, loin d'agir foiblement, comme l'auteur le prétend, se fait sentir d'une maniere insupportable; il brûle le visage au point qu'on en a la peau tendue & cautérisée. Tous ceux qui ont visité les endroits des Alpes couverts de neiges perpétuelles, ont éprouvé cet effet [1]. Le froid agit de même sur les terres: les déserts de la Sibérie sont aussi arides que ceux de l'Afrique [2]. Quant aux Tatars plus Méridionaux, comme ceux de la Crimée, & ceux qui se tiennent le long du Volga ou aux environs d'Astracan, où la chaleur en été va quelquefois au-delà du 103e degré du thermometre de Farenheit [3], voici ce qu'en dit Pallas: « Les Kalmouks ont la peau assez blanche; mais » la coûtume reçue chez le peuple de laisser courir leurs » enfans absolument nus à l'ardeur du soleil, jointe à » la fumée dont leurs cabanes de feutre sont toujours » remplies, & à l'habitude qu'ils ont eux-mêmes de

1 Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. I, p. 239, de la Trad. franç.

2 Richard, *Histoir. nat. de l'air & des météor.* vol. II, p. 127, & vol. IV, p. 237 sq.

3 Busching, *Géograph.* vol. II, p. 287.

» coucher nus pendant l'été, à l'exception d'une culotte qu'ils gardent, leur rend la peau d'un jaune brunâtre [1] ». Le même voyageur dit au sujet des Tatars Mankates (*not.* § XCIII, l. 5, p. 275) qu'ils sont tellement hâlés du soleil, qu'on les prendroit pour des Indiens [2]. Witzen fait la même observation, d'après la relation d'un voyageur anglois, au sujet des Tatars Nogais [3].

§ CII, l. 3. ὑπὸ δὲ τοῦ ψύχεος ἡ λευκότης ἐπικαίεται. Cette expression métaphorique, qui suppose au froid la propriété de brûler, est commune aux Ecrivains Grecs & Romains. Xénophon, en parlant d'un vent de Nord extrêmement froid, dit : πάντάπασιν ἀποκαίων καὶ πηγνὺς τοὺς ἀνθρώπους [4]. Virgile a dit du même vent :

Boreæ penetrabile frigus adurat [5].

On a été conduit à adopter cette maniere de s'exprimer par l'effet même qu'un froid rigoureux produit sur les végétaux, & qui est une espece d'incinération analogue à celle qu'opere l'action du feu. Hippocrate a déja observé ailleurs que le froid excessif desseche autant qu'une vive chaleur : *Siccant enim & calida, ubi nimium calefaciunt, & frigida, ubi nimium frigefaciunt* [6].

§ CIII, l. 1. *Des hommes ainsi constitués ne peuvent guere être féconds.* Bodin prétend que cette assertion d'Hippocrate est démentie par tous les historiens, qui s'accordent à regarder la Scythie comme un pays si peuplé

1 Pallas, *Voyage en Russie*, T. I, p. 496.
2 Idem, *ibid.* T. V, p. 156.
3 *Noord en Oost Tartarye*, Part. II, p. 404.
4 Xenoph. *de Expedit Cyri*, L. IV, p. 194.
5 Virgil. *Georg.* I, 93.
6 Hippocrat. *de morbis* L. I, § XXV, T. II, p. 31.

que quelques-uns d'entr'eux n'ont point hésité à l'appeller *la fabrique du genre humain* (hominum officinam), & qu'ils comparent les armées nombreuses qu'elle a vomies sur différentes contrées de l'Europe, aux essaims d'abeilles [1]. Pour éclaircir une pareille question, il faudroit examiner quelle est aujourd'hui la population de la Tatarie, si cette population étoit anciennement plus forte qu'elle ne l'est actuellement, & enfin si tous les historiens sont d'accord à cet égard. « La Nation Tatare (suivant Buffon) est répandue dans toute l'étendue de terre qui est depuis la Russie jusqu'au Kamtchatka, c'est-à-dire, dans un espace de onze ou douze cents lieues en longueur, sur plus de sept cents cinquante de largeur ; ce qui fait un terrein vingt fois plus grand que celui de la France [2] ». Or, en ne donnant à ce dernier pays que trente millions d'habitans, il faudroit, pour que la Tatarie pût lui être comparée, qu'elle contînt six cents millions d'individus au moins. L'absurdité d'un pareil calcul est d'autant plus manifeste que notre globe entier est supposé ne contenir que neuf cents millions d'habitans en tout, & qu'on compte ordinairement mille personnes par chaque lieue quarrée pour la Chine, six cents pour la France & l'Allemagne, cent soixante pour l'Espagne, quinze pour la Russie, & seulement dix pour la Tatarie [3]. On ne doit pas sans doute se fier trop à cette évaluation *, mais de quelque

1 Bodin, *Method. ad fac. Hist. cognit.* cap. 5, p. 147.

2 *Histoir. Natur.* T. III, p. 379.

3 Voltaire, *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, édit. de Basle 1785. T. IV, remarque XIX, p. 420.

* Par exemple, pour ce qui regarde la Chine, suivant le lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre à Pékin, cet empire n'a que

maniere qu'on la rectifie, elle sera toujours bien loin de l'immense population qu'on suppose à la Tatarie. Les nations qui habitent cette contrée, sont en grande partie des peuples Nomades, c'est-à-dire, des peuples qui vivent du produit de leurs troupeaux, & qui, ne connoissant point l'agriculture, sont obligés de les mener avec eux par-tout où ils trouvent assez de pâturages pour les nourrir, & de changer par conséquent de place à mesure que ces pâturages sont consommés. Il suffit de connoître les premiers élémens de l'économie politique, pour savoir que la vie errante est la moins favorable à la propagation de l'espece humaine, non-seulement par les accidens plus multipliés auxquels on est exposé, mais plus encore par la quantité des subsistances, qui, ne consistant que dans les productions spontanées de la terre, ou dans celles que fournit la chasse, doivent nécessairement être limitées. Montesquieu avoit déja porté le même jugement sur les peuples qui menent une pareille vie. « Ils ne peuvent » guere (dit-il) former une grande nation : s'ils sont » pasteurs, ils ont besoin d'un grand pays, pour qu'ils » puissent subsister en certain nombre ; s'ils sont chas- » seurs, ils sont encore en plus petit nombre, &

150,000,000 d'habitans : & ce nombre est presque égal à celui des états de l'Europe, si l'on donne par approximation 25,000,000, à la Russie ; 2,800,000, au Dannemarck ; 2,500,000 à la Suede ; 9,000,000, à la Pologne ; 22,000,000, à l'Allemagne ; 8,000,000 à la Hongrie ; 11,000,000, à l'Angleterre ; 3,000,000, à la Hollande ; 9,000,000 à la Turquie d'Europe ; 13,000,000, à l'Italie ; 2,000,000, à la Suisse ; 28,000,000, à la France ; 8,000,000, à l'Espagne ; & 2,000,000, au Portugal. *Note tirée des papiers publics.*

» forment, pour vivre, une plus petite nation »[1]. Ce n'eſt que par l'agriculture que les hommes peuvent multiplier les fruits de la terre néceſſaires à leur nourriture, ou à celle des animaux dont ils ſe nourriſſent. On ſait aujourd'hui, à ne plus en douter, que le nombre des hommes augmente & diminue indéfiniment en raiſon des ſubſiſtances; qu'un pays, qui ne produit que des pâturages, doit être moins peuplé que celui qui produit du blé; que la Chine n'eſt parvenue à être le pays le plus peuplé de la terre, que parce que c'eſt le pays où l'agriculture a été pouſſée auſſi loin qu'il eſt poſſible; que par conſéquent les Tatars ne ſont, & ne ſeront jamais, tant qu'ils conſerveront leur vie nomade, qu'un peuple très-peu nombreux relativement à l'étendue du pays qu'ils occupent. Il reſte à ſavoir s'ils étoient autrefois plus nombreux qu'ils ne le ſont actuellement; mais on ne voit pas pourquoi ils l'auroient été, puiſqu'ils ont toujours mené la même vie errante qu'ils menent aujourd'hui. D'où vient donc cette exagération des Hiſtoriens? Que ſignifient ces expreſſions ampoulées, *hominum officina*, & *exercitus quaſi apum examina?* Pour peu qu'on faſſe attention aux mœurs des Tatars, & ſur-tout à la maniere dont ils font la guerre, il eſt facile de découvrir la ſource de l'erreur des Hiſtoriens. L'uſage de vivre ſous des tentes & de changer ſans ceſſe de place, doit naturellement produire une illuſion ſur le véritable nombre d'une peuplade Tatare qu'on rencontre. Un village campé, & toujours errant, paroîtra plus peuplé qu'une ville bâtie, où on n'apperçoit jamais qu'une très-petite partie des habitans à la fois. La plupart des peuplades

1 *Eſprit des loix*, L. XVIII, chap. 10.

Tatares faisoient, comme elles font encore aujourd'hui [1], leurs expéditions militaires en masse. Un peuple qui va en guerre avec ses femmes & ses enfans, doit paroître plus nombreux que des armées dont les familles restent dans les villes. « Quand une nation entiere » (dit Hume, qui ne croit pas non plus à cette prétendue » population des Tatars), ou même une partie d'elle » change de place, il est aisé de concevoir quelle » multitude d'hommes elle doit former, avec quelle » vigueur & quel désespoir elle doit attaquer ses ennemis, & combien la terreur qu'elle inspire doit exagérer dans l'imagination consternée des peuples » attaqués, & le nombre & le courage des attaquans *». Ajoutez à cela que la plupart des Historiens ont confondu les véritables Scythes ou Tatars, connus sous le nom de Huns, & qui ont envahi l'Europe, avec beaucoup d'autres nations, qui étoient des peuples très différens des Scythes & par leur langage & par les contrées qu'ils avoient quittées pour venir inonder l'Europe. Au surplus, il ne faut pas croire que tous les Historiens aient été dans l'erreur au sujet de la population des Scythes. Hérodote [2] dit positivement que de

1 Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, Part. II, p. 406.

* Hume, *Essays and Treatises &c.* vol. I, London 1784, p. 462. Pour sentir toute la justesse de ce raisonnement, on n'a qu'à comparer ce qu'on dit des Tatars à l'exagération avec laquelle les Juifs parloient des Amalécites, leurs ennemis, infiniment moins nombreux que les Scythes, mais pasteurs comme ces derniers, & exerçant la guerre, ou plutôt leurs brigandages, en masse: ἀυτὸ καὶ τὰ κτήνη αὐτῶν ἀνέβαινον, καὶ αἱ σκηναὶ αὐτῶν παρεγίνοντο, καθὼς ἀκρὶς εἰς πλῆθος· καὶ αὐτοῖς, καὶ ταῖς καμήλοις αὐτῶν οὐκ ἦν ἀριθμός. *Judic.* VI, 5.

2 L. IV, cap. 81.

son

ſon temps, cette population étoit un problême, ſur la ſolution duquel tout le monde n'étoit pas d'accord. Quant aux Modernes, ſi quelqu'un a encore la ſimplicité de croire aux calculs extravagans de Voſſius, concernant la population de différentes villes ou contrées de la terre dans les temps anciens [1], il n'a qu'à lire la ſavante diſſertation de Hume ſur le même ſujet, inſérée dans les eſſais que je viens de citer, & les principes lumineux qu'a établis Stewart [2], ſur les cauſes de la propagation de l'eſpece humaine. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Hippocrate avance que les Scythes n'étoient point féconds, quoiqu'il aſſigne d'autres cauſes à ce phénomene.

§ CIII, l. 4. *De la molleſſe & de la froidure du ventre.* Bodin s'étonne encore de cette aſſertion : « Neſcio » quonam modo Hippocrates Scythas ventre frigidos » eſſe putat. Id enim falſum eſſe natura ipſa demonſ- » trat ; nam quæ ratio eſt ut hieme major ſit in viſ- » ceribus quam æſtate calor . . . . . eadem eſt iis qui » ſeptentriones incolunt ; ac propterea ſunt hieme viri » ad gignendum aptiores, &c. [3] » Comme les hommes maigres & dont les veines ſont ſaillantes, ont ordinairement l'eſtomac chaud [4], c'eſt-à-dire, digerent mieux, & ſont plus ſujets à la conſtipation, par la raiſon contraire, dans une habitude du corps graſſe & dont on ne peut diſtinguer les articulations (§ XCVIII), ni les veines, l'eſtomac ou le ventre doit être mou,

1 Js. Voſſii, *Variar. obſerv.* Lond. 1685, cap. VI, VIII, & XIII.

2 *Recherche des principes de l'économie politique, &c.* L. I, chap. III - VII.

3 *Method. ad facil. Hiſtor. cognit.* cap. 5, p. 148.

4 *Epidem.* L. VI, Sect. IV, T. I, p. 809.

froid, habituellement trop libre, & digérer moins promptement. Ce principe eſt vrai en général ; quant à l'application qu'Hippocrate en fait aux Scythes, on la trouvera très-juſte, ſi l'on fait attention à l'exceſſive humidité qui regne chez eux (§ XCVI), & qui relâche les organes de la digeſtion, comme une température ſeche les fortifie (§ XVII). Il eſt poſſible auſſi qu'une partie de ce qu'il dit de cette nation n'appartienne qu'à certaines peuplades Scythes, qui n'exiſtent plus, ou qui ont éprouvé des révolutions, dans le phyſique comme dans le moral, ſoit parce qu'elles ont été déplacées, ſoit par quelque autre cauſe naturelle. Les Grecs ne pouvoient juger que de ce qu'ils voyoient eux-mêmes, ou qu'ils connoiſſoient par les relations des voyageurs : s'ils ont appliqué à tous les Scythes en général ce qui n'étoit propre qu'à ceux des Scythes qu'ils étoient à portée de mieux connoître, il ne faut point s'en étonner : ces jugemens erronés ne ſont que trop communs. Dans le Levant, on juge ſouvent du caractere des François, par celui des Provençaux ; & les François à leur tour jugent de toute la Nation Grecque d'après ce qu'ils ont obſervé chez les Grecs de la ville où ils ont fait leur réſidence.

§ CIII, l. 7. *Sans parler de l'équitation continuelle, &c.* Bodin [1] oppoſe ici à Hippocrate l'autorité d'Ariſtote, qui penſoit au contraire que l'équitation excitoit aux plaiſirs de l'amour [2] : *διὰ τί οἱ ἱππεύοντες [συνεχῶς] ἀφροδισιαστικώτεροι γίνονται ; ἢ ὅτι διὰ τὴν θερμότητα καὶ τὴν κίνησιν ταὐτὸ πάσχουσιν ὅπερ ἐν τῇ ὁμιλίᾳ, κ. τ. λ.* On

1 *Ubi, ſupra*, p. 149.

2 Ariſtote, *Problem.* Sect. IV, 12.

peut accorder Hippocrate avec Ariſtote, en retranchant du paſſage de ce dernier le mot συνεχῶς, que je trouve, dans deux éditions que j'ai ſous les yeux, renfermé entre deux crochets, ainſi que je l'ai marqué. D'après cette correction, Ariſtote ne parle que d'une équitation modérée, au lieu que dans Hippocrate il eſt queſtion des hommes qui font de cet exercice une occupation journaliere, μάλιστα καὶ πυκνότατα (Voyez § CVIII & CXII). Il n'eſt pas étonnant, comme l'obſerve très-bien Van-Swieten, en rapportant ce paſſage d'Hippocrate, que les ſecouſſes continuelles d'un exercice ſi violent, jointes à la compreſſion que le poids du corps exerçoit ſur les parties de la génération, finiſſent par y produire un relâchement local, capable d'abolir les fonctions de ces parties : « perpetuis » enim illis ſuccuſſibus inter equitandum, & compreſ» ſione non interrupta fere à pondere corporis equo » inſidentis, ſic labefactabantur muſculi libidinoſi, ut » nulla fieret poſtea membri virilis erectio [1] ». On a d'ailleurs obſervé que le ſang des cavaliers eſt ordinairement blanchâtre & d'une couleur approchante du lait [2] ; ce qui prouve que cet exercice pouſſé trop loin peut affecter toute l'économie animale d'une maniere pernicieuſe.

§ CIII, l. 7. καὶ Ἔτι ὑπὸ τῶν ἵππων αἰεὶ κοπτόμενοι, κ. τ. λ. Peut-être faudroit-il ſubſtituer Ὅτι à l'ἔτι, pour que la période entiere διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύ-

1 Van-Swieten, *Comment. in Boerh. Aph.* § 1063, vol. III, p. 372.

2 *Comment. de rebus in Sc. nat. & Medic. geſtis*, vol. VI, p. 658. Cf. & Galen. *de exercitat. per parvam pilam.* Oper. T. IV, p. 302, *extr.*

τιος. . . . . . . καὶ ὅτι ὑπὸ τῶν ἵππων, κ. τ. λ. présentât la même construction qu'on trouve plus bas § CXIII : διὰ ταύτας τὰς προφάσιας, καὶ ὅτι ἀναξυρίδας ἔχουσι. Ce ne seroit pas d'ailleurs le seul exemple que l'on pût citer de la confusion de ces deux particules : les copistes ont fait également dire à notre auteur, οἱ μὲν οὖν πλεῖστοι τοιαῦτά τινα, ΚΑῚ ἜΤΙ ἐγγύτατα τουτέων ἀποφαίνονται [1]; & il faut lire . . . Ἢ ὍΤΙ ἐγγύτατα τουτέων, *aut his quam proxima*, comme on lit à la fin du § LVII de ce traité.

§ CIV, l. 1. *Les femmes, de leur côté, ont le corps trop gras & trop humide, &c.* Pour qu'une femme puisse concevoir, il faut, suivant Hippocrate, le concours de trois circonstances. La premiere est, qu'elle soit d'un tempérament qui tienne le milieu entre l'extrême humidité & la sécheresse, la froideur & la chaleur ; l'obésité & la maigreur ; la seconde, que la matrice soit bien conformée, & dans un état moyen, analogue à celui du corps, & située d'ailleurs dans une direction qui favorise l'intromission de la liqueur séminale dans le temps de la copulation ; la troisieme enfin consiste dans le choix du temps de la copulation. Il vouloit qu'elle eût lieu dans les premiers momens ou vers la fin de l'écoulement périodique des regles, parce qu'il supposoit qu'à ces deux époques l'orifice de la matrice n'étoit ni trop ouvert pour empêcher que la liqueur séminale ne fût entraînée par les menstrues, (ce qui arriveroit au milieu de cet écoulement,) ni trop resserré pour la recevoir [2].

1. *De natur. human.* § 2, T. I, p. 265.

2. Hippocrat. *Aphorism.* V, 46 & 62, & Prosper Martian. in Lib. I, *de morb. mulier.* Sect. I, vers. 411.

§ CIV, l. 3. *Leurs évacuations menſtruelles....... ſont en petite quantité*, &c. Voy. not. § XX, l. 3, p. 63.

§ CIV, l. 8. *Ajoutez à cela l'averſion qu'elles ont pour le travail.* Voy. not. § XCVII, l. 13.

§ CV, l. 1. μέγα δὲ τεκμήριον αἱ οἰκέτιδες ποιέουσι. Au lieu de ce dernier mot j'aimerois mieux παρέχουσι; & il eſt très-poſſible que le premier ſoit une erreur des copiſtes. Notre auteur a dit plus haut, § C : μέγα δὲ τεκμήριον ἐς τὴν ὑγρότητα παρέξομαι.

§ CV, l. 2. οὐ γὰρ φθάνουσι παρὰ ἄνδρα ἀπικνεύμεναι καὶ ἐν γαστρὶ ἴσχουσι. Dans tout ce traité il n'y a peut-être aucun paſſage plus clair que celui-ci ; & cependant la plupart des traducteurs l'ont rendu d'une maniere inintelligible. Le premier qui l'ait bien traduit en latin eſt Gadaldinus : *Statim enim ubi ad viros acceſſerint ac fuerint cum illis, in ventre concipiunt* [1] ; car pour Cardan, quoiqu'il ait ſuivi cette traduction dans ſon texte latin, on s'apperçoit en liſant ce qu'il en dit dans ſon commentaire, qu'il ne l'a ſuivi que machinalement, & ſans trop ſavoir ce que cela vouloit dire [2]. Le traducteur italien, & après lui Dacier, l'ont auſſi parfaitement rendu ; le premier en diſant, *Non coſi toſto s'accoſtano à l'huomo che concepiſcono* [3], & Dacier, en traduiſant, *Qui n'ont pas plutôt couché avec un homme qu'elles ſont groſſes.* Il eſt étonnant que Clifton, après avoir bien rendu l'idée d'Hippocrate, *For they no ſooner approach a man but they prove with child*, propoſe une

1 Voy. la *Verſion latine des Œuvres de Galien*, 4e édit. des Juntes à Veniſe, 1565, T. II, p. 5, H.

2 Cardan, *Opera*, T. VIII, p. 176, Lugd. 1663.

3 *Viaggi di Ramuſio*, T. II, fº. 198.

correction (φθάρουσι au lieu de φθάνουσι), non-seulement inutile, mais qui pêche encore contre les regles de la langue. Je pourrois citer une foule d'exemples pour prouver le sens de cette élégante expression οὐ γὰρ φθάνουσι. . . . . καὶ contre ceux qui l'ont méconnue ou soupçonnée d'erreur ; mais tous ces exemples sont inutiles pour ceux qui ignorent le Grec, & n'apprendront certainement rien de nouveau à ceux qui le possedent. Je finirai par rapporter la note que cette singuliere méprise des traducteurs fournit l'occasion de faire il y a quelques années, à d'Ansse de Villoison. Ce savant helléniste, écrivant à un célebre médecin de Paris, sur ce même passage d'Hippocrate, après avoir cité onze traducteurs latins qui ne l'ont point compris, pour prouver le peu de confiance qu'on doit avoir aux versions d'Hippocrate ; dit : « Hunc [errorem] ideo notare » volui, ut vel ex hoc uno pateret exemplo quam parum vel in optimis atque celeberrimis acquiescendum » sit Hippocratis versionibus latinis, quamque illi necessaria sit græcæ linguæ intima cognitio, qui summi » illius medici, philosophi & scriptoris doctrinam perspectam habere velit. . . . . . Vix equidem satis mirari possum hos interpretes, viros sane doctissimos » loci adeo perspicui sensum minime assecutos fuisse, » nec protinus vidisse sic vertendum : *Quod quidem* » *evidentissime declarat famularum exemplum ; vix* » *enim cum viris rem habent, quum subito concipiunt,* » &c. [1] ».

§ CVI, l. 1. εὐνουχίαι γίγνονται [οἱ] πλεῖστοι ἐν Σκύθῃσι.

[1] J. B. C. d'Ansse de Villoison, *de quibusdam Hippocratis, Sophoclis & Theocriti locis, epistola ad cl. virum Lorry, Parisiensem Medicum.* Venetiis, 1781, p. 3 & 13.

Je retranche l'article avant πλεῖστοι, pour que ce mot signifie *plusieurs*, ainsi que paroissent l'avoir entendu Calvus & Cornarius; au lieu qu'avec l'article il signifie *la plupart*. Ce qui prouve qu'Hippocrate n'a pas voulu dire que la plupart des Scythes deviennent impuissans, c'est que plus bas, en parlant de ces mêmes hommes impuissans ou efféminés, il dit (§ CXII) : ἐκεῖ πλεῖστοι ὑπὸ κεδμάτων. . . . ἁλίσκονται. Quoique je n'aie point pris à tâche de relever tous les contre-sens & toutes les inexactitudes des traducteurs, je ne puis passer sous silence la maniere dont ils ont rendu le mot εὐνουχίαι, *castrantur* ou *eunuchi fiunt*, en le prenant pour synonyme d'εὐνοῦχοι. Septalius s'est douté, il est vrai, de sa vraie signification; mais il n'a pas osé l'exprimer dans sa version. Cependant, pour peu qu'on fasse attention au nom εὐνουχοειδέστατοι que l'auteur donne plus bas (§ CXIII) à ces mêmes infortunés, il est facile de se convaincre que ce nom est le vrai synonyme d'εὐνουχίαι, & que l'un & l'autre signifient, non des *eunuques* proprement dits, mais des hommes qui ressemblent à des *eunuques* par l'impuissance de remplir les fonctions de leur sexe. Le traducteur italien a très-bien senti cette différence, en traduisant *divengono disutili al congiungimento* [1]. Εὐνουχίας doit être regardé comme une espece de diminutif du mot εὐνοῦχος, dont on trouve bien des exemples dans la langue grecque, quoique les grammairiens n'en parlent point. Ces diminutifs, qui, pour la plupart, servoient de noms propres chez les Grecs, expriment dans un moindre degré la qualité exprimée par leurs primitifs. Πυῤῥίας, dérivé de πυῤῥὸς, signifie, non pas *roux*, comme ce dernier, mais *rousseau* ou *roussâtre*. On défi-

[1] *Viaggi di Ramusio*, T. II, f°. 198.

gnoit par ce nom une espece de serpent; Ξανθίας, nom propre d'esclave, de ξανθὸς, signifie *blondin*, & non pas *blond*. Il en est de même d'une infinité d'autres qui dérivent des adjectifs ou substantifs de divers genres terminés en ος, ης, η, ou ις, comme Α'γαθίας, Ι'ππίας, Καλίας, Κριτίας, Νικίας, Σωσίας, &c. Ainsi par la même analogie εὐνουχίας doit exprimer l'idée diminutive d'εὐνοῦχος, c'est-à dire, d'un homme qui approche de l'état de celui qui est privé des parties sexuelles, qui lui ressemble, si l'on veut, par l'impuissance de procréer, mais qui en differe en ce qu'il peut recouvrer sa virilité. S'il restoit encore sur cela quelque doute, on pourroit citer ce passage d'Aristote, qui emploie ces deux mots comme signifiant des choses différentes : διὰ τὸ (μὴ) ἀποτυφλωθῆναι τοῦς εἰς τὰ αἰδοῖα πόρους, οἷον συμβαίνει τοῖς εὐνούχοις καὶ εὐνουχίαις [1]. J'y retranche la particule μὴ qui n'existe pas non plus dans la version latine, & qui fait dire à l'auteur le contraire de ce qu'il vouloit dire.

§ CVI, l. 2. καὶ γυναικήϊα ἐργάζονται (καὶ) ὡς αἱ γυναῖκες, διαλέγονταί τε ὁμοίως. Je retranche le second καὶ, qui embarrasse la construction, pour lui donner une forme à peu-près semblable à ce qui est dit plus bas, § CIX : γυναικίζουσί τε, καὶ ἐργάζονται μετὰ τῶν γυναικῶν ἃ καὶ ἐκεῖναι. On peut encore remédier à ce passage en transposant la conjonction, καὶ γυναικήϊα ἐργάζονται ὡς καὶ αἱ γυναῖκες... ou bien en supprimant le τε & en changeant la ponctuation : καὶ γυναικήϊα ἐργάζονται, καὶ ὡς αἱ γυναῖκες διαλέγονται ὁμοίως. Quelle que soit la leçon qu'on adopte parmi celles que je propose, celle du texte n'est point dans les regles. διαλέγεσθαι ὡς αἱ γυναῖκες,

1 Aristot. *Problem.* IV, 27.

ou γυναικίζειν, ou comme s'exprime Ariſtophane [1], γυναικίζειν τῷ φθέγματι, ſignifie *imiter l'accent & la voix des femmes ;* ce qui ne doit point paroître étonnant de la part d'hommes qui avoient l'imagination frappée au point de ſe condamner aux travaux du ſexe, & de s'habiller en femme. Petit prodigue ici une érudition déplacée, pour prouver que chez les Juifs auſſi on regardoit comme une peine infligée aux hommes par la Divinité le malheur de ceſſer de l'être, & de paſſer à l'état du ſexe. L'endroit de l'Ecriture qu'il cite, d'après la Vulgate, a d'autant moins de rapport avec le récit d'Hippocrate touchant les Scythes, que ce que la Vulgate rend par *tenens fuſum* (*tenant un fuſeau*), les Septante l'ont traduit κρατῶν σκυτάλην [2] ; expreſſion plus approchante du texte hébreu מחזיק בפלך, *machazik bapélech*, qui ſignifie στηριζόμενος ou ἐπερειδόμενος σκυτάλῃ (en prenant ce dernier mot pour ſynonyme de βακτηρίᾳ) *s'appuyant ſur un bâton.* Il eſt même à préſumer que le *fuſum* de la Vulgate, eſt une erreur du copiſte, ſubſtituée au *fuſtem*, qui exprime une des nombreuſes ſignifications du mot σκυτάλη. Un rapprochement plus inſtructif ſeroit peut-être l'exemple de Sardanapale, qui, comme les Scythes efféminés, quoique par un autre motif, paſſoit ſa vie au milieu de ſes nombreuſes concubines, en s'occupant avec elles des travaux de leur ſexe. Plutarque dit, en parlant de ce deſpote efféminé: Σαρδανάπαλος δὲ, ἀνὴρ πεφυκὼς, ἔξαινεν οἴκοι πορφύραν, ἈΝΑΒΆΔΗΝ ἐν ταῖς παλλακαῖς καθήμενος. ἀποθανόντος δὲ αὐτοῦ λιθίνην εἰκόνα κατασκευάσαντες ἘΠΟΡΧΟΥΜΈ-

1 *Theſmoph.* 267.

2 *II Reg.* cap. III, 29.

NHN[1] ἑαυτῇ, βαρβαρισὶ, κ. τ. λ. [1]. On a de la peine à concevoir ce que peut signifier cet ἐπορχουμένην ἑαυτῇ, *sibi saltantis*, comme l'a rendu le traducteur latin. Mais si l'on pouvoit présumer, avec quelque fondement, que Plutarque a dit plutôt E'Π O X O Y M E'N H N ἑαυτῇ, ce mot présenteroit alors un sens raisonnable, & fixeroit en même-temps la signification du mot ἀναβάδην, qui a donné lieu à tant de conjectures, les unes plus invraisemblables que les autres [2]. Ces deux termes ne peuvent être que synonymes, puisque les expressions ἐποχεῖσθαι ἵππῳ & ἀναβαίνειν ἐφ' ἵππον le sont aussi. Appliqués à la position d'un homme assis, ils signifient *avoir un pied sur l'autre*, & *être*, pour ainsi dire, *à califourchon sur soi même*, ἐποχουμένην ἑαυτῇ. C'est dans cette position que Plutarque appelle ailleurs [3] μηρῶν ἐπάλλαξιν ἀπρεπῆ, & qui, chez les Grecs sur-tout, à cause du défaut des culottes, étoit regardée comme une posture très-indécente *, que Sardanaple avoit coutume de s'asseoir au milieu de ses concubines, & de travailler avec elles: & c'est cette même posture (ἐποχουμένην ἑαυτῇ) qu'on donna à sa statue après qu'il fut mort. Cette correction me paroît du moins n'être pas aussi violente que celle du président Bouhier [4], qui vouloit qu'on retranchât le mot ἑαυτῇ, & qu'on entendît le reste dans le sens de *dansant*. Il

1 Plutarch. *de fort. vel virt. Alexandri*, T. VII, p. 337, edit. Reiske.

2 Voy. *les notes sur Hesychius in* Ἀναβάδην.

3 *De rect. rat. audiendi* XIII, T. I, p. 158, edit. Wyttenb. Lipf. 1796. Cf. & Aristoph. *Nub.* 983, edit. Brunck.

* C'est la même posture qu'Aristophane exprime par ἴσχειν τὼ πόδ' ἐναλλάξ (*Nub.* 983), & qu'il reproche à la jeunesse libertine d'Athenes.

4 *Dissert. sur Hérodot.* chap. XXI, § IX.

est possible encore que Plutarque ait écrit ..... ἀναβάδην ἐπὶ (au lieu d'ἐν) ταῖς παλλακαῖς καθήμενος. On sait que l'ἀναβαίνειν signifie encore l'action d'un cheval qui couvre une cavale : & le Scholiaste d'Aristophane [1] fait entendre que ce poëte a employé le mot ἀναβάδην dans une signification obscene & par une mauvaise plaisanterie (κακοσχόλως *), de même qu'il a employé ailleurs [2] le κελητίζειν. Si telle étoit l'idée de Plutarque, ce qu'il dit seroit encore plus indécent & plus digne de Sardanapale; mais comme dans cette supposition il faudroit aussi changer l'ἐποχουμένην ἑαυτῇ en ἐποχουμένην αὐταῖς (c'est-à-dire, ταῖς παλλακαῖς), j'aime mieux m'en tenir à ma premiere conjecture.

§ CVI, l. 4. καλεῦνταί τε οἱ τοιοῦτοι ἀνανδριεῖς. Pour ce dernier mot, j'ai suivi le texte de mon Ms. coté 2255, & des éditions de Froben, de Zvinger, de Foës & de Mackius. L'autre de mes deux Mss. coté

1 *In Acharn.* 397.

* *In Acharn.* 399. Le Scholiaste se trompe. La preuve qu'Aristophane a pris ici, comme dans le vers 410, l'ἀναβάδην dans l'acception d'avoir un pied sur l'autre, est ce qui suit :

. . . . ἀναβάδην ποιεῖς,

Ἐξὸν καταβάδην· οὐκ ἐτὸς χωλοὺς ποιεῖς,

Vous faites vos tragédies, ayant un pied sur l'autre, tandis que vous pouvez garder une position naturelle ; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on trouve dans vos pièces beaucoup de boiteux. C'est à Euripide que s'adresse cette plaisanterie, à cause de trois pieces qu'il avoit faites, & dont les principaux personnages étoient des boiteux. La conclusion, *aussi ne faut-il pas s'étonner*, &c. est tirée de ce qui s'observe dans un homme qui a un pied sur l'autre ; il représente en effet un boiteux par le raccourcissement qu'une des deux jambes doit nécessairement éprouver.

2 *Vesp.* 499, & *Thesmoph.* 160.

2146, & l'édition des Aldes portent ἀνδριεῖς. Calvus traduit *evirati ;* & cependant Cornarius, dans ses notes, insérées dans l'édition de Paris, *in*-4°. 1529, nous donne l'ἀνανδριεῖς comme une correction qu'il avoit substituée à l'ἀνδριεῖς. Mercuriali [1] au lieu d'ἈΝΔΡΙΕΙ͂Σ vouloit qu'on lût ἘΝΑ'ΡΙΕΣ, par la raison qu'Hérodote, en parlant des Scythes, auxquels Vénus envoya *une maladie féminine*, θήλειαν νοῦσον, en punition de ce qu'ils avoient pillé son temple d'Ascalon, dit que ces hommes, frappés de cette singuliere maladie, étoient appellés par leurs compatriotes du nom d'ἐναρέες, ou (suivant deux autres variantes) ἐνάριες ou ναρέες, mot qu'il explique ailleurs par ἀνδρόγυνοι [2]. J'avoue que cette correction de Mercuriali, que Vander-Linden a reçue dans son texte, paroît d'autant plus probable, que la leçon vulgaire, soit ἀνδριεῖς, soit ἀνανδριεῖς, n'a pas même une forme analogique. Cependant Foës désaprouve cette conjecture, par la raison que cet ἐνάριες.... signifieroit plutôt dans le dialecte ionique *des hommes belliqueux*, c'est-à-dire, tout le contraire de ce qu'Hippocrate vouloit dire : mais cette observation, tirée de Gregoire de Corinthe, est révoquée en doute par d'autres ; & il est très-possible que ce dernier, s'il n'a pas été trompé lui-même, ait été altéré par les copistes [3]. Il ne resteroit certainement aucun doute, si dans Hérodote, comme dans Hippocrate, on lisoit ἈΝΑΡΈΕΣ, mot composé d'ἀρὴ, *bellum* [4], & qui signifieroit alors *imbelles*, & par extension, *ad luctam veneream inepti ;* de même

1 *Var. lect.* L. III, cap. 7.

2 Herodot. L. I, cap. 105, cum L. IV, cap. 67.

3 Gregor *de Dialectis*, p. 254, cum notis.

4 Hesych. *in* Ἀρή. Cf. & Æschyl. *Agamemn.* 76 & 1146.

que ſon ſynonyme ἀναλκέες *, compoſé d'ἀλκὴ, ſignifie *ignavi.* On objecteroit peut-être que l'ἐνάριες ou ἐναρέες doit être un mot Scythe, puiſqu'Hérodote dit expreſſément : τοὺς καλέουσι ἐναρέας οἱ Σκύθαι ; mais j'ai déja obſervé (*not.* §§ LXXXIV, l. 15, XCIV, l. 10) que cette maniere de s'exprimer n'eſt ſouvent qu'une verſion littérale du mot étranger dans la langue de l'écrivain qui l'emploie. Je vais plus loin : l'ἀνανδριεῖς même du texte peut reſter tel qu'il eſt, ſi on le conſidere comme une forme moins uſitée du mot ἄνανδροι. Car, de même qu'on a fait ἀναυξὴς d'αὔξη, ἀναυδὴς d'αὐδὴ, ἀναφὴς d'ἁφὴ, ἀναλκὴς d'ἀλκὴ, de même il eſt poſſible que les Ioniens aient formé ἀνανδριὴς d'ἀνδρίη, & au plurier ἀνανδριέες, & par contraction ἀνανδριεῖς ; à moins qu'on n'aime mieux lui donner la forme encore plus rare ἀνανδρὴς (d'ἀνὴρ), & au plurier ἀνανδρέες pour ἄνανδροι. Je ne me ſuis étendu ſur toutes ces conjectures que pour fournir à quelque critique plus habile que moi, l'occaſion de nous en donner une meilleure. Je pourrois y ajouter le mot *Annarus*, qu'on donne pour le nom propre d'un intendant du roi des Perſes, mais qui pourroit bien être un ſurnom altéré par les copiſtes, & relatif à ſa vie efféminée, & au goût ſingulier qu'il avoit de paſſer ſon temps au milieu des femmes, comme un autre Sardanapale (*Voy. la not. précéd.*), & de s'habiller comme elles : Κτησίας δὲ ἱστορεῖ Ἄνναρον (*ſic*) τὸν βασιλέως ὕπαρχον, καὶ τῆς βαβυλωνίας δυναστεύσαντα, στολῇ χρῆσθαι γυναικείᾳ καὶ κόσμῳ· καὶ ὅτι βασιλέως δούλῳ ὄντι

* C'eſt la forme ordinaire de ce mot, qu'on écrit auſſi par contraction ἀναλκεῖς. Le nominatif ſingulier ἀναλκὴς ſe trouve dans Heſychius. L'autre forme ἄναλκις, qui vient d'ἄλξ eſt plus poëtique.

αὐτῷ, εἰς τὸ δεῖπνον εἰσῄεσαν πεντήκοντα καὶ ἑκατὸν ψάλλουσαι καὶ ᾄδουσαι γυναῖκες. ἔψαλλον δὲ αὗται καὶ ᾖδον ἐκείνου δειπνοῦντος [1]. Cette diſcuſſion eſt d'autant plus curieuſe que la triple orthographe qui réſulte des Mſs. d'Hérodote, jointe à ma conjecture Ἀναρέες, s'obſerve auſſi dans trois gloſes d'Heſychius [2], toutes trois ayant à peu-près la même ſignification, & dans leſquelles on trouveroit peut-être quelque rapport avec le paſſage d'Hérodote. Pour ce qui eſt de la *maladie féminine*, θήλειαν νοῦσον, dont cet hiſtorien parle, je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt autre choſe que cette même *impuiſſance* dont il eſt queſtion dans Hippocrate. Ceux qui déſirent connoître tout ce qui a été dit pour & contre ſur cette opinion, peuvent conſulter les notes de Dacier [3], du préſident Bouhier [4], de Weſſeling, & ſur-tout celles de Larcher [5].

§ CVI, l. 6. *On les appelle efféminés.* Cette maladie, qu'Hérodote appelle *une maladie féminine* (*Voy. not. précéd.*) étoit une véritable affection hypochondriaque nerveuſe qui troubloit l'imagination, abatoit les forces phyſiques, & décourageoit l'ame de ces malheureux, en lui ôtant juſqu'à l'eſpoir de la poſſibilité de guérir. Il n'eſt point étonnant que dans un pareil état de foibleſſe, ces hommes, très-ſuperſtitieux d'ailleurs, ſe ſoient imaginés avoir changé de ſexe. L'ignorance des cauſes

1 Athen. L. XII, p. 530.

2 *In* Ἀνιρεῖν, Ἐνιρεῖν & Ναρεῖν.

3 *Remarques ſur le traité d'Hippocrate de l'air, des eaux & des lieux*, p. 531.

4 *Recherch. & diſſert. ſur Hérodote*, p. 207.

5 *Trad. Franç. d'Hérodote*, L. I, cap. 105, not. 266, Cf. & Leopard. *Emendat.* L. VII, cap. 10.

naturelles de ce qu'ils éprouvoient, jointe aux idées religieuses d'une divinité offensée, les déterminoit à prendre des habits de femme ; & cette folle démarche devenoit encore un obstacle insurmontable au recouvrement de leur santé. Il seroit curieux de savoir si ce phénomene existe aujourd'hui chez les Tatars. Je ne trouve que deux maladies qui présentent quelques symptômes analogues à ceux qu'on observoit anciennement chez les Scythes efféminés. L'une est la *lepre* endémique chez les Kosaques du Jaïk, accompagnée de douleurs aux articulations (κέδματα), & d'aversion pour les plaisirs de l'amour ; & cette aversion est d'autant plus singuliere, que la maladie attaque ordinairement ceux qui sont à la fleur de l'âge, & que les maladies exanthématiques excitent ordinairement à ces plaisirs [1]. L'autre est la *plique polonoise*, dont le regne s'étend depuis la source de la Vistule jusqu'aux monts Capéthiens, en Lithuanie, dans la Russie blanche, la Russie rouge, en un mot, dans tout cet espace de terre, connu anciennement sous le nom de Sarmatie. Il paroît certain que ce sont les Tatars qui l'ont introduite pour la premiere fois en Pologne ; quoiqu'on ne soit pas d'accord sur l'époque précise de son introduction, & qu'on prétende d'ailleurs que les Tatars eux-mêmes l'avoient apportée des Indes. Les symptômes ordinaires de cette maladie, sont les douleurs de membres, notamment des articulations, imitant les douleurs arthritiques, la rétraction des jambes, les convulsions, la diminution des forces, les écarts de l'imagination, qui vont quelquefois jusqu'à la manie [2]. Un phénomene bien singulier de cette

1 Pallas, *Voyag. en Russie.* vol. I, p. 477, 480, 652 & 659.

2 *Journ. de Médec.* vol. XV, p. 333 & suiv. Cf. Haller, *dis-*

maladie & qui prouve la sympathie particuliere qui existe entre la tête & les parties génitales, c'est le cas où, au défaut de cheveux, la plique s'établit quelquefois aux parties sexuelles, & acquiert assez de longueur pour descendre jusqu'au gras des jambes [1]. Au reste, le traitement de la plique polonoise par les mercuriels & les bois sudorifiques, prouve assez sa nature muqueuse, & par conséquent la tendance qu'elle doit avoir à frapper l'économie animale de cet épuisement de forces, qui nous rend indifférens pour le sexe.

§ CVI, l. 6. *Les naturels du pays attribuent la cause de ce changement à Dieu.* Nous avons déja observé, d'après Hérodote, qu'on attribuoit au courroux de Vénus, cette étrange maladie des Scythes (Voyez *not.* § CVI, l. 4, p. 332).

§ CVI, l. 8. *Ils ont une si grande vénération pour cette espece d'hommes, qu'ils les adorent, &c.* On pourroit expliquer cette vénération par le don de la divination que ces efféminés prétendoient tenir de Vénus, au rapport d'Hérodote [2]. Cette imposture étoit d'autant plus grossiere, que c'étoit cette Déesse même qu'ils avoient ou croyoient avoir offensée, & que c'étoit en punition de cette offense qu'elle les avoit réduits à l'état de femme. L'explication que donne Hippocrate est beaucoup plus vraisemblable, & prouve en même temps que c'étoit une espece de maladie endémique chez les Scythes, & non pas une maladie qu'ils eussent rapportée de leur expédition en Egypte. Dans le premier

put. ad morbor. histor. facientes, T. I, p. 255-277, & R. A. Vogel, *de cognosc. & curand. C. H. affect.* § 720.

1 *Journ. de Médec.* vol. XC, p. 121.

2 L. IV, cap. 67.

cas

cas, ceux qui n'en étoient pas encore atteints avoient raiſon de la craindre, & d'avoir des égards pour ces malheureux, quoiqu'ils ne duſſent pas pouſſer ces égards juſqu'à la ſuperſtition. Dans le ſecond, c'étoit aux ſeuls complices du pillage du temple de Vénus que convenoit une pareille crainte. Au ſurplus, ce reſpect que les peuples Barbares ont pour les imbécilles & les idiots, n'eſt pas une choſe extraordinaire. Les Turcs, infiniment plus féroces que les Scythes leurs ancêtres, ont cependant pour les ſtupides & les imbécilles une humanité qui eſt portée juſqu'à la vénération la plus ſuperſtitieuſe. On voit chez eux tous les jours de ces êtres diſgraciés par la nature, jouir d'une eſpece de culte, même de la part du plus féroce janiſſaire; ce qui a fait dire à un homme d'eſprit, témoin oculaire de la barbarie turque, que cette nation n'a d'humanité que pour les hommes en peinture. Il eſt remarquable que les imbécilles du Valais, connus plus particuliérement ſous le nom de *Crétins*, jouiſſent de la part du peuple d'une vénération ſemblable à celle que les Scythes avoient pour leurs efféminés hypocondriaques : avec cette différence cependant que ceux-ci étoient regardés comme des objets du courroux du ciel, & que les égards qu'on avoit pour eux étoient inſpirés par la crainte d'encourir la même diſgrace; au lieu que le bon peuple Valaiſan regarde ſes Crétins comme des ſignes de la faveur céleſte, & qu'il les nomme pour cela, *bonnes ames de Dieu*, *ſans péché*. On y trouve même des parens qui préferent leurs enfans idiots à ceux dont l'intelligence eſt plus ſaine, parce qu'ils regardent, comme plus certains du bonheur de la vie future, des êtres incapables de concevoir l'in-

tention du crime. Une autre différence entre les Crétins & les Scythes efféminés, c'est que les premiers, loin d'éprouver de l'aversion pour le sexe, ont une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espece, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Ajoutez à cela, qu'il y a des Crétins des deux sexes, & qu'on leur permet de se marier non-seulement entr'eux, mais encore avec des personnes saines [1].

§ CVII, l. 3. καὶ οὐδὲν ἕτερον.... ἀλλὰ πάντα [ὁμοῖα καὶ πάντα] θεῖα. J'ai cru devoir introduire dans mon texte, d'après le Ms. de Gadaldinus, les mots enfermés entre deux crochets. Ils ne font que rendre la tautologie plus redondante ; mais c'est précisément à cause de cela qu'ils m'ont paru appartenir à cette espece de pléonasme ionique, dont j'ai déja parlé très-au-long (Voy. not. § LXXXV, l. 12, p. 251).

§ CVII, l. 5. ἕκαστον δὲ ἔχει φύσιν [ἰδίην] τῶν τοιουτέων. J'ai dit dans mes Variantes que j'ai adopté le mot enfermé entre deux crochets, d'après l'autorité de la version de Cornarius : mais je me suis apperçu ensuite qu'il existe encore dans celle de Calvus. Si ces autorités ne suffisent point pour justifier, ou du moins pour excuser cette addition à mon texte, je pourrai citer d'autres endroits paralleles, où notre auteur dit, ὧν ἕκαστον ΙΔΙΗΝ δύναμιν καὶ φύσιν ἔχει [2], ἕκαστον, αὐτέων ἔχει δύναμίν τε καὶ φύσιν τὴν ΕΩΥΤΕΟΥ [3], & καὶ φύσιν δὲ ἔχειν ἕκαστον καὶ δύναμιν ΕΝ ΕΩΥΤΩΙ [4].

1 Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. II, p. 39, 40, 65, 66.

2 Hippocrat. *de Veter. Medic.* § XXIII, T. I, p. 26.

3 Idem, *de natur. human.* § VIII, ibid. p. 268.

4 Idem, *de morbo sacro*, § XVIII, T. II, p. 344.

Plutarque ſemble même faire alluſion à notre texte, lorſqu'il dit, ὅσα μήτε ὑπὸ τύχης, μήτε ὑπ' ἀνάγκης, μήτε ἐστὶ ΘΕΙ͂Α, μήτε τοιαύτην αἰτίαν ἔχει, φυσικὰ λέγεται, καὶ ΦΥ΄ΣΙΝ Ι΄ΔΙ΄ΑΝ ἜΧΕΙ [1].

§ CVII, l. 6. *Et qu'il n'en exiſte aucune qui ne doive ſon origine à des cauſes naturelles.* Tout ce § eſt un témoignage formel du théiſme éclairé d'Hippocrate. Il admet une cauſe première ; il fait dépendre d'elle les dérangemens de notre machine, puiſque ces dérangemens ont leur raiſon phyſique & ſuffiſante dans la conſtruction même de cette machine, qui eſt ſon ouvrage : mais il ne croit ni ne veut que cette cauſe intervienne à tout moment dans le cours naturel des choſes, une fois établi par elle, ni qu'elle ſoit reſponſable de nos paſſions, de nos excès, de nos folies, en un mot, de toutes les cauſes ſecondaires auxquelles la plupart de nos maladies doivent leur origine (Voyez Diſc. prélim. § 111).

§ CVIII, l. 1. *L'habitude d'être à cheval, & d'avoir ſans ceſſe les extrémités inférieures pendantes, &c.* Pallas obſerve que les Tatars Kirguis ont preſque tous les jambes cagneuſes, parce qu'ils ſont continuellement à cheval [2]. Cet effet devoit être plus ſenſible dans un temps où l'uſage des étriers n'étoit pas encore connu. On n'en trouve la premiere mention que dans Avicenne, écrivain du onzieme ſiecle [3].

§ CVIII, l. 1. κέδματα. J'ai traduit ce mot, d'une

1 Plutarch. *de placitis Philoſophor.* L. I, cap. I, T. IX, p. 470, edit. Reiske.

2 Pallas, *Voyag. en Ruſſie*, vol. I, p. 615.

3 Voy. *Utriuſque Theſaur. Antiquit. Rom. & Græc. nova ſupplem.* vol. II, col. 1082.

origine obscure, par *fluxions chroniques aux articulations*, d'après l'explication qu'en a donnée Galien: τὰς ἐκ ῥεύματος χρονίους * διαθέσεις, ἤτοι περὶ τὰ ἄρθρα σύμπαντα, ἢ ἐξαιρέτως περὶ τὰ κατ᾽ ἰσχίον [1], *des affections chroniques décidées par une fluxion, & fixées sur toutes les articulations, ou spécialement sur l'articulation de l'ischion.* Erotien & Hésychius confirment à peu près cette explication; mais ce dernier en ajoute cette autre, οἱ δὲ, περὶ τὰ γεννητικὰ μόρια, savoir, que selon d'autres ce mot signifioit *des affections des parties génitales*, ou plutôt *autour des parties génitales.* Pour s'assurer du vrai sens de ce mot, il faudroit en savoir l'origine. Quand Triller veut nous persuader sérieusement que le κέδματα vient de l'hébreu קדם *kédem*, il ne prouve que l'abus étrange qu'on peut faire de l'érudition [2]. Il n'en est pas de même de ce que ce critique ajoute à cette singuliere étymologie, au sujet de M. Servilius, qui, au rapport de Tite-Live, se glorifioit d'avoir contracté une tumeur aux aînes à force d'aller à cheval, *tumorem hunc inguinum in equo dies noctesque persedendo habeo* [3]. Ce rapprochement auroit pu répandre quelque lumiere sur les κέδματα des Scythes, qu'Hippocrate attribue de même à l'équitation fréquente, si ce *tumorem inguinum* n'étoit pas une expression trop vague, qui peut également s'appliquer au bubonocele. Plutarque, qui nous a conservé le même fait concernant le Romain Servilius, est encore moins précis;

* C'est sans nécessité que Petit (*Commentar. in Aret. Cappad.* p. 164.) propose ici de lire χρονίως en le rapportant au ῥεύματος.

1 Foës, *Œconom.* in Κέδματα.

2 Triller, *Observat. critic.* p. 426.

3 Tit. Liv. L. XLV, cap. 39.

puiſqu'il ſe contente de nous faire entendre que cette affection avoit ſon ſiege dans les parties que la décence empêche de découvrir : ἔνια τῶν οὐκ εὐπρεπῶς ἐν ὄχλῳ γυμνοῦσθαι δοκούντων τοῦ σώματος ἀνεκάλυψε· καὶ, πρὸς τὸν Γάλβαν ἐπιστρέψας, σὺ μὲν, ἔφη, γελᾷς ἐπὶ τούτοις, ἐγὼ δὲ σεμνύνομαι πρὸς τοὺς πολίτας· ὑπὲρ τούτων γὰρ ἡμέραν καὶ νύκτα συνεχῶς ἱππασάμενος ταῦτ' ἔσχον [1]. Quoi qu'il en ſoit, voilà deux ſignifications du mot κέδματα, qui toutes peuvent convenir à notre texte. Van-ſwieten penſe que, comme Hippocrate a joint enſemble les *cedmata*, la *ſciatique*, la *podagre* & l'*impuiſſance* (§ CXII), ὑπὸ κεδμάτων, καὶ ἰσχιάδων, καὶ ποδαγριῶν ἁλίσκονται, καὶ λαγνεύειν κάκιστοί εἰσι, il eſt naturel de ſuppoſer qu'il s'eſt contenté d'exprimer toutes les affections des articulations par le ſecond & le troiſieme mot, & que le premier regarde plutôt les parties génitales mêmes, auxquelles ſe rapporte auſſi l'impuiſſance, « Cum autem Hippocrates in textu modo citato, » cum recenſet mala metuenda à nimia equitatione, » *iſchiadi* & *podagra* annumerat *cedmata* & *impotentiam ad Venerem*, non ita abſonum videtur, quod » per hoc vocabulum potius deſignaverit morbos genitalium quam articulorum [2] ». Il regarde ailleurs cette affection comme une eſpece de paralyſie des muſcles des parties génitales (Voy. *not.* § CIII, l. 7, p. 323). Proſper Martian, au contraire, prétend que dans Hippocrate cette affection, qu'il faut bien diſtinguer de la *ſciatique*, de l'*arthritis* & de la *podagre*, ſignifie des douleurs chroniques, mais peu violentes, des articula-

1 Plutarch. *in Æmil.* T. II, p. 308.

2 Van-ſwieten, *Comment. in Boerh. Aphoriſm.* § 1451, vol. 5, p. 429 ſq.

tions quelconques [1]. En effet on trouve non-ſeulement dans le § CXII de ce traité, mais encore ailleurs [2], les *κέδματα* précéder ou ſuivre la ſciatique & la podagre; ce qui ſuppoſe que l'auteur regardoit toutes ces affections, comme des affections analogues, quoiqu'elles ne ſoient pas abſolument les mêmes, & non pas comme appartenant à des claſſes différentes, ainſi qu'a voulu l'expliquer Van-ſwieten. Voilà donc trois opinions différentes ſur le ſens du mot *κέδματα*. Celle des anciens Interpretes, qui l'entendent des *fluxions* ou *douleurs chroniques des articulations*, paroît être fondée ſur des endroits paralleles; c'eſt celle qu'ont embraſſée Proſper Martian, & la plupart des autres commentateurs ou traducteurs modernes. La ſeconde, adoptée par Heſychius, & modifiée en quelque maniere par Triller, nous donne les *κέδματα* comme des affections qui ont leur ſiege dans le voiſinage des parties génitales, & notamment comme des tumeurs des aînes. On pourroit juſtifier cette opinion par un paſſage parallele, fort altéré par les copiſtes, à la vérité, mais dans lequel on apperçoit cependant qu'il eſt queſtion des tumeurs aux aînes jointes aux *κέδματα*. Le voici : ὁ παρὰ τὴν Εὐαλκέος (*al.* Ἐλεαλκέος), κρήνην περὶ (*al.* ὁ περὶ); ΤΑ' ΈΞ ἔτεα ἽΠΠΟΥΡΙ'Ν ΤΕ καὶ βουβῶνα, καὶ 'ΙΞΙ'ΑΣ, (*al.* ἴξιν), καὶ κέδματα [3]. Comme cet Ἵππουρις ne ſignifie en grec qu'un *caſque*, à cauſe de la queue de cheval dont on ornoit les caſques, ou la plante que

1 Proſp. Matt. *Annot. in Hippocrat. de affect.* ſect. 2, verſ. 25 & 37.

2 Hippocrat. *de locis in hom.* § XIX, T. I, p. 374, & *de morbis*, L. I, § III, T. II, p. 4.

3 Idem, *Epidem.* L. VII, § LVIII, T. I, p. 877.

nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de *prêle* ou *queue de cheval*, & que ni l'une ni l'autre de ces deux ſignifications ne convient ici, Foës a cru qu'Hippocrate a voulu exprimer par ce mot, *une fluxion chronique aux aînes & aux parties génitales, &c.* [1]. Cornarius paroît avoir lu ici. . . . περὶ ἓξ ἔτεα ἐξ ἱππασίης βουβῶνα, ἰξίας, καὶ κέδματα ἔσχε, *il eut, pendant près de ſix ans, à cauſe d'une équitation fréquente, une tumeur aux aînes, des varices & des cedmata.* Quant à Calvus, il faut être inſpiré pour deviner ce qu'il a pu trouver dans ſes Mſs. On voit, par exemple, qu'il exprime l'ἵππουριν par *cutem corruptam: hippurinve;* vient enſuite *coxendicis dolorem*, qui répond, non à l'ἰξίας ou ἴξιν, mais plutôt à ἰσχίον ou ἰσχιάδα, ce qui eſt beaucoup plus raiſonnable; le mot βουβῶνα n'y paroît point; & au lieu de κέδματα on trouve *loca humida ulcerata*, ce qui donne lieu à croire qu'il avoit trouvé dans quelque Ms. πέλματα, comme j'ai trouvé dans les miens πελμάτων, à la place de κεδμάτων (Voy. *Variant.* p. 164). On peut regarder comme une troiſieme opinion celle de Van-ſwieten, qui entend κέδματα dans le ſens d'une paralyſie des muſcles des parties génitales. J'ajouterai une quatrieme ſignification, dans laquelle Arétée ſemble avoir employé ce mot, quoique d'ailleurs la maladie dans l'hiſtoire de laquelle il l'emploie, ſoit du nombre de ces affections qu'on ne connoît guere aujourd'hui, malgré les diverſes conjectures [2] qu'on a propoſées. L'auteur lui donne le nom de *maladie aiguë de la*

1 Voy. Foës, *not. ad hunc locum*, & *Œconom. in* Ἵππουρις.

2 Voy. *Comment. de rebus in Sc. natur. & Medic. geſtis*, vol. I, p. 410, & vol. XVIII, p. 709, Cf. & Morgagni *de ſed. & caus. morbor.* Epiſtol. XXVI, § 28.

veine--cave ; & c'eſt en la décrivant qu'il parle d'une autre affection de la même veine, qui ne peut être qu'une dilatation variqueuſe terminée par une rupture, à en juger par la maniere dont il s'exprime : *γίγνεται δ' οὖν ἀμφὶ τήνδε τὴν φλέβα καὶ κέδματα, εὖτε ῥηγνυμένη* ΑἹΜΟῤῬΑΓΊΗ *ὤκιστα κτείνει· ὕπερθεν μὲν διὰ πλεύμονος καὶ ἀρτηρίης ἐκχεομένου, ἢν ἐν τῷ θώρηκι ῥαγῇ· ἢν δὲ παρὰ τὴν* ἈΡΧῊΝ *ἐς τὴν κάτω κοιλίην τοῖσι ἐντέροισι* ΠΕΡΙΈΧΕΤΑΙ, *ὡς ἐμπλείειν τὰ ἔντερα, εὖτε* ΠΡΏΗΝ ΚΑΘ' ἝΝ *ἐκφανῆναι τὸ αἷμα, θνήσκουσι οἵδε·* ἮΝ ΔῈ Ἡ *κοιλίη πληρευμένη αἵματος*, « Cette veine eſt encore ſujette aux ruptures » (*κέδματα*) ; & ces ruptures donnent lieu à des morts » ſubites par l'hémorrhagie qu'elles entraînent. Si c'eſt » la partie ſupérieure de la veine, enfermée dans la » cavité du thorax, qui a eſſuyé la rupture, le ſang » ſe livre un paſſage à travers le poumon & la tra» chée, & ſort par le haut. Mais ſi la rupture a eu » lieu dans la partie de la veine qui deſcend le long » de l'épine, l'épanchement ſe fait alors dans le bas » ventre, tout autour des inteſtins, enſorte que ceux» ci nagent dans le ſang ; & la mort arrive ſubite» ment avant que le ſang, qui remplit le ventre, ſe » manifeſte par le bas * ». On voit, par cette deſcription, qu'Arétée emploie le *κέδματα* dans le ſens

* Je ne m'arrêterai point à rapporter les corrections que les autres ont propoſées ſur ce paſſage ; on peut les voir dans l'édition d'Arétée, publiée par Boerhaave en 1735. Je me contente de propoſer les miennes, qui ſont au moins néceſſaires pour l'intelligence de ma traduction. Je lis donc, ἉΙΜὈῬΡΑΓΊΗΙ (à l'ablatif) .... ῬΆΧΙΝ (puiſqu'il a dit plus haut, en parlant de la veine-cave inférieure : *ἐπὶ τὴν ῥάχιν ἔξεισι, καὶ τῇδε παρατέταται*).... ΠΕΡΙΧΈΕ-ΤΑΙ.... ΠΡῚΝ Ἢ ΚΑΤΏΘΕΝ (ce dernier mot s'oppose à l'*ὕπερθεν* qui a précédé).... Ἡ ΔῈ *κοιλίη, κ. τ. λ.*

d'anévryſmes

d'anévryſmes des veines, de *ruptures*, ainſi que je l'ai traduit; & il eſt plus que probable qu'il l'entendoit de même dans les écrits d'Hippocrate, d'où il l'avoit emprunté. Cette ſignification paroît du moins plus conforme à l'origine du mot, qu'on regarde comme un dérivé du verbe κέω, ſynonyme de σχίζω, *fendre, déchirer*. Le prétérit paſſif de ce verbe eſt κέκεσμαι, & dans le dialecte ionique κέκεδμαι (comme on a dit dans ce même dialecte ἴδμεν pour ἴσμεν, & ὀδμὴ pour ὀσμή). De cette derniere forme vient le κέδμα pour κέσμα, de la même famille & ſignification que κέασμα (de κεκέασμαι, prétérit paſſif de κεάζω) qu'Heſychius explique par κλάσμα, ῥῆγμα. Il eſt poſſible qu'Hippocrate, ou ſes diſciples, ſe ſoient ſervis quelquefois dans ce ſens, du mot κέδματα; du moins dans le paſſage des épidémies cité plus haut, l'ἰξίας, qui le précede immédiatement, ſignifie *des varices*; ſi toutefois ce mot n'a point pris la place d'ἰσχίον ou ἰσχιάδα.

§ CVIII, l. 2. ἅτε αἰεὶ κρεμαμένων ἀπὸ τῶν ἵππων τοῖν ποδοῖν. J'ai dit, dans mes Variantes, que j'ai pris de Vander-Linden cette leçon τοῖν ποδοῖν. C'eſt au nombre duel que l'auteur s'exprime en pareil cas: τὼ χεῖρε καὶ τοῖν ποδοῖν.[1]. On trouvera peut-être que j'ai mal fait de ne pas avoir auſſi changé le κρεμαμένων en κρεμαμένοιν, pour qu'il s'accorde en nombre avec le ſubſtantif. Mais, outre que ce κρεμαμένων pourroit bien ſe rapporter à un autre ſubſtantif ſous-entendu αὐτέων ou τῶν Σκυθέων, il peut auſſi ſe lier avec τοῖν ποδοῖν, malgré la prétendue diſcordance du nombre. Hérodote a dit δυοῖν ὁδοῖν παρεουσέων[2] & δυοῖν οὐκ

1 *De natur. puer.* § XXXV, T. I, p. 157.

2 Herodot. L. I, cap. 11.

ὁμοεθνέων [1]. Au reste, il est possible que les copistes aient confondu le κρεμαμένων avec le κρεμαμένοιν, ainsi qu'ils l'ont fait dans ce passage : τρέφεται τὰ μὲν ἐς αὔξησιν καὶ ἐς το ειναι· τὰ δὲ ἐς τὸ εἶναι μόνον, οἷον γέροντες. τὰ δὲ πρὸς ΤΟΥ'ΤΩΝ καὶ ἐς ῥώμην [2], où le sens exige ΤΟΥ'ΤΟΙΝ.

§ CVIII, l. 3. *Des fluxions chroniques aux articulations.* Tout ceci est exprimé dans le texte par le seul mot κέδματα, dont j'ai déja rapporté les différentes significations (Voyez *l'avant-derniere not.*). Il est très-possible que l'auteur l'ait entendu ici *des tumeurs variqueuses des aînes*, *des bourses*, *du périnée*, en un mot, *de toute la région des parties génitales*; & ce sens paroît d'autant plus probable, que la compression habituelle de ces parties, causée par une équitation journaliere, peut très-bien donner lieu aux varices. Ajoutez à cela que la maladie des Scythes étoit, suivant toutes les apparences, une affection hypochondriaque (*not.* § CVI, l. 6, p. 334); & l'on sait que les personnes les plus sujettes aux varices sont les hypochondriaques.

§ CVIII, l. 4. οἱ ἂν σφόδρα νοσήσωσι. D'après Calvus & Vander-Linden, qui joignent ces mots avec ce qui suit, ἰῶνται δὲ σφέας αὐτέους, κ. τ. λ., le sens de ce passage seroit celui-ci « . . . . aux articulations; » leur hanche se retire, & ils deviennent boiteux. » Quand cette maladie *s'aggrave*, ils se traitent de » cette maniere : ils se font ouvrir, *au commencement* » de la maladie, les deux veines qui sont derriere les » oreilles ». Il est étonnant que Foës ait approuvé cet arrangement, sans s'être apperçu de la contradiction

1 Idem, L. I, cap. 91.

2 *De alimento*, § VII, T. I, p. 596.

qui résulte des expressions *s'aggrave* & *au commencement.*

§ CVIII, l. 5. *La maniere dont ils se traitent au commencement de la maladie, consiste à se faire ouvrir les deux veines qui sont derriere les oreilles.* J'aurois pu traduire plus littéralement, *la maniere dont ils se traitent consiste à se faire ouvrir au commencement de la maladie les deux, &c.* Ce qu'Hippocrate regarde ici comme la cause de l'impuissance des Scythes, je veux dire, l'ouverture des veines des oreilles, l'auteur du sixieme livre des *Epidémiques* semble le conseiller comme un remede contre les *cedmata : κεδμάτων τὰς ἐν τοῖσιν ὠσὶν ὄπισθεν φλέβας σχάζειν*[1]; mais je regarde ce passage comme tronqué, quoique je ne voie pas dans ce moment comment on pourroit le rétablir. Je ne sais si c'est par distraction, ou pour n'avoir point entendu notre auteur, ou enfin pour avoir le plaisir de le contredire, que Bodin lui fait dire ici que les Scythes, après avoir tenté inutilement de jouir des plaisirs de l'amour, prennent par dépit l'horrible parti de se priver tout-à-fait de la virilité par la section des veines des oreilles, « Scythas » vero negat Hippocrates ad Venerem aptos esse...... » & cum frustra Venerem tentaverint, odio Veneris se » ipsos castrare. Castrationem vocat alibi venæ cepha» licæ, quæ sub auribus latet, sectionem[2] ». Il est à présumer que Haller n'a pas mieux compris Hippocrate, lorsqu'il dit, en parlant de lui : « admiscet aliqua ex » fama, eaque infida, accepta, de Scythis nobilibus » eviratis, quod vitium a bellicosa gente alienissimum » est; de absono remedio ejus mali, venarum pone

1 *Epidem.* L. VI, S. V, § 21. T. I, p. 811.

2 Bodin, *Method. ad. facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 147.

» aures resectione [1] ». Ainsi, les Scythes se coupoient les veines des oreilles, suivant Bodin, pour se rendre impuissans, & suivant Haller, pour se guérir de l'impuissance. Rien de tout cela ne se trouve dans Hippocrate. Pour s'en convaincre, il suffit de lire avec attention son texte depuis le § CVI jusqu'au § CXII. On y verra que ce n'étoit qu'une partie des Scythes πλεῖστοι (*Voy. not.* § CVI, l. 1, p. 327), auxquels cette impuissance arrivoit ; qu'elle reconnoissoit pour cause les saignées (vraisemblablement trop copieuses) des veines des oreilles ; que ces saignées étoient pratiquées dans la vue de remédier à un autre mal qu'il appelle du nom de κέδματα ; que ce mal pouvoit bien être un commencement d'impuissance, mais non pas l'impuissance elle-même, qui ne se déclaroit qu'après les saignées.

§ CVIII, l. 7. ὅταν δὲ ἀποῤῥυῇ τὸ αἷμα, ὕπνος ἐπιλαμβάνει ὑπὸ ἀσθενίης, καὶ καθεύδουσι. J'ai changé l'ὑπολαμβάνει en ἐπιλαμβάνει, ainsi qu'il doit l'être, & qu'on le trouve ailleurs : καὶ ὕπνος μὲν ἐπέλαβε, ὁ δὲ πυρετὸς αὖθις οὐκ ἠφίει [2]. Ce qui suit immédiatement ce dernier passage est également altéré : σπασμὸς δὲ χεῖρα τὴν ἀριστερὴν ὑπελάμβανεν, & il faut par conséquent en changer le dernier mot en ἐπελάμβανεν. Quant à ce qui précede dans notre texte, ἀποῤῥυῇ τὸ αἷμα, Calvus paroît avoir lu : πουλὺ ῥυῇ αἷμα ou bien ἀποῤῥυῇ πουλὺ αἷμα ; mais cette addition qui se voit encore dans la version de Cornarius, & qui n'est pas d'ailleurs sans vraisemblance, est d'autant moins nécessaire que l'ἀσθενίης, qui suit de près, indique assez qu'il est question d'une excessive quantité de sang que les Scythes laissoient couler dans cette opération.

1 Haller, *Art. med. princip.* T. I, Præfat. p. 2.

2 *Epidem.* L. V, § XIV, T. I, p. 779.

§ CVIII, l. 11. ἐμοὶ μὲν οὖν δοκέει ἐν ταύτῃ τῇ ἰήσει διαφθείρεσθαι ὁ γόνος. Ces derniers mots ὁ γόνος, que j'ajoute à mon texte d'après le Ms. de Gadaldinus, sont d'autant plus nécessaires, que sans eux, le verbe διαφθείρεσθαι n'auroit pas à quoi se rapporter. Si l'intention de l'auteur eût été de le rapporter aux Scythes, il auroit dit : δοκέουσι (& non pas δοκέει) ἐν ταύτῃ τῇ ἰήσει διαφθείρεσθαι, comme il dit à la fin de ce § : δοκέουσι τὰς φλέβας ἐπιτάμνειν. Ajoutez à cela qu'on trouve plus d'une fois dans ce traité φθοραὶ τοῦ γόνου §§ XCIX & CXV.

§ CVIII, l. 14. *Car il paroît qu'ils coupent précisément les veines voisines des oreilles, dont l'ouverture rend les hommes impuissans.* Il répete ailleurs cette même observation sur les effets de la saignée des veines des oreilles [1]. Elle est une suite des connoissances angiologiques, encore trop peu avancées du temps d'Hippocrate. Dans le traité *des veines* qu'on trouve parmi ses écrits, mais qui appartient vraisemblablement à son gendre Polybus, il est dit que « les veines jugulaires » se portent de la tête, en passant près des oreilles, » au cou, qu'elles traversent ; d'où elles continuent intérieurement le long de l'épine, & passent près des » lombes, pour se porter aux testicules, &c. [2] ». Petit s'éleve ici contre l'anatomie & la physiologie d'Hippocrate, au sujet du trajet que ce dernier fait faire à la liqueur séminale de la tête aux testicules par la voie des veines des oreilles, ainsi que des effets qu'il

1 Hippocrat. *de genitur.* § III, T. I, p. 126, & *de locis in homin.* § VIII, T. I, p. 366.

2 Idem, *de venis*, § XII, T. I, p. 301. Cf. & Aristot. *Histor. animal.* L. III, cap. 3.

attribue à la section de ces veines [1]. Zvinger, qui n'étoit pas moins instruit que Petit, parle de cette opinion du pere de la médecine avec plus de circonspection, « Fieri posse ut sub uno cœlo secta vena prosit » vel obsit, sub alio non item; uti etiam videmus » morbos pro regionis diversitate, vel faciles, vel diffi» ciles reddi. Neque vero omnia, quorum ratio ex» pedite reddi nequit in dubium sunt revocanda, nisi » cum Protagora ingenium tuum ἁπάντων μέτρον statuere » velis [2] ». En effet il est ici question plutôt du fait que de l'explication qu'en donne Hippocrate. Celle-ci peut-être fausse, sans que l'existence de la chose puisse être révoquée en doute. Une évacuation excessive du sang, sans aucun égard pour les parties du corps par lesquelles elle a lieu, peut très-bien annéantir ou du moins suspendre pour quelque temps la vertu prolifique dans l'homme, au point de lui ôter le desir même de se reproduire. Cet effet sera d'autant plus prompt & plus sûr que le sujet aura déja été énervé par d'autres causes antérieures, telles, par exemple, qu'une équitation habituelle, qui dénature le sang (*Voy. not.* § CIII, l. 7, p. 323), ou quelque autre exercice violent. Quant à la correspondance que l'auteur établit entre les parties de la tête & les organes de la génération, elle est encore un fait constaté par une foule de phénomenes tant physiologiques que pathologiques qu'on observe tous les jours, & qu'il est impossible d'expliquer autrement que par cette correspondance, quoique nous ignorions la maniere dont elle se fait. La langueur qu'on éprouve à la suite dn coït, se fait sentir principalement à

1 Petit, *de Amazonibus*, cap. XVIII, p. 113.
2 Zvinger, *Commentar. in Hippocrat.* p. 273.

la tête ; c'eſt dans cette même partie du corps & dans le ſyſtême nerveux, qui en eſt une dépendance, que s'établiſſent les maux qu'entraîne l'abus des plaiſirs de l'amour. Les affections de la tête & celles des teſticules, qui, dans diverſes maladies, tantôt coëxiſtent, tantôt ſe ſuccedent ou s'alternent comme des criſes ou comme des métaſtaſes, prouvent encore cette correſpondance ou communication. Les ophthalmies & les aphthes de la conſtitution peſtilentielle du IIIe livre des *Épidémiques* étoient conſtamment accompagnées d'affections des teſticules. Nous avons déja obſervé (*not.* § CVI, l. 6, p. 336) que la plique polonoiſe, au défaut de cheveux ſur la tête, s'établit quelquefois dans le poil qui garnit les parties de la génération. On ſait que ce poil reſſemble aux cheveux de la tête par la forme ovale de ſes bulbes [1]; que le prépuce eſt de la même ſubſtance que la peau des paupieres, & que ſa longueur eſt en raiſon de celle de ces dernieres [2]. Il paroît même que le volume de la verge eſt aſſez conſtamment proportionné à celui du nez ; & l'on prétend avoir obſervé que le teſticule du côté gauche eſt ordinairement plus gros que le teſticule droit, & que la vue eſt plus claire dans l'œil du même côté [3].

§ CIX, l. 1. *ἐπειδὰν ἀπίκωνται παρὰ γυναῖκας, καὶ μὴ οἷοί τε ἔωσι χρέεσθαι σφίσι, τὸ πρῶτον οὐκ ἐνθυμεῦνται.* Le changement que j'ai fait de *γυναῖκα* en *γυναῖκας* eſt aſſez juſtifié par le pronom pluriel *σφίσι* qui ſuit de près, ſans parler des verſions de Calvus & de Cornarius, qui préſentent auſſi la leçon *γυναῖκας*. Mais ces deux inter-

1 *Comment. de rebus in Sc. nat. & Medic. geſtis*, vol. XX, p. 208.

2 Buffon, *Hiſtoir. natur.* T. IV, p. 224, edit. in-12, 1752.

3 *Philoſoph. Tranſact.* Vol. III, p. 730.

pretes l'ont entendu des épouses mêmes de ces infortunés (*uxores adeunt*); & ils ont été suivis en cela par plusieurs autres traducteurs anciens & modernes. Si c'eût été l'intention de l'auteur, il auroit dit : παρὰ τὰς ἰδίας (ou παρὰ τὰς ἑαυτῶν) γυναῖκας. En s'exprimant, comme il l'a fait, d'une maniere générale, *avec des femmes*, παρὰ γυναῖκας, il a voulu peut-être insinuer par là, que leur impuissance étoit si complette, que la nouveauté des objets même, jointe aux moyens d'excitation, ordinairement plus puissans & plus pressans dans le cas d'un commerce illicite & furtif, n'avoit aucune prise sur eux. Quant au pronom σφίσι, tous les imprimés & tous les Mss. portent σφίσιν (le σφῆσιν de quelques-uns n'est qu'une faute d'orthographe) αὐταῖς, excepté Vander-Linden, qui a changé ce dernier mot en αὐτοῖς. La premiere expression est un véritable solécisme, qui doit son origine à la glose αὐταῖς que quelqu'un aura notée à la marge pour expliquer le σφίσι, & pour indiquer en même-temps que ce pronom, l'équivalent de αὐταῖς, se rapportoit à γυναῖκας. Le changement en αὐτοῖς remédie bien au solécisme, mais il change absolument le sens ; car le σφίσιν αὐτοῖς, ne signifiant que ἑαυτοῖσι, *d'eux-mêmes*, ne peut se rapporter qu'aux *efféminés* mêmes, & non pas aux femmes, chez lesquelles ils alloient. Il faut donc de toute nécessité retrancher tout-à-fait l'αὐταῖς, qui n'est absolument, comme je viens de l'observer, qu'une explication marginale du mot σφίσι, pour que l'expression χρέεσθαι σφίσι puisse signifier ce qu'on va voir dans la note suivante.

§ CIX, l. 3. χρέεσθαι σφίσι. Cette expression, qui signifie littéralement *user d'elles*, est en usage chez les Grecs ; de même que chez les Italiens l'*usare* exprime

prime honnêtement le commerce entre personnes de différent sexe. Aussi le traducteur italien a-t-il été le moins embarrassé à rendre ce passage [1]. Hérodote, en parlant d'Amasis, à qui il étoit arrivé un accident à peu près semblable à la maladie des Scythes, dit : τῇ, ἐπεί τε συγκλίνοιτο ὁ Ἄμασις, μίσγεσθαι οὐκ οἷός τε ἐγένετο (l. ἐγίνετο)· τῇσι δὲ ἄλλῃσι γυναιξὶ ἐχρᾶτο [2]. On peut expliquer par là cette glose d'Hesychius, qu'on a mal à propos regardée comme altérée : Κίρων· ἀδύνατος πρὸς συνουσίαν. . . . . . ὁ γυναικίας καὶ μὴ δυνάμενος ΧΡΗ͂ΣΘΑΙ. Ce dernier mot n'est qu'une ellipse, à laquelle il faut sous-entendre γυναιξί. Ce passage de Plutarque n'a pas été non plus compris, faute d'avoir examiné la valeur du mot χρῆσθαι. En rapportant l'opinion de quelques anciens Philosophes, concernant la liqueur séminale de la femme, cet écrivain dit : καὶ τὸ θῆλυ προΐεσθαι σπέρμα· ἔχει γὰρ παραστάτας ἀπεστραμμένως (je lis, avec Galien, ἀπεστραμμένους). διὰ τοῦτο καὶ ὄρεξιν ἔχει παρὰ τὰς ΧΡΗ΄ΣΕΙΣ [3]. Cette derniere expression παρὰ τὰς χρήσεις, signifie tout simplement *dans le temps du coït.* C'est ainsi que χρηστὸς est employé dans le sens d'un homme qui jouit de la faculté de se reproduire par cet acte conservateur de l'espèce. Je profite de cette occasion pour expliquer un passage de notre auteur, que je ne crois pas assez bien rendu. Il dit, en parlant des eunuques : διότι καὶ οὐχ ὑπάρχουσιν οἱ εὐνοῦχοι ΧΡΗΣΤΟΙ΄. τῶν δὲ τάδε ἐκτριβέντων, ἡ ὁδὸς τῆς γονῆς ἐμπέφρακται· πωροῦνται γὰρ οἱ ὄρχιες, καὶ τὰ νεῦρα σκληρὰ

[1] Voy. *Viaggi di Ramusio*, T. II, f° 199.

[2] Herodot. L. II, cap. 181.

[3] Plutarch. *de placit. Philosoph.* L. V, cap. 5, T. IX, p. 585, edit. Reiske.

καὶ μαρὰ γινόμενα ὑπὸ τοῦ πώρου οὐ δύναται τείνειν καὶ ΧΑΛΑΊΝ [1]. On a traduit ces derniers mots, *neque tendere, neque laxare possunt.* Il falloit dire, *neque tendere* (ou plutôt *arrigere*), *neque intromittere possunt*; car le χαλᾷν (dont les Italiens ont pris leur *calare*), est ici employé pour exprimer l'*intromission du membre viril*, comme le τείνειν exprime l'*érection*. C'est du moins dans ce sens qu'il avoit dit quelques lignes plus haut, ἀείρεται καὶ καθίεται, *elevatur & intromittitur*; & c'est dans ce même sens qu'il faut entendre cette glose d'Hesychius, Ε'άσαις (je corrige ἐῶσαι)· τὸ χαλᾷν τὸ αἰδοῖον. Le même Grammairien explique le Κολεάζοντες, autre mot obscene, par ὠθοῦντες. L'expression ὠστιεῖ Κλεωνύμῳ d'Aristophane [2] présente une idée qui n'est pas moins indécente.

§ CIX, l. 3. τὸ πρῶτον οὐκ ἐνθυμεῦνται. Ce dernier mot est la contraction ionique d'ἐνθυμέονται, mot qu'il a employé aux §§ I, III, LXXIX & CXXVII, dans le sens de *considérer*; mais il est aussi possible que ce soit la forme contracte d'ἐνθυμάονται (comme il a dit διαιτεῦνται [§ XCIV] pour διαιτάονται) ou bien d'ἐνθυμόονται, à la maniere des Doriens*. Cette incertitude est d'autant moins importante, que toutes ces différentes formes peuvent exprimer des idées à peu près semblables ou analogues. De la signification primitive de *considérer*, *rouler quelque chose dans la tête*, *avoir l'esprit occupé de quelque idée*, on est venu naturellement à l'*inquiétude* ou à l'*agitation de l'esprit*,

1 Hippocrat. *de genitura*, § III, T. I, p. 126.

2 *Acharn.* 844.

* On trouve dans Hérodote ἀνδρευμένῳ pour ἀνδροομένῳ (I, 123) ἀποσιεύμενοι pour ἀποσιούμενοι (IV, 203), ἰδῆειν pour ἰδήοον (V, 89) &c.

causée par des idées désagréables, & notamment par les passions violentes, comme celles de la colere & de l'amour, qui nous absorbent, pour ainsi dire, & nous empêchent de songer à tout autre objet. Xénophon, pour exprimer le ressentiment qu'on conserve d'une injure, dit, οὐδὲν ἐνθυμεῖσθαι ἀνθρώπους, οἵτινες δικαίως ἀτιμῶνται, ἀλλ' οἵτινες ἀδίκως [1]; à moins que ἐνθυμεῖσθαι ne soit ici une erreur de copiste, au lieu d'ἐνθυμοῦσθαι. Notre auteur oppose à l'ἐνθυμεῦνται la phrase ἡσυχίην ἔχουσι; & cette opposition s'observe encore dans ces vers d'Eschyle:

Τὰ μὲν γὰρ οἶδα κάρτα σ' ἘΝΘΥΜΟΥΜΈΝΗΝ,
Τὰ δ' ἐμφανῶς πράσσουσαν ἩΣΥΧΑΙΤΈΡΑΝ [2].

Dans ces vers l'ἐνθυμουμένην exprime la *colere* ou l'*indignation*, comme l'ἐνθυμεῦνται de notre texte sert à exprimer les *chagrins & les inquiétudes causées par un amour malheureux.* Il est remarquable que Sophocle, en parlant d'une femme qui se consume en regrets en attendant le retour de son époux, dit:

ἘΝΘΥΜΊΟΙΣ εὐναῖς ἀνανδρώτοις τρύχεσθαι [3],

ce que le Scholiaste explique par μεριμνητικαῖς, πολυφροντίστοις. Je ne citerai point l'autorité des Septante, qui emploient manifestement le mot ἐνθυμεῖσθαι, pour exprimer tantôt *les désirs amoureux* [4], tantôt *ceux qu'excite l'avarice* [5]. Il peut encore signifier *la sensation désagréable* qui précede ou qui suit une action qu'on ne veut pas commettre, ou qu'on voudroit n'avoir

1 Xenoph. *Athen. Respubl.* circa finem.
2 Æschyl. *Eumenid.* 217.
3 Sophocl. *Trachin.* 109.
4 *Deuteronom.* XXI, 11.
5 *Ios.* VII, 21.

point commiſe. Dans le premier cas, c'eſt le *ſcrupule*, bien ou mal fondé ; dans le ſecond, c'eſt ſimplement le *repentir*, le *regret*, ou bien le *remords*, quand l'action commiſe eſt de nature à cauſer une vive inquiétude à l'ame, ou l'imagination aſſez foible pour s'inquiéter des choſes indifférentes en elles-mêmes. Ces deux dernieres ſignifications s'expriment plus ordinairement en grec par ἐνθύμιον, ou ἐνθυμιστὸν ποιεῖσθαι, ἐνθύμιον τίθεσθαι, ἐνθύμιον γίγνεσθαι ou εἶναι [1]. Mais le ſimple ἐνθυμεῖσθαι eſt auſſi ſuſceptible d'exprimer les mêmes idées *; & celle du *ſcrupule* peut très-bien s'appliquer à notre texte, où il eſt queſtion des hommes ſuperſtitieux, qui d'abord ne s'en faiſoient aucun, οὐκ ἐνθυμεῦνται, mais qui, après pluſieurs tentatives inutiles, au lieu de chercher les moyens naturels propres à remédier à un mal occaſionné par des cauſes phyſiques, le regardoient comme une punition du ciel, & ſe faiſoient ſcrupule des eſſais même les plus innocens. Ces différentes acceptions du mot ἐνθυμεῦνται, m'ont déterminé à le rendre par l'expreſſion un peu vague, *ils ne s'en inquietent point*. La verſion de Dacier, *ils ne s'embarraſſent point*, l'eſt auſſi. Celle de Witzen eſt plus littérale, *neemen zy dat niet ter herten* [2]. Grimm a jugé à propos de le rendre par *ſchæpfen keinen ver-*

1 Voy. la note de Duker ſur Thucydide, VII, 50, Ammonius, *in* Ἐνθύμημα, & Suidas, *in* Ἐνθύμιον.

* Du moins les Septante l'ont employé dans le ſens de *ſe repentir* ou *d'avoir du regret* : καὶ ἐνεθυμήθη ὁ θεὸς, ὅτι ἐποίησε τὸν ἄνθρωπον ἐπὶ τῆς γῆς. *Geneſ.* VI, 6. La verſion d'Aquila, porte μετεμελήθη (au lieu d'ἐνεθυμήθη), ce qui exprime plus littéralement le mot נחם *nicham*.

2 Witzen, *Noord en Ooſt Tartarye*, T. I, p. 94.

dacht, c'est-à-dire, *ils ne soupçonnent rien ;* & cette explication peut être justifiée par cette glose de Suidas, Ἐνθυμιστόν· ὕποπτον. Mais le traducteur italien a peut-être mieux fait de le paraphraser : *non mettono il cuore a ciò, nè si danno affanno* [1].

§ CIX, l. 5. πειρωμένοισι. Le sens & l'emploi de ce mot du texte, peuvent nous servir à corriger un autre passage, où l'on fait dire à Hippocrate des extravagances dignes d'un charlatan. Il y est question de ce qu'il appelle *la maladie noire.* Le régime qu'il prescrit à celui qui en est attaqué, consiste : « à ne pas user » immodérément du vin ni du coït, & lorsqu'il veut » faire usage de ce dernier, que ce soit à jeun *; à » *se mettre dans une étuve* ; à ne point s'exposer à » l'ardeur du soleil ; à éviter l'excès dans l'exercice & » dans la promenade ; à s'abstenir des bains chauds, &c. » καὶ θωρηξίων ἀπέχεσθαι καὶ λαγνείης· ἢν δὲ λαγνεύῃ, νῆστις ΠΥΡΙΑ͂ΣΘΑΙ, καὶ τοῦ ἡλίου ἀπέχεσθαι, μηδὲ γυμνάζεσθαι πολλὰ, μηδὲ περιπατέειν, μηδὲ θερμολουτέειν, κ. τ. λ. [2]. Il y a certainement dans un tel régime de quoi tuer l'homme le plus robuste, en le mettant immédiatement avant ou après le coït dans une étuve ou bain de vapeurs ; car c'est le sens du mot πυριᾶσθαι [3]. Il est même étonnant qu'on ne se soit point apperçu que l'auteur se contredit, en ajoutant ensuite qu'il faut éviter le soleil & les bains chauds. Je crois faire disparoître tous

1 *Viaggi di Ramusio*, T. II, f° 199.

* C'est d'après la version de Foës ; mais selon Cornarius, qui suit une autre ponctuation, il faudroit, *se mettre à jeun dans une étuve, ou bain de vapeurs.*

2 Hippocrat. *de morbis*, L. II, § LXXI, T. II, p. 94.

3 Foës, *Œconom. in* Πυρίη.

ces inconvéniens, en lisant, ἣν δὲ λαγνεύῃ, νῆστις ΠΕΙΡΑ͂ΣΘΑΙ, *mais s'il veut faire usage du coït, qu'il le fasse au moins à jeun.*

§ CIX, l. 9. γυναικίζουσί τε, καὶ ἐργάζονται μετὰ τῶν γυναικῶν ἃ καὶ ἐκεῖναι. *Voyez la note sur le* § CVI, l. 2, p. 328.

§ CX, l. 1. *Cependant cette maladie n'attaque que les hommes*, &c. Foës s'est ici trompé d'une maniere bien étrange; car il fait dire à Hippocrate que la maladie dont il est question attaque les hommes de condition qui ont acquis de grandes richesses par le moyen de l'équitation, *qui ad maximas opes per equitationem ascenderunt.* Il n'est pas étonnant que Van-swieten ait copié l'erreur de Foës. « Notat Hippocrates » hac affectione tentari opulentissimos quosque Scythas, » minime autem infimos, sed generosissimos, qui maxi- » mas opes per equitationem acquisiverunt [1]. » Mais ce qui m'a surpris le plus, c'est d'avoir trouvé le même sens exprimé dans la version du docteur Grimm, *Die edelsten und die durch die pferdezucht viel vermœgen besitzenden.* Cette erreur doit son origine aux mots du texte, διὰ τὴν ἱππασίην, qui pouvant se rapporter au κεκτημένη (si l'on retranche la virgule qui suit ce dernier mot), comme ils se rapportent au πάσχουσι, font une espece d'équivoque, qui cependant n'en est plus une, lorsqu'on fait attention à la derniere phrase du §, οὐ γὰρ ἱππάζονται.

§ CXI, l. 6.... κεκτημένοισι, ΕΙ' ΔΗ' ΤΙΜΩ'ΜΕΝΟΙ χαίρουσι οἱ θεοὶ καὶ θαυμαζόμενοι ὑπ' ἀνθρώπων. En comparant le texte vulgaire ainsi conçu : κεκτημένοισιν ΟΥ'

1 Van-swieten, *Comment. in Aphorism. Boerh.* § 1451, T. V, p. 429.

ΤΙΜΩΜΕ'ΝΟΙΣΙΝ "ΗΔΗ, ΕΙ' χαίρουσιν, κ. τ. λ. & l'embarras dans lequel ce texte inintelligible a jetté la plupart des traducteurs avec le ſens tout naturel qui réſulte de ma correction, on excuſera la liberté que j'ai priſe de la faire. On pourroit encore s'approcher davantage du texte, en liſant : κεκλημένοισι, εἰ τιμώμενοι δὴ χαίρουσι οἱ θεοὶ καὶ θαυμαζόμενοι ὑπ' ἀνθρώπων. Le ſens ſera toujours le même, & l'expreſſion ne ſera pas moins grecque. J'ai auſſi penſé que l'auteur auroit pu également dire, κεκλημένοισι, ἢ τοῖσι τιμωμένοισι, εἰ δὴ χαίρουσι οἱ θεοὶ θαυμαζόμενοι, κ. τ. λ, en retranchant le καὶ qui précede le θαυμαζόμενοι, & qui devient alors inutile, & en prenant le τιμωμένοισι dans le ſens de *riches* par oppoſition à l'ὀλίγα κεκλημένοισι. Car ce ſont ordinairement les riches qui ſont les plus honorés.

. . . . . . πᾶσι φίλος, καὶ ΤΙ'ΜΙΟ'Σ ἐστιν
Α'νθρώποις, ὅτεών τε πόλιν καὶ γαῖαν ἵκηται,

Par-tout il trouve des amis, dans tout lieu & dans tout pays les honneurs l'attendent, dit Homere [1], en parlant d'un homme qui voyage chargé d'or & d'argent. C'eſt au moins le ſens que Calvus donne au τιμωμένοισι, *honoratioribus*. Mais Cornarius a été forcé par la négation οὐ, de lui donner la ſignification active de τιμῶσι, en le rapportant aux pauvres, qui négligent d'honorer les dieux. Quoi qu'il en ſoit, je préfere ma premiere correction, d'autant plus que le mot τιμᾶν, tantôt ſeul, tantôt joint avec le θαυμάζειν, eſt ordinairement employé pour exprimer le culte religieux qu'on rend à la divinité. Euripide a dit, dans le même ſens qu'Hippocrate :

1 *Odyſſ.* X, 38, 39.

Ἔνεστι γὰρ δὴ κἀν ΘΕΩ͂Ν γένει τόδε·

ΤΙΜΩ´ΜΕΝΟΙ ΧΑΙ´ΡΟΥΣΙΝ Α´ΝΘΡΩ´ΠΩΝ ῞ΥΠΟ [1].

Aristophane s'exprime de la même maniere, en parlant du même culte :

Ἡ´μᾶς ΤΙΜΩ͂Ν ΚΑΙ` ΘΑΥΜΑ´ΖΩΝ, καὶ ζηλῶν δεξιὸς εἶναι [2].

L'un & l'autre de ces mots, outre l'idée générale d'*honorer*, possede encore la signification speciale d'*honorer par des dons*, ou, s'il s'agit des dieux, *par des offrandes & par des sacrifices* [3]. Une pareille métaphore a lieu dans le mot hébreu ברכה *béracha*, qui signifie au propre *louange*, *bénédiction*, & au figuré, *don* ou *présent*. Les Septante l'ont conservé dans le mot εὐλογία [4].

§ CXI, l. 7. *S'il est vrai que les dieux voient avec plaisir les dons*, &c. Il ne faut pas croire qu'Hippocrate affirme ici que les dieux se plaisent aux sacrifices somptueux. C'est une simple supposition qu'il fait un peu ironiquement, d'après le préjugé commun, pour combattre un autre préjugé, qui étoit celui de regarder les maux physiques, causés le plus souvent par notre imprudence, comme des peines infligées par une divinité courroucée. Hippocrate ne pouvoit avoir sur les sacrifices une opinion différente de celle de Zaleucus [5], de Socrate [6] & de tous les sages de l'antiquité, qui pensoient que les offrandes faites à Dieu ne pouvoient lui

1 Euripid. *Hippolyt.* 7 & 8.

2 Aristoph. *Nub.* 427.

3 Voy. Suidas, *in* Ἐπιθαυμάζειν, Brunck, *not. in Aristoph. Nub.* 1147, *mes notes sur la trad. franç. des Caracteres de Théophraste*, p. 247, Cf. & Thucydid. L. I, cap. 38, collat. cum. cap. 25.

4 *Regum.* L. I, cap. XXV, 27, & L. IV, cap. V, 15.

5 Stob. *Serm.* XLII, p. 279.

6 Xenoph. *Memorab.* L. I, cap. III, 3, & Plat. *in Alcibiad.* II, T. V, p. 97-100.

être

être agréables qu'autant qu'elles étoient faites par un cœur & par des mains pures.

§ CXIII, l. 2. διὰ [ταύτας] τὰς προφάσιας. Toute cette phrase manque dans la version de Calvus. Les autres éditeurs ou traducteurs n'ont que διὰ τὰς προφάσιας. L'addition du pronom que j'ai faite, est exigée par le sens même, & justifiée d'ailleurs par les passages parallèles des §§ LXXXIV & LXXXVI, où on lit également, διὰ ταύτας τὰς προφάσιας. On peut encore lire, διὰ τάσδε τὰς προφάσιας, comme l'auteur s'exprime ailleurs [1].

§ CXIII, l. 5. *Ensuite, à celui de porter toujours des culottes.* Ce même usage est également rapporté par Hérodote [2]. A la maniere dont Bodin [3] rapporte notre texte, il sembleroit qu'Hippocrate regarde l'usage des culottes comme la principale cause de l'impuissance des Scythes. Mais il suffit de le comparer avec tout ce qui a précédé, pour s'assurer que l'auteur ne parle de cet usage que comme d'une cause accessoire, qui peut concourir à augmenter l'atonie des organes de la génération chez des sujets énervés déjà par d'autres causes antérieures. Hunter pense aussi que les culottes, en tenant les parties trop chaudes & toujours soutenues, & en laissant à peine aux muscles la liberté d'agir, peuvent au moins les relâcher & les rendre plus flasques, si elles ne les rendent tout-à-fait ineptes aux fonctions de la génération [4]. Chez les Scythes, l'équitation journaliere,

1 *De veter. Medic.* § XXVII, T. I, p. 29.

2 L. VII, cap. 64.

3 *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 149.

4 Hunter, *Trait. des malad. vénér.* Trad. franç. chap. XII, p. 210.

en comprimant les organes de la réproduction contre la selle ou le dos du cheval, devoit augmenter les mauvais effets des culottes, sur-tout, si elles étoient étroites, comme Petit le prétend, non sans raison, contre l'autorité d'autres écrivains [1]. Quant aux Tatars d'aujourd'hui, les Kalmouks [2] & les Katschintzi [3] portent les culottes larges; mais celles des Ostiaks [4] & vraisemblablement de beaucoup d'autres peuplades Tatares joignent bien sur la cuisse. Lalemant, en commentant ce passage, rapporte l'exemple des boulangers, chez lesquels le défaut de culottes produit un effet contraire: « Sæpe audivimus pistores & cæteros quorum » partes pudendæ subligaculis non obteguntur, sed » liberius pendent, crassos & bene nutritos habere tes» tes [5]. » Cette observation mérite d'être vérifiée. Les Grecs, qui ne connoissoient point l'usage des culottes [6], & qui connoissoient tous les vices que la civilisation & une imagination ardente produisent ordinairement dans l'état de société, jusqu'à la pernicieuse pratique de la masturbation, avoient aussi quelques ressources contre cette nullité qui confond les sexes. Ceci me rappelle le conseil que donne Montaigne à ceux qui sont exposés à éprouver cette nullité: « A saillies & divers temps légére» ment essayer & offrir, sans se piquer & opiniastrer » à se convaincre définitivement soi-même [7] ». Il devoit

1 Petit, *de Amazonibus*, cap. 5, p. 32.

2 Pallas, *Voyag. en Russie*, T. I, p. 501.

3 Idem, *ibid.* T. III, p. 429.

4 Idem, *ibid.* T. IV, p. 54.

5 Lalemant, *Comment. in Hippocrat. de aër. aq. & loc.* f° 210.

6 Voy. Herodot. L. V, cap. 49.

7 Montaigne, *Essais*, L. I, chap. XX, T. I, p. 107.

en être tout autrement chez les Scythes, dans l'état barbare & presque sauvage où ils étoient. Le moindre désordre dans les fonctions naturelles suffisoit pour leur frapper l'imagination, au point que, se croyant l'objet d'une vengeance céleste, ils s'interdisoient toute action qui auroit pu les ramener à leur état naturel. Car c'est, si je ne me trompe, le sens de ces mots : ὥστε μήτε τῇ χειρὶ ἅπτεσθαι τοῦ αἰδοίου, κ. τ. λ. *Voy. la note suivante.*

§ CXIII, l. 5. ὥστε μήτε [τῇ] χειρὶ ἅπτεσθαι τοῦ αἰδοίου, *ce qui fait qu'ils ne portent pas même la main aux parties naturelles.* Pour entendre ceci, il faut se rappeller cette loi de la nature, par laquelle les parties du corps les plus exercées sont toujours les mieux nourries, les plus fortes, & celles qui s'acquittent le mieux de leurs fonctions naturelles, pourvu que cet exercice ne soit ni trop fort ni trop répété. Les parties, au contraire, condamnées au repos & à l'inaction, se flétrissent & perdent peu à peu l'habitude des mouvemens qui leur sont propres. Galien observe que les parties naturelles des athletes, comme de tous ceux que leur profession obligeoit à être chastes, étoient ordinairement flétries & ridées comme celles des vieillards, & que le contraire arrive à ceux qui en abusent : ὅσοι δ' εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς, ἢ ἀθλοῦντες, ἢ φωνασκοῦντες, ἄπειροι τῶν ἀφροδισίων διετέλεσαν, εἴρξαντες παντάπασιν ἑαυτοὺς ἁπάσης ἐννοίας τε καὶ φαντασίας τοιαύτης, ἰσχνὰ καὶ ῥυσσὰ τοῖς τῶν γερόντων ὁμοίως αὐτοῖς γίνεται τὰ αἰδοῖα. πρὸς γὰρ τοῖς ἄλλοις κἀκεῖνο συμβαίνει τοῖς ἐν νεότητι κατὰ τὸν πρῶτον χρόνον ἀφροδισίοις πολλοῖς χρησαμένοις, εὐρυνομένων τῶν ἐν τούτοις τοῖς τόποις ἀγγείων, εὔρουν τε γίγνεσθαι πρὸς αὐτὰ τὸ αἷμα, καὶ τὴν ὀρεκτικὴν δύναμιν τῶν ἀφροδισίων αὐξάνεσθαι, κατὰ τὸν κοινὸν λόγον πασῶν τῶν δυνάμεων, ὃν καὶ Πλάτων ἔγραψε, τὴν μὲν

ἡσυχίαν ἐκλύειν λέγων, τὴν δ'ἐν τοῖς οἰκείοις ἔργοις διατριβὴν, αὐξάνειν τὴν ῥώμην. οὕτως μὲν οὖν καί οἱ τιτθοὶ, ταῖς μὲν μηδέποτε κυησάσαις προσεσταλμένοι διαμένουσι· ταῖς δὲ μετὰ τὸ κυῆσαι θηλαζούσαις παιδία μέγιστοι γίγνονται, καὶ διαμένουσί γε γάλα παρέχοντες ἄχρις ἂν θηλάζωσι· παυομέναις δὲ τοῦ θηλάζειν τὰ παιδία, καὶ ἡ τοῦ γάλακτος ἐν τοῖς τιτθοῖς γένεσις οὐ μετὰ πολὺ παύεται. « Tous les Athletes, » ainsi que tous ceux qui professent un de ces arts qui » exigent l'exercice de la voix, s'étant, dès le com- » mencement, soumis à la privation des plaisirs de » l'amour, jusqu'à s'interdire toute idée qui puisse y » exciter, ont les parties naturelles flétries & ridées » comme celles des vieillards. Car il est encore à remar- » quer que, chez les hommes qui ont abusé de ces » plaisirs dans les premiers temps de la jeunesse, les vaisseaux » de ces-parties, à force de se dilater, font que le » sang y afflue en abondance, & que le désir du coït » augmente à proportion. Et cela arrive d'après les loix » générales que suivent toutes nos facultés, & dont » Platon parle aussi, en disant : *Que les parties du corps* » *s'affoiblissent & se relâchent par le repos, & qu'elles* » *augmentent de force & de vigueur quand elles s'exercent* » *dans les fonctions qui leur sont propres*. C'est ainsi que le » sein des femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, reste tou- » jours petit; que celui des femmes qui font des enfans & » qui les nourrissent, acquiert un volume considérable, » qu'il continue à donner du lait aussi long-temps qu'elles » les nourrissent, & qu'il ne tarit qu'après qu'elles ont cessé » de les nourrir [1]. » J'ai rapporté en entier ce passage intéressant de Galien, non-seulement à cause de son importance pour l'intelligence de notre texte, & pour

[1] Galen. *de locis affect.* L. VI, T. III, p. 320.

la physiologie en général, mais encore parce qu'il éclaircit un endroit d'Aristophane, où l'on trouve *πόσθην μικρὰν*, *penem exiguum*, comme un attribut de la jeunesse qui a conservé son innocence, & *κωλῆν μεγάλην*, *penem magnum*, comme le signe d'une jeunesse corrompue [1].

§ CXIII, l. 7. *Ajoutez à cela que le froid*, &c. Hunter observe que le froid en général empêche dans la plupart des animaux, les sensations de l'amour, & que, pendant l'hiver, les testicules de tous les animaux qui ont leurs saisons marquées pour la copulation, diminuent de volume. Dans l'homme, qui est éloigné de la nature, ces organes sont à peu de chose près de la même grosseur dans toutes les saisons [2]. Cette observation est juste pour ce qui regarde l'homme civilisé; mais il est plus que probable que chez les peuples barbares ou sauvages, c'est-à-dire, chez les peuples les moins éloignés de la nature, la chose doit se passer à-peu-près comme chez les animaux, sur-tout dans les climats froids, comme celui de la Scythie.

§ CXIII, l. 8. *καὶ μηδὲν παρακινέειν πρότερον ἢ ἀνδρωθῆναι*, *de sorte qu'ils ne se hasardent à rien tenter qu'ils ne soient sûrs d'avoir recouvré la virilité.* C'est encore un des nombreux endroits que les interpretes & les commentateurs n'ont point compris. Au moins Calvus a-t-il suivi la vraie leçon *ἀνδρωθῆναι*, conservée dans un de mes Mss. & dans l'édition des Aldes; & sa traduction, *Nihilque antequam viri sint tractant aguntve*, quoique inexacte, n'est pas à beaucoup près aussi mauvaise que celles des autres. Pasienus, quoiqu'il s'accorde avec

1 Aristoph. *Nub.* 1014 & 1018.

2 *Journ. de Médec.* vol. LXX, p. 261 suiv.

Calvus pour la leçon, traduit : *Nihil aliud studeant quam ut virilitatem acquirant.* Cornarius & les autres traducteurs latins, ont calqué leur version sur la leçon fautive ἀνανδρωθῆναι, & ils ont tous fait ce contre-sens, *Neque prius aliud sibi faciendum putent quam ut evirati fiant*, qui a passé chez les traducteurs en langues vulgaires. Zwinger, pour rendre le contre-sens plus complet, a ainsi paraphrasé le passage, *neque prius sibi consulant quam dum sanitatis causa venis incisis evirantur*; & comme l'erreur, ainsi que la renommée, grossit à mesure qu'elle se propage, elle a fait dire à un des plus instruits & des plus aimables romanciers, que les anciens Scythes se faisoient tirer du sang au dessous des oreilles, pour guérir, par ce moyen, les appetits les plus désordonnés de nos sens [1]. Commençons par fixer la valeur des deux termes παρακινέειν & ἀνδρωθῆναι. Le premier, en vertu de sa préposition, signifie à l'actif *remuer*, & au neutre, *s'agiter*, *se démener*. D'après cette acception παρακινῶν, dans Platon est employé dans le sens de *fou* [2]. Mais on l'emploie d'une maniere plus élégante & plus particuliere pour exprimer les gestes & les mouvemens amoureux, qui rarement se renferment dans les bornes de la décence. C'est dans ce sens que Xénophon a dit, οἱ ἐπὶ τοῖς ὡραίοις παρακεκινηκότες, *ceux qui perdent contenance, qui deviennent presque fous à la vue d'une belle personne* [3]. Héliodore, en parlant de Chariclée, qui repoussoit les efforts que Théagenes faisoit pour jouir de ses faveurs, dit, ἡ γὰρ Χαρίκλεια, τὸν Θεαγένην, εἴ τι

1 Sterne, *la vie & les opinions de Tristram Shandy*, chap. LXIII.

2 Plat. *in Phædr.* T. X, p. 327.

3 Xenoph. *Memorab.* L. IV, cap. 2.

ΠΑΡΑΚΙΝΟΥ͂ΝΤΑ *αἴσθοιτο καὶ* ἈΝΔΡΙΖΟ΄ΜΕΝΟΝ, *ὑπομνήσει τῶν ὅρκων ἀνέστελλεν*[1]. Le rapport que ce dernier passage paroît avoir avec celui de notre auteur, me conduit naturellement à l'examen du second terme. Ἀνδρωθῆναι, qui est la leçon indubitable de notre texte, est employé par Hippocrate, dans le sens de *parvenir à l'âge viril*[2]; & cette acception se trouve encore dans Hérodote[3]. Il l'emploie de plus dans celui de *se marier*, lorsqu'il est question d'une femme[4]. On n'a pas besoin sans doute d'observer que ni l'une ni l'autre de ces deux acceptions ne peut convenir à notre texte. Ainsi, obligé d'en chercher une autre, je ne vois que celle de *parvenir à l'état de pouvoir exercer ses fonctions sexuelles*, & comme il s'agit d'hommes devenus impuissans par maladie ou autrement, de *recouvrer sa virilité*. Quoique ce sens parle trop en sa propre faveur, pour que je cherche à l'appuyer d'exemples, je pourrai citer Arétée, qui, en parlant du traitement de ceux qui, par une gonorrhée bénigne, ont cessé d'être hommes (*ἀπρήκτους, γυναικώδεας*[5]) dit dans ce même sens : *εἰ δὲ καὶ σώφρων ἔοι ἐπὶ τοῖσι ἀφροδισίοισι, καὶ λούοιτο ψυχρῷ, ἐλπὶς ὡς ὤκιστα* ἈΝΔΡΩΘΗ͂ΝΑΙ *τὸν ἄνθρωπον*[6]. Mais ce qui prouve sur-tout la signification que j'attache au mot *ἀνδρωθῆναι*, c'est son opposé *γυναικωθῆναι*, dans le sens de *redevenir femme*, qu'on trouve dans l'histoire singuliere de ces deux femmes,

1 Heliodor. *Æthiop.* L. V, p. 210, Paris, 1619.

2 Hippocrat. *de Articul.* § LXIX, T. II, p. 824.

3 L. II, cap 33, L. III, cap. 3, L. VI, cap. 52.

4 Foës, *Œconom* in Ἀνδρῶσθαι, & Hesych. *in* Ἠνδρωμένη.

5 Aret. *de caus. & sign. morbor. diuturn.* L. II, cap. 5, p. 56.

6 Idem, *de curat. morbor. diuturn.* cap. 5, p. 131.

l'une, d'Abdere, l'autre, de l'île de Thaſos, auxquelles, à la ſuite d'une longue ſuppreſſion des regles, il étoit venu de la barbe, & un changement notable dans la voix, & qui, malgré tous les moyens employés pour rétablir les regles, moururent peu de temps après. Hippocrate dit, au ſujet de la ſeconde, que tous les médecins qu'elle avoit conſultés, avoient été d'avis qu'elle ne pouvoit eſpérer de *redevenir femme*, c'eſt-à-dire, de perdre la barbe & l'aſpérité de la voix, que dans le ſeul cas où ſes regles ſeroient rétablies : μία ἐλπὶς εἶναι ὡς ΓΥΝΑΙΚΩΘΗ͂ΝΑΙ, εἰ τὰ κατὰ φύσιν ἔλθοι [1]. Les exemples de cette horrible métamorphoſe méritent d'autant plus d'être recueillis & comparés enſemble, qu'ils ſont heureuſement fort rares. Nous en avons un, arrivé de nos jours (en 1775), dans la perſonne de la fille d'un boulanger de Fougeres [2]. Pour revenir à notre texte, il me paroît que la maniere dont je l'ai rendu, *qu'ils ne ſe haſardent à rien tenter*, &c. exprime aſſez ce que l'auteur a voulu dire. Le μηδὲν παρακινέειν comprend ici, non-ſeulement ces mouvemens que Plutarque exprime avec une décente élégance par ἀχαρίτους ἐπιπλοκὰς (l. περιπλοκὰς), καὶ μηδὲν ἔργον γαμήλιον ἐχούσας, μηδὲ τέλος [3], mais encore *toute ſollicitation mentale ou manuelle*, comme s'exprime Montaigne [4], & comme l'a fait aſſez entendre notre auteur par ce qui précede, ὥστε μήτε τῇ χειρὶ ἅπτεσθαι τοῦ αἰδοίου.

§ CXIV, l. 7. *Sans parler des vents*, &c. Les vents peuvent établir la température de l'hiver au milieu de

1 Hippocrat. *Epidem.* L. VI, circa finem.
2 *Journ. de Medec.* vol. LIX, p. 123.
3 Plutarch. *in Solon.* T. I, p. 356.
4 *Eſſais*, L. I, chap. XX. T. I, p. 108.

l'été,

l'été, & réciproquement la rendre dans le cœur de l'hiver auſſi chaude que celle de l'été. Quand ils viennent de grands continens ſablonneux, arides & brûlans, ils amenent la chaleur. S'ils ſoufflent des régions froides, ils entraînent dans leurs cours les particules de glace, dont l'air eſt chargé, & nous font ſentir le froid [1]. Ces variations ſe multiplient & deviennent encore plus ſenſibles, quand les vents ſe ſuccedent les uns aux autres d'une maniere rapide & inconſtante; elles ſont moins fréquentes dans les pays tempérés, & preſque nulles dans les pays chauds, dans ceux, ſur-tout, qui ſont entre les tropiques. Dans ceux-ci, les vents ſont plus conſtans, & ſe ſuccedent d'une maniere plus réguliere; & c'eſt ce qui fait que le barometre y éprouve auſſi très-peu de variations [2].

§ CXV, l. 1. (Α'πὸ) *τουτέων εἰκὸς αἰσθάνεσθαι καὶ τὴν γένεσιν ἐν τῇ ξυμπήξι τοῦ γόνου.* Je ſoupçonne que les copiſtes, trompés par la reſſemblance du ſon & de la figure, ont omis la particule ionique *ὦν* (pour *οὖν*) à la ſuite du mot *τουτέων*. Quant à la prépoſition *ἀπὸ* que je retranche, je la regarde également comme une erreur de copiſte, née de la finale du mot *παντοδαπαὶ* qui a précédé. Je puis citer un exemple où la même erreur a eu lieu : *ἐξηρασμένον γὰρ τὸ σῶμα, τῶν ἐμπεσόντων παντοδαπῶν* ΑʼΦʼ ΩʼΝ *λαμβάνει τὸ ξυμφέρον αὐτὸ ἐν ἑωϋτῷ, κ. τ. λ.* [3], & où il faut également retrancher l'*ἀφ' ὧν*, (en dialecte ionique *ἀπ' ὧν*), qui n'eſt autre choſe que

1 Richard, *Hiſtoir. natur. de l'air & des météores*, vol. III, p. 279.

2 *Mémoir. de la Soc. Royale de Médecine*, années 1784-85 P. I, p. 204.

3 Hippocrat. *de Diaet.* L. II, T. I, p. 240.

la répétition de la finale du mot παντοδαπῶν. La prépoſition ἀπὸ ſeule auroit pu très-bien précéder les mots τῶν ἐμπεσόντων, ſi l'auteur n'eût voulu la ſous-entendre par ellipſe : mais l'ἀφ'ὧν eſt abſolument déplacé dans l'endroit qu'il occupe ; car le ſens de ce paſſage, d'après la verſion de Cornarius, qui ne connoît pas non plus cet ἀφ'ὧν, eſt, *corpus enim reſiccatum, ab ingeſtis omnigenis eduliis id quod conducibile ſibi ipſi eſt ſumit.* C'eſt vraiſemblablement à cette erreur de notre texte, que doit en partie ſon origine la variante γίγνεσθαι, que portent le texte de Vander-Linden & la marge de Zvinger. Quelqu'un, choqué de l'expreſſion ἀπὸ τουτέων αἰσθάνεσθαι, aura conjecturé qu'il falloit changer l'αἰσθάνεσθαι en γίγνεσθαι, & cette conjecture ſeroit même très-probable, vu le défaut de liaiſon grammaticale qui exiſte entre ce membre de la période, & celui qui ſuit immédiatement, ἄλλην, καὶ μὴ τῷ αὐτέῳ, κ. τ. λ., ſi le mot γίγνεσθαι ne revenoit encore une fois dans la même période.

§ CXV, l. 3. [καὶ ἄλλοτε] ἄλλην, καὶ μὴ τῷ αὐτέῳ τὴν αὐτέην γίγνεσθαι, κ. τ. λ. C'eſt pour remédier au défaut de liaiſon, dont j'ai parlé dans la note précédente, que j'ai ajouté les mots καὶ ἄλλοτε. Le ſens les exige abſolument ; il s'agit de ſavoir ſi j'ai eu raiſon de les ajouter. Je pourrois ſans doute me tromper ; mais j'ai cru qu'Hippocrate a écrit ici, καὶ ἌΛΛΟΤΕ ἌΛΛΗΝ, καὶ μὴ ΤΩ͂Ι ΑΥ̓ΤΈΩΙ ΤῊΝ ΑΥ̓ΤΈΗΝ, de même qu'il a dit plus haut, § LII, ἰσχύει δὲ οὐκ αἰεὶ ΤΩΥ̓ΤῸ, ἀλλ' ἌΛΛΟΤΕ ἌΛΛΟ κατὰ τὰ πνεύματα. Ajoutez à cela que de la maniere dont je corrige mon texte, il réſulte une de ces tautologies ou pléonaſmes ioniques, dont j'ai déja parlé très-au-long (*not.* § LXXXV, l. 12, p. 251).

§ CXV, l. 5. διότι τὰ εἴδεα διηλλάχθαι, κ. τ. λ. J'ai préféré le διηλλάχθαι au διηλλάχθη, à cause du νομίζω qui suit & dont il dépend dans sa construction grammaticale. Le διηλλάχθηναι qu'on trouve parmi les Variantes de Mackius, pour être grec, devroit au moins être changé en διαλλαχθῆναι; & il est très-possible que cet éditeur, ordinairement très-inexact, ait confondu ces deux leçons. Quoiqu'il en soit, le prétérit parfait διηλλάχθαι doit être préféré à l'aoriste διαλλαχθῆναι.

§ CXV, l. 7. διαφορώτατα αὐτὰ ἑωϋτοῖσι. C'est sans aucune nécessité que Portus propose de changer le dernier mot en ἑωϋτῶν. La même construction, quoique moins usitée, revient encore § CXIV, διάφορον αὐτὸ ἑωϋτῷ; § CXIX, διάφορα ἕτερα ἑτέροισι; & § CXXIII, διάφοροι αὐταὶ ἑωϋτῇσι.

§ CXV, l. 11. *La concrétion de la liqueur séminale doit éprouver plus d'altérations, &c.* C'est la même observation & les mêmes principes qu'il a établis plus haut (§ LXXVII, l. 6). Ce n'est ni le chaud, ni le froid, mais le passage brusque & fréquent de l'un à l'autre, qui cause cette variété de figure qu'on observe chez les hommes qui vivent dans une température très-variable; comme c'est l'égalité de la température, qui les rend semblables entre eux (Voyez *not.* § XCIX, l. 5, p.299 — 301).

§ CXVI, l. 2. τό τε ἄγριον καὶ τὸ ἄμικτον, κ. τ. λ. De trois leçons qui se présentent, ἀμίαντον, ἀμείλικτον & ἄμικτον, la premiere ne peut absolument avoir ici lieu. Il a fallu opter entre ἀμείλικτον & ἄμικτον; & j'ai préféré cette derniere, que je trouve aussi dans Galien [1]. Calvus, selon sa coutume, les exprime toutes deux,

1 Galen. *quod animi mores*, &c. T. I, p. 348.

l'ἄμικτον par *ſolitarii*, & l'ἀμείλικτον par *ſævi*, *iracundi.* Héſychius regarde ces deux mots comme ſynonymes : Ἀμείλικτον, ἄμικτον, ἀπάνθρωπον, σκληρὸν καὶ πικρὸν, οὐ προσηνῆ. Dans une autre gloſe de ce Grammairien, on trouve : Ἀμείλιχος· ἀπροσηνὴς, ἀπειθὴς, σκληρὸς, ΠΙΉΣ. Il faut changer ce dernier mot, qui ne ſignifie rien, en ἈΠΗΝΉΣ.

§ CXVI, l. 5. *Sous un ciel où l'eſprit éprouve ſans ceſſe de ces ſecouſſes*, *&c.* Il répete ici ce qu'il a déja obſervé plus haut (§ LXXXV, l. 9). C'eſt ſur-tout dans les pays où le thermometre éprouve des variations conſidérables, qu'on obſerve cette âpreté de caractere. En frappant alternativement, & d'une maniere bruſque, le phyſique de l'homme, ces variations ſaiſiſſent & remuent puiſſamment ſon eſprit, & l'affectent d'une eſpece de mauvaiſe humeur, qui le porte à la férocité. Cette altération paroît avoir pour cauſe finale de mettre le principe de la vie en rapport avec les impreſſions du dehors, & de le prémunir contre leurs effets pernicieux, en l'avertiſſant de ſe tenir ſur ſes gardes, & d'entretenir une chaleur toujours égale, comme le ſeul moyen de réſiſter à ces impreſſions. C'eſt un fait acquis par des obſervations multipliées, que la chaleur animale conſerve toujours à peu près le même degré, malgré toutes les variations du thermometre. En Sibérie, comme dans les brûlans déſerts de l'Afrique, en été comme en hiver, cette chaleur eſt toujours la même. Ce phénomene, malgré toutes les explications qu'on en a données, ne pourroit ſans doute avoir lieu dans les changemens bruſques de l'atmoſphere, ſi le corps, vivement ſecoué par ces changemens, ne communiquoit pas les impreſſions du dehors, au principe

même de la vie, & si celui-ci ne répétoit pas sympathiquement en lui-même ces impressions, qui servent alors à soutenir au même degré la chaleur animale. Il n'est personne, qui après un exercice vif & continué, n'ait éprouvé l'idée persévérante de semblables agitations. Cela a sur-tout lieu à la suite de longs voyages sur mer, où l'on a été fortement agité par des tempêtes, ou de voyages de terre, où l'on a été beaucoup cahoté dans les voitures. *Il est naturel de penser* (dit un Médecin célebre) *que cette idée peut être liée avec une répétition sourde & comme insensible des mêmes mouvemens* [1]. C'est à ces alternatives brusques du chaud & du froid, du calme & des tempêtes, qu'il faut attribuer la férocité qu'on observe communément chez les marins (*Voyez Disc. prélim.* §. 20).

§ CXVI, l. *6.* *ἀμαυροῦσι.* Dans mes Variantes j'ai oublié d'observer que Calvus rend ce mot par *tollunt obscurantve*, comme s'il avoit eu deux leçons sous les yeux, *ἀναιροῦσι* & *ἀμαυροῦσι.*

§ CXVI, l. 8. *παραπλησίῳ.* J'ai substitué ce datif à l'adverbe *παραπλησίως*, que portent les Mss. & les imprimés, afin qu'il réponde à l'autre datif *μεταβαλλομένῳ*, qui suit dans la ligne suivante. Je pense que cette correction n'a besoin d'aucune autre justification ; à moins qu'on n'aime mieux lire *παραπλησίως ἔχοντι*, ce qui s'éloigneroit encore davantage du texte.

§ CXVII, l. 3. *Mais la forme du gouvernement y contribue aussi.* A ce que j'ai déja dit plus haut (§§ LXXXVI, l. 3 & 10. LXXXVII, l. 9. LXXXVIII, l. 2 & 10), je puis ajouter ici que la forme du gou-

1 Barthez. *Nouv. Elem. de la Science de l'homme*, chap. XIII p. 296.

vernement influe non-seulement sur le caractere moral de l'homme, mais qu'elle modifie encore sa constitution physique & l'état de sa santé, de maniere qu'on peut attribuer en grande partie certaines maladies ou affections du corps, à des causes purement politiques. Raymond observe avec raison que l'éléphantiasis, maladie où l'abattement de l'esprit joue un grand rôle, & comme cause & comme symptôme, se rencontre plus fréquemment dans les pays gouvernés despotiquement, & que chez les Romains cette maladie ne fut connue que sous les Empereurs, c'est-à-dire, après que Rome eût perdu sa liberté [1]. On a observé, dans les hôpitaux, que les domestiques y apportent ordinairement un corps sans force & une ame sans courage [2]; ce qu'il faut attribuer non-seulement à l'excès du travail, mais plus encore à cet abatement d'esprit si ordinaire dans tous ceux dont les actions dépendent de la volonté & souvent du caprice d'un maître (*Voyez Disc. prélim.* § 36). Le plus grand éloge peut-être qu'on puisse faire du gouvernement Suisse, c'est cette maladie connue sous le nom de *nostalgie* ou *mal du pays*, qui attaque de préférence les naturels de ces heureuses contrées, lorsqu'ils se trouvent en pays étranger. La liberté dont ils jouissent, jointe à la simplicité de leurs mœurs, fait naître en eux cette inquiétude & ce désir si vif de retourner dans leur patrie.

§ CXVII, l. 6. *Par-tout où l'on est soumis à des rois on est nécessairement très-lâche.* « Trente mille Macé» doniens (dit Pauw) ont conquis la Perse; qua» rante mille Mogols ont conquis les Indes; cin-

1 Raymond, *Histoir. de l'Éléphantiasis.*

2 *Journ. de Médec.* vol. LXIII, p. 53.

» quante mille Tartares ont conquis la Chine, où l'on » comptoit alors plus de quarante millions d'habitans, » qui abandonnerent leurs ſouverains. On a vu de nos » jours l'armée du grand Viſir déſerter preſque com» plettement dans les environs de Varna : & jamais » les Turcs n'eurent plus de bon ſens qu'en cette oc» caſion-là ; car leurs tyrans ne méritent pas qu'on » verſe une ſeule goutte de ſang pour les maintenir » ſur le trône de ces contrées, qu'ils ont dévaſtées en » voleurs & en brigands [1] ». Par ce dernier exemple on voit encore combien les cauſes politiques ou morales, & les cauſes naturelles, peuvent ſe modifier réciproquement. Les Ruſſes, quoique ſoumis à un gouvernement deſpotique, ont cependant été la terreur des Turcs, à cauſe ſans doute de la différence du climat, de la diſcipline militaire, & des progrès dans la civiliſation. Ces circonſtances ont concouru à mitiger le deſpotiſme Ruſſe & à le rendre ſi différent du deſpotiſme brutal des Turcs. Il en eſt de même des autres peuples Septentrionaux de l'Europe. Quoique gouvernés par des loix qui ne ſont point leur ouvrage, ils ſont très-belliqueux, & par la nature de leur climat, & par les lumieres que les ſciences & les arts ont répandues parmi eux.

§ CXVIII, l. 1. *αὐτοὶ δὲ αὐτόνομοι, ὑπὲρ ἑωϋτῶν γὰρ τοὺς κινδύνους αἱρεῦνται καὶ οὐκ ἄλλων, προθυμεῦνται ἑκόντες καὶ ἐς τὸ δεινὸν ἔρχονται.* L'*αἱρεῦντες* de la marge de Zvinger (qui, devroit au moins être changé en *αἱρεύμενοι*) a l'air d'une correction faite par quelqu'un qui n'avoit pu débrouiller la conſtruction grammaticale de ce paſſage ; conſtruction qui appartient aux

1 *Recherch. philoſoph. ſur les Grecs*, vol. I, p. 160.

Ecrivains Ioniens , quoiqu'on la rencontre quelquefois aussi chez les autres Grecs. Elle consiste à placer le γὰρ, exprimant la cause ou le motif d'une action quelconque, avant cette action même. Hérodote est plein de ces tournures, qui ont quelque chose d'élégant & de gracieux. Je n'en citerai qu'un seul exemple : καὶ, ΟΥ῾ ΓΑ῾Ρ Α᾽ΝΙ῾ΕΙ ΤΟ῾ ΠΝΕ῀ΥΜΑ, ἡρακλέας στήλας διεκπερήσαντες ἀπίκοντο ἐς Ταρτησσόν. Dans le style ordinaire on auroit placé les mots écrits en majuscules après la fin de la phrase, ou on auroit pris cette autre tournure : καὶ, Ε᾽ΠΕΙΔΗ῾ Ο᾽ΥΚ Α᾽ΝΙ῾ΕΙ ΤΟ῾ ΠΝΕ῀ΥΜΑ, ἡρακλέας, κ. τ. λ. *Et comme ce vent ne discontinuoit point, ils passerent les colonnes d'Hercule, &c.* D'après cet usage du dialecte ionique, notre texte équivaut à cette maniere de s'exprimer plus commune, οὗτοι δὲ αὐτόνομοι (il faut sous-entendre ἐόντες, si par erreur les copistes n'ont pas substitué ces mots à une meilleure leçon, ὅσοι δὲ αὐτόνομοι) προθυμεῦνται ἑκόντες καὶ ἐς τὸ δεινὸν ἔρχονται· ὑπὲρ ἑωϋτῶν γὰρ, κ. τ. λ. Ou bien à celle-ci : οὗτοι δὲ αὐτόνομοι (ἐόντες), ἐπειδὴ ὑπὲρ ἑωϋτῶν τοὺς κινδύνους αἱρεῦνται καὶ οὐκ ἄλλων, προθυμεῦνται, κ. τ. λ.

§ CXVIII, l. 4. *Et que ce sont eux seuls qui recueillent l'honneur & le fruit de leurs victoires.* Une anecdote très-curieuse, rapportée par le marquis de Chastellux, trouve ici naturellement sa place. Un nègre favori, qui avoit suivi le colonel Langhedon (qui alloit joindre le général Gates à Saratoga) lui dit : *Maître, vous donnez vous bien du mal, mais vous allez combattre pour liberté ; je souffrirois aussi avec patience, si j'avois liberté à défendre. Qu'à cela ne tienne*, reprit Langhedon, *dès ce moment-ci je te la donne.* Le nègre le suivit,

ſuivit, ſe conduiſit avec courage, & ne l'a pas quitté depuis [1].

§ CXIX, l. 2. διάφορα ἕτερα ἑτέροισι. Portus veut encore ici qu'on change le dernier mot en ἑτέρων ; mais une locution qui revient ſi ſouvent, ne peut plus être un ſolécifme. (Voyez *not.* § CXV, l. 7, p. 371).

§ CXIX, l. 3. *Et cette variété tient aux mêmes cauſes que j'ai déja aſſignées.* Il a parlé de ces cauſes au § LXXIX, où il fait l'énumération de quatre différentes qualités de ſol ; qualités qui ſont expoſées plus en détail dans les §§ CXX, CXXI, CXXIII & CXXVI. Cette remarque, qui appartient à Proſper Martian [2], & dont je parlerai encore dans la ſuite (*not.* § CXX, l. 2), eſt d'autant plus importante qu'elle éclaircit ces endroits du traité.

§ CXX, l. 1. *Tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, élevé & pourvu d'eau, &c.* Ce paſſage répond à ce qui a déja été dit au § LXXIX ; & l'obſervation vient à l'appui de ce qu'Hippocrate avance au ſujet du caractere des habitans des pays élevés & montueux. Sans parler des Suiſſes, les Albanois, les Arabes des montagnes, les Druſes du mont Liban, les Marattes de la preſqu'île de l'Inde, vivent libres, quoique ſitués dans le centre du deſpotiſme. Tous les efforts des Européens n'ont pu ſubjuguer les Braſiliens qui ſont retirés dans les terres hautes du Pérou [3]. De tous les

1 *Voyages du marquis de Chaſtellux dans l'Amérique Septentrionale*, vol. 2, p. 177.

2 Proſper Mart. *Annot. in Hippocrat. de aër. aq. & loc.* Sect. II, verſ. 38.

3 Richard, *Hiſtoir. natur. de l'air & des météor.* vol. VI, p. 386.

peuples de la Thrace, les plus belliqueux, & les seuls qui furent conserver leur indépendance, furent les Satres; ils habitoient des montagnes [1].

§ CXX, l. 2. ὑψηλὴν καὶ ἔνυδρον. Tous lisent ὑψηλὴν, *élevée* (ou par une faute d'orthographe ὑψιλὴν), excepté Cornarius, qui a lu ou corrigé ψιλὴν, *nue*. Clifton préfere cette derniere leçon, ou veut au moins qu'on la change en ψυχινὴν, *fraîche* ou *froide*, pour l'opposer au πνιγηρὰ, *tourmentés par des chaleurs étouffantes*, du § CXXI, & parce que d'ailleurs l'ὑψηλὴν lui paroît superflu à la suite d'ὀυρεινήν. Il en est de même d'ἔνυδρον, auquel il préfere la leçon ἄνυδρον. Le docteur Grimm veut aussi qu'on lise ἄνυδρον, mais par une raison différente. C'est que, suivant lui, ce § est opposé au § CXXII (où il y a ὑψηλὴν. . . . . καὶ λέιην, καὶ ἀνεμώδεα, καὶ ἔνυδρον). Mon texte ὑψηλὴν καὶ ἔνυδρον, conforme à mes deux Mss. & à la plupart des imprimés, me paroît encore justifié par ce que j'ai déja observé, d'après Prosper Martian (*not.* § LXXIX, l. 3, 4, 5, & § CXIX, l. 3). Suivant ce commentateur, les §§ CXX, CXXI, CXXIII & CXXVI, sont le développement de ce que l'auteur a dit au § LXXIX : de maniere que le premier de ces quatre §§ correspond aux mots ὄυρεσι ἐοικυῖαι δενδρώδεσί τε καὶ ἐπύδροισι du § LXXIX ; le second, aux mots λειμακεστέροισί τε καὶ ἑλώδεσι ; le troisieme, aux mots λεπτοῖσί τε καὶ ἀνύδροισι ; & le quatrieme, aux mots πεδίῳ τε καὶ ψιλῇ καὶ ξηρῇ γῇ. Quant au § CXXII, il le regarde comme la description d'un pays ou d'un climat tempéré, qui n'a rien de commun avec les quatre climats indiqués au § LXXIX, & développés dans les quatre §§ précités;

[1] Herodot. L. VII, cap. 111.

mais auxquels l'auteur l'oppose à dessein, pour faire voir qu'il existe aussi en Europe des contrées dont la température ressemble à celle de l'Asie. Au surplus, il est impossible de s'assurer de la véritable leçon dans des cas de cette nature, à moins d'avoir une topographie exacte de la Grece (*Voyez Disc. prélim.* § 159 & 160), pour savoir au juste de quel canton l'auteur a tiré cette observation. Pour moi, je pense que l'auteur parle ici de l'Arcadie : en effet ce pays, qui occupe le centre du Péloponese, est fort élevé, hérissé de montagnes, & malgré cela humide par la quantité de ruisseaux & de rivieres qui l'arrosent [1]. On sait que les Arcadiens passoient pour braves, & qu'ils servoient d'auxiliaires, à peu près comme les Suisses d'aujourd'hui, dans les guerres de tous les autres peuples de la Grece.

§ CXXI, l. 1. *Ceux au contraire qui vivent dans des pays enfoncés, couverts de pâturages, &c.* On peut présumer, avec quelque vraisemblance, que ce §, ainsi que le § CXXV, regardent la Béotie, comme le § CXXVI paroît devoir s'appliquer à l'Attique. Du moins voici ce que Strabon dit du premier de ces deux cantons : *πεδία κοῖλα πάντοθεν ἐκ τῶν ἄλλων μερῶν ὄρεσι περικλειόμενα, τοῖς ἀττικοῖς μὲν πρὸς νότον, πρὸς ἄρκτον δὲ τοῖς φωκικαῖς . . . . . τῶν δὴ πεδίων τούτων τὰ μὲν λιμνάζει, κ. τ. λ.* [2]. Ce sont les Thébains qui se soumirent les premiers aux Perses, en abandonnant lâchement les autres Grecs qui combattoient pour leur liberté ; & cela confirme encore ce que l'auteur dit : *Ils ne sont naturellement ni braves, ni propres au travail.*

§ CXXI, l. 5. *κανονίαι.* Foës pense que Calvus a lu

1 Aristotel. *Problem.* XXVI, 60.

2 Strab. L. IX, p. 279, edit. 1587.

κοινωνίαι, parce qu'il traduit *communes*. Cette version prouve au contraire qu'il a lu κοινόι. La leçon d'Erotien κακόνιαι, n'est pas moins fautive. L'εὐμήκεις de Galien ne doit pas même être regardé comme une variante ; c'est tout simplement une explication marginale du κανονίαι. Ce mot, de la famille de ces diminutifs dont j'ai parlé plus haut (*not.* § CVI, l. 1, p. 327), en vertu de son origine (κανὼν, *regle*), ne peut signifier que *fait à la regle*, *droit comme une regle*. De là l'expression proverbiale ὀρθότερος κανόνος, *plus droit qu'une regle* [1]. Galien l'explique encore par ὀρθοὶ καὶ προσεσταλμένοι ; Epiclès par μακροὶ καὶ εὐμεγέθεις ; & Erotien, par ὄρθιοι καὶ λεπτοὶ [2] : & toutes ces explications prouvent que le κανονίαι est à peu près synonyme de ῥαδινοὶ, que le scholiaste de Théocrite interprete par ἐπιμήκεις καὶ λεπτοί. Ce sont *des corps d'une taille effilée*. Xénophon, comme Hippocrate, les oppose aux corps qui ont plus de largeur que de longueur, qui sont en un mot *trapus*, καὶ εἰς μῆκος ἂν αὐξάνεσθαι, τὴν ῥαδινὰ τὰ σώματα ποιοῦσαν τροφὴν μᾶλλον συλλαμβάνειν ἡγήσατο, ἢ τὴν διαπλατύνουσαν τῷ σίτῳ [3]. J'ai rendu le κανονίαι, par *bien proportionnés*, ainsi qu'a fait le traducteur anglois, *wel proportion'd*. J'aurois pu dire également *découplés*. Au lieu de ἐς εὖρος πεφυκότες, Galien lit en un seul mot εὐρέες. Mais la premiere leçon est plus dans la maniere de l'auteur, qui dit ailleurs, ἐς εὖρος ηὐξημένοι [4].

§ CXXI, l. 9. *Leur tempérament est moins phlegmatique que bilieux.* Cette observation paroît contredire ce qu'il a dit plus haut § IX & X ; mais il faut faire

1 *Analect. veter. Poetar. Grec.* edit. Brunck. T. II. p. 356.

2 Voy. Foës *Œconom.* in Κανονίαι.

3 Xenoph. *Lacedaem. Respubl.* cap. 2, § 6.

4 Hippocrat. *de natur. puer.* § XXVI, T. I, p. 151, extr.

attention aux chaleurs étouffantes (πνιγηρὰ) qui tourmentent en général les pays enfoncés, & qui disposent les humeurs à la bilescence.

§ CXXI, l. 11. ἀπειογάσοιτ' ἄν. La marge de Mercuriali porte ὑπεργάσεται νόμον., & l'on diroit que cette phrase est une variante; ce n'est cependant qu'une distraction de la part de cet éditeur, qui, en prenant de Galien, qui cite ce passage, la variante ὑπεργάσεται, au lieu de s'arrêter là où finit la citation, a pris ensemble le mot νόμον, qui fait le commencement de la reprise du discours de Galien. Voici comment s'exprime ce dernier: φύσει μὲν οὐκ ἂν ὁμοίως ἔχοιεν, νόμος δὲ προσγενόμενος ὑπεργάσεται νόμον, εἴρηκε δηλονότι τὴν νόμιμον ἐν ἑκάστῃ χώρᾳ τοῦ βίου διαγωγὴν, ἣν δὴ, κ. τ. λ. [1]. En transposant avant νόμον la virgule qu'on a mal-à-propos placée après, ou plutôt en lisant . . . . ὑπεργάσεται (l. ἀπεργάσεται). νόμον εἴρηκε δηλονότι, κ. τ. λ., on verra que la citation finit au mot ὑπεργάσεται, & que le reste n'est plus que l'explication que Galien donne du mot νόμος.

§ CXXI, l. 12. *Mais ils pourroient devenir l'un & l'autre s'ils étoient gouvernés par des loix qui les y portassent.* Il entend ici par loix, non-seulement les *loix* proprement dites, mais encore, comme l'a très-bien observé Galien (*Voy. not. précéd.*), tout usage, toute coutume ou institution établie & perpétuée en quelque maniere chez un peuple; en un mot, son éducation physique & morale: & c'est dans ce même sens qu'il a employé le mot νόμος aux §§ LXXX & LXXXI, en parlant des *Macrocéphales*. Quelque contraires que soient ces institutions ou ces usages aux dispositions naturelles d'un

[1] Galen. *quod anim. mores*, &c. T. I, p. 348, 349.

peuple, il suffit qu'un motif politique ou religieux les établisse une fois chez lui, & les fasse respecter pendant quelque temps, pour qu'ils se changent en habitudes si puissantes, que *ce qui est hors les gonds de la coustume*, comme dit Montaigne [1], *on le croit hors les gonds de la raison*. Ce n'est que par la force de l'habitude qu'on peut expliquer une foule d'usages bizarres, dont l'origine se perd dans l'obscurité des siecles. C'est ainsi que les femmes de la nation la plus douce & la moins courageuse du monde, des Indiens, se font un point d'honneur & de religion de se brûler sur le corps de leurs maris, & que les philosophes Indiens se jettoient autrefois eux-mêmes dans un bûcher par un excès de fanatisme & de vaine gloire [2]. Les Turcs, indolens par nature, se portent souvent à des actions téméraires, qu'on a voulu regarder comme des effets de courage & de bravoure, & qui ne sont, quand on veut les apprécier au juste, que les mouvemens convulsifs & féroces du fanatisme, renforcés par le dogme de la fatalité. On sait que dans les pays chauds, la jalousie est une passion dominante; cependant à Martavan, village de Syrie, les femmes ne semblent être destinées qu'aux plaisirs des voyageurs. Cette licence y est tellement réduite en principe, que le jour où il y arrive des étrangers, est pour elles un jour de fête, ainsi que pour le *Péséving-Bachi* (*lenonum præfectus*), espece de baillif, dont l'office est de prendre les ordres des nouveaux venus, de servir chacun selon son goût, & de compter

1 *Essais*, L. I, chap. XXII, T. I, p. 130.

2 *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, chap. 3, T. I, p. 356, & chap. 157 T. 5, p. 54.

de ſes droits avec la communauté [1]. Cet uſage bizarre, commun chez les Lapons & les Groenlandois [2], prouve que les coutumes, auſſi puiſſantes que les loix, peuvent ſouvent rapprocher des peuples que la nature a ſéparés par des latitudes très-oppoſées. Ce que peuvent faire à la longue les inſtitutions politiques ou religieuſes, un ſeul homme d'un grand caractere peut ſouvent l'opérer dans une nation, s'il vient à bout de communiquer ſon enthouſiaſme à ſes compatriotes. Mais les effets de ce changement ne lui ſurvivront point, s'il ne trouve pas le ſecret de perpétuer cet enthouſiaſme par des coutumes & des inſtitutions qui le rappellent & qui l'excitent ſans ceſſe. Strabon [3] obſerve très-judicieuſement, que la gloire à laquelle les Thébains parvinrent, ſous la conduite d'Epaminondas, juſqu'à ſe faire regarder comme la premiere nation parmi les Grecs, finit avec la mort de ce grand général, parce qu'ils n'avoient point une éducation politique qui pût ſoutenir cette gloire, s'étant bornés au ſeul exercice de la guerre, & ayant négligé toutes les autres connoiſſances.

§ CXXI, l. 16. *Des fleuves qui entraînent les eaux dormantes*, &c. Comme cela arrive aux marais de l'Egypte, que l'inondation du Nil purifie & renouvelle tous les ans, ainſi que je l'ai déja obſervé d'après Galien (*Voy. not.* § XXVIII, l. 1, p. 93).

§ CXXI, l. 16. *κρηναῖα*. Les Mſs. & les imprimés s'accordent à porter cette leçon. Suivant Heſychius, *κρήνη* eſt *ὕδωρ ἀγώγιμον*, *une eau de fontaine conduite de loin.* Mais ce ſens ne paroît point à Clifton pouvoir s'appli-

1 Tott, *Mémoir.* Part. IV, p. 75, 76.
2 Buffon, *Hiſtoir. natur.* vol. III, p. 376.
3 L. IX, p. 276, edit. 1587.

quer ici. Il aime mieux entendre des eaux prises d'un vase ou d'un vaisseau : « But as *κρήνη*, signifies a *vessel* » *to hold water in* as well as a *fountain*, I see no » occasion for an alteration. » Cornarius traduit *aquas puteorum*, comme s'il avoit lu ou voulu lire φρεατιαῖα, (car c'est ainsi qu'il faut écrire ce mot, & non φρεαταῖα, comme on le trouve à la marge de Zvinger, dans les notes de Foës, de Clifton & de Mackius). Zvinger traduit *lacustres*, comme s'il falloit lire λιμναῖα. Cette leçon, que Septalius approuve, paroît avoir été aussi celle d'Avicenne, dont la paraphrase porte, *præsertim*, *si resides sunt*, *aut lacustres*, *aut paludosæ*. On pourroit justifier cette leçon par ce que l'auteur a dit plus haut, § XXVIII, en parlant de ces mêmes eaux nuisibles à la rate, ἑλώδεα καὶ στάσιμα καὶ λιμναῖα. Je croirois plutôt qu'au lieu de ΚΡΗΝΑ͂ΙΑ, il y avoit anciennement dans le texte Ἠ'ΡΕΜΑ͂ΙΑ, synonyme de στάσιμα. Néanmoins je conserve mon texte tel qu'il est, par la raison que l'auteur a condamné plus haut, § LI, les *eaux conduites de loin*, ὕδασι ἐπακτοῖσι. . . . διὰ μακροῦ ἀγομένοισι, qui ne peuvent être que ces mêmes eaux qu'il appelle ici κρηναῖα, puisqu'il suppose ceux qui les boivent éloignés de fleuves, & par conséquent obligés, quand cela est possible, de faire venir l'eau par des conduits souterreins.

§ CXXI, l. 17. ἑλώδεα. J'adopte, sans balancer, cette leçon du Ms. de Gadaldinus, confirmée par le passage parallele de l'auteur, ainsi que par celui d'Avicenne (*paludosæ*), rapportés dans la note précédente. Mon Ms. coté 2146, porte : ἑδώδεα. Tous les autres lisent ὀδώδεα, ce qui a suggéré à Héringa la correction plus ingénieuse que solide ὀλώδεα, *troubles* [1] ; parce que ce

1 Heringa, *Observ. crit.* cap. VI, p. 52.

critique

critique pensoit que la glose de Galien [1] devoit se rapporter à cet endroit du texte. La leçon fautive ὀδώδεα a eu également lieu dans un autre passage d'Hippocrate, ou de l'auteur du livre, *De Natura muliebri.* Ce passage mérite d'autant plus d'attention qu'il s'agit d'un médicament que l'auteur y prescrit : ἢν δὲ χολώδης ῇ, τῆς δάφνης ὅσον πόσιν, τῆς ΟΔΩ'ΔΕΟΣ ὅσον δραχμὴν, σκαμμωνίης ὅσον πόσιν, κ. τ. λ. [2]. Foës a reçu dans son texte une autre variante ἐδώδεος, quoique dans sa version il préfere l'ὀδώδεος, en le rendant, de même que Cornarius, par *odoratæ.* Calvus, embarrassé de cet étrange mot, a cru trouver un expédient en le conservant dans sa version tel qu'il est, *ododeos.* Il est évident que ni l'une ni l'autre de ces deux leçons ne peut convenir à ce passage, où il est question d'une plante qui devoit être exprimée par un substantif, comme les deux autres δάφνης & σκαμμωνίης, & non par un adjectif, qui n'est pas même grec. Car on dit bien εὐώδης, comme δυσώδης & κακώδης ; mais personne ne s'étoit jamais avisé de dire ὀδώδης dans le sens d'*odorata.* On pourroit tout au plus dire ὀδμώδης ou ὀσμώδης. Le mot qui conviendroit le mieux à ce texte altéré, seroit peut-être Ο'ΙΑ'ΔΟΣ, ou plutôt Ο'ΙΝΑ'ΔΟΣ, qui, selon Erotien, est une espece de *vigne sauvage*, connue sous le nom de *brioine* βρυωνία [3], & qu'on appelle aujourd'hui de celui de *vigne blanche* ou *couleuvrée.* Elle possede une vertu hydragogue, comme la *scammonée.*

§ CXXI, l. 17. ἀναγκαίη τὰ τοιάδε εἴδεα προγαστρότερα

1 Voy. Foës *Œconom. in* Ὀλω.

2 Hippocrat. *de natur. muliebr.* § XXIX, T. II, p. 385, extr.

3 Foës, *Œconom. in* Οἰάδες.

εἶναι καὶ σπληνώδεα. J'ai encore ici préféré la leçon du Ms. de Gadaldinus ; quoique j'avoue que cette forme de προγαστρότερα, m'est un peu suspecte. Héringa, qui ne connoissoit point cette leçon de Gadaldinus, s'est contenté de l'autre : ἀνάγκη τὰ τοιαῦτα τῆς γαστρὸς ἀτηρέα εἶναι καὶ σπληνὸς, en changeant seulement τῆς γαστρὸς en πρὸς γαστρὸς & ἀτηρέα en ἀτηρὰ ; le premier, parce que la préposition se trouve en effet dans une troisieme variante ; & le second, parce que Hésychius & Suidas écrivent ἀτηρὸν, & non pas ἀτηρές [1]. Mais le πρὸς n'a été vraisemblablement qu'une abréviation du mot γαστρὸς, telle qu'on en rencontre fréquemment dans les Ms., ou la préposition πρὸ séparée de son composé προγαστρότερα. Quant à l'ἀτηρέα, changé en ἀτηρὰ, c'étoit plutôt à ce dernier qu'il falloit donner la préférence, dans le cas où quelque Mss. auroit porté ces deux leçons ensemble. J'ai déja observé (*not.* § LIII, l. 2, p. 137), que les Ioniens aiment à changer les terminaisons ος en ης ; & comme ils disent ὑγιηρὴς pour ὑγιηρὸς, ils auroient pu dire également ἀτηρὴς pour ἀτηρός.

§ CXXI, l. 19. *Ils doivent avoir de gros ventres*, &c. On pourroit objecter contre le choix de la leçon προγαστρότερα, *de gros ventres*, ou *des ventres saillans* (*Voyez la note précédente*), que de cette leçon il résulte une contradiction manifeste entre ce passage & le § XXIX, où l'*émaciation du ventre* a été regardée comme un effet de ces mêmes eaux. Mais qu'on fasse attention que ce n'est point la seule contradiction : là, les sujets qui faisoient usage de ces eaux, étoient *maigres* ἰσχνοί ; ici (§ CXX), au contraire, ils sont

1 Héringa, *Observ. crit.* cap. VI, p. 53.

trapus & chargés de chairs, ἐς εὖρος πεφυκότες καὶ σαρκώδεες. Que conclure de ceci ? ce que j'ai plus d'une fois répété (*Disc. prélim.*, § 101, & *not.* § VIII, l. 1, § LIX, l. 3), savoir, qu'il ne faut jamais partir d'une cause isolée pour juger des effets qui paroissent se contredire ; mais que c'est par la combinaison de différentes causes qu'on peut parvenir à expliquer les phénomenes physiques ou moraux qui ont lieu chez les divers peuples. Dans les §§ XXVIII, XXIX & suivans, l'auteur considéroit les eaux en elles-mêmes, & indépendamment de toute autre cause locale ; ici les eaux ne sont, pour ainsi dire, qu'une cause secondaire, combinée avec les qualités du sol & des vents qui y soufflent habituellement : de maniere que ce § sembleroit avoir un rapport plus marqué avec la topographie de la Colchide (§ LXXXIII & LXXXIV) qu'avec le chapitre qui traite des eaux.

§ CXXI, l. 20. *Et être sujets aux affections de la rate.* Les mêmes affections ont été attribuées plus haut aux eaux marécageuses & stagnantes, en général, (*Voy. not.* § XXIX, l. 2, p. 96), & à celles de la Colchide en particulier (*not.* § LXXXIV, l. 5, p. 238). Ces mêmes causes combinées ou modifiées un peu différemment, peuvent encore produire les goîtres, tels qu'on les voit chez les habitans du Valais, accompagnés souvent de l'imbécillité ou de l'idiotisme. Ils ont précisément lieu dans cette partie du Valais où les eaux, qu'on boit habituellement, sont chargées de particules impalpables d'une terre crétacée, lesquelles demeurent, par leur ténuité, dans un état de suspension qui approche de celui de dissolution, & où le sol, enfoncé & fort humide, est toujours brûlé par les rayons du soleil en tous sens par

les parois presque verticaux des montagnes voisines [1].

§ CXXII, l. 2. λέιην, καὶ ἀνεμώδεα, καὶ ἔνυδρον. Galien, au lieu de λέιην, lit ici λισσὴν; & cette leçon se trouve, au rapport de Foës, dans quelques Mss. Héringa la préfere aussi à celle du texte, par la raison, dit-il, qu'elle signifie *nu*, au lieu que λείην ne peut se prendre que dans le sens de *plain*, *uni*, ce qui contrediroit le mot ὑψηλὴν, *élevé* [2]. Mais λεῖος & λισσὸς sont des termes synonymes, quoique le dernier de ces mots signifie aussi quelquefois *élevé* & même *escarpé* [3]. Il n'est pas rare d'ailleurs qu'un pays soit élevé & uni en même-temps. Hippocrate nous en donne un exemple, en parlant de la Scythie, qu'il regarde comme une plaine élevée, § XCII & XCVI. La contradiction seroit peut-être dans l'ἀνεμώδεα, *venteux*, mot que j'aurois presque soupçonné d'avoir usurpé la place d'ἀμμώδεα, *sablonneux*, si je ne l'avois pas trouvé dans Galien & dans Avicenne. Clifton a été de même embarrassé de cet ἀνεμώδεα. *Voyez la note suivante.*

§ CXXII, l. 3. *Mais ils sont d'un naturel plus doux, & moins braves.* Les raisons qui m'ont fait soupçonner, dans la note précédente, qu'il faudroit peut-être changer le mot du texte ἀνεμώδεα, *venteux*, en ἀμμώδεα, *sablonneux*, sont, 1°. parce que les pays venteux sont ordinairement peu unis, (*Voy. not.* § LXXVIII, l. 3, p. 219); 2°. parce que les habitans d'un pays sablonneux & élevé peuvent être grands, à cause de l'élévation du terrein, & cependant plus doux & moins braves que

1 Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. II, p. 34, suiv. 64, suiv.

2 Héringa, *Observ. crit.* cap. VI, p. 53.

3 Hésychius, *in* Λισσὴ & Λισσὸν, cum notis.

d'autres, à cause de la chaleur que les sables refléchissent ordinairement [1], au lieu que dans les pays battus par les vents, les hommes sont d'un caractere plus enclin à la férocité qu'à la douceur. « Ventosa loca (dit Bodin) » ferociores homines ac mobiliores reddunt ; quieta vero, » humaniores & constantiores. Ratio perspicua est ; neque » enim tranquilla mens esse potest in eo quod huc illuc » jactatur.... Itaque nautas opinor aquarum & ventorum » perpetua jactatio barbaros & inhumanos reddit [2]. » On a observé que dans les endroits du Vivarais exposés à la bise, qui comprend les vents du Nord, Nord-est & Nord-ouest, les hommes sont d'un tempérament vif, ardent, facile à irriter, & qu'ils ont les passions violentes [3]. Pauw, pour le dire en passant, a cru que la mélancolie des moines du Mont-Athos tient à la violence des vents qui les tourmentent [4] ; mais, malheureusement pour l'auteur des *Recherches philosophiques*, Aristote, né dans une ville voisine du Mont-Athos, dit positivement que cette montagne n'étoit point du tout incommodée par les vents [5]. Il étoit beaucoup plus simple & plus naturel d'attribuer la mélancolie de ces religieux aux mêmes causes qui répandent la tristesse & l'amertume dans l'ame de tous les moines & de tous ceux qui, par état ou autrement, observent

1 Richard, *Histoir. natur. de l'air & des météores*, vol. IV, p. 308. Cf. Arbuthnot, *Specim. effect. aër.* cap. IV, § 17, p. 138.

2 Bodin, *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 211.

3 *Mémoir. de la Soc. Royal. de Médec.* années 1780-81 P. II, p. 91, 130, suiv.

4 Pauw, *Rech. philosoph. sur les Grecs*, vol. I, p. 206, edit. 1788.

5 Aristot. *Problem.* XXVI, 38.

le célibat en dépit de la nature. Pour revenir à notre texte, malgré les raisons qui me l'ont rendu suspect, je croirois que l'auteur a employé ici le mot ἀνεμώδεα, *venteux*, non pas précisément dans le sens que nous lui donnons ordinairement, mais simplement dans celui d'un pays où l'accès des vents est libre, par opposition aux terreins enfoncés, dont il a parlé dans le § précédent, & dans lesquels les vents sont interceptés par les élévations environnantes. L'abondance des eaux (ἔνυδρον) peut d'ailleurs modifier l'influence des vents sur le caractere moral, comme l'a très-bien observé Clifton : *Unless* ἔνυδρος *may be allow'd to temper the other part of the situation* (*viz. the Windy*) *sufficiently.* J'ajoute que cette abondance même prouve que l'auteur entend parler d'un pays non battu par des vents impétueux, mais exposé de maniere à recevoir les vents de tous côtés sans aucun obstacle.

§ CXXII, l. 4. ἀνανδρότεραι δὲ καὶ ἡμερώτεραι τουτέων αἱ γνῶμαι. Ma leçon est, pour le sens, absolument la même que celle de Galien ; elle se trouve aussi dans le Ms. de Gadaldinus. Les autres, au lieu d'ἀνανδρότεραι δὲ, lisent καὶ ἀνορθότερα, en le rapportant à l'εἴδεα qui a précédé. (*Voy. les Variant.*). Cet ἀνορθότερα est une erreur manifeste ; & la correction ἀναρθρότερα que Clifton & Héringa proposent, est d'autant plus raisonnable, que les copistes ont très-souvent confondu ces deux mots. Galien, par exemple, dit, en parlant de l'anatomie du foie : λοβοὺς γὰρ τισὶ μὲν οὐδ' ἔχει, ἀλλ' ἔστιν ὅλον στρογγύλον καὶ ἈΝΟΡΘΟΝ, τοῖς δὲ δύο, τοῖς δὲ καὶ πλέιους [1]. Le sens exige qu'on lise ἈΝΑΡΘΡΟΝ, *qui n'est pas divisé en différens membres ou*

[1] Galen. *Administr. anatom.* L. VI, T. I, p. 172, exer.

branches. Une ſemblable erreur s'eſt gliſſée dans cet endroit de Strabon : καθάπερ γὰρ ἡ κατὰ μέλος τομὴ τῆς ἄλλως κατὰ μέρος διαφέρει· διότι ἡ μὲν ΚΑΤΑ' μέλη λαμβάνει περιγραφὴν ἔχουσα φυσικὴν Ο'ΡΘΩ'ΣΕΙ τινὶ καὶ τύπῳ σημειώδει. . . . . ἡ δ' οὐδὲν ἔχει τοιοῦτον [1]. Je la corrige en liſant. . . . . ἡ μὲν ΚΑΙ' ΤΑ' μέλη λαμβάνει περιγραφὴν ἔχουσα φυσικὴν Α'ΡΘΡΩ'ΣΕΙ τινὶ, κ. τ. λ. Il eſt probable que dans ce paſſage du traité fauſſement attribué à Lucien, ſous le titre de *Philopatris* : Α'ΔΙΟ'ΡΘΩΤΑ τὰ τῶν ποιητῶν καὶ ἀμφίλοξα, [2] il faut lire également Α'ΔΙΑ'ΡΘΡΩΤΑ dans le ſens d'ἄδηλα, ἀσαφῆ [3].

§ CXXIII, l. 1. λεπτά τε καὶ ἄνυδρα, καὶ ψιλά. Foës préſume qu'au lieu de λεπτὰ, Galien doit avoir lu λυπρά. Clifton déſaprouve l'une & l'autre de ces leçons, & il en propoſe une troiſieme, λεπρὰ, *raboteux, inégaux*, par la raiſon, dit-il, que le ſens du λυπρὰ eſt ſuffiſamment exprimé par le ψιλὰ, & que le λεπτὰ dans cette narration n'a point ſon oppoſé, tel, par exemple, que παχέα, ou quelque autre mot ſemblable. Mais il n'a pas fait attention que ce § correſpond à ce qui a été dit au § LXXIX : αἱ δὲ λεπτοῖσί τε καὶ ἀνύδροισι, (*Voy. not.* § CXX, l. 2, p. 378) ; ce qui prouve que le λυπρὰ même de Galien, ſi telle a été ſa leçon, n'eſt pas du tout néceſſaire. Λεπτόγεων, dit Heſychius, κακὸς ἀγρὸς, ἡ λεπτὴ γῆ καὶ μὴ λιπαρὰ, & dans une autre gloſe, Λυπρὰν γῆν, τὴν λεπτήν.

§ CXXIII, l. 2. οὐκ εὔκρητα. J'ai pris cette leçon de Galien, qui lit οὐκ εὔκριτα (*ſic*) ἔχει [4]. Elle ſe trouve

1 Strab. L. II, p. 137.

2 Lucian. *Oper.* T. IX, p. 254, edit. Bipont.

3 Voy. Héſych. *in* Διαρθροῦν.

4 Galen. *Quod anim. mores, &c.* T. I, p. 349.

aussi dans le Ms. de Gadaldinus, *οὐκ εὔκρατα* sans l'*ἔχει*. Ce dernier mot n'est dû qu'à la distraction des copistes, quoique Zvinger & Mercuriali l'aient transcrit à leur marge, & que Mackius l'ait reçu dans son texte. Pour qu'il fût admis, on devroit au moins lire *ἔχουσι* (dans le sens d'*οἰκοῦσι*) au pluriel. Tous les autres lisent *οὐ κέκρηνται*, excepté Vander-Linden, dont le texte porte: *οὐ κέχρηνται*, que Clifton propose de changer en *εὖ κέχρηνται*, en faisant sur une mauvaise leçon une correction encore plus mauvaise. Les copistes ont plus d'une fois confondu les lettres *κρ* avec les lettres *χρ*. On lit dans notre auteur: *καὶ ταῦτα τῇσί τε ΧΡΗ'ΣΕΣΙ καὶ τῷ πλήθει διαφυλάσσοντες, ὡς μετρίως ἔχῃ, μήτε πλείω τῶν δεόντων, μήτε ἀκρητέστερα προσφερόμενοι* [1]. L'avant dernier mot de cette période prouve assez qu'il faut y lire ΚΡΗ'ΣΕΣΙ, & non *χρήσεσι*. Il en est de même de cet autre passage: *ἀσθενὲς γὰρ ἐνταῦθα τὸ θερμὸν, δυναστευόμενον ΧΡΗ'ΜΑΤΙ ψυχροῦ* [2], où l'on doit également corriger ΚΡΗ'ΜΑΤΙ, en se rappellant ce qu'il a dit ailleurs: *κρῆσις γὰρ καὶ μετριότης τῷ μὲν ψυχρῷ γίνεται ἀπὸ τοῦ θερμοῦ, τῷ δὲ θερμῷ ἀπὸ τοῦ ψυχροῦ* [3].

§ CXXIII, l. 4. *σκληφρὰ*. Je me suis permis de substituer ce mot à la leçon *σκληρὰ*, que portent tous les imprimés & tous les Mss. sans variation. J'aurois pu la changer aussi en *σκελιφρὰ*; ce dernier mot ne s'éloignoit guere davantage du texte. Car je suis persuadé qu'il a dit ici: *σκληφρὰ καὶ ἔντονα*, comme il avoit dit plus haut, § XVI: *ἐντόνους τε καὶ σκελιφρούς*. La même erreur s'est glissée plus bas, § XXVI, *σκληρούς τε.....*

1 Hippocrat. *de Veter. Medic.* § XII, T. I, p. 19.
2 Idem, *de corde*, p. 294.
3 Idem, *de Veter. Medic.* § XXVIII, p. 29.

καὶ ἐντόνους ; & je l'ai également corrigée en changeant le premier mot en σκληφρούς. Il en est de même de cet autre passage de notre auteur : εἴδεα μὲν γὰρ ἀγαθά ἐστι τὰ τοιάδε. . . : μήτε σαρκώδεα ἰσχυρῶς μήτε ΣΚΛΗΡΑ'. ΚΑΤΑ' δὲ χρῶμα ἔστω λευκὸν, ἢ μέλαν, ἢ ἐρυθρὸν [1], où je lis en rétablissant les mots & la ponctuation. . . . μήτε ΣΚΛΗΦΡΑ' ΚΑ'ΡΤΑ · ΤΟ' δὲ χρῶμα ἔστω, κ. τ. λ. Au reste, σκελιφρὸς, σκληφρὸς & même σκληρὸς sont des mots de la même origine (*Voy. not.* § XVI, l. 1, p. 47); mais les deux premiers, outre qu'ils sont plus anciens, & par conséquent plus dans le style d'Hippocrate, représentent l'idée fondamentale & primitive de *sec*, au lieu que le σκληρὸς exprime une idée accessoire, celle de la *dureté*.

§ CXXIII, l. 4. ἔντονα. Il n'est pas facile de deviner pourquoi Calvus a rendu ce mot par *non magna.* Mais il est encore plus difficile d'expliquer pourquoi Dacier, au § XVI, rend ἐντόνους par *grands*, & au § XVII, ἔντασις par *grandeur*, au lieu qu'ici il traduit ἔντονα dans sa véritable signification de *robustes.* Ce mot, en vertu de son origine, signifie *tendu* (par opposition à ce qui est *lâche*) & il exprime par-là ce qui est *fort*, *nerveux.* Hésychius explique Ε'ντονον par ἰσχυρὸν, ὀξύ ; & cette glose peut servir à corriger ce que le même grammairien dit plus bas, Ε'ΝΤΡΑΓΗ'ΤΟΝΟΝ · ἰσχυρόν. Je pense qu'il faut lire Ε'ΝΤΡΑΝΗ῀ · ἜΝΤΟΝΟΝ, ἰσχυρόν.

§ CXXIII, l. 4. ξανθότερα. Lalemant veut qu'on entende ici par ξανθότερα, non ce que nous entendons proprement par *blond*, mais une couleur *fauve*, telle que le teint des ramoneurs, *intense flavum vel potius fulvum, quo caminorum verritores per urbes vagantes pertingun-*

1 Hippocrat. *Praedict.* L. II, § XVII, T. I, p. 500.

tur[1] ; & je crois que Lalemant a raison. J'ai déja observé combien il est difficile de rendre les mots dont les Anciens se servent pour exprimer les diverses couleurs (*Voy. not.* § CII, l. 1, p. 312).

§ CXXIII, l. 6. ἰδιογνώμονας. *Voy. la not.* § LXXXV, l. 10, p. 247, ainsi que la note suivante.

§ CXXIII, l. 6. *Car par-tout où les saisons éprouvent fréquemment, &c.* Il répete ici la même observation qu'il a déja faite (§§ LXXXV, XCIX & CXV). Mais là c'étoit l'uniformité ou la diversité de figure dans les hommes qu'il regardoit comme un effet de l'uniformité ou de la variation de la température ; au lieu qu'ici on ne voit pas trop la connexion de cette période ὅκου γὰρ μεταβολαί εἰσι πυκνόταται, κ. τ. λ. avec ce qui précede, à moins de supposer que les copistes, après le mot μελάντερα, ont omis cette phrase, καὶ ἑωϋτοῖσι διάφορα. Je crois cependant entrevoir cette connexion dans le mot ἰδιογνώμονας, que j'ai rendu par *indocilité*, & qui, en vertu des termes qui le composent, signifie *des hommes singuliers, qui ont chacun une façon de penser & un caractere différens des autres*, en un mot ce qu'on appelle *des originaux* (*Voy. not.* § LXXXV, l. 10, p. 248). Or, si ces hommes, composant un peuple particulier, different des autres peuples, ils doivent aussi différer entre eux ; autrement ils ne seroient pas *des originaux.* Mais cette différence de caractere qu'il attribue à la grande variation des saisons, doit avoir également lieu pour le physique, à cause de l'intime liaison de celui-ci avec le moral (*Voy. disc. prélim.* § 18).

§ CXXIII, l. 8. διάφοροι αὐταὶ ἑωϋτῇσι, J'ai chan-

1 Voy. Septalius sur ce passage.

gé l'αὖται en αὐταὶ & l'ἑωϋτέοισιν en ἑωϋτῇσι. Portus s'eſt auſſi apperçu de cette derniere faute; mais il propoſe de corriger ἑωϋτῇσιν ou ἑωϋτῶν. J'ai déja obſervé (*not.* § CXV, l. 7, p. 371) que notre auteur conſtruit ordinairement le mot διάφορος avec l'ablatif.

§ CXXIV, l. 3. *Vient enſuite la qualité du ſol, d'où l'on tire ſa ſubſiſtance.* Dans les §§ précédens, il a conſidéré le ſol par rapport à ſa ſurface, à ſa hauteur & à ſon expoſition; ici il ajoute la qualité des parties qui le compoſent, qualité qui influe puiſſamment ſur celle de ſes productions végétales & animales, & par conſéquent ſur le phyſique & ſur le moral de l'homme qui ſe nourrit de ces productions (*Voy. not.* §§ V, l. 1, XXIV, l. 6, LXXXIII, l. 16, XCV, l. 6, & *Diſc. prélim.* § 12, 13 & 84). Mais cette influence de la nourriture, qui ſurpaſſe, ſuivant Buffon, celle de l'air & du ciel, ne doit pas être auſſi ſenſible chez les peuples civiliſés, que chez les peuples qui ſont moins éloignés de la nature. Ceux-ci ſe contentent ordinairement, ou ſont même forcés de faire uſage des ſeules productions de leur ſol, & doivent par conſéquent en éprouver tous les effets; au lieu que ces effets, chez les nations aux quelles la civiliſation a donné la facilité de ſe nourrir des productions de toutes les parties du monde, ſont d'autant plus difficiles à démêler, qu'ils ſont, pour ainſi dire, neutraliſés à chaque inſtant par la variété des alimens. L'influence de la nourriture, dans ce dernier cas, ſe borne aux mauvais effets de la trop grande quantité que la variété excite ordinairement à prendre.

§ CXXV, l. 1. γῆ πίειρα, καὶ μαλθακή. De toutes les variantes le πίειρα (non πιειρὰ comme porte le texte de Mackius) eſt la ſeule véritable leçon. L'auteur s'en

ſert ſouvent dans le livre *de natura pueri*, Platon dit auſſi, τῆς γῆς ὅση πίειρα καὶ μαλακὴ, & γῆς πιείρας [1], & avant lui Homere avoit dit, νειὸν μαλακὴν, πίειραν ἄρουραν [2]. Le πιηρὰ n'eſt pas moins ionique que le πίειρα. Tous les deux ſont formés de πιερὰ, forme ordinaire de ce mot, qu'on écrit auſſi πιαρὰ. Les leçons fautives πιθηρὰ & πνιγηρὰ doivent leur origine au πίειρα; comme le πιηρὰ a enfanté le πικρὰ, qu'on trouve dans Galien, & enſuite le τηκρὰ, que Septalius a reçu dans ſon texte, en prétendant que c'eſt une forme ionique par ſyncope pour τακερά. Galien, comme je viens de le dire, lit ici, γῆ πικρὰ καὶ μαλθακὴ [3]; mais dans le commentaire Ms., qui porte ſon nom, on trouve ſeulement γῆ μαλθακή [4]. Dans la verſion de Calvus, au contraire, on a omis les mots: καὶ μαλθακή.

§ CXXV, l. 1. *Par-tout où le ſol eſt gras, mou & humide*, &c. Un pareil ſol influe ſur le phyſique & ſur le moral de l'homme, non-ſeulement par ſa fertilité, mais encore par l'arrangement, la conſiſtance des parties qui le compoſent & l'unité de ſa ſurface. On devient mou & pareſſeux dans un terrein où l'on n'a ni des rochers ni des montagnes à gravir; qui, par le moyen d'une très-médiocre culture, fournit tout à l'homme au-delà de ſes beſoins; qui l'invite à jouir par la variété de ſes productions, & qui le rend encore plus pareſſeux par cette jouiſſance même (*not.* §§ LXXVI, l. 4, p. 213, LXXIX, l. 2, p. 221). Le Taſſe a exprimé cette molleſſe par des vers d'une harmonie ſi molle & par

1 Plat. *in Critia*, T. X, p. 44, edit. Bip.

2 *Iliad.* XVIII, 541.

3 Galen. *Quod animi mores*, &c. T. I, p. 349.

4 Idem, *Comm. Ms. in librum Hippocrat. de humorib.* p. 55.

conſéquent ſi bien adaptée au ſujet, qu'en les liſant on ſent preſque l'envie de ne rien faire :

La terra molle, e lieta, e dilettoſa
Simili a ſe gli abitator produce [1].

L'inconcevable indolence, dont on accuſe les habitans du Valais, tient en partie à la qualité de leur ſol, dont la fertilité eſt, pour ainſi dire, gratuite & ſpontanée [2]. Un exemple bien frappant de l'influence du ſol eſt celui de deux fameux peuples qui n'étoient ſéparés que par un fleuve. Je veux parler des Béotiens, que notre auteur auſſi a eu vraiſemblablement en vue dans ce §, & des Athéniens, dont il parlera dans le § ſuivant. Les premiers, habitant un ſol gras & fertile, ſe diſtinguoient par leur voracité *, leur indolence & la peſanteur de leur eſprit, autant que les Athéniens leurs voiſins, dont le ſol étoit ſec & ſtérile, étoient ſobres, actifs, & poſſédoient toutes les qualités de l'eſprit néceſſaires aux progrès des ſciences & des arts [3].

§ CXXV, l. 2. *καὶ τὰ ὕδατα κάϱτα μετέωρα ἔχοντα.* Ce dernier mot, néceſſaire à la conſtruction, & qui a diſparu des imprimés & des Mſs. d'Hippocrate, a été conſervé par Galien, avec une variante *ἔχει*, qui peut

1 *Geruſal. liberat.* Cant. I, Ott. 62.

2 Coxe, *Lettres ſur la Suiſſe*, Lettt. XIX, P. II, p. 12, 31 & 61 de la trad. Franç.

* Cette voracité ou gloutonnerie des Béotiens, & notamment des Thébains, a été ſouvent produite ſur le théâtre d'Athènes par les poëtes comiques. Dans les vers d'Eubulus cités par Athenée (L. X, p. 417 D.) j'approuve toutes les corrections de Caſaubon, excepté celle de *παγγέλαιος* qu'il faut changer en *παγγέλαιος*, & non en *παγγέλαστος*, comme le propoſe ce grand critique.

3 Voy. Athen. *ubi modo*, & Bodin, *Method. ad facil. hiſtor. cognit.* cap 5, p. 209, ſq.

également être admiſe. Au lieu de κάρτα μετέωρα, Vander-Linden a reçu dans ſon texte μὴ κάρτα μετέωρα, mauvaiſe correction de Martin (celui-ci lit, κάρτα μὴ μετέωρα), qui, induit lui-même en erreur par la leçon fautive μὴ μετέωρα du § IX, s'étoit imaginé que l'auteur emploie le μετέωρα dans la ſignification de *profondes*, & qu'ici par conſéquent, en y ajoutant la négation, il lui donne celle de *ſuperficielles*. J'ai déja rapporté (*not.* § IX, l. 8, p. 18), la maniere dont Proſper Martian expliquoit le μετέωρα du § IX. Quoiqu'elle ne ſoit pas la même, elle n'eſt pas plus heureuſe que celle de Martin.

§ CXXV, l. 4. καὶ τῶν ὡρέων καλῶς κέεται. Tous s'accordent dans cette leçon, excepté Baccius Baldinus, qui rapporte & qui défend une prétendue variante κακῶς, au lieu de καλῶς. Clifton, qui paroît n'avoir pas eu connoiſſance de cette variante, vouloit qu'on changeât le καλῶς en οὐ καλῶς, ce qui revient au même. Ces deux interpretes n'ont pas fait attention que la douceur du climat (τῶν ὡρέων καλῶς κέεται), n'eſt pas toujours incompatible avec les mauvaiſes eaux & toutes les autres cauſes d'inſalubrité. Ils n'ont pas non plus fait attention que cette expreſſion de l'auteur eſt à deſſein oppoſée à ce qu'il va dire au § ſuivant, ὑπὸ τοῦ χειμῶνος πιεζομένη καὶ ὑπὸ τοῦ ἡλίου κεκαυμένη, & que la douceur du climat, dont il parle ici, n'eſt que relative. Car, autrement il auroit dit κάλλιστα, ou bien οὐ κακῶς κέεται, ſi ſon deſſein eût été d'indiquer une douceur de climat ſemblable à celle qu'il a décrite aux §§ LXXIII — LXXVI. Hérodote, en parlant de l'excellente température de l'Ionie, dit : τοῦ μὲν οὐρανοῦ καὶ τῶν ὡρέων ἐν τῷ καλλίστῳ ἐτύγχανον ἱδρυσάμενοι πόλιας,

κ. τ. λ.[1]. Mais l'autre maniere de s'exprimer, qui consiste à indiquer le degré superlatif d'une qualité par son opposé, joint à une négation, est aussi très-usitée dans les bons écrivains, & l'emporte même sur la premiere, pour la force & pour l'élégance. C'est ainsi que le même historien emploie souvent la phrase οὐ γὰρ ἄμεινον, dans le sens de *c'est une chose extrêmement mauvaise* ou *dangereuse*[2]. Hippocrate a dit aussi οὐκ ἐλάχιστον οὐ δὲ ἀσθενέστατον, voulant exprimer la *grande quantité & la force* des humeurs qui entrent dans la composition de la liqueur spermatique[3]; & dans ce même livre, d'où j'ai tiré ce dernier exemple, en parlant, comme Hérodote, de l'Ionie & du Péloponese, il dit: ἡ γὰρ Ἰωνίη χώρη καὶ ἡ Πελοπόννησος τοῦ ἡλίου ΤΩ͂Ν ΩʹΡΕʹΩΝ ΟʹΥΧ ʺΗΚΙΣΤΑ ΚΑΙʹΕΤΑΙ, ὥστε δύνασθαι ἐξαρκεῖν τοῖσι φυομένοισι τὸν ἥλιον· ἀλλ' ὅμως οὐ δυνατὸν, πολλῶν ἤδη ΠΕΙΡΑΖΟΜΕʹΝΩΝ, οὔτε ἐν Ἰωνίῃ, οὔτε ἐν Πελοποννήσῳ, σίλφιον φῦναι[4]. Ce passage, comme on voit, a été horriblement maltraité par les copistes; mais il n'est point difficile de le rétablir, en lisant: ἡ. γ. Ι. χ. κ. ἡ Π. τοῦ ἡλίου ΚΑΙ` ΤΩ͂Ν ΩʹΡΕʹΩΝ ΟΥʹ ΚΑʹΚΙΣΤΑ ΚΕʹΕΤΑΙ, ὥστε δ. ἐ. τ. φ. τ. ἥ. ἀ. ὅ. ὀ. δ. πολλῶν ἤδη ΠΕΙΡΑΣΑΜΕʹΝΩΝ, οὔτε, κ. τ. λ.

§ CXXV, l. 6. σαρκώδεες. Triller vouloit qu'on lût ici ναρκώδεες. C'est la seule correction qu'il ait tentée sur ce traité; & cette correction est malheureusement fausse. L'auteur dit ici σαρκώδεές εἰσι, καὶ ἄναρθροι, καὶ

1 Herodot. L. I, cap. 142.

2 Idem, L. III, cap. 82. Voy. la savante not. de Larcher sur le L. IV, cap. 95, du même auteur.

3 Hippocrat. *de morbis* L. IV, § I, T. II, p. 120.

4 Idem, *ibid.* § IV, p. 121.

ὑγροὶ, comme il a dit plus haut, § XCVIII, σαρκώδεα, καὶ ἄναρθρα, καὶ ὑγρά. Il oppose ce mot à l'ἰσχνοὺς du § suivant, comme il a opposé ailleurs l'εἴδεα σαρκώδεα à l'εἴδεα ἰσχνά [1]. Je ne sais pas pourquoi le mot ἄναρθροι qui suit, se trouve dans la version du docteur Grimm, rendu par *wohlgebaut*, en françois *bien bâtis*. Il me semble que l'auteur a voulu dire tout le contraire.

§ CXXV, l. 6. *On les voit plongés dans l'indolence, &c.* Voyez *not.* § CXXV, l. 1, p. 396.

§ CXXV, l. 7. ἀταλαίπωροι. J'ai déja averti dans les Variantes que Galien lit ici mal, ταλαίπωροι, & on peut consulter sur la confusion de ces deux termes ce que j'ai déja noté plus haut (*not.* § LXXVI, l. 4, p. 210).

§ CXXV, l. 7. καὶ τὴν ψυχὴν κακοὶ ὡς ἐπὶ τὸ πουλύ. Voilà encore un endroit de ce traité où tous les interpretes, excepté Clifton, s'accordent à faire dire à l'auteur, ce que certainement il n'a pas voulu dire. Ils ont entendu l'expression τὴν ψυχὴν κακοὶ dans le sens littéral de *méchans dans l'ame*, & l'ont traduite les uns par *improbi*, les autres par *maligni*, & quelques-uns, comme Dacier, par exemple, par *fort méchans*. Il est étonnant que le docteur Grimm ait commis la même erreur, en la rendant par *schlecht geartet*. ψυχὴν κακοὶ est une expression synonyme de ἄθυμοι, ἄνανδροι, ἀπόλεμοι, § LXXV, ou ἀνάλκιδες, § LXXXVI, & signifie, comme tous ces mots, *pusillanimes*, *poltrons*, *lâches*, en latin *ignavi*; Clifton l'a traduit *timorous*. La preuve que c'est le sens qu'il faut absolument lui donner, c'est que l'auteur l'oppose à εὐψυχότεροι, § CXVI, à μαχιμώτεροι, § CXVII, & plus directement à l'expression

1 Hippocrat. *de salubr. diaet.* § II, T. I, p. 627.

τὰ

τὰ πολέμια ἀμείνους du § CXXVI, qui ſignifie *plus courageux, plus belliqueux.* Xénophon a employé dans le même ſens ψυχὰς οὐδὲν κακίονας [1]; & Euripide, en parlant de la courageuſe mort de Polyxene, dit:

Οὐκ εἶ τι δάσων τῇ περισσ' εὐκαρδίῳ
ΨΥΧΗ'Ν Τ' Α'ΡΙ'ΣΤΗι..........,

ce que le Scholiaſte explique καὶ κατὰ τὴν ψυχὴν ἀνδρείᾳ [2]. Dans la langue d'Homere (*Iliad.* XIII, 279-284), κακὸς ſeul ſignifie *lâche*, comme ſon oppoſé ἀγαθὸς eſt pris dans l'acception de *brave.* Cette ſignification tient à l'idée que les Sociétés naiſſantes devoient ſe former de la lâcheté & du courage. Le pacte ſocial n'ayant pas encore aſſez de moyens pour garantir le foible des attaques du fort, celui qui ne pouvoit point aſſurer ſon repos par ſon propre bras, devoit naturellement être un objet de mépris. Une note ſur un paſſage ſi clair ſeroit certainement inexcuſable, ſi je n'avois pas à combattre une erreur accréditée, pour ainſi dire, par tant de ſavans Interpretes. Dacier tâche même de la défendre par cette remarque, qu'il a priſe de Martin: « Comme la ſécheresse, ſelon Héraclite, » qui eſt en cela conforme à Hippocrate, fait la ſa» geſſe & la prudence, l'humidité, au contraire, eſt la » cauſe de la méchanceté ». Elle ne le ſeroit, dans ce cas, que de la *ſottiſe* ou de la *ſtupidité*; & c'eſt préciſément ce que l'auteur a voulu indiquer, non par cette phraſe, τὴν ψυχὴν κακοὶ, mais par celle-ci, ἔς τε τὰς τέχνας παχέες, κ. τ. λ.

§ CXXV, l. 8. *Ils ſont d'un eſprit épais, &c.* Les Béotiens (Voy. *not.* § CXXV, l. 1, p. 397), paſſoient pour

1 Xenoph. *Cyropaed.* L. II, cap. I, § 6.
2 Euripid. *Hecub.* 579.

être si peu faits pour les arts & pour les sciences, que pour désigner un homme *stupide*, on l'appelloit *porc de la Béotie*[1]. J'ai déja observé (*not.* § CXXI, l. 12, p. 383), d'après Strabon, que la négligence des arts & des sciences fut cause que les Thébains ne purent soutenir la gloire qu'ils avoient acquise sous la conduite d'Epaminondas. Cette épaisseur d'esprit, si d'autres causes physiques ou morales se joignent aux causes locales, peut quelquefois aller jusqu'à l'imbécillité ou à l'idiotisme. Les *Crétins* du Valaïs, dont j'ai déja parlé plus haut (§ CVI, l. 8, p. 337), nous en fournissent un triste exemple. *Rien ne m'a plus frappé*, dit Coxe, en parlant de cette contrée, *que la vue de quelques-uns de ces idiots étalés au soleil, la tête penchée & la langue pendante, offrant le plus dégoutant tableau d'imbécillité dont on puisse se former l'idée*[2].

§ CXXV, l. 9. παχέες, καὶ οὐ λεπτοί. Le καὶ ne se trouve point dans les autres. Je l'ai ajouté d'après Galien, qui l'a conservé, ainsi que d'après l'usage de la langue, qui exige pour l'ordinaire une conjonction dans ces tautologies ioniques (Voy. *not.* § LXXXV, l. 12, p. 251).

§ CXXVI, l. 1. *Mais dans un sol nud, raboteux, qui n'est point abrité, &c.* Comme la mollesse du sol & l'égalité de sa surface, joints à sa fertilité, rendent les hommes moux, paresseux, & les excitent plus à jouir, qu'elles ne les portent à cultiver les arts & les sciences (§ CXXV, l. 1, p. 397); par la raison contraire, un sol dur, inégal & stérile, doit les rendre robustes, actifs, sobres, & leur donner cet esprit d'invention nécessaire pour suppléer, par l'industrie, à ce que la nature leur

1 Pindar. *Olymp.* VI, Stroph. 5.

2 Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. II, p. 11, 35-41 & 64, sqq. de la Trad. franç.

refuſe (*not.* § LXXVI, l. 4, p. 213). Telle étoit à peu près la ſituation d'une grande partie de la Grece, mais plus particuliérement de l'Attique. Ariſtote conſidere les Grecs comme placés dans un état moyen entre les Aſiatiques & les Européens, doués par conſéquent de l'eſprit pénétrant des premiers, comme de l'activité & du courage des ſeconds [1]. Mais Platon applique la réunion de ces qualités plus particulierement aux Athéniens ; & il l'explique par une fiction auſſi agréable qu'ingénieuſe, puiſée dans la religion même des Grecs. On ſait que Minerve, déeſſe guerriere & philoſophe à la fois, étoit la patrone des Athéniens. « Cette Déeſſe (dit » Platon) poſſédant ces deux qualités, a voulu choiſir » un endroit qui, par ſa poſition phyſique, fût propre à » produire des hommes qui devoient ſe diſtinguer des » autres par leur valeur & par leur ſageſſe [2] ». On ne peut comparer à l'Attique que la Provence, & notamment Marſeille. Cette ville, ſituée ſur un ſol ſec, maigre & pierreux, s'eſt diſtinguée dans tous les temps par l'imagination vive & féconde de ſes habitans [3]. Du temps de Strabon, les Romains abandonnoient Athenes pour aller faire leurs études à Marſeille [4].

§ CXXVI, l. 2. *ἀνώχυρος καὶ τρηχείη.* Après ce dernier mot, la verſion de Calvus ajoute *καὶ ἄνυδρος, non aquoſa* ; & il eſt plus que vraiſemblable que ces mots exiſtoient dans quelques anciens Mſs. par oppoſition à *καὶ ἔνυδρος*, qu'on lit dans le § précédent. Quant à

1 Ariſtot. *de Republ.* L. VII, cap. 7.

2 Plat. *in Timaeo*, T. IX, p. 295, edit. Bip.

3 Voy. *Mémoir. de la Soc. Roy. de Medec.* années 1777-78. P. II, p. 76 & 105.

4 Strab. L. III, p. 125, edit. 1587.

ἀνώχυρος, Calvus le rend par *difficilisque accessu*, vraisemblablement d'après la leçon fautive ἐνώχυρος, que Cornarius a voulu suivre aussi, puisqu'il traduit *natura munita*. Les autres traduisent *non munita*, c'est-à-dire, *sans aucune défense ;* mais il s'agit de savoir de quelle défense parle ici l'auteur. Septalius lui donne un sens forcé, en prétendant qu'il faut entendre un pays *non défendu par des eaux*, *sec* (*non munitam ab aquis*, *sed aridam & siccam*). Zvinger a été plus heureux, en prenant l'ἀνώχυρος dans le sens métaphorique de *non défendu par des forêts*, *ouvert de tout côté* [1] ; & ce sens qui paroît être celui qu'Avicenne exprime par *habitationibus apertis*, est justifié par le mot opposé ὀχυροῦσθαι, que Théophraste emploie dans le sens d'*être défendu par des arbres* : ἐν Τύλῳ δὲ τῇ νήσῳ . . . . . τὰ μὲν πρὸς ἕω τοσοῦτον πλῆθος εἶναί φασι δένδρων, ὅτ' ἐκβαίνει ἡ πλήμμυρις ὥστ' ἈΠΟΧΥΡΩ͂ΣΘΑΙ [2].

§ CXXVI, l. 3. κεκαυμένη. J'ai déja remarqué (*not. précéd.*) qu'après le mot τρηχείη, Calvus ajoutoit καὶ ἄνυδρος. Septalius, au contraire, prétend qu'après le mot κεκαυμένη, Lalemant ajoute, καὶ τὰ ὕδατα μετέωρα. Je soupçonne que c'est une faute d'impression, pour καὶ τὰ ὕδατα μὴ μετέωρα. Car cette derniere leçon, quand même elle ne seroit autorisée par aucun Ms., est au moins opposée au μετέωρα du § précédent.

§ CXXVI, l. 4: σκληφρούς. J'ai substitué ce mot au σκληρούς du texte, comme je l'ai déja fait plus haut (Voyez *not.* § CXXIII, l. 4, p. 392).

§ CXXVI, l. 4. ἰσχνούς. Ceux qui ont préféré à ce mot la leçon de Galien ἰσχυρούς, n'ont pas fait attention

1 Foës, *Œconom. in* Ἀνώχυρος.

2 Theophrast. *Histor. plant.* L. IV, cap. 9.

que l'ἰσχνοὺς est opposé au σαρκώδεες du § précédent, comme le sont le σκληφροὺς à l'ὑγροὶ & le διηρθρωμένους à l'ἄναρθροι.

§ CXXVI, l. 5. καὶ δασέας [ἂν] ἴδοις. J'ai averti, dans mes Variantes, que j'ai pris, à l'exemple de Vander-Linden & de Mackius, le dernier mot de Galien, & je n'ai ajouté la conjonction ἂν que parce que l'usage de la langue l'exige. Calvus, au lieu de ces deux mots, paroît avoir lu ἂν εὕροις ou εὑρήσεις, à moins qu'il n'ait cru que tous ces accusatifs, depuis σκληφροὺς jusqu'à ἀμείνους, étoient régis par l'εὑρήσεις de l'avant-derniere ligne du §, & qu'il pouvoit répéter ce verbe pour rendre sa version plus claire. Quoi qu'il en soit, on voit clairement que le défaut des mots ἂν ἴδοις a été cause que les copistes & les éditeurs ont changé la ponctuation, en accolant l'εὑρήσεις à ἀμείνους, & en faisant le commencement d'une nouvelle période des mots καὶ τἄλλα.

§ CXXVI, l. 6. ἐργατικὸν [καὶ] ὀξύ. Il est indifférent qu'on lise ἐργατικὸν avec notre texte, ou ἐργαστικὸν avec Galien. Hérodote s'est servi de la premiere forme [1]; mais on trouve aussi la seconde dans d'autres endroits d'Hippocrate & dans Platon [2]. Le καὶ que j'ajoute d'après la version de Calvus, est encore confirmé par ce que l'auteur a dit ailleurs, ἠδίων τε ἂν προσιδεῖν, ὀξύτερός τε καὶ ἐργαστικώτερος ἐν τοῖσι γυμνασίοισι [3].

§ CXXVI, l. 7. *Et plutôt sauvage que doux.* Ce trait appartient au caractere des Spartiates plutôt qu'à celui des Athéniens, que nous avons supposé faire l'objet de

1 Herodot. L. II, cap. 11.
2 *In Menon.* T. IV, p. 351.
3 Hippocrat. *Praedict.* L. II, § VIII, T. I, p. 493.

ce §. Mais il faut faire attention que l'auteur parle ici des qualités morales déterminées par la température & les autres causes locales d'un pays, abstraction faite des modifications que l'éducation, ou toute autre cause morale, peut y apporter. Un Parisien est tout aussi doux & plus poli qu'un Indien; avec cette différence cependant que la douceur de ce dernier, effet naturel du climat, est une disposition aussi inaltérable que la cause qui la produit; au lieu que celle d'un Parisien, ouvrage de l'éducation, peut souffrir des éclipses toutes les fois que des offenses réelles, ou fondées sur des préjugés, viennent couvrir l'imagination d'un nuage qui lui dérobe tous les préceptes de l'éducation. Ce que je dis du Parisien est applicable à tous les Européens en général. Certainement on ne peut pas regarder comme *naturellement doux* des hommes qui se battent en duel pour des causes futiles, & souvent ridicules.

§ CXXVI, l. 8. *ἰδιογνώμονας*. Voyez sur ce mot les notes § LXXXV, l. 10, p. 247, & § CXXIII, l. 6, p. 394.

§ CXXVI, l. 12. *εὑρήσεις [δὲ] καὶ τἄλλα τὰ ἐν τῇ γῇ φυόμενα, κ. τ. λ.* J'ai détaché cette période de tout ce qui la précede par un point, & par l'addition de *δέ*. C'est le défaut de cette conjonction, défaut qu'on doit attribuer aux copistes, ainsi que celui de deux mots *ἂν ἴδοις* (Voy. *not.* § CXXVI, l. 5, p. 405), qui a déterminé les autres à lire, *καὶ τὰ πολέμια ἀμείνους εὑρήσεις. καὶ τἄλλα τὰ ἐν τῇ γῇ φυόμενα, κ. τ. λ.* Je regarde ma ponctuation comme plus réguliere, & s'il falloit un exemple pour la justifier, je citerois le § LXXXVIII, *εὑρήσεις δὲ καὶ τοὺς Ἀσιηνοὺς διαφέροντας, κ. τ. λ.*, & même le § CXXIV, *εὑρήσεις γὰρ ἐπὶ τὸ πλῆθος τῆς χώρης τῇ φύσει ἀκολουθέοντα, κ. τ. λ.*

TABLE SYNOPTIQUE

DU TRAITÉ

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

I. Le premier Chapitre de ce traité contient une espèce d'INTRODUCTION, dans laquelle l'Auteur

A recommande aux Médecins les recherches topographiques qu'ils doivent faire dans les villes où ils exercent la médecine. Ces recherches ont pour objet

a les saisons ou la température d'une ville;
b son exposition par rapport aux principaux vents, § I — II;
c les eaux dont on y fait usage, § III;
d la nature de son sol, § IV;
e le genre de vie ou le régime des habitans, § V.

B Il prouve l'utilité & l'importance de ces recherches pour ce qui regarde

a Le traitement des maladies familières à cette ville;
b Les prédictions médicales, § VI — VIII.

II. Dans le deuxième Chapitre il traite des CLIMATS, qu'il divise en quatre, d'après l'exposition

A australe & humide, Il considere les effets de cette exposition,

a dans la nature des eaux, § IX;

II. A *b* dans le tempérament des hommes en général, § X;

c dans les maladies familières,

1 aux femmes, § XI,

2 aux enfans, § XII,

3 aux hommes, § XIII — XIV.

B Septentrionale & séche. Il en considère les effets

a dans la nature des eaux, § XV;

b dans le tempérament des hommes en général;

c dans les maladies familières

1 aux hommes, § XVI — XIX,

2 aux femmes, § XX,

3 aux enfans, § XXI.

C Orientale ou tempérée, la plus salubre de toutes. Il en considère les effets

a dans la nature des eaux, § XXII;

b dans les productions du sol;

c dans les hommes,

1 En général, par rapport

× à leur tempérament & à leur caractère moral, ainsi que

× × au peu de maladies qui les affligent;

2 En particulier, par rapport à la fécondité & à la facilité du part chez les femmes, § XXIII — XXIV.

D Occidentale, la plus insalubre de toutes. Il en considere les effets

a dans la nature des eaux;

b dans

II. D *b* dans celle des hommes, par rapport

1 à leur tempérament, &

2 aux maladies, auxquelles ils sont sujets, § XXV — XXVI.

III. Dans le troisième Chapitre il traite des EAUX.

A Il les considère dans leur origine & avant qu'elles se mêlent & qu'elles se réunissent en grandes masses. Telles sont

a les eaux de terre, qu'il subdivise en

1 Eaux d'étang ou de marais, dont il indique les effets morbifiques,

× en général, sur les hommes,

* pendant toute l'année, § XXVII - XXIX;

** pendant une partie de l'année, savoir,

† en été, § XXX, ou

† † en hiver.

× × en particulier,

* sur les hommes;

** sur les femmes;

*** sur les enfans;

**** sur les jeunes-gens;

***** sur les vieillards, § XXXI — XXXIV.

2 Eaux de rochers;

3 Eaux thermales;

4 Eaux qui sourdent des lieux qui recelent des fossiles ou des métaux, § XXXV;

III: A *a* 5 Eaux des lieux élevés, les plus salubres de toutes, § XXXVI;

6 Eaux dures ou salées. Il indique

× les différens degrés de leur insalubrité, § XXXVII — XXXVIII;

× × les cas où l'on peut s'en servir, § XXXIX — XLI;

× × × leur vertu astringente, § XLII.

b Les eaux du ciel, qu'il subdivise en

1 Eaux de pluie, dont il examine

× la nature;

× × la formation, § XLIII — XLVIII; & en

2 Eaux de neige & de glace, § XLIX — L.

B Mêlées & réunies en grandes masses.

a Il les subdivise en

1 eaux de grands fleuves;

2 eaux de grands lacs;

3 eaux conduites de loin.

b Il en examine les effets morbifiques, qui sont

1 la pierre. Il explique la manière dont elle se forme

× chez les hommes;

× × chez les enfans;

× × × chez les femmes.

2 les affections néphrétiques;

3 la strangurie;

III. B *b* 4 la ſciatique ;
5 les hernies, § LI — LVII.

IV. Dans le quatrième Chapitre il traite des SAISONS. Il les conſidere comme

A ſalubres, toutes les fois qu'elles ſe ſuccedent dans leur ordre naturel, & que chacune d'elles a les qualités qui lui ſont propres, § LVIII ; ou comme

B inſalubres, qu'il examine,

a dans leurs différentes combinaiſons, & dans les maladies épidémiques que ces combinaiſons amenent. Il en donne pour exemples,

1 le printemps,

× (1e combinaiſon) pluvieux & auſtral, précédé d'un hiver ſec & boréal. Influence de cette combinaiſon ſur les deux ſaiſons ſuivantes, ſavoir,

* l'été, § LIX ;
** l'automne, § LX ;

× × (2e combinaiſon) ſec & froid, précédé d'un hiver auſtral, pluvieux & chaud. Les effets morbifiques de cette combinaiſon ſe déclarent en partie,

* dès le printemps même, § LXI, & en partie,

** pendant l'été ſuivant, § LXII — LXIII.

IV. B *a* 2 l'été,

× (3ᵉ combinaiſon) pluvieux & auſtral, ſuivi d'une automne pluvieuſe & auſtrale. Ses effets ſe déclarent pendant l'hiver ſuivant, § LXIV.

× × Sec & boréal;

* (4ᵉ combinaiſon) ſuivi d'une automne pluvieuſe & auſtrale. Ses effets ſe déclarent pendant l'hiver ſuivant, § LXV.

* * (5ᵉ combinaiſon) ſuivi d'une automne boréale & ſéche. Les effets de cette combinaiſon ſur l'hiver ſuivant, ſont

† bons pour les tempéramens humides & flegmatiques; mais

† † mauvais pour les tempéramens bilieux, § LXVI — LXVII.

b dans leurs ſucceſſions annuelles ou aſtronomiques, conſidérées

1 d'après la quadruple diviſion de l'année, ſavoir, les deux ſolſtices & les deux équinoxes, § LXVIII;

2 d'après le lever & le coucher de certaines conſtellations, § LXIX;

c dans le plus ou moins d'influence que leurs effets morbifiques exercent ſur les différentes villes d'après l'expoſition & la nature des eaux, § LXX.

V. Dans le cinquième Chapitre il parle de l'ASIE. Il la considere

A en général & en opposition avec l'Europe, par rapport

a à son climat ou à sa température;
b aux productions de la terre;
c à l'espèce humaine, § LXXI — LXXIII.

B en particulier

a le milieu de l'Asie, où cette opposition devient beaucoup plus sensible,

1 dans les productions de la terre;
2 dans les eaux;
3 dans les animaux domestiques;
4 dans l'homme;

× au physique,
× × au moral. A cette différence du moral il assigne pour cause la nature

* du climat, § LXXIV — LXXVI[1];
** du gouvernement. (*Voyez plus bas* V. B. *c.*)

b la partie de l'Asie, située à la droite du Levant d'été, jusqu'au Palus-Méotide. Il examine cette partie,

1 en général, § LXXVII — LXXIX;
2 en particulier, en rapportant l'exemple de deux peuples, savoir,

× des Macrocéphales, § LXXX—LXXXII;

1 Dans cette partie du traité il existe une lacune. A en juger par les mots qui restent, il devoit être question de l'Afrique.

V. B *b* 2 × × des habitans du Phase, § LXXXIII — LXXXIV.

c Il revient à la partie moyenne ou tempérée de l'Asie (*Voyez* V. B. *a* **), pour parler plus en détail de la différence du caractère moral des Asiatiques & des Européens, différence que

1 il attribue à la nature différente

× du climat, § LXXXV;

× × du gouvernement, § LXXXVI — LXXXVII.

2 Il prouve cette assertion par ceux des peuples Asiatiques qui ressemblent aux Européens,

× ou parce qu'ils sont gouvernés comme ces derniers,

× × ou parce qu'ils habitent une latitude analogue au climat de l'Europe, § LXXXVIII.

VI. Dans le sixième Chapitre il traite de l'EUROPE;

A en particulier, en parlant

a des Scythes Européens ou Sauromates;

1 des hommes;

2 des femmes;

× du caractere belliqueux de ces dernieres, § LXXXIX;

× × de la coutume qu'elles ont de se brûler la mammelle, § XC.

b Digression sur la Scythie en général. Il y examine

1 le climat;

2 les habitans,

VI. A *b* 2 × en général, en parlant de leur physique & de leur moral, de leur vie nomade, &c.

× × en particulier, des Scythes appellés *efféminés ;*

3 les animaux, § XCI — CXIII.

B Il parle du reste de l'Europe. Il en examine

a le climat,

b les habitans, qui diffèrent des Asiatiques,

1 pour le physique, § CXIV — CXV ;

2 pour le moral.

× Il attribue cette différence de caractère à la différente nature

* du climat, § CXVI ;

** du gouvernement, § CXVII—CXVIII.

× × Il prouve cette assertion par la différence même qui existe entre les Européens, soit pour le physique, soit pour le moral, § CXIX ; différence qu'il attribue à des causes locales combinées différemment, savoir,

* sol montueux, inégal, élevé, pourvu d'eau, &c. § CXX.

* * sol enfoncé, couvert de pâturages, tourmenté par des chaleurs étouffantes, &c. § CXXI.

* * * sol élevé, uni, venteux & humide, § CXXII.

VI. B *b* 2 ×× **** sol léger, sec, nu, &c. § CXXIII § CXXIV.

***** sol gras, mou, humide, &c. § CXXV.

****** sol nu, raboteux, &c. § CXXVI.

VII. CONCLUSION, § CXXVII.

TABLE DES MATIERES.

N. B. *Les chiffres romains indiquent les pages du Discours préliminaire, & les chiffres arabes celles des Notes.*

M

S

Fin de la Table des Matieres.

INDEX

DES MOTS OU DES PHRASES

LES PLUS REMARQUABLES.

Les mots précédés d'une astérique appartiennent au Grec moderne.*

A

LISTE

LISTE DES AUTEURS

EXPLIQUÉS OU CORRIGÉS.

FIN.

ERRATA.

Page 35, *ligne* 15, πωλῶς, *lisez* ἠπαλῶς. *P.* 39, *lig.* 7, Galicie, *lisez* Galice. *P.* 44, *lig.* 14, Mattian, *lisez* Martian. *P.* 54, *lig.* 7, Albin, *lisez* Alpin. *P.* 55, *lig.* 6, augmenrer, *lisez* augmenter. *P.* 88, *lig.* 15, Sourde, *lisez* ſourd. *P.* 95, *dern. renvoi*, Sympoſiac. *liſ.* 3 Sympoſiac. *P.* 127, *lig.* 22, montagues, *liſ.* montagnes. *P.* 134, *lig.* 8, converrir, *lisez* convertir. *P.* 135, *lig.* 6, Si elles ſont conduites .... ſur elles, *lisez* Si elles ſont conduites par des canaux, privées du contact de l'air & moins agitées (*not. in* § xxvij, *l.* 1, *p.* 89), elles doivent contracter une crudité plus ou moins nuiſible. La matiere dont ces canaux ſont conſtruits, peut auſſi altérer leur qualité. *P.* 136, *lig.* 11, Batrois, *lisez* Barrois. *P.* 222, *lig.* 20, ὤρη, *lisez* ὥρη. *P.* 225, *lig.* 23, à baleine, *lisez* de baleine. *P.* 242, *lig.* 5, ἀῆται, *lisez* ἀῆται. *P.* 249, *lig.* 21, Ε'ΓΕΙ'ΡΟΥΣΕΙ, *lisez* Ε'ΓΕΙ'ΡΟΥΣΙ. *P.* 329, *lig.* 18, Il eſt même à préſumer .... du mot σκυτάλη, *lisez* Le *fuſum* de la Vulgate doit ſon origine à l'équivoque du mot hébreu *pélech*, qui ſignifie un *bâton* auſſi bien qu'une *quenouille*. Comme les mots grecs ἄτρακτος *fuſeau*, & ἠλακάτη *quenouille* ſont auſſi équivoques, & même ſynonymes à quelques égards, ce que les Septante ont exprimé ici (*II Regum*, cap. iij, 19) par σκυτάλη, Aquila & Symmaque l'ont rendu par ἄτρακτος; ainſi qu'il eſt noté à la marge d'un Ms. de la Bibliothéque nationale coté, N° 8, & qui appartenoit autrefois à celle de Saint-Germain-des-Prés. Mais l'auteur de cette note marginale a eu ſoin d'ajouter : τουτέστι βακτηρίαν εἰς τὸ ἐπιστηρίζεσθαι, pour nous avertir

qu'il falloit prendre l'ἄτρακτος de ces deux traducteurs dans le ſens d'un *bâton*. *P.* 338, *lig.* 26, effacez la virgule entre ἕκαστον & αὐλέων. *P.* 344, *derniere lig. de la not.* Η῾ ΛΕ` κοιλίη, *liſez* Η῾ ΔΕ` κοιλίη.

ADDITION à la page clxvij *du Diſcours préliminaire.*

Avant de parler de la verſion de Grimm, j'aurois dû avertir le lecteur qu'un ſavant Médecin Allemand, le Docteur Gruner, a traduit quelques traités d'Hippocrate dans ſa *Bibliothéque des anciens Médecins*, publiée à Leipſick en 1780 — 2, 2 vol. in-8°. Mais comme je ne connois malheureuſement ce recueil, ſans doute précieux, que par la préface de Grimm & les catalogues allemands, j'ignore ſi le traité *des Airs*, *des Eaux & des Lieux* eſt au nombre de ceux que Mr. Gruner a traduits. S'il l'étoit, j'aurois d'autant plus de regret de n'en avoir pas eu connoiſſance que j'ai depuis quelque temps l'honneur d'être lié avec ce célebre Profeſſeur par un commerce de lettres, auſſi agréable pour moi qu'inſtructif. Et comme Mr. Gruner ſavoit que je m'occupois de ce traité, je me croirois en droit de me plaindre de ſon extrême modeſtie, qui m'auroit privé du plaiſir de profiter de ſes lumieres, & de rendre hommage à ſon rare mérite.